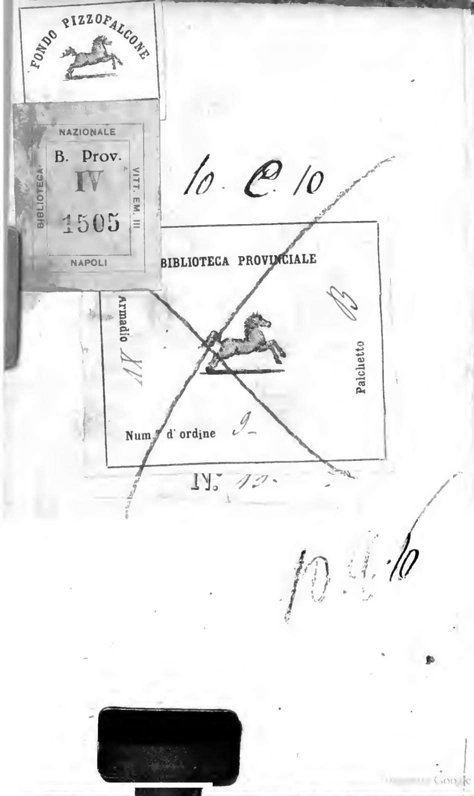




# MÉMOIRES

DU DOCTEUR

# F. ANTOMMARCHI.

I.



*On trouve chez le même libraire :*

# ATLAS

## DES MÉMOIRES DU DOCTEUR F. ANTOMMARCHI,

### OU LES DERNIERS MOMENS DE NAPOLÉON.

Cet atlas contient cinq planches lithographiées y compris le titre :

I. Carte de l'île Sainte-Hélène;
II. Plan général de Longwood et des habitations, telles qu'elles existaient au moment du décès de Napoléon.
III. Vue de Longwood.
IV. Vue de Géranium-Vallée, au moment de l'inhumation de Napoléon.

Prix, sur jésus vélin. 12 fr.

Cet atlas, qui peut se joindre aux Mémoires du docteur Antommarchi, se vend avec ou sans cet ouvrage.

---

Mémoires pour servir a l'histoire de France en 1815, (par NAPOLÉON), avec le plan de la bataille de Mont-Saint-Jean. In-8.

| | |
|---|---|
| Prix : | |
| Franc de port, par la poste. | 5 fr. |
| — Papier vélin, le plan colorié | 6 |
| Franc de port, par la poste. | 10 fr. 50 c. |
| | 11 50 |

# MÉMOIRES

DU DOCTEUR

# F. ANTOMMARCHI,

OU

LES DERNIERS MOMENS

# DE NAPOLÉON.

TOME PREMIER.





A PARIS,
CHEZ BARROIS L'AINÉ, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N°. 10, FAUB. SAINT-GERMAIN;
ET DANS L'ÉTRANGER,
*A Londres*, chez H. Colhurn; — *A Stuttgard*, chez Cotta;
— *A Bruxelles*, chez H. Tarlier;
— *A Prato* (Toscane), chez les frères Giachetti.

1825.



*On trouve chez le même libraire :*

## ATLAS

### DES MÉMOIRES DU DOCTEUR F. ANTOMMARCHI,

OU LES DERNIERS MOMENS DE NAPOLÉON.

Cet atlas contient cinq planches lithographiées y compris le titre :

I. Carte de l'Ile Sainte-Hélène;
II. Plan général de Longwood et des habitations, telles qu'elles existaient au moment du décès de Napoléon.
III. Vue de Longwood.
IV. Vue de Géranium-Vallée, au moment de l'inhumation de Napoléon.

Prix, sur jésus vélin. 12 fr.

Cet atlas, qui peut se joindre aux Mémoires du docteur Antommarchi, se vend avec ou sans cet ouvrage.

---

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE FRANCE EN 1815, (par NAPOLÉON), avec le plan de la bataille de Mont-Saint-Jean. In-8.

| | | |
|---|---|---|
| Prix | 5 fr. | |
| Franc de port, par la poste. | 6 | |
| — Papier vélin, le plan colorié | 10 fr. | 50 c. |
| Franc de port, par la poste. | 11 | 50 |

# MÉMOIRES

DU DOCTEUR

# F. ANTOMMARCHI,

OU

LES DERNIERS MOMENS

# DE NAPOLÉON.

TOME PREMIER.





A PARIS,

CHEZ BARROIS L'AINÉ, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N°. 10, FAUB. SAINT-GERMAIN;

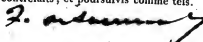
ET DANS L'ÉTRANGER,

*A Londres*, chez H. Colburn; — *A Stuttgard*, chez Cotta;
— *A Bruxelles*, chez H. Tarlier;
— *A Prato* (Toscane), chez les frères Giachetti.

1825.



Les exemplaires non signés par l'auteur seront réputés contrefaits, et poursuivis comme tels.





A

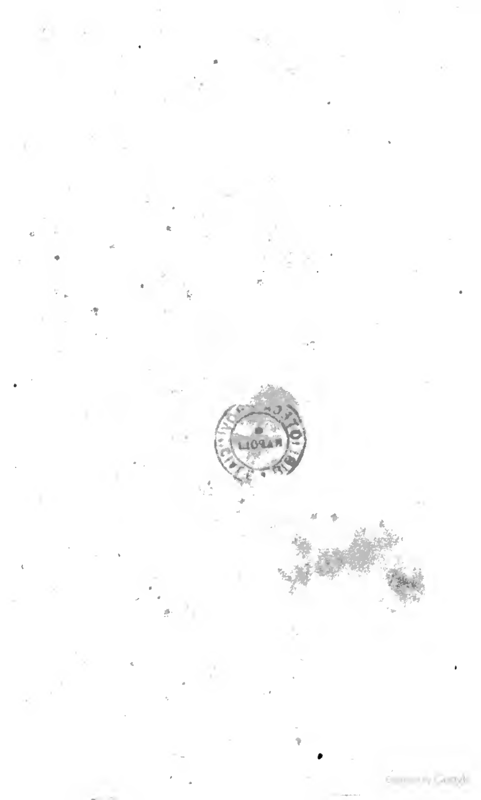
# LA CORSE,

QUI LUI DONNA NAISSANCE

ET QU'IL CHÉRIT TOUJOURS!




F. ANTOMMARCHI.






# PRÉFACE.

Je n'avais pas dessein de recueillir encore les souvenirs que j'ai rapportés de Sainte-Hélène; mais les publications se multiplient : les unes représentent Napoléon comme un homme irrité, colère, bassement acharné sur tout ce qui l'entoura; les autres l'arment contre lui-même et lui font chercher à Fontainebleau la mort, qu'il ne devait trouver qu'à Longwood. J'avoue que je ne reconnais à ces traits ni à ces tentatives le grand homme dont j'approchai long-temps. Bon, aimable, emporté, mais juste, il se plaisait à faire valoir les services, à rappeler les belles actions de ceux mêmes qui l'avaient offensé; en un mot, il ne se laissait pas plus aller aux passions haineuses, qu'abattre par les coups du sort. Il aimait à revenir sur les événemens de sa vie; les

moindres détails, les plus légers incidens, il n'omettait rien ; il voulait, comme il me le disait lui-même, que je connusse toutes les sensations par lesquelles il avait passé, afin que je fusse plus à même d'apprécier son état. Certes ce n'est pas dans ces confidences intimes, dans ces épanchemens de malade à médecin qu'il m'eût fait mystère d'une tentative dont les conséquences sont toujours si graves. Il était suffoqué, blessé dans ses affections les plus chères ; il eut un débordement de bile affreux, mais jamais il n'eut la pensée d'abréger ses jours. Ces scènes, ces apprêts que l'écrivain décrit avec tant de complaisance peuvent être fort dramatiques, mais n'ont jamais existé que dans son imagination ! !

A. M. et P. M., qui se reproduisent si souvent dans cet ouvrage, indiquent la partie de la journée où les visites ont été faites, si c'est avant ou après midi.

## DERNIERS MOMENS

# DE NAPOLÉON.

Je ne cherche à blâmer personne ; mais j'ai recueilli les derniers soupirs de Napoléon, j'ai assisté à sa longue agonie, je dois compte à la société de ce que j'ai vu.

Je connaissais le chevalier Colonna chambellan de madame Mère ; je savais combien il était dévoué, avec quelle noble indignation il avait renoncé au gouvernement des Abruzzes, j'étais plein de confiance en sa droiture, je ne craignais pas qu'il me conseillât mal. Il me proposait de passer à Sainte-Hélène : mon parti fut bientôt pris. Je réglai quelques affaires personnelles, je m'arrangeai pour que la publication des œuvres posthumes du célèbre Mascagni, que je dirigeais, ne fût ni interrompue ni ralentie, et me disposai à partir.



Cette célérité fut remarquée, et déplut. Les honnêtes gens se mirent en campagne, je fus signalé, suspect; j'eus toute la police sur les bras. Les marquis, les abbés, les espions, toutes les bonnes âmes enfin avaient pris l'effroi; on eût dit qu'à moi seul j'étais capable d'embraser l'Italie entière. L'un appelait sur moi la sollicitude du ministère, l'autre me prodiguait les menaces; les dénonciations, les lettres anonymes n'arrêtaient pas. Mais qu'avais-je à faire de cette ignoble agitation? J'étais appelé auprès de l'homme du siècle; j'allais partager son exil, jouir de sa présence; je me souciais peu de ces frelons toujours empressés autour du pouvoir.

Je troublais les esprits de la police, et pourtant la police répugnait à me laisser partir. J'étais prosecteur d'anatomie à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence, attaché à l'université de Pise, et comme tel astreint à résider. Je demandai un congé, on me le refusa; je donnai ma démission, on ne l'accepta pas; je ne pouvais pas rester, on ne voulait pas me laisser partir; je ne savais quel parti prendre. Je tentai la voie des négociations; mais plus j'insistais, plus j'éveil-



lais les défiances. Le nom de Napoléon remplissait tous ces suppôts d'alarmes; ils ne pouvaient se rassurer. Si j'énumérais les mers, les flottes, les montagnes qui rendaient le retour de ce grand homme impossible, je cherchais à endormir leur vigilance; je n'exaltais les obstacles que parce que peut-être il les avait déjà vaincus. J'étais son agent, son complice; je méritais l'animadversion publique. La frayeur de l'homme en place me fit sourire; il s'en aperçut, pâlit de colère, et saisissant le cordon d'une sonnette : « Vous me bravez, monsieur! » — «Je vous écoute.» — « Vous m'insultez! » — « Je n'ai garde. » — « Un mot, un signe, songez-y! » — « Je le sais. » — « Vos trames, vos menées! » — « Anatomiques! » — « Vos complices! » — « Les cadavres! » — « Vous m'interrompez, monsieur; je ne veux pas qu'on m'interrompe. Oui, vos trames, vos menées, vos complices, rien n'a échappé à la police. Je sais tout jusqu'à vos moindres dispositions. » — « D'amphithéâtre? » — « Non; de bal, de vapeurs, de scène à la Campbell. Colonna est-il encore malade? Arrive-t-il? De quelle folle avez-vous fait choix? » Je l'examinais, je

cherchais ce qu'il voulait dire. « Mes questions sont obscures; vous ne me comprenez pas; c'est moi qui ai jeté cette vieille sotte de B...... à la tête de Campbell; je ne suis pas dupe de l'étonnement que vous feignez; allez, vous êtes un.... — Physiologiste. — Conspirateur. D'ailleurs conspirateur et physiologiste, c'est tout un. Vous ne respirez que le retour des saturnales; vous regrettez le temps où un bourreau, encore teint du sang des victimes que son scapel avait souillées, endossait la toge et prenait sa part du pouvoir. Chacun est désormais à sa place; ce temps ne renaîtra plus. » — « Je vous le disais, Napoléon.... » — « Tient l'Europe en alarmes. » — « Enchaîné, gardé à vue? » — « Recueille les regrets des peuples. » — « Il en est séparé par de vastes mers. — Il peut les franchir. » — « Échapper à la vigilance anglaise? » — « Il la trompera, la surprendra; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son secours; il recouvrera sa liberté; je m'attends à tout; mais je veille sur la Toscane. » — « Qu'a-t-elle à craindre? que peut-il lui arriver? » — « Le malheur que vous appelez sur elle. Pensez-vous que je

me fasse illusion? que je me dissimule l'effet que produirait le démon de la guerre s'il apparaissait de nouveau au sommet des Alpes, qu'il appelât l'Italie aux armes, à la liberté?»

On ne gagne rien à discuter, surtout avec la police. Je l'abandonnai à ses terreurs et m'adressai au cardinal Fesch. La réponse de son éminence ne se fit pas attendre; elle était ainsi conçue :

Rome, 19 décembre 1818.

Monsieur Antommarchi,

Ayant été chargé par lord Bathurst de choisir un chirurgien de réputation pour l'expédier à Sainte-Hélène au service de l'empereur Napoléon, j'ai fait tomber mon choix sur vous, d'après les excellens témoignages qui m'ont été rendus sur votre compte, et d'après l'assurance qui m'a été donnée de votre ardent désir de dédier tout votre zèle et vos talens au susdit prince. En conséquence, vous remettrez la lettre ci-jointe à son excellence lord Burghersh, ministre anglais à Florence, afin qu'il vous accorde les passe-ports nécessaires pour venir à Rome, et d'ici vous rendre à Londres en passant par l'Allemagne.

On vous remettra ici la somme nécessaire pour faire votre voyage, laissant à l'empereur de fixer vos gages annuels.

Vous trouverez ici vos compagnons de voyage, qui se rendent à la même destination.

Agréez, monsieur, les sentimens de mon attachement et de ma reconnaissance.

J. cardinal Fesch.

Je remis au ministre anglais la lettre du cardinal. Elle contenait la dépêche originale de lord Bathurst, qui autorisait son éminence à faire passer quatre personnes à Sainte-Hélène. Il la parcourut, m'offrit son appui, ses services, et m'annonça qu'il allait notifier au grand-duc les intentions de son gouvernement. Mais cette communication n'arrêta ni les délations, ni les injures. Je continuai à être insulté, surveillé, menacé; je m'attendais à être enlevé d'un instant à l'autre. Je savais qu'il avait été question de moi au conseil, que les ministres s'étaient assemblés trois fois pour délibérer sur cette grave affaire. Mon arrestation avait été résolue, mais le résident anglais en fit sentir l'odieux : on sursit; on en référa au cabinet de Vienne,

qui ne trouva pas ma détermination aussi coupable que les Toscans l'avaient jugée. On reçut ma démission, on me délivra des passeports; je me mis en route le 5, et arrivai le 7 janvier à Rome.

Je fus présenté à madame Mère, au cardinal, à tous les membres de la famille impériale qui s'y trouvaient. Je pensais ne m'arrêter que le temps nécessaire pour prendre leurs ordres et poursuivre mon voyage; mais son éminence était occupée de bulles, d'orthodoxie, elle voulait s'assurer que le prêtre qui m'accompagnait n'errait pas dans la foi. Malheureusement l'abbé Parigi était un homme aimable, qui avait du goût, de la littérature, l'usage du monde, et pouvait adoucir le poids des heures de l'empereur. Sa résolution avait mis les dévots en rumeur; il fut desservi auprès du pape, de l'archevêque, de tout ce qui avait de l'influence à Rome. Le cardinal reconnut la calomnie; mais, aussi susceptible que César, il repoussa le prêtre et lui retira la bulle. Il s'agissait de le remplacer. La chose n'était pas facile, il faut tant de qualités pour faire un apôtre : mais la grâce n'abandonne jamais le juste, monsei-

gneur eut une inspiration. Il pensa qu'un missionnaire qui sait de théologie et de médecine ce qui convient pour cathéchiser, traiter les sauvages de la mer du Sud, était l'homme qui convenait à Sainte-Hélène. Sa foi était sûre, sa pratique éclairée; il réunissait tous les avantages et ne présentait aucun inconvénient, il fallait l'envoyer. Buonavita fut en conséquence nommé préfet apostolique. Revenu en Europe après vingt-six ans de séjour au Mexique, il avait été successivement aumônier de madame Mère à l'île d'Elbe, et chapelain de la princesse Pauline à Rome. Il était plein de zèle; mais impotent, goutteux, cacochyme, il ne pouvait remplir l'objet de sa mission. Une attaque d'apoplexie venait encore de lui frapper la langue, à peine s'il en conservait l'usage. Il ne balança pas néanmoins; il était question de l'empereur, il ne consulta pas ses forces: mais il était membre du collége de la propagande, il ne pouvait aller seul. Les missionnaires qui passent la ligne doivent au moins être deux; on lui adjoignit un jeune abbé, Vignali, qui avait quelque notions de médecine. La princesse Pauline donna son cuisinier;

madame Mère un de ses valets de chambre et la petite colonie se trouva formée. Restait à décider si l'on irait par terre ou par mer, à grandes ou à petites journées. L'empereur souffrait, manquait de médecin, mais on lui dépêchait un prêtre perclus de tous ses membres : il fut arrêté qu'on marcherait à pas de tortue, qu'on traverserait l'Allemagne, qu'on multiplierait les séjours, qu'on ne relayerait point, et qu'on attendrait que la santé du préfet apostolique fût rétablie.

Il y avait déjà un mois que j'étais à Rome, le temps courait et nous ne partions point. Je perdais patience ; mais monseigneur était assiégé de doutes, de scrupules, il fallut bien que je me résignasse. J'étais accablé du poids de mes heures, je foulais le sol sur lequel étaient passés les maîtres du monde ; j'essayai de le visiter : mais ici avaient péri les Gracques, là Scipion ; plus loin Servilius ; ce n'était que crimes, qu'attentats ; je n'avais pas besoin des décombres qu'avait habités Flaminius pour aprécier l'aristocratie. Je m'éloignai.

Je reçus enfin le rapport du docteur O'Meara sur la maladie dont l'empereur

était atteint. Il était conçu ainsi qu'il suit :

« Les derniers jours de septembre ont développé des symptômes qui indiquent du désordre dans les fonctions hépatiques. Napoléon avait souvent été attaqué avant cette époque de catharre, de maux de tête, de rhumatismes : mais ces accidens se sont aggravés ; les jambes, les pieds sont enflés.

» Les gencives ont pris une apparence spongieuse, scorbutique ; enfin il s'est manifesté des signes d'indigestion.

» 1er. octobre 1817. Douleur aiguës, chaleur, sensation de pesanteur dans la région hypocondriaque droite. Ces accidens ont été accompagnés de dyspepsie et de constipation.

» Depuis cette époque la maladie n'a pas cessé. Elle a fait des progrès lents, mais continuels. La douleur, d'abord légère, s'est accrue au point de faire craindre une *hépatite aiguë*. Cette exacerbation du mal est l'effet d'un fort catharre.

» Trois dents molaires étaient attaquées. Je jugeai d'après cette circonstance qu'elles devaient en partie être cause des affections inflammatoires des muscles et des membranes de la mâchoire. Je pensai en outre qu'elles

avaient produit le catharre. Je les arrachai à des intervalles convenables. Les attaques ont été depuis moins fréquentes.

» Je conseillai, pour détruire l'apparence scorbutique qu'avaient prise les gencives, l'usage des légumes, des acides. Je réussis. Elle disparut, reparut encore, et fut dissipée par le même moyen.

» Les purgatifs, les frictions remirent les jambes en bon état. Elles furent cependant de nouveau affectées au bout de quelque temps, mais beaucoup moins fort. Les purgatifs, les bains chauds, les sueurs abondantes ont souvent atténué la douleur de la région hypocondriaque, mais ne l'ont jamais dissipée complétement. Elle s'est beaucoup accrue dans le courant d'avril et de mai. Elle est devenue irrégulière, a produit la constipation, puis la diarrhée, puis des évacuations abondantes de matières bilieuses, muqueuses. En même temps les coliques, les flatulences, se faisaient sentir, l'appétit avait disparu, sensations de pesanteur, inquiétude, oppression au scrobicule du cœur. Visage pâle, jaune de la tunica sclerotica. Urines âcres et fortement colorées, accablement d'es-

prit et mal de tête. Le malade ne pouvait se tenir sur le côté gauche. Il éprouvait des sensations de chaleur dans l'hypocondre droit; nausées, de temps à autre vomissement de bile âcre et visqueuse qui s'est accrue avec la douleur. Absence presque totale de sommeil, incommodité, faiblesse.

» L'affection des jambes s'est reproduite, mais avec moins de force qu'elle en avait d'abord. Mal de tête, inquiétude, anxiété, oppression dans la région épigastrique et précordiale; paroxisme de fièvre à l'entrée de la nuit. Peau brûlante, soif, maux de cœur, pouls rapide. Calme, sueur vers le point du jour. C'est un effet assez constant chez le malade. Les sueurs abondantes lui ôtent la fièvre. Il existe à la région hypocondriaque droite une tuméfaction qui est sensible à la pression extérieure. Langue presque constamment blanche. Le pouls, qui avant la maladie donnait 54 à 60 pulsations par minute, va jusqu'à 88. Douleur au-dessus de l'acromion. Administré pour exciter le foie et le ventre, rétablir la sécrétion de la bile, deux purgatifs. Soulagement, mais peu durable. Dans les derniers jours de mai et les premiers de juin, les

effets en étaient faibles et momentanés. Proposé le mercure, mais le malade a montré la répugnance la plus vive; il a repoussé l'usage de ce médicament sous quelque forme qu'il fût déguisé. Conseillé de monter à cheval, de faire chaque jour avec une brosse des frictions sur la région hypocondriaque, de porter de la flanelle, de prendre des bains chauds, des remèdes, quelques divertissemens, de suivre un régime, de ne pas s'exposer aux mauvais temps, aux variations de l'atmosphère. Il a négligé les deux choses les plus importantes, l'exercice et le divertissement. Enfin le 11 juin, nous avons triomphé de sa répugnance. J'ai obtenu qu'il ferait usage du mercure. Il a en effet pris des pilules mercurielles, n°. ij, gra. vj. Il a continué ce traitement jusqu'au 16. Je lui en donnai soir et matin, et de temps à autre quelques purgatifs pour dissiper la constipation. Au bout de six jours je changeai la prescription et substituai au mercure le calomelas (*submurias hydrargyri*), mais il produisit des maux de cœur, des vomissemens, des coliques, une inquiétude générale; je cessai de l'employer. Je l'administrai de nouveau le 19;

19; il causa les mêmes désordres. Je revins à la première préparation mercurielle que j'employai trois fois par jour. J'interrompis ce traitement le 27. Les appartemens sont extrêmement humides. Napoléon avait contracté un violent catharre. Il avait une grosse fièvre, une irritation des plus vives. Ce médicament fut repris le 2 juillet; je le continuai jusqu'au 9, mais n'en obtins aucun heureux effet. Les glandes salivaires étaient toujours dans le même état. L'insomnie, l'irritation croissaient; les vertiges devenaient fréquens. Deux ans d'inaction, un climat meurtrier, des appartemens mal aérés, bas; un traitement inouï, l'isolement, l'abandon, tout ce qui froisse l'âme agissait de concert. Est-il surprenant que le désordre se soit mis dans les fonctions hépatiques? Si quelque chose étonne, c'est que les progrès du mal n'aient pas été plus rapides. Cet effet n'est dû qu'à la force d'âme du malade et à la bonté d'une constitution qui n'avait point été affaiblie par la débauche. »

*Signé*, BARRY E. O'MEARA,
chirurgien, etc.

Longwood, 9 juillet 1818.

Le cardinal, madame Mère, voulurent que ce rapport fût soumis aux gens de l'art : ils réunirent ceux qui étaient réputés les plus habiles. J'assistais à la conférence avec un des deux missionnaires, mais sans prendre part à la consultation : elle me fut remise quelques jours après ; c'était la loi, les prophètes ; je ne devais pas m'en écarter. Vignali en eut aussi une copie. Je cherchais pourquoi, je l'appris à Sainte-Hélène. Au reste, la pièce était ainsi conçue :

« Nous soussignés, réunis pour consulter sur la santé de sa majesté l'empereur Napoléon, après avoir examiné avec soin un rapport du docteur O'Meara qui a soigné le malade jusqu'au 25 juillet 1818, nous sommes accordés dans les idées suivantes :

» 1°. La maladie de l'auguste patient consiste dans une obstruction de foie et une discrasie scorbutique.

» 2°. Les moyens de s'opposer à la première maladie, sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer et propres à fournir un chyle adoucissant. L'exercice en

plein air, à pied, à cheval, en voiture ; une habitation qui soit aérée, exposée aux vents les plus secs et les plus salubres, et enfin l'usage de remèdes qui adoucissent et n'excitent pas le système, sont autant de moyens qu'on emploira avec succès. L'extrait de cicuta, l'acétate de potasse et un peu d'eau minérale salée du genre de celle de Tettuccio en Toscane, méritent cependant la préférence.

» 3°. Si l'usage de ces médicamens ne relâchait pas le ventre, on pourrait y joindre, deux ou trois fois la semaine, une petite dose de pilules composées de savon, de rhubarbe, de sulfate de soude ou de potasse, et pétries avec de l'extrait de tarassaco, que le malade prendrait avant le souper.

» 4°. Pour détruire la discrasie scorbutique, il faut, outre les trois premiers moyens indiqués dans le numéro précédent, employer les sucs dépurés des plantes anti-scorbutiques, de la *fumaria* (fumeterre), du *beccabunga* (veronica beccabunga), du *nasturzio aquatico* (nasturzium aquaticum, et du cochléaria surtout. On peut, pour rendre aux gencives la consistance et la vigueur qu'elles doivent naturellement avoir, faire usage d'un opiat dentifrice

préparé avec des plantes anti-scorbutiques pulvérisées, et pétries avec une conserve de rose;

» 5°. Le vice hépatique disparaissant avec ses conséquences, le défaut d'appétit et les vents surtout, on pourrait employer le petit-lait de jument ou d'ânesse, mêlé à quelques sucs de plantes amères non aromatiques, parmi lesquelles on doit choisir de préférence les diverses espèces de chicorée;

» 6°. Enfin, dans la saison la plus chaude, on peut, si le vice scorbutique ne s'y oppose pas, et que la continuation ou l'augmentation de l'obstruction du foie l'exige, appliquer, mais avec prudence, des bains froids ou au moins peu chauds, ainsi que les douches sur l'hypocondre droit.

» Ces conseils doivent être subordonnés aux circonstances particulières où se trouve l'auguste malade, et à son état au moment où le médecin choisi le visitera.

Paul-Baptiste MUCCHIELLI, médecin de son altesse.

**Jean-Baptiste BOMBA,**
**Pierre LUPI,**
**Dominique MORICHINI,**
**Joseph SISCO,**
} **professeurs à l'université.**

**Rome, 1er février 1819.**

Ces consultations, ces soins, ces soucis, consumaient le temps. Nous touchions à la fin de février, et il n'était pas encore question de départ. J'avais beau prier, importuner, son éminence avait toujours quelque cas à prévoir, quelques mesures à prendre; je perdais ma peine à solliciter. A force de constance cependant, je parvins à lui arracher l'ordre que je demandais; il céda, mais en patriarche. Nous fûmes encore obligés de perdre deux jours pour accepter un dîner, qui du reste fut magnifique. Madame Mère, Pauline, Louis, y assistaient : tout le monde était gai; chacun nous souhaita un heureux voyage.

Nous avions force ornemens pour la chapelle de l'empereur, mais pas une lettre, pas un mot pour lui. Monseigneur avait été si occupé de bulles, de symboles, de tout ce qui intéressait la foi, qu'il n'avait pu donner avis de notre départ, ni même tracer quelques lignes qui servissent à nous introduire auprès du grand-maréchal. Il nous promit d'envoyer à Londres une dépêche pour Sainte-Hélène. Nous montâmes en voiture, et le 25 au matin nous étions hors de Rome. Malheureusement nos chevaux étaient lents, les chemins mau-

vais, nous n'avançions pas; nous fûmes douze jours avant d'arriver à Bologne. Sa majesté la duchesse de Parme nous y avait précédés d'un jour; elle se rendait à Florence, où elle devançait son auguste père. Elle ne descendit pas; mais les habitans étaient accourus sur son passage; ils avaient dételé ses chevaux, traîné sa voiture, et l'avaient long-temps accompagnée au milieu des plus vives acclamations. Nous suivîmes notre route; nous atteignîmes Modène, Parme, où nous eûmes une touffe des cheveux du petit Napoléon, qui fut religieusement portée à Sainte-Hélène. Nous traversâmes Turin, le mont Cenis, Genève, une partie de la Suisse, le duché de Bade; nous côtoyâmes la rive droite du Rhin, et gagnâmes Francfort le 1er. avril. La comtesse de Survilliers, que j'étais chargé de voir, me fit l'accueil le plus gracieux, et une foule de questions sur la santé de madame Mère; elle daigna me présenter ses deux filles dont la modestie égalait la beauté, et me questionna beaucoup sur le fils aîné du prince de Canino. Je ne savais d'où provenait cet intérêt si vif; j'ignorais le mariage qui se préparait.

J'allai le lendemain à Offenbach où résidait le comte Las-Cases. L'abbé Buonavita avait une lettre de son éminence à lui remettre, et je voulais lui offrir mes services s'il avait quelques commissions pour Sainte-Hélène : mais il était si accablé, si malade qu'à peine il pouvait se faire entendre. Il me communiqua quelques relations sur la maladie dont il était affecté, et me demanda ce qu'il avait à faire. Cette discussion, les détails qu'il me donna sur Sainte-Hélène, avaient fait couler le temps; il était tard, je rentrai à Francfort. Nous voulions partir le lendemain, j'allai prendre les ordres de madame de Survilliers. Elle m'adressa encore une foule de questions, parut satisfaite de mes réponses, et me témoigna le désir de voir le prodrome de la grande anatomie de Mascagni, dont je portais un exemplaire avec moi. Le sujet n'était pas propre à flatter le goût délicat d'une dame, mais elle l'exigeait, j'obéis. Elle admira la netteté du travail, la beauté de l'exécution, et me dit à cet égard les choses les plus flatteuses. Elle me chargea ensuite de la rappeler au souvenir de l'empereur, et remit à l'abbé Buonavita divers petits objets dont les uns étaient destinés

à ce prince, les autres à madame Bertrand. Nous nous acheminâmes sur Anvers, nous gagnâmes Ostende, où nous prîmes le paquebot.

Notre destination était connue ; tous s'empressaient à nous faire accueil. C'étaient des félicitations, des regrets, chacun eût voulu partager notre exil. — « Quel vertige ! Bonaparte ! un traître ! Ah ! » — J'allais répondre à cet Anglais qui, moitié honteux, moitié colère, poursuivait ses déclamations. —« Laissez, me dit quelqu'un, c'est Campbell ; il a droit d'invective, ne l'interrompez pas.—» Je suivis le conseil, le capitaine était en verve, sa faconde nous amusa tous. Nous en convînmes cependant à la honte de Napoléon: susciter une vieille, un bal ! on ne joue pas un homme avec plus d'indignité. Tout en approuvant le ressentiment du capitaine, nous ne voulions pas qu'il l'étendît trop loin. Nous l'en avertîmes ; il essaya de se fâcher ; nous le priâmes de n'en rien faire, il nous crut ; nous atteignîmes Douvres, Londres où nous arrivâmes le 19.

Nous nous rendîmes le surlendemain au ministère. Nous voulions remettre à lord Bathurst

la lettre du cardinal qui lui annonçait le départ de notre petite colonie pour Sainte-Hélène. Son excellence ne daigna pas nous admettre; elle nous envoya son secrétaire qui nous fit quelques questions sur notre départ, notre arrivée, les incidens du voyage. Il nous promit du reste de mettre la dépêche sous les yeux du lord, et de nous faire promptement parvenir la réponse.

L'abbé Buonavita reçut en effet, à quelques jours de là, une lettre où nous étions prévenus de nous tenir prêts à partir; que nous serions conduits au Cap, faute d'occasion directe; Vignali ne pouvait faire partie de l'embarcation, un prêtre suffisait au général Bonaparte, et le cardinal n'avait pas dû dépasser le nombre de quatre personnes qui lui avait été fixé. Cette décision était fâcheuse, renversait toutes les combinaisons de son éminence; heureusement le préfet apostolique réussit à la faire révoquer. Il écrivit à lord Bathurst, il lui exposa son âge, ses infirmités, les ordres du saint père qui défendent à tout missionnaire de pénétrer seul dans un pays qui n'est pas catholique. Le ministre s'adoucit, donna quelques espé-

rances au vieillard, et finit par accorder à ses cheveux blancs ce qu'il refusait au cardinal.

Il ne s'agissait plus que de partir : mais les vents étaient contraires, il n'y avait pas d'occasion pour Sainte-Hélène, et les bâtimens qui se rendaient au Cap avaient fait voile. Il fallait attendre, laisser le temps devenir propice ; on profiterait du premier transport pour nous embarquer. Les expéditions pour ces lieux étaient fréquentes, nous le savions ; mais le ministère n'en avait aucun avis : il ne nous appartenait pas d'être mieux informés. Le docteur O'Meara venait d'arriver à Londres : je courus lui demander des détails sur la situation où se trouvait l'empereur. Il m'apprit qu'elle empirait chaque jour, que l'hépatite était endémique à Sainte-Hélène ; que ses soins, les remèdes les plus vantés, n'avaient pu en arrêter les progrès ; qu'il tenait la guérison impossible, à moins que Napoléon ne fût arraché à la funeste influence de ce climat. Il lui avait conseillé à son départ d'appeler le docteur Stokoe, chirurgien du *Conquérant ;* mais celui-ci avait à peine fait quelques visites, que le gouverneur en

avait pris ombrage. Il me remit ses rapports; ils étaient ainsi conçus :

« Longwood, 17 janvier 1819.

» J'ai visité ce matin Napoléon; je l'ai trouvé dans un état de faiblesse extrême. Il souffrait cruellement du côté droit dans la région du foie, et éprouvait des élancemens douloureux dans l'épaule. Il a eu au milieu de la nuit un violent mal de tête, suivi de vertiges qui ont duré un quart d'heure : il a pris, lorsqu'il a été remis, un bain chaud, qui a déterminé une transpiration abondante, et l'a beaucoup soulagé.

» Je pense, vu la tendance du sang à se porter à la tête, qu'il est indispensable qu'un médecin reste auprès de sa personne, afin d'administrer à temps les secours nécessaires dans un cas si grave.

» John Stokoe. »

*A M. le comte Bertrand.*

« Longwood, 18 janvier 1819.

» Malgré les symptômes d'hépatite chronique dont la première apparition date déjà de

seize mois, et les désordres qu'elle a occasionés, je ne crois pas qu'il y ait de péril imminent. La maladie devient tous les jours plus grave et terminera probablement les jours de Napoléon. Mais, quels que soient l'influence du climat et les progrès du mal, je ne pense pas, je le répète, qu'il y ait de danger imminent.

» Les signes les plus alarmans sont ceux qui se sont développés dans l'avant-dernière nuit. S'ils se renouvelaient, ils amèneraient un résultat fatal, surtout si les secours manquaient.

John Stokoe.

« Longwood, 19 janvier 1819.

» Hier, peu après mon arrivée à Longwood, j'ai été invité à me rendre auprès de Napoléon Bonaparte. Le comte Bertrand m'a demandé la cause de ma longue absence. Je lui ai répondu que l'amiral n'ayant pas été prévenu officiellement de Longwood, je n'avais obtenu de permission que fort tard dans l'après-midi. J'ai revu le malade, la fièvre continuait, la chaleur de la peau était considérable, la douleur de tête était augmentée, et il

n'y avait eu aucune évacuation depuis vingt-quatre heures. Je craignais une attaque semblable à celle qu'il avait eue dans la nuit du samedi au dimanche. Je lui ai conseillé une saignée légère et un fort purgatif. Il a montré de la répugnance pour mes ordonnances, et a préféré l'emploi d'un lavement. Vers les 3 heures du matin, le comte Bertrand me fit appeler et me pria de l'accompagner chez Napoléon. Les symptômes n'étaient pas diminués et le mal de tête était allé en augmentant. J'insistai vivement sur la saignée. Il y consentit et en éprouva un soulagement presque instantané. Il prit une forte dose de sel de Cheltenham.

» J'eus dans cette circonstance occasion d'examiner plus particulièrement que je ne l'avais fait la région du foie, et je suis à présent convaincu que ce viscère est gravement affecté. J'ai recommandé en conséquence le traitement mercuriel et les autres médicamens qui vont mieux à la constitution du malade.

» *Signé*, John Stokoe. »

« Sainte-Hélène, 20 janvier 1819.

» Monsieur,

» J'ai de fortes raisons de supposer que mes visites à Longwood seront suspendues, ou par ordre direct de mes supérieurs, ou parce que l'on me rendra ce service si désagréable que je serai forcé d'y renoncer. En tout cas, si je n'ai pas l'avantage de pouvoir m'entretenir avec vous d'un objet qui m'intéresse vivement, je vous invite à tout faire pour engager Napoléon à adopter l'usage des médicamens que je lui ai prescrits. Ceux-là seuls peuvent écarter le danger qui le menace. L'hépatite, à quelque degré qu'elle soit parvenue, est une maladie dangereuse, surtout dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène. L'engorgement où se trouve le foie, l'état habituel de constipation et le désordre des organes digestifs, détermineront le sang à se porter à la tête, précisément comme cela est arrivé samedi.

» Je vous prie donc, monsieur, s'il ne m'est plus permis de lui donner mes soins, de faire vos efforts pour que le docteur Verling me remplace à Longwood.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé*, John Stokoe. »

*A M. le comte Bertrand.*

« Longwood, 21 janvier 1819.

» Une heure et demie après mon arrivée à Longwood, j'ai vu Napoléon. La fièvre était légère, mais la douleur au côté droit était augmentée. Le purgatif avait produit des évacuations accompagnées de fortes coliques. Le malade avait mal dormi, et la douleur au côté subsistait dans toute sa force. Je lui ai conseillé un bain chaud qu'il a pris à l'instant, et dans lequel je l'ai laissé. En partant j'ai insisté sur la nécessité de recommencer un traitement médical. Je lui ai dit que j'avais déjà préparé quelques médecines, et que je lui en enverrais d'autres avec les instructions convenables, puisque je ne pouvais continuer mes visites. Il me répondit qu'il ne prendrait aucune médecine qui ne lui serait pas administrée par son chirurgien.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé*, John Stokoe. »

Ces rapports me déterminèrent. Je ne m'arrêtai plus aux bureaux, aux secrétaires; je m'adressai à sa seigneurie. Je lui rappelai

les promesses qu'on nous avait faites, les avis qu'on nous avait donnés : des bâtimens étaient prêts à mettre à la voile ; les occasions qu'on voulait saisir se présentaient ; nous désirions que des lenteurs ne les fissent pas échapper. Ces retards nous étaient doublement pénibles : ils nous obligeaient à d'excessives dépenses, et exposaient Napoléon à des accidens fâcheux. — « Vous le croyez donc malade ? » — « Les rapports sont unanimes. » — « Ah ! » — « Stokoe, O'Meara.... » — « Stokoe ! O'Meara ! » — « Que pense-t-on à Rome de sa maladie ? » — « On est dans l'inquiétude la plus vive. » — « On redoute l'influence du climat ! » — « Au dernier point. » — « La pénurie, les privations, les mauvais traitemens qu'il endure ! » — « On s'attend à toutes les conséquences d'une captivité si rigoureuse. » — « Sérieusement ? » — « Sans doute. » — « Eh bien, rassurez-vous, rassurez sa famille ; je viens de recevoir des nouvelles positives ; il se porte à merveille. » — Il prononça ces derniers mots avec un ton de vérité qui me pénétra. Je ne pus contenir ma satisfaction ; il la remarqua sans la désapprouver, et continua : — « Il crie, il se plaint, mais rien ne

lui manque à Sainte-Hélène ; le gouvernement lui fournit tout avec profusion ; il nous coûte des sommes immenses. Au reste, tranquillisez-vous, vous verrez bientôt par vous-même si je vous dis vrai. »

J'aurais voulus le croire, sa seigneurie sans doute aussi ; mais la déférence que je portais déjà à sir Hudson Lowe ne pouvait prévaloir sur les assertions des gens de l'art. Je résolus de m'aider de l'expérience de quelques praticiens habiles, de ceux surtout qui avaient exercé la médecine sous les tropiques, ou même à Sainte-Hélène. La publication des ouvrages posthumes de Mascagni m'avait donné une sorte de célébrité. Je me trouvais naturellement en relation avec tout ce que Londres avait d'illustre. Chacun m'offrait ses conseils, chacun m'invitait à recourir à ses lumières, tous étaient jaloux de contribuer à adoucir des maux dont ils désavouaient la source. Je mis leur bonne volonté à contribution, je leur adressai des circulaires, je leur soumis la consultation qui m'avait été remise, les rapports que j'avais reçus ; je les priai de me faire connaître ce qu'ils pensaient de la maladie qui affligeait

l'empereur, et d'indiquer les moyens qu'ils jugeaient les plus propres à la détruire. Tous, mais surtout le vénérable James Curry, si distingué par ses travaux sur les hépatites, me répondirent avec un empressement, une bienveillance dont je fus vivement touché. Je réunis ces opinions diverses, je les livrai à la discussion de quelques médecins qui s'étaient plus spécialement occupés du genre d'affections dont il s'agissait. La prescription suivante en fut le résultat :

Nous avons délibéré sur les rapports écrits et verbaux des docteurs O'Meara et Stokoe : nous croyons avoir reconnu que Napoléon est atteint d'une *hépatite chronique*. Cette maladie est presque toujours la conséquence de l'hépatite aiguë, surtout quand le malade, né dans un autre pays, accoutumé à d'autres climats, réside sous les tropiques; mais elle est quelquefois le résultat de circonstances locales qui tendent à troubler la transpiration. C'est le cas dont il s'agit. Le relâchement de la texture primitive du foie, joint à la cessation soudaine de l'activité cérébrale et musculaire, et à l'affaiblissement des facultés intellectuelles, devait naturellement accélé-

rer les progrès de l'engorgement humoral du viscère. Nous pouvons assurer que la discrasia scorbutica n'existe pas encore. La membrane muqueuse qui recouvre les gencives, ainsi que les autres de la même nature, est ordinairement la première à se ressentir de toute irrégularité viscérale, et qui influe directement sur les fonctions de la chilification, la sanguinification, et la nutrition successive des parties organiques. »

Quant à la méthode curative, elle se trouve décrite dans la lettre suivante :

« Monsieur,

» J'ai lu avec attention les deux rapports que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si je n'étais convaincu du peu de cas que mérite une opinion formée sans avoir le malade sous les yeux, je me plaindrais peut-être du défaut de renseignemens sur certains points auxquels j'ai l'habitude de donner de l'importance, quand je cherche à arriver dans les maladies hépatiques à une exacte diagnose. Au lieu d'essayer une dissertation qui vous paraîtrait au moins inutile, je crois qu'il suffit de vous répéter en termes généraux ce que

j'ai déjà eu le plaisir de vous exprimer de vive voix, c'est-à-dire que les expériences et observations que j'ai faites ou recueillies m'ont pleinement convaincu que les mercuriels sont les seuls moyens de produire une guérison radicale. Ce sont de tous les médicamens ceux qui répondent le mieux à nos espérances, pourvu néanmoins qu'il n'y ait pas encore de lésions organiques, et qu'ils soient administrés avec prudence et dans des circonstances convenables. Je ne voudrais cependant pas qu'on supposât qu'il entre dans mes idées d'exclure les autres moyens de guérison, comme les saignées locales, les vésicatoires, les purgatifs, les rafraîchissans, etc. Je crains que vous ne m'accusiez de superfluité, vous qui, élève de Mascagni, savez mieux que personne que rien ne constate mieux l'état d'un organe que la manière dont il exécute ses fonctions, si j'ajoute que, comme l'effet ordinaire des mercuriels est d'exciter le foie à accomplir ses sécrétions naturelles, il faut que la dose et la préparation soient réglées uniquement pour cet objet; les apparences.... doivent nous indiquer les avantages obtenus et doivent être seules nos guides dans l'appli-

cation du grand remède dont la recommandation est le principal objet de cette lettre.

» J'ai l'honneur d'être,

» S.

» Londres, ce samedi. »

Un des élèves les plus distingués du docteur Curry ne se borna pas à me recommander l'emploi des mercuriels, il voulut me faire juger par moi-même de l'efficacité de ce spécifique. Il me conduisit dans les divers établissemens de la capitale, et me mit à même d'observer les effets de ces préparations sur les hépatites, les flux de ventre chroniques qu'engendre l'habitation de l'Inde et du tropique. Plusieurs autres habiles praticiens de Londres me témoignaient la même obligeance, le même empressement : chacun me communiquait ses observations, chacun me faisait part de ses idées et de ses vues. Les musées, les hospices, les collections, n'avaient rien qui me fût caché; le nom de Napoléon m'ouvrait tout, me facilitait tout : personne ne voulait paraître complice de l'infamie ministérielle.

J'emportais avec moi le Prodrome, et des épreuves de trente planches de la grande ana-

tomie de Mascagni, dont j'avais dirigé la publication. Je les montrai à quelques physiologistes; ils en parlèrent dans le monde. La curiosité s'éveilla, chacun voulait voir, chacun voulait connaître ce beau travail. Des savans, l'admiration passa aux journalistes; on possédait désormais une carte topographique, un panorama du corps humain. La charpente de l'édifice, les pièces qui en déterminent les formes, la grâce, les mouvemens; les cordons qui transmettent les actes de la volonté, les canaux que suivent les humeurs qui constituent le sang, tout était décrit, tout était dessiné avec une netteté, une perfection dont on n'avait pas d'exemple. Les dissections devenaient inutiles; on pouvait désormais se livrer à l'anatomie sans dégoût : c'était la plus belle entreprise du siècle.

Le Prodrome était publié sous les auspices du prince régent; j'étais chargé par la société des éditeurs de lui en présenter la dédicace. Je le fis par le canal de lord Bathurst, auquel je renouvelai en même temps les instances que nous ne cessions de lui faire pour qu'il nous fût permis de mettre à la voile. Je reçus comme de coutume les promesses les plus po-

sitives, et ce fut tout. Il partait sans cesse des bâtimens pour le Cap, pour Sainte-Hélène; mais sa seigneurie était si malheureuse, qu'elle n'en était jamais informée à temps ou ne pouvait obtenir de passage.

Je n'avais rien eu jusqu'à mon départ à démêler avec la police; je ne me figurais pas à quel point elle est méticuleuse. Je n'imaginais pas que des planches anatomiques pussent être suspectes, je croyais bonnement que je pouvais les emporter; mais on m'en avertit: tout conspire dans le siècle où nous sommes. Des muscles, des tendons peuvent tramer la perte des rois. Il y avait peut-être du danger à ce qu'ils communiquassent avec l'usurpation. J'intercédai pour eux auprès de lord Bathurst, je lui demandai à les associer à mon exil, et à tirer d'Europe les livres qui m'étaient nécessaires pour mettre la dernière main à mon travail. Il me fit une réponse peu satisfaisante; on avait des soupçons, il fallait les dissiper, les détruire. Ouvrir une correspondance fastidieuse; ce moyen était long, incertain; j'en pris un plus direct. Je rassemblai mes planches, je gagnai le ministère, je les soumis à l'inspection de sa sei-

gneurie. Elle les accueillit de la manière la plus gracieuse; elle les parcourut, les examina en détail, m'adressa une foule de questions sur moi, sur l'ouvrage et les entraves qu'allait apporter à sa publication mon séjour à Sainte-Hélène. Divers personnages survînrent pendant cet examen et ne se montrèrent pas moins satisfaits. C'était une entreprise vaste, bien conçue, qui méritait la protection du gouvernement britannique; mais pouvais-je abandonner des travaux si grands, si utiles? quel inconcevable aveuglement de leur préférer un misérable rocher! Ils étaient Anglais, je suis Français, nous ne pouvions nous entendre; je les remerciai de la bienveillance qu'ils me témoignaient, et priai sa seigneurie de hâter un départ si souvent promis et toujours différé. L'entretien avait duré plus d'une heure, j'avais l'assurance d'emporter mes planches, de faire voile incessamment. Je me retirai plein d'espérances et de joie. L'illusion dura peu. Je fus assailli d'offres, de menaces; l'argent, les emplois étaient à ma discrétion; je n'avais qu'à prendre. Je n'avais garde de croire que c'était moi, mes services qu'on voulait acquérir à

l'Angleterre ; elle abonde en hommes, en praticiens du premier ordre. On voulait faire insulte à Napoléon, m'avilir : les dépouilles de l'Inde n'étaient pas capables de payer une telle lâcheté.

On n'avait pu me séduire, on chercha à me compromettre. Nous avions enfin reçu avis de nous tenir prêts à partir. J'étais allé faire mes adieux à quelques-uns de mes amis, et reconduisais une dame lorsque je fus joint par plusieurs individus d'assez pauvre tournure. Ils me prodiguèrent des épithètes odieuses, n'épargnèrent ni les Français, ni la personne qui me donnait le bras. Tant qu'ils ne s'étaient adressés qu'à moi, je m'étais contenu, mais je ne pus supporter qu'ils outrageassent une femme respectable. J'allais céder à un mouvement de vivacité; elle me retint, m'entraîna dans une maison voisine, où je trouvai un des chefs du jury. J'étais ému, suffoqué; je lui racontai avec véhémence l'insulte qui m'avait été faite.—« Vous êtes bien heureux que madame ait vu le piége, vous vous seriez commis avec ces misérables; on vous aurait arrêté, détenu, vengé, je le veux bien; mais le bâtiment aurait mis à la

voile, et le départ eût été manqué.» — L'observation du magistrat calma mes sens, je vis à quelles embûches j'avais échappé, je me trouvai résigné, impassible. Tous les suppôts de la police ensemble n'eussent pas été capables de m'émouvoir.

Nous étions au 8 juillet; le départ était fixé au lendemain. On nous demandait de souscrire à notre exil, de nous soumettre aux règlemens qui seraient promulgués à Sainte-Hélène. J'eusse accepté des conditions bien plus dures; je ne discutai pas, je signai. C'est la signature que j'ai donnée de ma vie avec le plus de satisfaction. La lettre ministérielle portait que nous nous embarquerions à Deptford; il se trouva tout à coup que c'était une méprise, que nous devions aller à Gravesend; nous nous y rendîmes. Le bâtiment (*le Snipe*) était digne de la main qui l'avait choisi. C'était un mauvais brick de commerce chargé de farine, encombré de madriers, de bois de toutes espèces, qui n'avait pas deux pieds carrés de libre. Il penchait; nous manquions d'espace pour nous mouvoir, nous étions condamnés à une attitude pénible pendant une longue traversée, nous pouvions être sub-

mergés d'un instant à l'autre; j'eus recours au magistrat. Il m'écouta comme on nous écoutait, prodigua les promesses, et n'en tint aucune. Le capitaine était à l'avenant de l'équipage; je pensai bien qu'on ne lui avait pas donné la préférence sans motif; ma plainte l'avait aigri, je voulus me mettre en mesure contre sa bienveillance. J'achetai des provisions; il se récria sur l'inutilité de la dépense, protesta que l'abondance régnait à bord, que nous ne manquerions de rien dans la traversée; l'abbé Buonavita faisait chorus avec lui. Je laissai dire et continuai mes acquisitions. Bien m'en prit, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir. Nous avions affaire à un homme sordide, qui calculait tout jusqu'aux surprises qu'on peut faire à l'appétit. Un pot de bière, quelques viandes salées, une volaille dont un seul matelot eût fait aisément justice, formaient le dîner de la colonie entière. Ce régime était léger, mais que faire? Nous étions battus par les orages, et le capitaine ne répondait à nos plaintes que par des récits qui commandaient la résignation. Il s'était aperçu que le préfet apostolique était mécontent. Nous débouquions le golfe de

Biscaye; la tempête se calmait, il vint se placer près de lui. Il nous raconta avec une espèce d'indifférence qu'il se tenait d'ordinaire dans les eaux d'Alexandrie et de Djedda, qu'il transportait les pèlerins d'une de ces villes à l'autre. Le Coran fait un précepte du jeûne, il se chargeait de le faire observer. La tempérance n'est pas la vertu des dévots. Il leur fallait de l'eau, des subsistances; les sources, les productions de la côte n'eussent pas suffi. Le bâton, le fond de cale, la mer, lui avaient fourni des moyens moins coûteux; les murmures avaient cessé. Personne n'avait plus cherché à convertir son bord en taverne; chacun s'était religieusement soumis à une abstinence méritoire. Il n'avait pas achevé qu'il s'éloigna en faisant des commandemens à tue-tête, et abandonna le missionnaire à ses réflexions. L'avertissement produisit son effet. L'homme de Dieu trouva désormais tout bon et ne se plaignit plus. Ce fut mon tour. Le temps était devenu favorable, le vent enflait nos voiles, nous étions en vue de Mogodor; tout allait nous manquer, nous n'avions plus de viande fraîche, plus de légumes, plus de liqueurs fermentées, l'eau même tirait à sa fin. Je

souffrais horriblement du mal de mer, je ne pouvais manger; il m'importait peu d'être à la diète; mais les autres passagers tombaient d'inanition, je ne pus supporter un tel spectacle. Je fis les plus vifs reproches au capitaine; je le sommai de mettre pied à terre et de rafraîchir ses provisions. Il s'y refusait, parlait d'ordre, de subordination; mais tout l'équipage se joignit à moi. J'offrais de prendre les comestibles à ma charge; il se rendit. Je lui remis des fonds; je demandai à l'accompagner; il s'y refusa avec obstination, il voulut absolument descendre seul.

Le bâtiment était en panne, le roulis avait cessé, je me trouvais mieux; je profitai de ce moment de calme pour observer la côte et étudier Mogodor; mais la ville était entassée, irrégulière, la plaine sans arbres, sans verdure; je n'aperçus que sable et misère. C'est l'unique tableau que présentent ces plages désolées. Des dromadaires cependant diversifiaient la scène. Ils paissaient une herbe rare au milieu des dunes; ils traînaient leur chétive existence. Un immense tourbillon de poussière se dessinait au loin; je cherchai ce qui l'avait soulevé; ma lunette était tendue. Je

discernai des chameaux, des ânes, des bêtes de somme; j'étais tout entier à ce spectacle lorsque le capitaine parut avec son canot. Il était sans vivres, sans subsistances; il criait, s'agitait comme un furieux. Nous cherchions quel incident allumait sa colère. Je lui demandai quel malheur le ramenait les mains vides; mais il commandait de virer de bord, il ne me répondit pas. Ce ne fut que lorsque nous eûmes gagné le large qu'il nous apprit que Mogodor était une place détestable, qu'il n'avait pu se défaire de ses bois, que personne ne s'était présenté pour les mettre à prix. — « Mais les vivres ? » — « Les vivres ! je voulais vendre mes planches. » — « C'est pour cela que vous êtes descendu? » — « Quel autre motif pouvait me conduire à terre ? » — « Nous faire mourir de faim! » — « Nous touchons au Cap-Vert. » — « Ni viande ni biscuits ! » — « Il y a moins loin que de Babel-Mandel à Djedda. » — « Une traversée immense ! » — « Comme de Jambo à Cosseir. » — « De l'eau corrompue ! » — « L'église romaine ne commande pas d'ablution. » — « Je vous entends, des menaces! » — « Ah ! » — « M'intimider ! » — « Moi ! » — M'insinuer

que les indignités auxquelles les pèlerins ont été soumis, les privations, les cachots, nous attendent! » — « Vous exagérez. » — « Toutes les infamies dont le souvenir vous enivre! » — « Oh, avec des Turcs! » — « Des hommes. » — « Intraitables, qui ne voulaient rien entendre, qui haranguaient trop, me comprenez-vous? Au surplus, qu'ai-je à faire de ces discussions? On ne manque de rien à mon bord. Les passagers que je reçois peuvent se contenter de ce qui me suffit. Vous êtes cinq; j'ai touché pour vous tous deux cents livres sterling; est-ce la peine de montrer tant d'exigence? Devais-je encore payer une livre et demie sterling d'ancrage pour satisfaire un appétit désordonné? »

C'était là le noble motif qui animait ce corsaire. Il exposait les passagers et l'équipage à mourir de faim pour ne pas débourser une si forte somme. J'eusse donné dix fois le tribut exigé pour leur épargner ces angoisses; mais il n'était plus temps, le vent se maintenait, nous filions quatre nœuds à l'heure, il fallut se résigner. Nous nous engageâmes au milieu des écueils. Heureusement la mer était calme et notre sordide ca-

pitaine habile. Il sonda, manœuvra, tourna les brisans, il parvint à nous tirer du mauvais pas où il nous avait jetés. Il croyait toucher l'île de Gorée : il se trouva sur une plage inculte où il imagina qu'il devait y avoir force sauvages. Il résolut de la reconnaître. Il tira de sa cabine quelques sabres rouillés, des fusils mal en état, et se disposa lui cinquième à cette grande expédition. Le préfet apostolique ne voulut pas rester les bras croisés dans une aussi grave occurrence; l'équipage allait subjuguer des tribus, il dépêcha Vignali pour les baptiser. Malheureusement les conquérans et le missionnaire ne trouvèrent personne ni à soumettre ni à convertir; ils rentrèrent, nous remettions à la voile lorsque nous vîmes venir à nous une goëlette armée. C'était celle de la douane. Surprise de voir un bâtiment dans la station où nous retenait l'humeur guerrière du capitaine, elle nous supposait des desseins de fraude et accourait nous donner la chasse. Elle nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous le lui dîmes. Nous fûmes aussitôt accueillis, fêtés; nous nous trouvâmes en famille. Je dé-

barquai malgré les cris du commandant; je me délassai des fatigues, des privations que j'avais essuyées.

Tout ce qu'il y avait de Français dans l'île m'avait comblé d'égards, de prévenances. Je voulus leur témoigner combien j'étais sensible à leurs bons procédés. Je les réunis à dîner, je leur présentai mes compagnons de voyage que j'étais allé chercher à bord; j'avais également invité notre odieux capitaine; il eut la discrétion de ne pas venir. La pudeur n'était pas le seul motif qui le retenait, il en avait un autre; mais je m'en inquiétai peu, je le laissai faire. Nous bûmes à l'amitié, à la fortune de la France, et nous renouvelâmes nos provisions. J'étais logé chez un Marseillais; le banquet avait eu lieu chez lui, je désirais lui tenir compte des dépenses que je lui avais causées. Il n'y voulut jamais consentir.—« Sa mère était Corse, j'étais Corse, on m'avait choisi pour médecin de Napoléon, il était trop heureux de m'avoir reçu.»— J'imaginai de lui offrir quelques jambons, seuls restes des provisions que j'avais faites à Londres; nous nous acheminâmes vers le navire. Mais notre forban nous avait pré-

venus. Il les avait réalisés, vendus, et les avait remplacés par une cargaison de canards, de verrats, de truies, qui se battaient, se cherchaient, mettaient bas, présentaient un tableau dont les yeux et l'odorat étaient révoltés. C'était le comble de l'indignité : mais qu'opposer à cette immoralité profonde? les plaintes? nous allions gagner le large, elles étaient dangereuses. Les représentations? il n'en tenait aucun compte. Nous nous résignâmes encore. Nous montâmes dans son chalis; nous nous éloignâmes, nous fîmes force de voiles, nous nous trouvâmes par le travers du cap Palme. Nous serrâmes la côte, nous vîmes aussitôt les canots se charger, se détacher, accourir à nous. La circonstance était heureuse; nous n'avions pu faire que de légères provisions; notre capitaine s'était pourvu de claret, de volaille; mais il les destinait au marché de Sainte-Hélène, il n'avait rien pour nous. Nous étions retombés dans notre première détresse; la faim nous consumait. Nous suivions d'un œil d'autant plus inquiet la marche des esquifs. Ils étaient légers, rapides, étroits et bas, manœuvrés par des hom-

mes accroupis qui frappaient la mer de leurs deux mains et glissaient à sa surface. Un mouvement, un rien, les faisait chavirer; mais, alertes comme des poissons, ils retournaient aussitôt leurs pirogues et poursuivaient leur course. Nous avions mis en panne, ils furent bientôt sur nous. Ils étaient forts, vigoureux, bien faits. Ils nous apportaient des provisions, nous les reçûmes avec toute l'aménité dont nous étions capables. — « Où allez-vous? demanda l'un d'entre eux. — A Sainte-Hélène. » — Ce nom le frappa, il resta stupéfait. — « A Sainte-Hélène! reprit-il d'un ton pénétré, est-il vrai qu'il y soit? — Qui? repartit le capitaine. » — L'Africain lui jeta un regard dédaigneux, vint à nous et répéta la question; nous répondîmes qu'il y était. Il nous fixa, secoua la tête, et laissa enfin échapper le mot d'impossible. Nous nous regardions les uns les autres; nous ne savions quel était ce sauvage qui parlait anglais, français, qui avait une si haute idée de Napoléon. — « Vous le connaissez? — Depuis long-temps. — Vous l'avez vu? — Dans toute sa gloire. — Souvent? — Dans la bien gardée (1), au désert, sur

(1) Le Caire.

le champ de bataille. — Vous ne croyez pas à ses malheurs? — Son bras est fort, sa langue douce comme du miel, rien ne peut lui résister. — Il a long-temps balancé les efforts de l'Europe entière. — L'Europe ni le monde ne peuvent accabler un tel homme. Les Mameloucks, les pachas s'éclipsaient devant lui; c'est le dieu des batailles. — Où l'avez-vous donc connu? — Je vous le dis, en Égypte. — Vous avez servi? — Dans la 21e.; j'étais à Bir-am-bar, à Samanhout, à Cosseir, à Cophtos, partout où s'est trouvée cette vaillante demi-brigade. Qu'est devenu le général Belliard? — Il vit, il a illustré son nom par vingt faits d'armes. Vous le connaissez aussi? — Il commandait la 21e.; il courait le désert comme un Arabe, aucun obstacle ne l'arrêtait. — Vous vous rappelez le général Desaix? — Aucun de ceux qui ont fait l'expédition de la haute Égypte ne l'oubliera jamais. Il était brave, ardent, généreux, il cherchait les ruines comme les batailles; je l'ai servi long-temps. — Comme soldat? — Je ne le fus pas d'abord; j'étais esclave, j'appartenais à un des fils du roi de Darfour. Je fus conduit en Égypte, maltraité, vendu. Je tombai

dans les mains d'un aide de camp du Juste (1). On m'habilla à l'européenne, on me chargea de quelques soins domestiques, je m'en acquittais bien; le sultan fut content de mon zèle, m'attacha à sa personne. Soldat, grenadier, j'eusse épuisé mon sang pour lui; mais Napoléon ne peut être à Sainte-Hélène! — Ses malheurs ne sont que trop certains. La lassitude, la désaffection, les complots..., — Expiraient à sa vue. Un mot nous payait nos fatigues. Nos vœux étaient satisfaits, nous ne craignions rien dès que nous l'apercevions. — Avez-vous combattu sous lui? — J'avais été blessé à Cophtos, je fus évacué sur la basse Égypte; j'étais au Caire quand Moustapha parut. L'armée s'ébranla, je suivis le mouvement, je me trouvai à Aboukir. Quelle précision, quel coup d'œil, quelles charges! Il est impossible que Napoléon ait été vaincu, qu'il soit à Sainte-Hélène. »

Nous n'insistâmes pas. Notre incrédule était obstiné, son illusion lui était chère, nous n'eûmes garde de la dissiper. Nous lui donnâmes du tabac, de la poudre, quelques vêtemens, toutes les bagatelles enfin qui avaient

(1) Nom que les Égyptiens donnaient au général Desaix.

du prix dans sa tribu. Il s'en retourna satisfait, parlant toujours de la 21^e^., de ses chefs, de ses généraux, de l'impossibilité qu'un homme aussi grand que Napoléon fût à Sainte-Hélène.

Nous avions du ris, il ventait frais. Nous craignions d'être surpris par les calmes; nous mîmes toutes voiles dehors, nous doublâmes le golfe de Guinée, nous passâmes la ligne, nous fîmes toutes les ablutions, toutes les cérémonies accoutumées. Mais la mer ne tarda pas à devenir mauvaise, nos cordages étaient à bout, le bâtiment faisait eau de toutes parts. Nous ne marchions plus. La chaleur était suffocante, nous étions pêle-mêle avec les porcs et les canards, nous gisions au milieu des immondices; des maladies se manifestèrent, l'abbé Buonavita fut à toute extrémité. D'un autre côté, notre friand capitaine se gorgeait du mets que savouraient les Romains. La traversée se prolongeait plus qu'il n'avait cru, les approvisionnemens de basse-cour touchaient à leur terme; il imagina de tirer parti des truies que la faim allait moissonner. Il les distribuait à son équipage, et se réservait les petits encore mal formés qu'elles n'avaient pas mis bas. Il trouvait

cette dégoûtante préparation délicieuse; il la vantait, il l'exaltait, il voulait associer à ses jouissances chacun de nous. Les coliques le tourmentaient, il avait besoin de moi, je fus le premier qu'il honora de son invitation: — « C'est quelque chose d'exquis, venez, nous les ferons frire, nous les mettrons en petits pâtés. Tout mon équipage....» Je ne le laissai pas achever. Un mouvement involontaire lui expliqua ma pensée. Il s'éloigna en me lançant à demi-voix le poli *french-dog*.

Nous étions au 10 septembre. La pompe, la chaleur, les indigestions ne laissaient pas respirer les matelots; ils étaient exténués. Le capitaine lui-même ne pouvait se soutenir. Il était moins insolent, moins sordide; il ne parlait plus des iniquités que les Barbaresques avaient essuyées à son bord; il n'aspirait qu'à toucher au rivage. Il crut tout à coup l'apercevoir; nous étions dans les eaux de Ste.-Hélène; il avait fait ses observations, il en était certain. Il se trouva malheureusement moins bon astronome que munitionnaire; la station disparut pendant la nuit, au jour il n'en fut plus question. Ce ne fut que dans la matinée du 18 que nous en eûmes connaissance.

Sous quel aspect sinistre elle se dessinait au loin ! Quel rocher sourcilleux ! Quelle masse ! quel séjour ! Mais c'était là qu'était l'empereur ; c'était là que l'infamie anglaise s'acharnait sur sa proie ; c'était là que les rois vengeaient sur ce grand homme les erreurs de sa générosité. Nous allions fouler les mêmes lieux, respirer le même air. Pouvions-nous nous plaindre de partager le sort du maître du monde? Nous n'aspirions qu'à débarquer. Hudson Lowe était moins impatient. Il fallait qu'il nous tendît un piége ; il avait besoin de quelques heures pour le méditer. Il nous fit prévenir que nous ne pouvions entrer immédiatement dans le port, mais que nous y serions admis le lendemain dès le point du jour. Je fis demander en quel état se trouvait Napoléon. — « Bien, très-bien, répondirent ses envoyés, il jouit d'une santé vigoureuse, il se porte mieux que nous. » — Ils se retiraient, lorsque nous vîmes arriver des façons de canots qui vinrent voltiger autour du bâtiment. Je n'étais pas dupe de la manœuvre, mais je fus curieux de savoir au juste à quoi m'en tenir. — « Que cherchent-ils ? » dis-je au capitaine. — « Ce sont des pêcheurs. » —

« Sans doute ils ont du poisson ? Demandez qu'ils nous en vendent. — » Il le fit, mais ils n'avaient pas encore jeté leurs filets ; ils s'éloignèrent ; ma fantaisie les avait déconcertés, on ne s'avise jamais de tout : des gens de cette livrée n'étaient d'ailleurs pas faits pour déjouer les trames que nous pouvions avoir ourdies. La gloire d'intercepter une lettre, un chiffon, d'assurer en un mot le repos du monde n'appartenait qu'à S. E., à Reade ou à Gorrequer.

Nous n'avions rien confié aux pêcheurs de sir Hudson, nous devions avoir tout le plan de la conspiration sur nous. Aussi redoubla-t-on de vigilance. Nous n'étions pas entrés dans le port que déjà nous étions examinés, visités, surveillés, hors d'état de soustraire le moindre mouvement aux aspirans qu'on avait mis de garde à bord. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas les écrits d'aller, non par nous, mais par notre brave capitaine qui pourtant n'en pouvait mais. Un mauvais plaisant lui avait confié à Deptford dix-sept exemplaires cachetés d'un livre de dévotion adressés à divers habitans de Sainte-Hélène. Je jugeais bien au format que la production n'é-

tait pas biblique, je croyais même reconnaître ce qu'elle était. Mais le corsaire s'était fait payer le frêt, ce n'était pas à moi à lui conseiller de retenir la marchandise. Il les retira un à un de sa caisse, et les expédia par le canal de l'aspirant. Tant mieux! On allait devenir plus anglican à Sainte-Hélène. Pendant que nos marins se disposaient à répandre la parole de Dieu dans l'île, S. E. prenait lecture de la missive de lord Bathurst, et nous dépêchait un de ses officiers. Elle nous autorisait à descendre, elle voulait nous voir, elle le chargeait de nous conduire. Nous nous rendîmes au château; nous fûmes accueillis, reçus avec une grâce, une politesse dont nous ne revenions pas. Sir Hudson nous présenta à l'adjudant général, au major, à tout ce qu'il y avait d'hommes qui eussent sa confiance dans la place. Il était affable, affectueux, il s'intéressait aux moindres détails de la traversée. Il nous parla d'Ajaccio, nous dit qu'il y avait séjourné, qu'il aimait les Corses, qu'ils étaient généreux, braves, qu'il était sûr que nous vivrions en bonne intelligence. Par amour pour la concorde il eût pendu le corsaire si nous eussions dit un mot : mais

nous ne craignions plus que ce forban nous proposât des petits pâtés. Il allait avoir à faire à S. E., c'était bien assez.

Le docteur Verling arrivait de Longwood. Sir Hudson me le présenta. Je crus qu'il avait remplacé Stokoe, je lui demandai des nouvelles de la santé de Napoléon. Napoléon! Il cherchait dans les yeux du gouverneur ce qu'il devait répondre : mais celui-ci le tira d'affaire et me dit que le docteur ne voyait pas le général Bonaparte, qu'il ne donnait ses soins qu'au général Montholon. Le médecin sentit que sa visite n'avait pas le mérite de l'à-propos et se retira. S. E. reprit aussitôt son homélie sur le bon esprit que nous devions apporter dans l'île, sur les avantages que nous y trouverions, le plaisir qu'elle aurait à nous en rendre le séjour agréable. On servit, sir Hudson nous retint; Reade, Gorrequer disputaient avec lui de prévenances et d'égards : mais c'était toujours la Corse; les hommes y naissaient avec plus de courage, plus de sagacité qu'ailleurs. Ils jugeaient mieux des circonstances et des choses, ils se pliaient plus franchement à la nécessité. D'ailleurs y avait-il dans cette île de quoi s'y

tant déplaire? le climat était bon, l'air salubre, la température supportable. Elle ne variait que de huit à dix degrés de James-Town à Longwood, et les excursions du thermomètre n'allaient pas au-delà de soixante-cinq à quatre vingt-dix degrés.

Sir Hudson nous disait tout cela d'un air si simple qu'il fallait être sous ses verroux pour l'écouter. Je feignis de ne pas l'entendre. Il se rejeta sur le général Bonaparte, blâma sa fierté, sa rudesse, et se plaignit beaucoup d'une de ses protestations. Il y avait de quoi; la pièce était par trop véhémente. S. E. méritait plus d'égards.

« Monsieur le général, lui disait-il, j'ai » reçu le traité du 2 août 1815, conclu » entre sa majesté britannique, l'empereur » d'Autriche, l'empereur de Russie et le » roi de Prusse, qui était joint à votre lettre » du 23 juillet.

» L'empereur Napoléon proteste contre le » contenu de ce traité; il n'est point prisonnier » de l'Angleterre. Après avoir abdiqué » entre les mains des représentans de la nation, » au profit de la constitution adoptée

» par le peuple français, et en faveur de son
» fils, il s'est rendu volontairement et libre-
» ment en Angleterre, pour y vivre en par-
» ticulier, dans la retraite, sous la protec-
» tion des lois britanniques. La violation de
» toutes les lois ne peut pas constituer un
» droit. La personne de l'empereur se trouve
» de fait au pouvoir de l'Angleterre; mais de
» fait ni de droit, il n'a été ni n'est au pou-
» voir de l'Autriche, de la Russie et de la
» Prusse; même selon les lois et coutumes de
» l'Angleterre, qui n'a jamais fait entrer
» dans la balance des prisonniers, les Russes,
» les Autrichiens, les Prussiens, les Espa-
» gnols, les Portugais, quoique unie à ces
» puissances par des traités d'alliance, et fai-
» sant la guerre conjointement avec elles. La
» convention du 2 août, faite 15 jours après
» que l'empereur Napoléon était en Angle-
» terre, ne peut avoir en droit aucun effet;
» elle n'offre que le spectacle de la coalition
» des quatre grandes puissances de l'Europe
» pour l'oppression d'un seul homme; coali-
» tion que désavoue l'opinion de tous les peu-
» ples comme tous les principes de la saine mo-
» rale. Les empereurs de Russie et d'Autri-

» che, le roi de Prusse n'ayant, de fait ni de » droit, aucune action sur la personne de » l'empereur Napoléon, n'ont pu rien sta- » tuer relativement à lui. — Si l'empereur » Napoléon eût été au pouvoir de l'empereur » d'Autriche, ce prince se fût ressouvenu » des rapports que la religion et la nature ont » mis entre un père et un fils, rapports qu'on » ne viole jamais impunément. Il se fût res- » souvenu que Napoléon lui a quatre fois res- » titué son trône : à Leoben, en 1797, et à » Lunéville, en 1801, lorsque ses armées » étaient sous les murs de Vienne; à Pres- » bourg, en 1806, et à Vienne, en 1809, » lorsqu'elles étaient maîtresses de la ca- » pitale et des trois quarts de la monarchie. » Ce prince se fût ressouvenu des protesta- » tions qu'il lui fit au bivouac de Moravie, » en 1806, et à l'entrevue de Dresde en 1812. » — Si la personne de Napoléon eût été au » pouvoir de l'empereur Alexandre, il se fût » ressouvenu des liens d'amitié contractés à » Tilsitt, à Erfurth, et pendant douze ans » d'un commerce journalier; il se fût ressou- » venu de la conduite de l'empereur Napo- » léon, le lendemain de la bataille d'Auster-

» litz, où, pouvant le faire prisonnier avec
» les débris de son armée, il se contenta de
» sa parole, et lui laissa opérer sa retraite;
» il se fût ressouvenu des dangers que, per-
» sonnellement, l'empereur Napoléon a bra-
» vés pour éteindre l'incendie de Moscou, et
» lui conserver sa capitale; certes ce prince
» n'eût pas violé les droits de l'amitié et de
» la reconnaissance envers un ami dans le
» malheur. — Si la personne de l'empereur
» Napoléon eût été même au pouvoir du roi
» de Prusse, ce souverain n'eût pas oublié
» qu'il eût dépendu de l'empereur, après
» Friedland, de placer un autre prince sur
» le trône de Berlin; il n'eût point oublié,
» devant un ennemi désarmé, les protesta-
» tions de dévoûment et les sentimens qu'il
» lui témoigna, en 1812, aux entrevues de
» Dresde. Aussi voit-on, par les articles 2 et
» 5 dudit traité, que, ne pouvant influer en
» rien sur le sort et la personne de l'empe-
» reur Napoléon qui n'est pas en leur pou-
» voir, ces princes s'en rapportent à ce que
» fera à ce sujet sa majesté britannique, qui se
» charge de remplir toutes les obligations. Ces
» princes ont reproché à l'empereur Napoléon

» d'avoir préféré la protection des lois an-
» glaises à la leur. Les fausses idées que l'em-
» pereur avait de la libéralité des lois an-
» glaises et de l'influence d'un peuple grand,
» généreux et libre, sur son gouvernement,
» l'ont décidé à préférer la protection de ses
» lois à celle de son beau-père ou de son an-
» cien ami. L'empereur Napoléon a toujours
» été le maître de faire assurer ce qui lui
» était personnel par un traité diplomatique,
» soit en se remettant à la tête de l'armée de
» la Loire, soit en se mettant à la tête de l'ar-
» mée de la Gironde, que commandait le gé-
» néral Clauzel; mais ne cherchant désormais
» que la retraite et la protection des lois
» d'une nation libre, soit anglaise, soit amé-
» ricaine, toutes stipulations lui ont paru
» inutiles. Il a cru le peuple anglais plus
» lié par sa démarche franche, noble et
» pleine de confiance, qu'il ne l'eût pu
» être par les traités les plus solennels.
» Il s'est trompé; mais cette erreur fera à
» jamais rougir les vrais Bretons, et dans
» la génération actuelle, comme dans les
» générations futures, elle sera une preuve
» de la déloyauté de l'administration anglaise.

» Des commissaires autrichiens et russes sont
» arrivés à Sainte-Hélène; si leur mission a
» pour but de remplir une partie des devoirs
» que les empereurs d'Autriche et de Russie
» ont contractés par le traité du 2 août, et de
» veiller à ce que les agens anglais, dans une
» petite colonie au milieu de l'Océan, ne
» manquent pas aux égards dus à un prince
» lié avec eux par les liens de parenté et par
» tant d'autres rapports, on reconnaît dans
» cette démarche des marques du caractère
» de ces deux souverains. Mais vous avez,
» monsieur, assuré que ces commissaires n'a-
» vaient ni le droit ni le pouvoir d'avoir au-
» cune opinion sur tout ce qui peut se passer
» sur ce rocher.

» Le ministère anglais a fait transporter
» l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, à
» deux mille lieues de l'Europe. Ce rocher,
» situé sous le tropique, à cinq cents lieues
» de tout continent, est soumis à la chaleur
» dévorante de cette latitude; il est couvert
» de nuages et de brouillards les trois quarts
» de l'année; c'est à la fois le pays le plus sec
» et le plus humide du monde. Ce climat est
» le plus contraire à la santé de l'empereur.

» C'est la haine qui a présidé au choix de ce
» séjour, comme aux instructions données
» aux officiers commandant dans ce pays : on
» leur a ordonné d'appeler l'empereur Napo-
» léon général, voulant l'obliger à reconnaî-
» tre qu'il n'a jamais régné en France, ce qui
» l'a décidé à ne pas prendre un nom d'inco-
» gnito, comme il y était décidé en sortant
» de France. Premier magistrat à vie sous le
» titre de premier consul, il a conclu les pré-
» liminaires de Londres et le traité d'Amiens
» avec le roi de la Grande-Bretagne. Il a
» reçu pour ambassadeurs lord Cornwallis,
» M. Merry, lord Whitworth, qui ont séjour-
» né en cette qualité à sa cour. Il a accrédité
» auprès du roi d'Angleterre le comte Otto et
» le général Andréossi, qui ont résidé comme
» ambassadeurs à la cour de Windsor. Lors-
» qu'après un échange de lettres entre les
» ministres des affaires étrangères des deux
» monarchies, lord Lauderdale vint à Paris,
» muni des pleins-pouvoirs du roi d'Angle-
» terre, il traita avec les plénipotentiaires
» munis des pleins-pouvoirs de Napoléon, et
» séjourna plusieurs mois à la cour des Tui-
» leries. Lorsque depuis à Châtillon lord Cas-

» tlereagh signa l'ultimatum que les puis-
» sances alliées présentèrent à l'empereur
» Napoléon, il reconnut par-là la quatrième
» dynastie. Cet ultimatum était plus avanta-
» geux que le traité de Paris; mais on exigeait
» que la France renonçât à la Belgique et à
» la rive gauche du Rhin, ce qui était con-
» traire aux propositions de Francfort, et aux
» proclamations des puissances alliées; ce qui
» était contraire au serment par lequel, à son
» sacre, l'empereur avait juré l'intégrité de
» l'empire. L'empereur pensait alors que ces
» limites naturelles étaient nécessaires à la
» garantie de la France comme à l'équilibre
» de l'Europe; il pensait que la nation fran-
» çaise, dans les circonstances où elle se trou-
» vait, devait plutôt courir toutes les chances
» de la guerre que de s'en départir. La France
» eût obtenu cette intégrité, et avec elle con-
» servé son honneur, si la trahison n'était
» venue au secours des alliés. Le traité du 2
» août, le bill du parlement britannique, ap-
» pellent l'empereur, Napoléon Bonaparte, et
» ne lui donnent que le titre de général. Le
» titre de général Bonaparte est sans doute
» éminemment glorieux; l'empereur le por-

» tait à Lodi, à Castiglione, à Rivoli, à Ar-
» cole, à Léoben, aux Pyramides, à Aboukir;
» mais depuis dix-sept ans il a porté celui de
» premier consul et d'empereur : ce serait
» convenir qu'il n'a été ni premier magis-
» trat de la république, ni premier souve-
» rain de la quatrième dynastie. Ceux qui
» pensent que les nations sont des trou-
» peaux qui de droit divin appartiennent à
» quelques familles, ne sont ni du siècle
» ni même dans l'esprit de la législation an-
» glaise, qui changea plusieurs fois l'ordre de
» sa dynastie, parce que les grands change-
» mens survenus dans les opinions, auxquels
» n'avaient pas participé les princes régnans,
» les avaient rendus ennemis du bonheur et
» de la grande majorité de cette nation. Car
» les rois ne sont que des magistrats hérédi-
» taires, qui n'existent que pour le bonheur
» des nations, et non les nations pour la satis-
» faction des rois. C'est le même esprit de
» haine qui a ordonné que l'empereur Napo-
» léon ne pût écrire ni recevoir aucune lettre
» sans qu'elle fût ouverte et lue par les mi-
» nistres anglais et les officiers de Sainte-Hé-
» lène. On lui a par-là interdit la possibilité

» de recevoir des nouvelles de sa mère, de sa
» femme, de son fils et de ses frères; et lors-
» que, voulant se soustraire à l'inconvénient
» de voir ses lettres lues par des officiers sub-
» alternes, il a voulu envoyer des lettres ca-
» chetées au prince régent, on a répondu
» qu'on ne pouvait se charger que de laisser
» passer des lettres ouvertes; que telles étaient
» les instructions du ministère. Cette mesure
» n'a pas besoin de réflexions; elle donnera
» d'étranges idées de l'administration qui l'a
» dictée; elle serait désavouée à Alger même!
» Des lettres sont arrivées pour des officiers
» généraux de la suite de l'empereur; elles
» étaient décachetées et vous furent remises,
» vous ne les avez pas communiquées parce
» qu'elles n'étaient pas passées par le canal
» du ministère anglais. Il fallut leur faire re-
» faire quatre mille lieues, et ces officiers
» eurent la douleur de savoir qu'il existait sur
» ce rocher des nouvelles de leurs femmes,
» de leurs mères, de leurs enfans, et qu'ils
» ne pouvaient les connaître que dans six
» mois!!! Le cœur se soulève. On n'a pas pu
» obtenir d'être abonné au Morning Chroni-
» cle, au Morning Post, à quelques journaux

» français; de temps à autre on fait passer à
» Longwood quelques numéros dépareillés du
» Times. Sur la demande faite à bord du Nor-
» thumberland, on a envoyé quelques livres,
» mais tous ceux qui sont relatifs aux dernières
» années ont été soigneusement écartés. De-
» puis on a voulu correspondre avec un librai-
» re de Londres, pour avoir directement les
» livres dont on pouvait avoir besoin, et ceux
» qui se rapportent aux événemens du jour,
» on l'a empêché. Un auteur anglais ayant fait
» un voyage en France, et l'ayant imprimé à
» Londres, prit la peine de nous l'envoyer
» pour l'offrir à l'empereur; mais vous n'avez
» pas cru pouvoir le lui remettre parce qu'il
» ne vous était pas parvenu par la filière de
» votre gouvernement! On dit aussi que d'au-
» tres livres envoyés par leurs auteurs n'ont
» pu être remis parce qu'il y avait sur l'in-
» scription de quelques-uns, à l'Empereur
» Napoléon, et sur d'autres, à Napoléon le
» Grand! Le ministère anglais n'est autorisé
» à ordonner aucune de ces vexations. La loi,
» quoique inique, considère l'empereur Napo-
» léon comme prisonnier de guerre; or jamais
» on n'a défendu aux prisonniers de guerre de

» s'abonner aux journaux, de recevoir les li-
» vres qui s'impriment : une telle défense n'est
» faite que dans les cachots de l'inquisition.

» L'île de Sainte-Hélène a dix lieues de
» tour; elle est inabordable de toutes parts;
» des bricks enveloppent la côte, des postes
» placés sur le rivage peuvent se voir de l'un
» à l'autre, et rendent impraticable la com-
» munication avec la mer. Il n'y a qu'un
» seul petit bourg, James-Town, où mouillent
» et d'où s'expédient les bâtimens. Pour em-
» pêcher un individu de s'en aller de l'île, il
» suffit de surveiller la côte par terre et par
» mer. En interdisant l'intérieur de l'île, on ne
» peut donc avoir qu'un but, celui de priver
» d'une promenade de 8 ou 10 milles qu'il
» serait possible de faire à cheval, et dont,
» d'après la consultation des hommes de l'art,
» la privation abrège les jours de l'empereur.

» On a établi l'empereur dans l'habitation
» de Longwood, exposée à tous les vents :
» terrain stérile, inhabité, sans eau, n'étant
» susceptible d'aucune culture. Il y a une
» enceinte d'environ 1200 toises incultes. A
» 11 ou 1200 toises sur un mamelon, on a
» établi un camp; on vient d'en placer un

» autre à peu près à la même distance, dans
» une direction opposée, de sorte qu'au mi-
» lieu de la chaleur du tropique, de quelque
» côté qu'on regarde, on ne voit que des
» camps. L'amiral Malcolm ayant compris
» l'utilité dont, dans cette position, une tente
» serait pour l'empereur, en a fait établir
» une par ses matelots à 20 pas de la maison :
» c'est le seul endroit où l'on puisse trouver
» de l'ombre. Toutefois l'empereur n'a lieu
» que d'être satisfait de l'esprit qui anime
» les officiers et soldats du brave 53e.,
» comme il l'avait été de l'équipage du Nor-
» thumberland. La maison de Longwood a
» été construite pour servir de grange à la
» ferme de la compagnie ; depuis, le sous-gou-
» verneur de l'île y a fait établir quelques
» chambres : elle lui servait de maison de
» campagne; mais elle n'était en rien conve-
» nable pour une habitation. Depuis un an
» qu'on y est, on y a toujours travaillé, et
» l'empereur a constamment eu l'incommo-
» dité et l'insalubrité d'habiter une maison
» en construction. La chambre dans laquelle
» il couche est trop petite pour contenir un
» lit d'une dimension ordinaire; mais toute

» bâtisse à Longwood prolongerait l'incommodité des ouvriers. Il existe cependant
» dans cette misérable île de belles positions, offrant de beaux arbres, des jardins et d'assez belles maisons, entre autres
» *Plantation-house;* mais des instructions
» positives de votre ministère vous interdisent de donner cette maison, ce qui eût
» épargné beaucoup de dépenses employées à
» bâtir à Longwood des cahuttes couvertes de
» papier goudronné, et qui déjà sont hors de
» service. Vous avez interdit toute correspondance entre nous et les habitans de l'île;
» vous avez mis de fait la maison de Longwood au secret; vous avez même entravé
» les communications avec les officiers de la
» garnison. On semble s'être étudié à nous
» priver du peu de ressources qu'offre ce misérable pays; et nous y sommes comme
» nous serions sur le rocher de l'Ascension.
» Depuis quatre mois que vous êtes à Sainte-Hélène, vous avez, monsieur, empiré la position de l'empereur. Le comte Bertrand
» vous a observé que vous violiez même la loi
» de votre législature, que vous fouliez aux
» pieds les droits des officiers généraux, pri-

» sonniers de guerre ; vous avez répondu que
» vous ne connaissiez que la lettre de vos in-
» structions, qu'elles étaient pires encore que
» nous paraissait votre conduite.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le comte de MONTHOLON.

» *P. S.* J'avais signé cette lettre, mon-
» sieur, lorsque j'ai reçu la vôtre du 17;
» vous y joignez le compte par aperçu d'une
» somme annuelle de vingt mille livres ster-
» ling que vous jugez indispensable pour sub-
» venir aux dépenses de l'établissement de
» Longwood, après avoir fait toutes les ré-
» ductions que vous avez crues possibles. La
» discussion de cet aperçu ne peut nous re-
» garder en aucune manière; la table de
» l'empereur est à peine le strict nécessaire;
» tous les approvisionnemens sont de mau-
» vaise qualité, et quatre fois plus chers qu'à
» Paris. — Vous demandez à l'empereur un
» fonds de douze mille livres sterling, votre
» gouvernement ne vous en allouant que
» huit mille pour toutes ces dépenses : j'ai
» eu l'honneur de vous dire que l'empe-

» reur n'avait pas de fonds, que depuis un
» an il n'avait reçu ni écrit aucune lettre,
» et qu'il ignorait complétement tout ce qui
» se passe ou a pu se passer en Europe.
» Transporté violemment sur ce rocher, à
» deux mille lieues, sans pouvoir recevoir
» ni écrire aucune lettre, il se trouve au-
» jourd'hui entièrement à la discrétion des
» agens anglais. L'empereur a toujours dé-
» siré et désire pourvoir lui-même à toutes
» ses dépenses, et il le fera aussitôt que
» vous le lui rendrez possible, en levant
» l'interdiction faite aux habitans de l'île,
» de servir sa correspondance, et qu'elle
» ne sera soumise à aucune inquisition de
» votre part ni de celle de vos agens.
» Dès que l'on connaîtra en Europe les be-
» soins de l'empereur, les personnes qui s'in-
» téressent à lui, enverront les fonds néces-
» saires pour y pourvoir.

» La lettre de lord Bathurst que vous m'a-
» vez communiquée fait naître d'étranges
» idées! Vos ministres ignoreraient-ils donc
» que le spectacle d'un grand homme aux
» prises avec l'adversité est le spectacle le
» plus sublime! ignoreraient-ils que Napo-

» léon à Sainte-Hélène, au milieu des persé-
» cutions de toute espèce, auxquelles ils n'op-
» pose que de la sérénité, est plus grand,
» plus sacré, plus vénérable que sur le pre-
» mier trône du monde, où si long-temps il
» fut l'arbitre des rois! Ceux qui dans cette
» position manquent à Napoléon n'avilissent
» que leur propre caractère et la nation qu'ils
» représentent. »

Hudson avait exhalé sa mauvaise humeur; Le dîner fini, nous nous disposions à gagner Longwood : mais nous pouvions y porter des lettres, des manuscrits, des plans, et rien de tout cela ne devait y pénétrer que sur le vu de M. Gorrequer. Il nous prévint, s'excusa, mais il était l'ennemi des correspondances, il leur faisait une guerre impitoyable. Nous lui ouvrîmes aussitôt nos poches, nos porte-feuilles; le Cerbère s'adoucit, nous passâmes. Il avait droit de nous déshabiller! Gorrequer avait fini, c'était le tour de Reade. Celui-ci fut moins facile. Il visita, déplia nos effets, les examina pièce à pièce. La guerre aux chiffons finie, nous montâmes en voiture, nous nous engageâmes dans une route effrayante.

Ce n'était que factionnaires, que précipices; d'un côté, un vaste abîme, de l'autre, un farouche soldat. Nous marchions au milieu des précautions de la guerre et des convulsions de la nature : jamais spectable aussi sombre ne s'était offert à nos yeux. Nous arrivâmes enfin à Longwood. Nous nous présentâmes chez le général Bertrand, qui se trouvait auprès de l'empereur. Ce prince venait de recevoir les journaux de Londres, il parcourait les colonnes du Morning Chronicle qui me concernaient. Il y trouvait force éloges pour l'anatomiste, mais pas un mot pour le médecin. Il en conclut que j'étais étranger à l'art, « une façon de Cuvier, auquel il donnerait à disséquer son cheval, mais auquel il ne confierait pas son pied. » Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'on lui annonça notre arrivée. — « Allez, dit-il au grand maréchal, voyez quels hommes on m'envoie, voyez surtout le physiologiste. » — Bertrand vint en effet, mais avec un air peiné. Il invita Buonavita à le suivre et nous pria d'attendre.

Je ne savais qu'augurer d'une réception si singulière; j'étais stupéfait, Vignali n'était pas mieux lorsque le général reparut. Je pas-

sai avec lui dans la pièce voisine. Il me fit asseoir, me demanda depuis combien de temps j'étais parti de Rome, si je connaissais la famille de l'empereur, comment étaient madame Mère, le cardinal, Lucien, Pauline, etc.; comment j'avais été choisi pour venir, en quelle qualité j'arrivais, où j'avais pratiqué, si j'avais une lettre, quelque chose à dire à Napoléon de la part des siens, quel motif m'avait déterminé à quitter l'Italie pour cet écueil, qui j'avais vu pendant le trajet de Rome à Londres, qui j'avais fréquenté dans cette capitale, et ce qu'on m'avait dit. Je satisfis à toutes ces questions, et j'eus l'honneur d'être présenté à madame la comtesse qui s'entretenait avec le docteur Verling et l'abbé Buonavita. Elle m'accueillit avec bonté et me demanda quelques détails sur les pays que nous avions parcourus. Vignali eut son tour. Il fut comme nous interrogé, présenté et accueilli. On nous servit à souper, on nous donna des appartemens; je me déshabillais lorsque je vis une seconde fois le comte Bertrand paraître. Il me pria de passer chez le général Montholon, il avait quelque chose à me dire.

J'allai; j'écoutais, je ne comprenais rien à cet entretien inouï. Je ne tardai pas néanmoins à me remettre. Je répondis qu'un noble orgueil m'avait seul conduit à Sainte-Hélène, que j'avais eu l'ambition d'être utile au plus grand homme du siècle; qu'aucun sacrifice ne m'avait coûté dès qu'il avait été question de l'empereur; que j'en ferais un autre si mes services n'étaient pas agréés; que je me rembarquerais immédiatement pour l'Europe. Je me retirai. Je n'avais plus ni sommeil, ni fatigues, la conversation avait tout dissipé. Je trouvai dans l'antichambre le cuisinier Chandelier, qui, n'ayant pas encore de logement, me demanda à y passer la nuit. Je ne pouvais fermer l'œil, j'étais curieux de savoir si la réception que j'avais reçue s'était étendue jusques à lui. Il me répondit qu'il avait été accueilli par ses camarades, qui cependant lui avaient adressé force questions sur notre voyage, les personnes que nous avions vues, et les nouvelles que nous avions entendu raconter. Il ajouta que l'empereur l'avait fait appeler ainsi que Coursaut; qu'il s'était informé de ce qu'on disait à Rome du choix du médecin, de celui des

prêtres, de ce qu'ils en avaient vu, entendu à Londres, et des maisons qu'ils fréquentaient dans cette capitale. Il devenait évident que j'excitais des soupçons, des défiances, que j'avais été desservi. Comment cela s'était-il fait? je ne pouvais le pénétrer. Le jour vint, je me trouvai plus calme et attendis avec résignation que cette affaire se dénouât. Je reçus dans la matinée une troisième visite du comte Bertrand. Il me demanda un rapport écrit et détaillé sur le lieu de ma naissance, mon âge, ma famille, les villes où j'avais fait mes études. Il me demanda où et depuis quelle époque j'avais exercé, si j'avais servi; à quelle partie de la médecine je m'étais plus spécialement appliqué. Je fis sur-le-champ ce résumé; je le lui adressai avec mes diplômes, mes papiers, et la lettre du cardinal. Buonavita, Vignali furent obligés d'en faire chacun autant.

C'était une triste réception après un si long voyage: mais son éminence n'avait pu, au milieu des graves soins qui l'occupaient, trouver un instant pour écrire, soit à l'empereur, soit au grand maréchal. Aucun membre de la famille n'avait réparé cette négligence,

nous étions envoyés par le gouvernement anglais, recommandés par le ministère, fêtés par le gouverneur, c'en était plus qu'il ne fallait pour éveiller la défiance. Une autre circonstance contribua à donner à cette affaire l'air d'une intrigue. Le cardinal, qui n'avait pu nous munir d'une lettre de créance pour Sainte-Hélène, avait eu néanmoins assez de loisirs pour concerter le moyen de faire de Vignali le médecin de Napoléon. Il avait écrit au comte Las-Cases à cet égard; il l'avait prié de recommander le missionnaire à l'empereur. Las-Cases ne jugea pas convenable de travestir un prêtre en médecin, et se borna à remettre la missive de son éminence à l'abbé qui, tout empressé de la rendre, était loin de prévoir l'effet qu'elle produisit. Tout s'arrangea cependant. Nous étions Français, nous étions Corses; nous ne pouvions à ce double titre être les agens des Anglais; Napoléon nous admit à son service.

Je me disposai en conséquence à aller chercher les effets qui étaient restés sur le bâtiment. Je pensais aller seul, sir Hudson nous avait tant protesté que nous pourrions circuler librement dans l'ile; mais l'officier d'or-

donnance de Longwood avait des ordres : je fus obligé d'accepter l'offre qu'il me fit de m'accompagner. Je me rendis à bord du *Snipe;* j'étais gardé à vue, aucun de mes mouvemens n'était perdu. Quelle fut ma surprise! notre excellent capitaine était dans la même position. — « Pourquoi des gardes? Quel accident? — Ce coquin de gouverneur! — Eh bien, quoi! sir Hudson? — m'empêche de mettre pied à terre, de vendre mes marchandises. — Pour quel motif? que lui avez-vous fait? — Mes porcs disparaissent, mon claret coule, ah! — Mais vos canards? — me mangent plus qu'ils ne valent, ah! — Mais enfin quel tort, quelle faute? — ces maudits livres, ah! — Ces livres de messe? — de messe! C'est un guet-apens, un meurtre; voyez ces truies, ces planches, quel tort! — Mais enfin des livres de dévotion! — Vous le croyiez, je l'ai cru, je les ai apportés, eh bien, ce sont des livres que ce maudit O'Meara a écrits contre lui, ah! » — Je laissai mon homme gémir à son aise, je débarquai mes effets et rentrai à Longwood. Les préventions s'étaient dissipées, les soupçons éteints, je reçus une lettre du comte Bertrand qui m'annonçait que j'étais

agréé comme chirurgien ordinaire de l'empereur. Sa lettre était ainsi conçue :

Longwood, ce 22 septembre 1819.

Monsieur Antommarchi,

L'empereur Napoléon vous agrée pour son chirurgien, avec les appointemens de neuf mille francs par an; vous entrerez en fonction dès le moment que vous aurez prêté votre serment; je vous prie, à cet effet, de vous rendre chez moi à 2 heures $\frac{1}{4}$.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte BERTRAND.

Je me rendis à l'invitation du grand-maréchal, et pris les engagemens exigés. Je ne devais rien communiquer ni dire aux Anglais; je devais me garder de leur confier le plus petit détail sur les progrès de la maladie dont Napoléon était atteint. Ce que j'avais éprouvé, ce que j'avais entendu m'avait donné la mesure des gens à qui nous avions à faire; je n'étais pas disposé aux confidences, je jurai de n'en jamais faire et j'eus l'honneur d'être

présenté à sa majesté. La chambre était petite, extrêmement obscure, il était dans son lit; je ne l'aperçus pas d'abord. Je m'avançai dans une espèce de recueillement religieux. Il le vit, et m'adressant la parole de la manière la plus gracieuse, — « Approchez-vous de moi, *Capocorsinaccio*, » me dit-il en italien, langue que dès lors il employa constamment dans nos conversations, « approchez afin que je puisse » vous voir plus distinctement, et surtout » vous mieux entendre, car sur ce triste ro- » cher je suis devenu tout-à-fait sourd. — » Je m'approchai. Il me jeta un coup d'œil qui ne parut pas m'être défavorable, et reprit : « — J'ai » été bien près de votre pays dans ma pre- » mière jeunesse; je débarquai à peu de dis- » tance de Morsiglia au port de Macinajo. Je » fus de là à Rogliano, où je vis une belle » maison peinte à la génoise, à Tomino, à » Porticciolo. Je me rendais à Bastia : mais, » le croiriez-vous ? j'eus toutes les peines du » monde de trouver un cheval et un homme » qui voulût m'accompagner; j'y parvins ce- » pendant. Le squelette qu'on me donna pou- » vait à peine se tenir sur ses jambes, mais il » était habitué à ces routes escarpées; il me

» fut extrêmement utile. J'arrivai enfin à » Bastia; j'étais content de mon guide, il le » fut aussi de moi.

» Le Cap est de toute la Corse la contrée la » plus ingrate; cependant ses habitans sont » les meilleurs cultivateurs, les commerçans » les plus industrieux de l'île. Pauvres mais » intelligens, mauvais soldats mais excellens » marins, ils sont en général sobres, pacifi- » ques, honnêtes. Ils jouissent d'une paix pro- » fonde, alors même que les autres districts » sont en proie aux plus violentes agitations. » Leurs mœurs, leur caractère sont tout-à- » fait opposés à ceux de nos compatriotes qui » vivent dans les montagnes. Aussi les uns » tremblent-ils à la vue des autres et cela » avec raison. Le naturel doux, tranquille » de l'homme de la plaine ne peut faire tête » aux habitudes altières, à l'impétuosité du » montagnard. En général les habitans de votre » pays sont pauvres; ils travaillent beaucoup, » ils s'exténuent à féconder le sol ou pour mieux » dire les rochers, mais leur travail produit » fort peu, ils ont de la peine à vivre. Ceux » du mien au contraire se fatiguent peu ou » point du tout, et s'ils ne sont pas riches, ils

» mènent du moins une vie douce, indépen-
» dante. Ils la passent à courir le fusil sur
» l'épaule. Mais c'est assez parler d'un pays
» que je ne reverrai plus. Y a-t-il long-temps
» que vous n'êtes allé en Corse? — Deux
» ans, sire. — Quel âge avez-vous? — Envi-
» ron trente ans. — Oh! oh! vous pourriez
» être mon fils. Si j'avais connu votre mère,
» j'aurais laissé le Macinajo, je serais allé dé-
» barquer à Morsiglia.—A Centuri! — Oui,
» à Centuri, Morsiglia n'a pas de port. Vit-
» elle toujours votre mère? — Elle est morte
» que j'étais encore enfant. — Était-elle jolie,
» séduisante, gracieuse? — Elle était jolie
» femme et excellente mère. — Eh bien!
» raison de plus, j'aurais débarqué à Centuri,
» je serais allé à Morsiglia faire la cour à une
» charmante Capocorsina, à madame Antom-
» marchi. Quel âge a votre père? — Il appro-
» che de soixante-dix ans. — Il est notaire :
» fait-il quelquefois, comme ses bons confrè-
» res, de faux actes, des testamens supposés?»
Je ne répondais pas, il répéta la question
en riant plus fort. — « Mon père jouit de l'es-
» time publique et de la confiance de son
» canton. — En ce cas il n'y a rien à dire.

» Vous rappelez-vous l'époque où je conquis » l'Italie pour la première fois ? — J'en con- » serve un vague souvenir. — Quelle ivresse! » quelles acclamations ! Ce n'était qu'un cri » d'enthousiasme. La population se pressait » sur mon passage, j'étais son dieu, son » idole. Elle m'est restée fidèle. Sans doute » vous ne vous souvenez qu'à peine, car » vous étiez si jeune alors, de mon expédition » d'Égypte, de mon arrivée, de mon débar- » quement à Ajaccio, à Fréjus, et des transports » avec lesquels je fus accueilli ? — Je me » rappelle cette apparition inattendue qui » changea la face de l'Europe. J'écoutais avec » admiration ce qu'on racontait du général » Bonaparte, et des merveilles qu'il avait exé- » cutées. On buvait, sire, à vos succès, on » faisait pour vous les vœux les plus vifs. Je » conserve parfaitement le souvenir de l'im- » pression que fit sur moi l'allégresse de tout » un peuple qui n'espérait qu'en vous. — » Quel âge aviez-vous lorsque vous avez quitté » la Corse ? — Environ quinze ans. — Il y a à » Livourne des Capocorsini fort riches. — » Oui, sire, quelques-uns sont devenus pa- » triciens, d'autres ont été faits nobles : le

» grand-duc les a bien traités. — Vous avez » fait vos études à Pise ? — Je les ai commencées à Livourne, d'où j'ai été les continuer » à Pise et à Florence. — A quelle époque? » — Je fus reçu docteur en philosophie et en » médecine, à l'université de Pise, au mois » de mars 1808; je passai ensuite à Florence, » où je me livrai à des recherches physiologiques : j'étais attaché à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve. En 1812, j'obtins de l'université impériale le diplôme de docteur en » chirurgie. Le grand-maître me nomma » prosecteur d'anatomie, attaché à l'académie de Pise, qui daigna s'intéresser à moi. » Je résidais comme tel à Florence, où j'ai » exercé jusqu'au moment de mon départ. — » La grande-duchesse Élisa était-elle aimée » en Toscane ? — Aimée et crainte tout à la » fois. — Faisait-elle quelque chose pour se » concilier ses sujets ? — Elle chérissait les » arts, elle protégeait les sciences, elle gouvernait dans l'intérêt public. — Elle était » adorée à Lucques ; elle y avait créé des établissemens utiles et bons. Je la crois fort » riche. Les Toscans ont été contens de revoir leur ancien grand-duc ; ne le croyez-

» vous pas ? — Il est cher au peuple qu'il
» gouverne avec douceur. — A l'exception
» des spéculateurs de Livourne à qui tout
» est bon, les Toscans sont un peuple excel-
» lent; ils sont à la fois éclairés, industrieux,
» cultivateurs habiles : ils occupent la plus
» belle contrée de l'Italie. Mais quel motif
» vous a poussé à échanger le beau séjour de
» Florence, votre clientelle, votre emploi,
» vos travaux, pour ce misérable rocher?
» Quelles considérations vous ont engagé à
» vous associer à mon exil? — Votre majesté
» peut le pressentir : je ne cherche ni l'or ni
» les faveurs; je n'ai pas mis mes services à
» prix, je ne me suis pas inquiété des condi-
» tions. On m'a proposé d'approcher de vous,
» cette gloire m'a suffi; je n'ambitionne pas
» d'autre bien. — Mais pourquoi, avant de
» céder à l'invitation de votre ami Colonna,
» ne pas vous être fait assurer une existence
» par ma famille ? — Des avantages pécuniai-
» res ne peuvent compenser le sacrifice; la
» gloire seule pouvait me décider. — La gloire
» est fort bonne; mais si vous aviez été ren-
» voyé comme peu s'en est fallu, qu'auriez-
» vous fait ? dans quel embarras ne vous se-

» riez-vous pas trouvé? — Une semblable
» réception m'eût déchiré; mais encore eus-
» sé-je touché ce triste écueil; ma profession
» m'eût mis partout à l'abri du besoin : mon
» seul regret eût été d'être méconnu. — Vous
» êtes Corse, voilà la considération qui vous
» a sauvé; mais encore vous pouviez ne pas me
» convenir, être congédié; que vous fût-il
» revenu d'avoir si imprudemment cédé? —
» Ces réflexions sont justes, mais je ne les ai pas
» faites. — Votre bonne étoile y a suppléé.
» Je suis, du reste, fâché que le cardinal ait
» été chargé de cette affaire, qu'il se soit con-
» duit comme il a fait. Je lui demande un
» chirurgien, il vous envoie; vous êtes jeune,
» mais enfin il vous choisit. En même temps
» il écrit à Las Cases une lettre que les prêtres
» m'ont remise, et dans laquelle il insiste pour
» que je ne me serve que de Vignali. Cepen-
» dant je suis bien sûr que cet abbé n'a pas
» plus de trois ans d'études, quoique lui-
» même m'ait dit quatre. Je vous avoue que
» cette lettre m'a singulièrement déplu. Ni
» ma mère, ni le cardinal, ne m'ont donné
» avis de votre départ. Je me défiais de
» tous les individus dont se compose votre

» embarcation. Les visites, les questions que
» le grand maréchal vous a faites, ont dû
» vous surprendre et vous affecter. — Vive-
» ment, sire ; j'étais humilié, confus, je ne
» pouvais m'expliquer ces défiances. — N'y
» pensez plus ; vous serez mon chirurgien, je
» vous servirai de père. J'ai fait dire à l'abbé
» Vignali, et je le lui ferai répéter encore,
» que je n'entends pas qu'il exerce à Long-
» wood. Je ne veux pas qu'il essaie son art
» sur personne, fût-ce sur le dernier des Chi-
» nois. Qu'il travaille à remplir ses devoirs
» ecclésiastiques, c'est là son véritable état;
» je l'ai fait prévenir par son supérieur Buo-
» navita, excellent vieillard que je n'ai fait
» qu'entrevoir à l'île d'Elbe. Je crains bien
» qu'il soit venu pour se faire enterrer ici.
» En tout cas, je le recommande à vos bons
» offices; il mérite notre bienveillance et no-
» tre appui. Je l'ai vivement blâmé d'avoir
» accepté les propositions du cardinal. A son
» âge, impotent, perclus comme il est, on
» n'entreprend pas un voyage si long, si péril-
» leux. Après avoir musé long-temps, l'ar-
» chevêque m'envoie un homme bien respec-
» table, il est vrai, mais si vieux, si cassé,

» qu'il ne peut m'être d'aucun secours. Le » grand-duc doit avoir été charmé de voir un » de ses employés m'apporter les secours de » la médecine sur cet écueil? — Je le pense, » sire; vous avez eu tant de bontés pour lui. » — Je l'ai beaucoup connu. Marie-Louise » l'aimait, et lui n'était pas indifférent aux » charmes de la reine de Naples. Je l'ai » toujours tenu pour un bon prince. » Êtes-vous resté long-temps à Rome? — » Environ deux mois. — Vous avez eu » le loisir de la bien connaître. Je suis vrai- » ment fâché de ne l'avoir pas vue. Je voulais » lui rendre son antique splendeur, en faire » la capitale de l'Italie; la destinée ne l'a pas » voulu..... Une partie de ma famille y ré- » side. Le pape est un bon vieillard que j'ai » toujours bien traité.... Allons! maintenant, » parlez-moi avec franchise, donnez-moi des » nouvelles des miens. Commencez par Ma- » dame Mère, *la signora Letizia*. — Le mal- » heur n'a pu l'abattre. Elle supporte l'adver- » sité avec courage; elle est pleine de résigna- » tion et de dignité. — Reçoit-elle, va-t-elle » dans le monde? Quel est son genre de vie? — » Tout-à-fait retiré. Elle n'a qu'une société peu

» nombreuse, n'admet que quelques person-
» nes de confiance. Ceux de ses enfans qui sont
» à Rome sont empressés autour d'elle : mais
» ses vœux, ses pensées sont tous pour Sainte-
» Hélène. Elle n'attend qu'un mot pour bra-
» ver la mer et vous serrer dans ses bras. —
» Elle a été toute sa vie une excellente femme,
» une mère sans égale ; elle m'a toujours ai-
» mé. Vous l'avez laissée bien affligée, n'est-il
» pas vrai ? — Elle retenait d'abord avec
» peine son émotion : mais elle est bientôt
» revenue à elle-même ; elle a montré un cou-
» rage, une force d'âme au-dessus de l'hu-
» manité. — Je suis sûr qu'elle n'eût pas
» craint les fatigues que vous avez essuyées.
» Va-t-elle en société? — Quelquefois chez
» ses fils ou chez Son Éminence. — Le car-
» dinal la voit-il souvent ? — Plusieurs
» fois par jour. — Ses fils ? — Presque
» tous les jours. — Pauline ? — Moins fré-
» quemment ; ses indispositions la retien-
» nent. — Que pensez-vous de sa maladie ? —
» Je n'en connais pas la nature. — Vous con-
» naissez particulièrement tous les individus
» de ma famille qui résident à Rome ? Com-
» ment sont-ils ? Que disent-ils de moi ? —

» Toutes leurs pensées sont concentrées sur » Sainte-Hélène ; ils n'aspirent qu'à votre dé- » livrance.—Exposez-moi avec précision tout » ce dont les uns et les autres vous ont char- » gé pour moi : que vous a dit ma mère ? — » Qu'elle, ses enfans, sa fortune étaient à » votre disposition ; qu'au moindre signe elle » se dépouillerait de tout, dût-elle endurer la » plus profonde misère. — Le prince de Ca- » nino ? — Qu'il s'était entendu avec Joseph ; » que chacun d'eux viendrait passer trois an- » nées auprès de V. M., si vous ne le trouviez » pas mauvais. — Pauline ? — Qu'elle n'atten- » dait que vos ordres pour accourir auprès » de V. M. — Nous y penserons. » Il souriait, se tut et ajouta : « Je ne souffrirai pas qu'au- » cun membre de ma famille vienne recueil- » lir les outrages des Anglais, voir les insul- » tes que me prodigue ce sicaire. Je ne veux » pas qu'aucun d'eux soit témoin de tant » d'indignités, c'est assez que je les endure ; » et changeant tout à coup de discours : « *La* » *signora Letizia* est-elle toujours aussi » fraîche ? — Elle est toujours très-bien. — » Et Pauline, est-elle encore jeune et belle ? » — Toujours. — Elle n'a jamais eu d'au-

» tre affaire que la toilette et les plaisirs.
» Louis et Lucien se voient-ils? — Ils se ren-
» contrent fréquemment chez madame Mère.
» — Ont-ils société? — Le prince de Canino
» reçoit quelques personnes choisies. Louis
» vit dans la retraite. — Il donne dans la dé-
» votion, le croyez-vous? — Je l'ai ouï dire ;
» il passe même pour bigot. » L'empereur
rit : — « Que pensez-vous de sa santé? — Elle
» est dans une situation déplorable ; les re-
» mèdes n'y peuvent désormais plus rien. —
» Quel beau jeune homme c'était lors de ma
» première expédition d'Italie ! Sa timidité l'a
» perdu. Quel malheur que je n'aie pas été
» prévenu à temps ! Il serait sain et sauf au-
» jourd'hui, il aurait rempli sa destinée, la
» douleur ne l'eût pas enlevé à la gloire, il
» eût pris part à nos succès. Combien de fils
» a le prince de Canino ? » Je le lui dis. « De
» filles ? » Je le lui dis encore. « Qui avez-
» vous vu pendant que vous étiez à Rome ? » Je
nommai les personnes que j'avais fréquen-
tées. « Le cardinal est-il toujours ama-
» teur ? Court-il encore les tableaux ? — Il en
» reçoit tous les matins par voitures. Il les
» passe en revue dans son antichambre,

» achète les uns, déprécie les autres. Cette » passion lui coûte des sommes immenses. — » Quand êtes-vous parti de Rome. — Le 25 » février. — Comment avez-vous voyagé? — » A petites journées, dans une voiture qui » nous a conduits jusqu'à Anvers. — Madame Letizia vous a-t-elle remis beaucoup » d'argent ? — Deux cents Napoléons et » une traite de douze mille francs sur son » banquier de Londres. — C'est, je crois, » la plus riche de la famille. Je lui reprochais toujours d'être trop bornée dans ses » dépenses. Savez-vous si elle fait du bien à » Rome ? — Je l'ignore. — En passant à » Parme avez-vous vu Marie-Louise? — Elle » était partie et nous avions l'ordre de ne pas » faire connaître notre mission. — Savez-vous si elle est en relation avec ma mère ou » quelque personne de ma famille? — Madame Mère lui a écrit deux fois sans recevoir de réponse. — C'est qu'il ne lui est pas » permis d'en faire. Quelles sont les personnes que vous avez vues dans le cours du » voyage? » Je les lui nommai et lui rapportai ce qu'elles m'avaient dit. « Avez-vous » vu à Francfort la princesse Julie? — Elle

» m'a reçu avec toute la bonté qui la caracté-
» rise. — Ses deux filles, comment sont-el-
» les? — Grandes, belles, fraîches comme
» des roses.—Je crois que l'une d'elles épouse
» un des fils de Lucien; n'en avez-vous rien
» entendu dire? — La princesse m'a fait une
» multitude de questions sur l'aîné. Je m'ex-
» pliquai facilement un intérêt si vif. — J'a-
» voue que c'est un mariage qui me ferait
» plaisir. Vous avez donc été bien accueilli?
» — On ne saurait mieux.—C'est la femme la
» plus délicate que je connaisse; on n'a pas un
» meilleur cœur. Vous avez vu Las Cases? —
» Oui, sire. — Comment va-t-il? — Il est
» gravement malade. — Avez-vous vu son
» fils Emmanuel? — Il était à Strasbourg. —
» Les prêtres m'ont dit, je crois, que vous
» n'aviez rencontré aucun obstacle dans vo-
» tre voyage de Rome à Londres? — Aucun,
» sire.— Quand êtes vous-arrivés à Londres?
» — Le 19 avril. —Combien de temps y êtes-
» vous restés? — Nous n'en sommes sortis
» que le 9 juillet. — Qui y avez-vous vu plus
» particulièrement? — Des médecins, des
» gens de l'art, ceux surtout qui ont exercé
» sous les tropiques. — Quand vous êtes-vous

» présenté à lord Bathurst? — Le surlendemain de notre arrivée. — Quelles questions vous a-t-il faites? — Il nous a parlé de Rome, du cardinal, de madame Mère, du prince de Canino, et nous a demandé s'ils croyaient réellement que vous fussiez malade. — Que lui avez-vous répondu? — Qu'on n'en doutait pas, qu'on ne pouvait en douter, que les rapports d'O'Meara, de Stokoe ne le permettaient pas. — Que vous a-t-il dit à cela? — Que ces rapports étaient inexacts, qu'il venait de recevoir des nouvelles positives, que vous jouissiez d'une santé parfaite, que nous pouvions l'écrire à Rome. — Combien de fois l'avez-vous vu? — Trois ou quatre. — Vous êtes-vous présenté chez lord Holland? — Le prince de Canino m'avait donné une lettre de recommandation pour sa seigneurie. — Avez-vous été bien reçu? Milady vous a-t-elle accueilli? — On ne peut pas mieux. — Milord habite-t-il Londres? vit-il à la campagne? — Il réside à quelque distance de la capitale. — Vous avez vu souvent O'Meara, n'est-il pas vrai? — Tous les jours. — Que vous a-t-il dit de moi, de ma maladie? »

Je lui résumai ce qui se trouve dans les rapports. « Est-il content de moi? — Parfai-
» tement, sire. — Racontez-moi en détail ce
» que vous avez vu et fait pendant votre sé-
» jour à Londres ; nommez-moi les personnes
» que vous avez connues, celles que vous
» avez fréquentées. » Je lui fis l'historique qu'il désirait; il recommença ses questions. « Lon-
» dres est une bien grande ville, n'est-il pas
» vrai? — Elle est aussi peuplée que vaste. —
» Avez-vous été à Paris? — Je n'ai jamais vu
» la France. — C'est bien, c'est assez. Allez
» voir le général Montholon; demandez le mé-
» decin qui le soigne, et consultez-vous avec
» lui avant qu'on le rappelle. Informez-vous
» aussi des personnes auxquelles il donnait
» ses soins, et qui après son départ auront
» besoin des vôtres. Sachez quelles sont les
» maladies qui règnent dans ces climats et
» surtout au lieu où nous sommes. N'oubliez
» pas de demander au docteur les méthodes
» curatives dont il fait usage. Cette île est un
» monde tout-à-fait nouveau. Vous avez besoin
» des conseils de ceux qui l'ont étudiée. J'ai
» constamment refusé de voir celui qui vous
» précède, néanmoins je le crois capable de

» vous donner tous les éclaircissemens néces-
» saires pour réussir dans l'exercice de votre
» profession. Engagez-le à rester encore quel-
» ques jours afin que vous puissiez vous mettre
» au fait de ce qu'il vous importe de savoir. »

Je fus rappelé au bout de quelques heures. L'empereur était dans son salon qu'éclairait à peine la faible lueur d'une bougie. Il s'avança au-devant de moi, me prit par les oreilles, et me dit en riant : « Vous pensiez que j'avais perdu toutes mes forces sous cet affreux climat. » J'étais surpris, étonné, je restais immobile lorsque j'entendis quelqu'un rire à côté de moi. Je me retournai, c'était le grand-maréchal placé derrière nous, tout auprès de la cheminée. Napoléon m'adressa quelques questions sur les objets dont nous nous étions entretenus quelques instans plus tôt : puis il se mit à parler d'anatomie, de physiologie, des phénomènes de la génération. Sa discussion était savante, juste, précise, elle étincelait d'aperçus nouveaux. Il me fit subir par forme de conversation un examen rigoureux qu'il prolongea plus d'une heure. J'eus le bonheur de lui répondre d'une manière qui le satisfit. Il me congédia en me disant les choses les

plus flatteuses et les plus aimables. Le comte Bertrand assista à cette longue conférence, mais ne proféra pas un mot.

23 *septembre.*

Je me suis rendu auprès de l'empereur. Il reposait sur un lit de campagne, la pièce était éclairée, j'ai pu observer les progrès du mal. L'oreille était dure, la face terreuse, les yeux livides, la conjonctive d'un rouge mêlé de jaune, le corps entier d'un excessif embonpoint, et la peau très-pâle. J'examinai la langue, elle était couverte d'un léger enduit blanchâtre; les éternumens étaient violens, prolongés, entrecoupés par une toux sèche, suivie d'une expectoration visqueuse qui variait d'un instant à l'autre. Les narines étaient cernées, engorgées; la sécrétion de la salive devenait parfois abondante, et le bas-ventre était un peu dur au toucher. Le pouls petit, mais régulier, donnait environ soixante pulsations par minute. Ces symptômes me parurent inquiétans. J'examinai mieux et m'aperçus que la partie du lobe gauche du foie qui correspond à la région épigastrique était comme endurcie, extrêmement douloureuse

à la pression. La vésicule du fiel était pleine, résistante, faisait saillie au dehors de l'hypocondre droit, près du cartilage de la troisième fausse côte. Des souffrances vagues se faisaient sentir dans les régions costales et lombaires du côté droit; une douleur plus ou moins vive s'était fixée autour de la mamelle, et Napoléon éprouvait un sentiment de malaise extrême à l'épaule droite. Sa respiration devenait plus difficile lorsqu'on exerçait une pression perpendiculaire au scrobicule du cœur. Il se plaignait aussi d'une douleur d'intensité variable qui affectait depuis longtemps l'hypocondre droit. Elle était interne; il cherchait à en préciser le lieu, il disait qu'elle était à *deux pouces de profondeur.* Il était depuis quelques jours sans appétit. Il avait des nausées, des vomissemens. Il rendait des amas de matières tantôt âcres, tantôt bilieuses. Les urines, quoique fréquentes, étaient naturelles. D'abondantes sueurs avaient lieu chaque jour.

Pendant que j'analysais ces symptômes, l'empereur ne discontinuait pas ses questions. Elles étaient tantôt sombres, tantôt plaisantes. La bonté, l'indignation, l'enjouement se

peignaient tour à tour dans ses paroles et dans ses traits. « Eh bien, docteur, que vous » en semble? dois-je troubler encore long- » temps la digestion des rois? — Vous leur » survivrez, sire. — Je le crois; ils ne met- » tront pas au ban de l'Europe le bruit de » nos victoires; il traversera les siècles, il » proclamera les vainqueurs et les vaincus, » ceux qui furent généreux, ceux qui ne le » furent pas : la postérité jugera, je ne crains » pas ses décisions. — Cette vie vous est ac- » quise. Votre nom n'éveillera jamais l'admi- » ration sans rappeler ces guerriers sans » gloire si lâchement ameutés sur un seul » homme. Mais vous ne touchez pas au terme, » il vous reste un long espace à parcourir. — » Non, docteur, l'œuvre anglaise se con- » somme; je ne puis aller loin sous cet affreux » climat.—Votre excellente constitution est à » l'épreuve de ses pernicieux effets.—Elle ne » le cédait pas à la force d'âme dont la nature » m'a doué; mais le passage d'une vie si ac- » tive à une réclusion complète a tout détruit. » J'ai pris de l'embonpoint, j'ai perdu mon » énergie, le ressort est détendu. » Je n'es- sayai pas de combattre une opinion malheu-

reusement trop fondée. Je détournai la conversation, j'eus recours à une de ces transitions dont je connaissais déjà tout l'effet. Je me mis à discourir sur les vœux, l'attente où était l'Europe, et demandai à Napoléon s'il voulait être infidèle à sa gloire, devenir complice de l'attentat que les Anglais exécutaient sur lui. « Eh bien soit, dit-il, votre indépendance, votre abandon me plaisent. Vous » avez tout quitté pour m'apporter les sécours » de l'art. Il est juste que je fasse aussi quel- » que chose, je me résigne. Que la méde- » cine ordonne, je me soumets à ses décisions. » Je vous confie ma santé. Je vous dois le détail » des habitudes que j'ai prises, des affections » dont je suis atteint.

» La constipation m'est habituelle. C'est » une incommodité de l'enfance, elle ne m'a » jamais quitté; mais elle devient chaque » jour plus forte, plus pénible. Sans les » bains, les lavemens, je ne pourrais la sup- » porter; je suis parfois obligé d'y joindre les » boissons douces, le bouillon aux herbes, la » diète. Souvent même tout ce régime ne » suffit pas; je suis forcé de recourir à mon » remède héroïque, à la *soupe à la reine* :

» cette composition de lait, de jaune d'œuf
» et de sucre, produit sur moi l'effet d'un
» purgatif doux et me soulage constamment.
» C'est jusqu'ici la seule médecine dont j'aie
» fait usage. En revanche, les fonctions des
» voies urinaires ne se sont jamais bien faites.
» J'ai toujours éprouvé de la difficulté à
» uriner, et d'autant plus que le besoin se faisait
» sentir plus fréquemment; mais l'envie
» sommeillait par intervalles, elle me laissait
» chaque nuit quelques heures de repos, la
» nature était satisfaite; je gagnais le temps
» que la nonchalance m'eût enlevé; je ne consultais
» jamais de médecin. Aujourd'hui je
» suis moins avare de mes heures, et les souffrances
» deviennent insupportables.

» L'heure où j'obéis au besoin est, en général,
» fort irrégulière. Je dors, je mange suivant
» le temps, les circonstances, la situation
» où je me trouve; mon sommeil est
» communément doux et tranquille. Si la
» douleur, quelque accident l'interrompt, je
» saute à terre, je demande de la lumière, je
» marche, je travaille, je fixe mon esprit sur
» un objet; quelquefois je reste au milieu des
» ténèbres, je change de chambre, je passe

» dans un autre lit ou m'étends sur un sofa.
» Je suis sur pied à deux, trois, quatre heu-
» res du matin ; j'appelle quelqu'un pour me
» tenir compagnie, s'entretenir de souvenirs,
» d'affaires, attendre le jour. Je sors dès qu'il
» paraît, je fais un tour, et quand le soleil se
» montre, je rentre, je me remets au lit où
» je reste plus ou moins suivant la manière
» dont s'annonce la journée. Si elle est mau-
» vaise, que j'éprouve de l'irritation, de l'in-
» quiétude, j'ai recours à la méthode dont je
» vous ai parlé ; je varie, je change, je passe
» du lit au sofa, du sofa au lit : je cherche, je
» trouve de la fraîcheur et j'en suis mieux. Je
» ne vous décris pas mon costume du matin,
» il n'est pour rien dans les souffrances que
» j'endure, et puis je ne veux pas vous ôter
» le plaisir de l'admirer. Ces belles manœu-
» vres me conduisent à neuf, dix heures,
» quelquefois plus tard. Je fais alors servir le
» déjeuner, que je prends de temps à autre
» au bain, mais plus communément au jar-
» din. Bertrand ou Montholon me font com-
» pagnie, souvent tous les deux. Les méde-
» cins ont la police de la table, il est juste que
» je vous rende compte de la mienne ; voici

» comment elle est servie : Un potage, deux » plats de viande, un de légumes, une salade » quand je peux en avoir, composent tout le » service ; une demi-bouteille de vin claret » que j'étends de beaucoup d'eau me sert de » boisson ; j'en bois un peu de pur à la fin du » repas. Quelquefois, lorsque je suis fatigué, » je substitue le Champagne au claret : c'est » un moyen sûr d'exciter l'estomac. » Je lui demandai quelle était l'espèce de légumes dont il faisait plus fréquemment usage. « Des » pommes-de-terre, des lentilles, des pois, » des haricots blancs, des choux-fleurs. Mais » savez-vous que nous avons mis l'île en ru- » meur avec nos lentilles? On ne voulait pas » nous croire, nous les demandions par déri- » sion, nous ne nous proposions pas d'en faire » usage. Des lentilles! ce n'était pas un mets » d'hommes. Le maître d'hôtel insista, fut » moqué, refusé, et n'obtint qu'avec peine » qu'on en tirât du Cap. » J'étais curieux de savoir si les viandes étaient recherchées, for- tes, épicées. « Ce sont des côtelettes, du gigot » de mouton. Je recherche la partie la plus » rôtie, la plus brune ; mais, du reste, je » veux que la cuisine soit simple. Je n'aime

» pas les cuisiniers qui ne font que de l'esprit. » Un bon *étouffé* à la génoise, un *pilau* à » la milanaise, et des *taillerains* à la corse, » valent mieux pour moi que toutes les mer- » veilles de l'art de Bauvilliers. »

Comme je lui témoignais l'admiration que me causait une frugalité si rare, il reprit : « Dans nos marches de l'armée d'Italie, » je ne manquais jamais de faire mettre à l'ar- » çon de ma selle du vin, du pain et un pou- » let rôti. Cette provision suffisait à l'appétit » de la journée, je puis même dire que je la » partageais souvent avec ma suite. Je ga- » gnais ainsi du temps ; j'économisais sur la » table au profit du champ de bataille. Du » reste je mange vite, je mâche peu, mes re- » pas ne consument pas mes heures. Ce n'est » pas ce que vous approuvez le plus ; mais » dans la situation où je me trouve, qu'ai-je » à faire de soins, de mastication ? je suis at- » taqué d'une *hépatite chronique ;* cette ma- » ladie est endémique dans cet affreux cli- » mat. Je dois succomber, je dois expier sur » cet écueil la gloire dont j'ai couvert la » France, les coups que j'ai portés à l'Angle- » terre. Aussi voyez comme ils en usent.

» Depuis plus d'un an ils m'ont interdit les
» secours de la médecine; je suis privé de
» médecins qui aient ma confiance, deshé-
» rité du droit d'invoquer les ressources de
» l'art. Le bourreau trouve mon agonie trop
» lente. Il la hâte, il la presse, il appelle ma
» mort de tous ses vœux. Il n'y a pas jusqu'à
» l'air que je respire qui ne blesse cette âme
» de boue. Croyez-vous que ses tentatives ont
» été prolongées, ouvertes, que j'ai failli tom-
» ber sous le poignard anglais? Le général
» Montholon était malade, il refusait de com-
» muniquer avec Bertrand, il voulait ouvrir
» une correspondance directe avec moi. Il
» me détachait ses satellites deux fois le
» jour; Reade, Wynyard ses officiers de con-
» fiance, assiégeaient ces misérables cabanes,
» voulaient pénétrer jusqu'à mon apparte-
» ment. Je fis barricader mes portes; je char-
» geai mes pistolets, mes fusils qui le sont
» encore, et menaçai de brûler la cervelle
» au premier qui aurait l'imprudence de vio-
» ler mon asile. Ils se retirèrent en criant à
» tue-tête qu'ils voulaient voir Napoléon Bo-
» naparte, que Napoléon Bonaparte eût à
» sortir, qu'ils sauraient bien contraindre

» Bonaparte à paraître. Je croyais ces scènes
» outrageantes terminées, mais elles se repro-
» duisaient chaque jour avec plus de violen-
» ce. C'étaient des surprises, des mena-
» ces, des vociférations, des lettres remplies
» d'injures. Mes valets de chambre jetaient
» ces placards au feu, mais l'exaspération
» était au comble, une catastrophe pouvait
» avoir lieu d'un instant à l'autre. Jamais je
» n'avais été si exposé. Nous étions au
» 16 août : ces saturnales duraient depuis le
» 11, je fis prévenir le gouverneur que mon
» parti était pris, ma patience à bout, que
» le premier de ses sicaires qui franchirait le
» seuil de ma porte serait abattu d'un coup
» de pistolet. Il se le tint pour dit et cessa
» ses outrages. C'est un dernier trait de bar-
» barie au gouvernement anglais d'avoir
» choisi un tel homme ; mais l'iniquité se de-
» vine et se cherche. Le ministère ne médite
» pas un attentat qu'il ne trouve un forban
» pour lui prêter main forte et l'appuyer.
» J'ai abdiqué librement et volontairement en
» faveur de mon fils et de la constitution. Je
» me suis plus librement encore acheminé
» sur l'Angleterre. Je voulais y vivre dans la

» retraite et sous la protection de ses lois.
» Ses lois! L'aristocratie en a-t-elle? y a-t-il
» un attentat qui l'arrête? Un droit qu'elle
» ne foule aux pieds? Tous ses chefs ont été
» prosternés devant mes aigles. D'une part
» de mes conquêtes j'ai fait des couronnes
» aux uns, j'ai replacé les autres sur des
» trônes que la victoire avait brisés; j'ai été
» clément, magnanime envers tous. Tous
» m'ont abandonné, trahi, se sont lâche-
» ment empressés de river mes chaînes, je
» suis à la merci d'un flibustier. »

Je cherchai à calmer l'empereur. Il n'était pas sorti depuis dix-huit mois; je lui représentai les dangers de cette longue inaction, je l'engageai à ne plus étouffer dans son appartement, à venir respirer à l'air libre. « Non,
» me dit-il, l'insulte m'a long-temps confiné
» dans ces cabanes; aujourd'hui le manque
» de forces m'y retient. Voyez si vous trou-
» vez quelque chose dans cette jambe, je sens
» qu'elle plie sous moi. » J'examinai, j'observai toute la partie droite. Le résultat de mes recherches fut pénible, je m'assurai qu'elle était plus faible que la gauche. « Vous me
» palpez avec mollesse, allez, pressez; dites,

» la nature est-elle d'intelligence avec ce Ca-
» labrois! Le climat va-t-il rendre au minis-
» tère le cadavre qu'il attend? — L'œil ni le
» tact ne discernent rien, ce n'est qu'une
» faiblesse passagère qui se dissipera. »

L'empereur m'avait parlé d'une protestation. Je fus curieux de la connaître. On me la communiqua, et elle était ainsi conçue.

« Dans les journées des 11, 12, 13, 14 et 16 août 1819, on a essayé, pour la première fois, de violer le pavillon qu'habite l'empereur Napoléon, qui avait été jusqu'à cette heure constamment respecté. Il a résisté à cette violence en fermant ses portes et ses serrures. *Dans cet état, il réitère la protestation qu'il a faite et fait faire plusieurs fois, qu'on ne violera le droit de sa porte qu'en passant sur son cadavre.* Il a abandonné tout et vit concentré depuis trois ans dans l'intérieur de six petites chambres, pour se soustraire aux insultes et aux outrages. On a la lâcheté de lui envier ce refuge, on est donc résolu à ne lui en laisser d'autre qu'un tombeau. Attaqué depuis deux ans d'une *hépatite chronique*, maladie endémique dans ces climats, et, depuis plus d'un an, privé du secours de ses médecins,

par l'enlèvement du docteur O'Meara, en juillet 1818, et du docteur Stokoe, en janvier 1819, il a éprouvé plusieurs crises pendant lesquelles il a été obligé de garder le lit quinze ou vingt jours de suite. Aujourd'hui, au milieu d'une des crises les plus violentes qu'il ait éprouvées, alité depuis neuf jours, n'ayant à opposer à sa maladie que la patience, la diète, le bain; sa tranquillité, depuis six jours, est troublée par les menaces d'un attentat et d'outrages auxquels le prince régent, le lord Liverpool, et l'univers entier savent qu'il ne se soumettra jamais. Comme le dessein de l'avilir et de l'insulter se manifeste tous les jours, il réitère la déclaration déjà faite, qu'il n'a pris et ne prendra aucune connaissance, n'a ordonné et n'ordonnera aucune réponse aux dépêches ou paquets quelconques dont le libellé lui serait injurieux et serait contraire aux formes établies depuis quatre ans pour correspondre avec lui par l'intermédiaire de ses officiers; qu'il a jeté ou jetera au feu ou par les fenêtres ces paquets insultans, ne voulant rien innover pour toutes ces choses à ce qui existe depuis quatre ans.

» *Signé* Napoléon.

« Longwood, 16 août 1819. »

24 *septembre.*

10 *heures* ¼ A. M. — L'empereur reste au lit. Il est faible, abattu; il a passé une mauvaise nuit. Des souffrances vagues le déchirent. Il en éprouve, à la partie interne de la mamelle droite, une qui ne se déplace pas. Je lui conseille le bain, une potion calmante et des frictions avec un liniment composé d'ammoniaque et d'opium.

— 2 heures ½ P. M. — L'empereur se trouve mieux, quoique toujours alité. Il se met à discourir de l'Italie, des projets, des vues qu'il avait sur cette contrée fameuse et des hommes distingués qu'elle a produits. Il discute, il apprécie les titres de Volta, de Spallanzani, d'Aldini, et m'adressant tout à coup la parole : « Vous ne » me parlez pas de Mascagni; vous avez publié » les œuvres posthumes de Mascagni; je veux » les voir. Je suis curieux d'admirer les plan- » ches dont les journaux anglais ont fait tant » d'éloges. » Je les lui présente; il les reçoit, les étale devant lui, parcourt, discute, interroge et prend un intérêt si vif à ce tableau de la structure humaine, que cinq heu-

res sonnent avant qu'il se doute que le temps a coulé. « Deux heures d'anatomie pour un » homme qui n'a jamais pu supporter la vue » d'un cadavre ! Ah ! docteur, y songez-vous ? » Allez, on ne fait pas mieux, on ne dit pas » mieux. Vous êtes un séducteur. Vous me » persuaderiez que des pilules sont bonnes à » prendre. »

*25 septembre.*

10 h. ½ A. M. — L'empereur continue à aller mieux. La nuit n'a pas été mauvaise ; je fais répéter l'usage du bain.

3 h. P. M. — Napoléon était bien. Je me présentai, je fus introduit. « Eh bien, doc- » teur, quelle opinion avez-vous de moi ? » Dois-je mourir ? dois-je vivre ? Franche- » ment que pensez-vous ? — Que votre Majesté » n'est pas au terme de sa carrière ; d'autres » destinées l'attendent. — Ah ! Ah ! docteur, » aussi vrai qu'un médecin. Mais je saurai » vous forcer à l'être. Vous avez l'habileté » de Corvisart, je veux que vous en preniez » la rudesse. Vous tenez journal de ma mala- » die ? — Oui, sire. — Eh bien, je l'écrirai sous » votre dictée, ou vous le rédigerez sous la

» mienne. Vous ne me présenterez plus alors » un avenir de roses; je saurai où j'en suis ; » je pourrai comparer chaque jour ce que je » sens, ce que j'éprouve avec ce que j'ai sen- » ti, enduré ; vous ne me donnerez plus le » change. Vous êtes pris, docteur. — Sire; » mais.... — Mais ! c'est une affaire enten- » due; j'écrirai ou je dicterai mon bulletin. » Ne m'avez-vous pas apporté des livres? — » Nous en avons quelques-uns. — Lesquels ? » — Je l'ignore, ce n'est pas moi qui en ai » fait l'achat. — Je vous en préviens, je » veux tout voir. — Mais, Sire, les libelles ! » s'il s'en était glissé? — Bah ! Le soleil » n'a plus de taches. La tourbe des follicu- » laires a épuisé sa pâture; donnez tout. » Un transport s'avançait sur Longwood; je le suivais à travers les carreaux, j'examinais s'il renfermait les caisses. C'étaient elles; j'en prévins l'empereur. « Elles sont les bien- » venues, me répondit-il, je vais être dé- » chargé du poids de quelques heures. Fai- » tes-les descendre dans mon salon, je veux » les voir ouvrir. » Elles furent aussitôt ap- portées, défoncées; on en tira quelques li- vres qu'Aly se disposait à présenter à Napo-

léon. « Ce n'est pas cela, lui dit ce prince, » cherchez, fouillez, hâtez-vous. Un ballot ex» pédié d'Europe doit contenir autre chose. » Ce n'est pas par des ouvrages qu'on débute » avec un père. » Effectivement, on trouva bientôt un portrait que lui envoyait le prince Eugène. Il le reçut avec transport, l'embrassa, le contempla long-temps avec des yeux pleins de larmes. « Cher enfant, s'il n'est » pas victime de quelque infamie politique, » il ne sera pas indigne de celui dont il tient » le jour. Mais qu'est-ce? Qu'avez-vous? vous » ne déballez pas. » Nous étions tous en effet dans une attitude religieuse, nous éprouvions son émotion, nous partagions ses alarmes, nous ne respirions plus. L'opération recommença. Les valets de chambre tiraient les livres, il les reconnaissait, les passait en revue. Il se flattait de rencontrer enfin *De l'Allemagne*, et *Polybe*. Malheureusement ni l'un ni l'autre ne s'y trouvaient. Nos caisses avaient été remplies au hasard; elles ne contenaient, pour ainsi dire, que des ouvrages qui existaient déjà à Sainte-Hélène. Napoléon en fut vivement affecté. « Que n'avez-vous, me » dit-il à diverses reprises, consacré à cet objet

» quelques vingtaines de mille francs, ma mère » les eût payés? Vous m'auriez apporté des » livres, vous auriez fait ma consolation. Si du » moins j'avais Polybe! Mais peut-être m'ar- » rivera-t-il par quelque autre voie. » Il lui arriva en effet par les soins de lady Holland, quelques mois avant sa mort. Il n'en fut pas ainsi de l'ouvrage de madame Staël, il rendit le dernier soupir sans l'avoir lu. On tira des paquets de journaux. « Voilà de quoi » me mettre au courant des affaires; il est » plaisant de voir les sages mesures qui de- » vaient faire oublier ma tyrannie. Pauvre » Europe! Quelles convulsions on lui pré- » pare! — Sire, votre correspondance! — » inédite, celle-là du moins n'est pas une con- » ception de libelliste. On ne l'a pas falsifiée, » dénaturée, portée à Vienne. *Égypte*. Nous » étions tous jeunes alors, nous jouions avec » la mort, nous ne songions qu'à vaincre, le » temps des défections n'était pas venu. »

« Alexandrie, le 5 fructidor an VI.

» *Au général Bonaparte.*

» Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou

de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé nos besoins. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 14 (1) n'a produit chez les soldats qu'indignation et désir de la vengeance. Quant à moi, il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes, et que je meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout ce concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir. »

« Voilà comme pensait le brave Kléber; il » se laissa plus tard égarer par l'intrigue, » mais il avait le cœur français; il n'eût ja- » mais pactisé avec l'émigration, ni répudié » nos aigles. Je suis aise d'avoir cette collec- » tion, elle rafraîchira mes souvenirs; je l'é- » tendrai, j'y mettrai des notes. Quelles cais- » ses avez-vous là? De l'eau de Cologne! Ren- » voyée à madame Bertrand : je vous en » charge, docteur; passez-la à son adresse. » Une seconde! elle est pour vous. Voilà » beaucoup de doubles (il montrait les livres); » je les abandonne aux prêtres. » On avait

(1) La première bataille d'Aboukir.

défoncé la dernière caisse, elle renfermait les vases, les ornemens d'église. « Laissez, dit » Napoléon, c'est la fortune de saint Pierre, » gare à qui la touche. Faites venir les abbés. » Mais, à propos des abbés, savez-vous que » c'est un étroit cerveau que le cardinal! Il » m'envoie des missionnaires, des propagan- » distes, comme si j'étais un pénitent! comme » si les éminences n'avaient pas toujours fait » queue devant ma chapelle! Je ferai ce qu'il » aurait dû faire : j'ai droit d'institution; j'en » userai. Abbé (Buonavita entrait), je vous » donne la mitre. — Sire... — Je vous la » rends. Vous la porterez en dépit des héré- » tiques; ils ne vous l'ôteront plus. — Mais, » Sire... — Je ne puis y joindre un canonicat » aussi riche que celui de Valence que vous » avait donné Suchet; en revanche, votre » siége est à l'abri des batailles. Je vous fais » évêque de... voyons,... de la Jumna. Les » vastes contrées qu'elle arrose ont failli s'al- » lier à moi. Tout s'agitait, tout marchait; » nous allions donner le coup de grâce à l'An- » gleterre. Un homme, je n'ose dire un Fran- » çais, fit avorter l'entreprise. Abbé, c'est » une chose entendue; je veux, j'exige que

» vous portiez les insignes de l'épiscopat : ils
» commandent le respect, la vénération;
» vous imposerez aux hérétiques qui vous en-
» tourent. Général Montholon, voyez à avoir,
» soit à James-Town, soit au Cap, de quoi
» costumer monsieur. » Le général ne put
malheureusement y parvenir : l'un de ces
endroits n'est pas plus catholique que l'autre.
On n'y consomme ni rouge ni violet; le bon
abbé resta confondu sous la bure du mission-
naire, en dépit de sa double promotion.

Il fut question de disposer la chapelle. Où
la placer? comment construire, appuyer l'au-
tel? L'aumônier ne le concevait pas. « Je vais
» vous l'indiquer, lui dit l'empereur; je ne
» veux de cérémonies que les dimanches et
» les fêtes reconnues par le concordat. Ces
» jours-là, je vous abandonne la salle à man-
» ger; vous y direz la messe sur un autel mo-
» bile qu'on retirera immédiatement après.
» Vous êtes âgé, souffrant; je choisis l'heure
» qui vous sera la plus commode : vous célé-
» brerez de neuf à dix heures. Quant aux
» étais, aux planches dont vous avez besoin,
» nous avons le *chef-d'œuvre* pour y pour-
» voir. Vous prendrez les poutrelles, les tra-

» verses, tout ce que vous croirez utile, et
» vous jetterez le reste de cette charpente in-
» forme dans quelque coin du jardin. Avez-
» vous jamais vu une façon de lit plus plai-
» sante (1)? Tout obéit, tout se meut, dans
» cette masse ridicule. C'est un château bran-
» lant où l'on n'atteint qu'avec une échelle, un
» piége à rats dont le goût anglais pouvait
» seul accoucher. »

*26 septembre.*

11 h. A. M. — L'empereur se trouve à peu près dans le même état. Il a passé la nuit à lire, à parcourir les journaux ; il est extrêmement fatigué. Je l'engage à se reposer, à prendre un peu de nourriture, à se mettre au bain dans le courant de la journée. « J'y
» consens, docteur, me dit-il, en fixant le
» portrait du roi de Rome qu'il tenait toujours
» dans ses mains; mais placez-moi cet admi-
» rable enfant à côté de sa mère, là, à droite,
» plus près de ma cheminée. Vous la recon-
» naissez à sa fraîcheur : c'est Marie-Louise ;
» elle tient son fils dans ses bras. Et cet autre,
» vous le reconnaissez aussi ? c'est le prince

(1) Celui que le gouvernement avait envoyé.

» impérial. Vous ne devinez pas quelle belle » main l'a dessiné? c'est sa mère, dont l'ai» guille gracieuse a reproduit ses traits. Celui » qui est devant vous représente encore Marie-» Louise; les deux autres sont ceux de José» phine : je l'ai tendrement aimée. Vous exa» minez cette grande horloge; elle servait de » réveil-matin au grand Frédéric. Je l'ai » prise à Postdam : c'est tout ce que valait la » Prusse. Appuyez à gauche le buste du prince » impérial, il est trop à droite. Ma cheminée » n'est pas bien somptueuse, comme vous » voyez. Le buste de mon fils, deux chande» liers, deux tasses de vermeil, deux flacons » d'eau de Cologne, des ciseaux à faire les » ongles, une petite glace. Ce n'est plus la » splendeur des Tuileries; mais n'importe, » si je suis déchu de ma puissance, je ne le » suis pas de ma gloire : je conserve mes sou» venirs. Peu de souverains se sont immolés » à leurs peuples : cet immense sacrifice n'est » pas non plus sans charmes. »

Je me suis retiré. L'empereur m'a mis sur la voie, je vais continuer le détail de son mobilier. A l'extrémité, à droite, était un petit lit de campagne tout uni en fer, avec quatre

aigles d'argent et des rideaux de soie. Deux chétives croisées éclairaient la pièce; l'une et l'autre étaient sans décoration. Entre les deux était le secrétaire, chargé du grand nécessaire, avec une chaise à bras dont Napoléon se servait quand il se mettait au travail ou sortait du bain. La gauche en était garnie par une seconde chaise, et la droite par une épée; c'était celle que l'empereur portait à Austerlitz. La porte qui ouvrait sur la salle de bain était masquée par un mauvais paravent à la suite duquel était un vieux sofa recouvert de calicot. C'était sur ce triste meuble que Napoléon reposait habituellement. Il passait les extrémités inférieures dans un sac de flanelle. Il faisait placer son déjeuner, ses livres sur une mauvaise table, et tâchait de se mettre ainsi à l'abri des cousins et de l'humidité. La seconde pièce n'était pas moins bien. Construite comme la première d'un peu d'eau et de boue, elle avait sept pieds de haut, quinze de long et douze de large. Elle avait une croisée, débouchait au jardin et communiquait avec la salle à manger. Un lit de campagne, un grand fauteuil, plusieurs fusils, deux paravens de la Chine, une commode, deux petites tables, dont

l'une servait à déposer des livres et l'autre était chargée de bouteilles, composaient, avec une chaise et un magnifique lavabo, apporté de l'Élysée, tout le mobilier dont elle était garnie. C'est dans cette affreuse chaumière qu'était relégué l'empereur, c'était là la somptuosité anglaise, la magnificence britannique.

J'avais donné l'état des dépenses faites soit par moi, soit en commun pendant le cours du voyage. Le comte Bertrand me fit tenir la lettre suivante, avec la note acquittée par lui :

Longwood, le 26 septembre 1819.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous adresser la note de ce qui vous est dû sur vos appointemens, depuis le 1er. janvier 1819 jusqu'au 1er. octobre prochain.

Je vous prie de me remettre les deux cents livres sterling qui vous restent disponibles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte BERTRAND.

M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur.

*Compte de M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur Napoléon.*

Il est dû à M. Antommarchi : 1°. depuis le 1er. janvier jusqu'au 1er. octobre 1819, à raison de 9,000 fr. par an, pour neuf mois . . . . . . . . . . . 6,750 fr.

| | | |
|---|---|---|
| 2°. Pour excédant de dépenses pendant le voyage, 17 louis et 14 fr. | 422 fr. | 497 |
| Remis à Chandellier . . . . | 75 | |
| Total . . . . . | | 7,247 |
| Il a reçu : 1°. à Rome 300 talers. | 1,620 fr. | 4,740 |
| 2°. En route, 130 louis. . . . | 3,120 | |
| Il lui reste dû . . . . . . | | 2,507 |

Arrêté le présent compte à la somme restant due de deux mille cinq cent sept francs.

A Longwood, ce 26 septembre 1819.

Le comte Bertrand.

Mon traitement avait à peu près couvert mes frais de voyage; je fis le complément des deux cents livres st. que réclamait le grand-maréchal, et le compte se trouva soldé.

*27 septembre.*

10 h. $\frac{1}{4}$ A. M. L'empereur a passé une nuit assez agitée, il a lu pendant plusieurs heures, lit encore à mon arrivée, et se plaint de douleurs vagues dans l'abdomen. Celles-ci cèdent

bientôt à l'action d'un lavement. J'engage S. M. à interrompre sa lecture, à prendre un bain et un peu d'exercice.

L'humidité était excessive dans les deux pièces; elle attaquait, détruisait tout; le mauvais nankin qui servait de tapisserie tombait en lambeaux, nous le remplaçâmes. Nous achetâmes de la mousseline, nous l'ornâmes, nous la couvrîmes des beaux oiseaux d'Égypte dont nous avions une collection peinte sur papier; nous réussîmes à présenter quelques images riantes à l'empereur. Nous groupâmes nos dessins, nous les disposâmes autour d'une aigle qui devait les protéger, les gouverner, leur servir de guide. Napoléon sourit à la vue de ce symbole de la victoire. « Chère aigle! » elle serait encore en plein vol si ceux » qu'elle couvrait de son aile n'eussent arrêté » son essor. »

En rentrant chez moi, je trouvai une invitation du gouverneur. Il avait ouï parler des planches anatomiques que j'avais apportées, il désirait les voir. Je les lui communiquai. Il les parcourut, les examina, passa, revint de l'une à l'autre. Je crus démêler dans l'empressement avec lequel il déroulait ces feuilles

je ne sais quelle préoccupation qui m'inquiéta. Je m'alarmais à tort. S. E. s'était subitement éprise de physiologie. Elle ne pensait pas à mal; elle ne me le témoigna pas du moins : ce ne fut qu'éloges, que félicitations sur un si beau travail. Elle ne me parla pas d'autre chose.

28 *septembre.*

11 h. ½ A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. Je lui prescris, comme la veille, un bain et de l'exercice.

« Vous étiez encore dans vos draps, doc- » teur, que j'exécutais déjà votre ordon- » nance. Je me suis levé à la petite pointe du » jour, je me suis promené, j'ai respiré le » frais, et me voilà épluchant quelques idées » qui me sont survenues au sujet d'une opé- » ration où mes ordres furent mal exécutés. » Le sac de flanelle était à terre, Napoléon se trouvait debout. Je pus admirer le costume. C'était une robe de chambre blanche, un large pantalon blanc à pieds, des pantoufles rouges, un madras autour de la tête, point de cravate ; le col de la chemise ouvert. J'examinais cette mise singulière, il s'en aperçut. « Ah ! ah ! me dit-il, je vois ce qui vous

» occupe, » et il se prit à rire; puis il ajouta: « Pour vous punir de votre irrévérence en» vers ma toilette, je défends d'ici à demain » la porte à vos drogues. J'ai quelques calculs » algébriques à développer. »

*29 septembre.*

10 h. $\frac{3}{4}$ A. M. — L'empereur est tout-à-fait abattu. Il se plaint d'une *douleur profonde dans le foie* (ce sont ses expressions). Il continue de lire et ne consent qu'avec peine à faire quelque exercice. Il se met au bain.

Le tapis était couvert de livres. Il y en avait autour du lit, dans le milieu de la pièce, près des murs; je ne savais comment ils se trouvaient ainsi pêle-mêle, je demandai la cause de ce désordre. « C'est que l'empereur a lu » toute la nuit. — Eh bien? — Quand il a » envie de lire, il couvre son lit d'ouvrages, » il les feuillète, les parcourt, et les jette à » mesure. — Pourquoi ne les avoir pas ra» massés? — Il lisait toujours. — Cela empê» chait-il? — Tant qu'il en tient un dans les » mains il ne souffre pas qu'on l'interrompe. » Les bons glissent sur le parquet, les mé» diocres sont repoussés avec dédain, et les

» mauvais collés sur la muraille. Mais ce n'est » que lorsque l'empereur est dehors ou au » bain, qu'il est permis d'y toucher ».

30 *septembre*,

10 h. $\frac{1}{4}$ A. M. — L'empereur va un peu mieux. Je conseille l'usage interne et externe des préparations mercurielles. Il s'y refuse. Bain.

1er. *octobre*.

10 h. A. M. — L'empereur est toujours dans le même état. Je propose de nouveau l'usage des préparations mercurielles, et l'engage à faire de l'exercice.

2 *idem*.

10 h. A. M. — Même état. J'insiste sur la nécessité des préparations mercurielles, l'usage du bain, et de faire de l'exercice.

3 *idem*.

10 h. A. M.—L'empereur se trouve mieux. Il consent à faire quelque exercice. Je l'accompagne au jardin. Je lui parlais des ménagemens, des soins qu'exigeait sa santé, de la fin prochaine des souffrances qu'il endurait. « Je vous crois, docteur, le climat est choisi,

» il ne laissera pas échapper sa victime. Mais » vous-même, comment vous trouvez-vous de » votre situation? *Les neuf mille* francs qu'on » vous a assignés suffisent-ils à vos besoins? » Je le priai de croire que je m'estimais trop heureux d'être auprès de lui, que je ne cherchais pas la fortune, que je n'avais eu d'autre ambition que de lui offrir mes services. « C'est très-bien, cher docteur; mais réunir » les deux choses est encore mieux. Je vous » accorde ce que je donnais à Paris. Les cir- » constances ne sont plus les mêmes, tout est » changé, il n'y a pas de comparaison à faire. » Mais c'est pour cela que je veux que vos » appointemens provisoires puissent faire face » à vos besoins; c'est mon intention; voyez si » on a calé trop bas. » Je lui répondis que c'était plus qu'il ne fallait, que j'étais confus des bontés qu'il avait pour moi. « Com- » bien de temps pensez-vous rester ici? — » Tant que vous daignerez agréer mes ser- » vices. — Savez-vous que mon chirurgien » est également celui des personnes de ma » maison? qu'étant seul il doit tout faire? » être chirurgien, médecin, apothicaire? — » Je le sais, Sire. Je suis à vous à la vie et à

» la mort, vous pouvez disposer de moi. —
» Eh bien! je ne veux pas vous retenir plus
» de cinq ans sur cet écueil. Ce temps révolu,
» je vous assure 8 à 9000 francs de pension
» annuelle. Vous retournerez en Europe, vous
» aurez une existence indépendante, vous
» pourrez continuer vos travaux anatomiques,
» vous prendrez rang parmi les premiers phy-
» siologistes du siècle. Vous méritez ma re-
» connaissance par les sacrifices que vous
» m'avez faits. Je vous dois ma bienveillance,
» mon estime, mon affection. Vous justifierez
» les sentimens que je vous porte en me pro-
» diguant vos soins. »

L'empereur s'étendit long-temps sur ces idées qu'il me fit répéter, à quelques jours de là, par le général Montholon.

*4 octobre.*

9 h. A. M. — Même état. Je conseille l'usage des bains d'eaux thermales sulfureuses. — Bain. — Exercice au jardin; j'y suis l'empereur. Il était sombre, affecté; il s'assit sous une touffe d'arbres qui dominait au loin. « Ah! docteur, où est le beau ciel de la Corse?» Il s'arrêta quelques instans, et reprit: « Le

» sort n'a pas permis que je revisse ces lieux
» où me reportent tous les souvenirs de mon
» enfance : je voulais, je pouvais m'en réser-
» ver la souveraineté; une intrigue, un mou-
» vement d'humeur changea mon choix; je
» préférai l'île d'Elbe. Si j'eusse suivi ma
» première idée, que je me fusse retiré à Ajac-
» cio, peut-être n'eussé-je pas pensé à ressai-
» sir les rênes du pouvoir; je n'eusse pas été
» vulnérable par tous les points; on ne se fût
» pas joué de la foi promise, et je ne serais
» pas ici. Je pensais m'y réfugier en 1815.
» J'étais bien sûr de réunir toutes les opi-
» nions, tous les vœux, tous les efforts. Je
» me trouvais à même de braver la malveil-
» lance des alliés. Vous connaissez les habi-
» tans de nos montagnes. Vous savez quelle
» est leur énergie, leur constance, leur cou-
» rage, avec quelle âme noble et fière ils af-
» frontent l'ennemi. Les îles ont d'ailleurs
» leurs défenses. Les vents, la distance, les
» difficultés de l'abordage, affaiblissent l'a-
» gression, elles gagnent les trois quarts des
» fléaux qui pèsent sur les continens. La
» population m'eût tendu les bras, elle fût
» devenue ma famille, j'eusse disposé de tous

» les cœurs. Croyez-vous que trente, quarante,
» cinquante mille coalisés eussent été en état
» de nous soumettre, qu'ils eussent osé l'en-
» treprendre? Quel souverain se fût engagé
» dans une arène où il y avait tout à perdre
» et rien à gagner? Car, je le répète, le peuple
» était à moi; dès ma plus tendre jeunesse, j'ai
» eu un nom, de l'influence en Corse. Les
» montagnes escarpées, les vallées profondes,
» les torrens, les précipices n'avaient point
» de dangers pour moi. Je les parcourais
» d'une extrémité à l'autre sans qu'un acci-
» dent, une insulte m'ait jamais appris que
» ma confiance était mal fondée. A Bocognano
» même, où les haines et les vengeances s'é-
» tendent jusqu'au septième degré, où l'on
» évalue dans la dot d'une jeune fille le
» nombre de ses cousins, j'étais fêté, bien-
» venu, on se fût sacrifié pour moi. Ce n'é-
» taient pas les sentimens de la population qui
» m'inquiétaient; je savais que tous les bras
» m'étaient dévoués : mais on eût dit que je
» me tirais à l'écart, que je gagnais le port
» tandis que tout périssait; je ne voulus pas
» chercher un refuge au milieu du naufrage
» de tant de braves; je résolus de me retirer

» en Amérique; je m'acheminai sur l'Angle-
» terre; j'étais loin de prévoir de quelle hor-
» rible manière elle accorde l'hospitalité.
» Une autre considération m'arrêta. Une
» fois en Corse, je ne craignais pas l'issue
» de la lutte, mais j'eusse été au centre
» de la Méditerrannée; la France et l'Italie
» eussent eu les yeux sur moi; l'efferves-
» cence ne se fût pas calmée. Pour assurer
» leur repos, les souverains eussent été con-
» traints de venir à moi. L'île eût été déci-
» mée par la guerre, je ne voulais pas qu'elle
» eût à me reprocher ses malheurs. J'avais
» d'ailleurs abdiqué en faveur de mon fils;
» cet acte ne devait pas être illusoire; je dési-
» rais le rendre plus sûr, plus avantageux pour
» la nation, je craignis d'en paralyser l'effet.

» Ah! docteur, quels souvenirs la Corse
» m'a laissés! Je jouis encore de ses sites, de
» ses montagnes; je la foule, je la reconnais
» à l'odeur qu'elle exhale. Je voulais l'amélio-
» rer, la rendre heureuse, tout faire en un
» mot pour elle : le reste de la France n'eût
» pas désapprouvé ma prédilection. Mais les
» revers sont venus; je n'ai pu effectuer les
» projets que j'avais formés.

» Quoique montagneuse, elle manque d'eau » et n'a pas de grandes rivières. C'était un ob- » stacle, mais l'excellence du sol et les dispo- » sitions locales pouvaient y remédier.

» Les *salines* près d'Ajaccio sont propres à » la culture du café, de la canne à sucre: » c'est une expérience faite; je me proposais » d'en tirer parti. Je voulais encourager l'in- » dustrie, le commerce, l'agriculture, les » sciences et les arts; j'avais dessein d'accor- » der des facilités aux habitans, d'appeler des » familles étrangères, d'accroître la popula- » tion, en un mot, de mettre l'île à même » de se suffire, la rendre indépendante des » marchés du continent. J'avais adopté un » plan de fortifications que j'ai médité long- » temps; elle eût été inexpugnable. *Saint-* » *Florent* est l'une des situations les plus heu- » reuses que je connaisse : c'est la plus favo- » rable au commerce. Elle touche à la France, » elle confine l'Italie; ses attérages sont sûrs, » commodes, peuvent recevoir des flottes » considérables : j'y eusse fait une ville grande, » belle, qui eût servi de capitale. Je l'eusse » déclarée place forte; elle eût eu constam- » ment des vaisseaux en station. Voilà quelles

» étaient mes idées, voilà quels étaient les » plans que j'avais conçus ; mais mes ennemis » ont eu l'art de me faire consumer ma vie » sur le champ de bataille, ils ont travesti en » démon de la guerre l'homme qui ne respi- » rait que les monumens de la paix. Les peu- » ples ont été dupes du stratagème; tout s'est » levé, j'ai été accablé. Au reste, si je n'ai pu » exécuter ce que je projetais pour la Corse, » j'ai du moins la satisfaction d'avoir fait » quelque chose pour Ajaccio. Le port en est » petit, mais bien situé et bon. »

J'étais ému, hors de moi. Ce que je venais d'entendre avait bouleversé mon âme; je comparais la prospérité à laquelle avait touché la Corse, avec le triste état où elle est tombée. Des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux. « Qu'avez-vous? me dit l'empereur. — » Ah! sire, daignez me pardonner mon trou- » ble, je ne puis me défendre du désordre où » je suis; le contraste est trop accablant. — » Docteur, la patrie! la patrie! Si Sainte- » Hélène était la France, je me plairais sur » cet affreux rocher. »

5 *octobre.*

11 h. A. M. — Légères douleurs abdominales : le bain les dissipe. L'empereur se trouve mieux ; il m'autorise à écrire à sir Hudson, pour lui demander la permission de visiter les hôpitaux.

Je n'étais pas encore bien rompu à l'étiquette ; je cherchais à la saisir, à prendre le ton de ce qui entourait l'empereur. Aucun de nous ne se présentait sans être annoncé devant ce prince ; nous étions respectueux, attentifs, debout, chapeau bas ; nous ne nous permettions pas d'approcher, de nous couvrir sans y être invités : personne ne lui adressait la parole, à moins que la conversation ne fût roulante. Dans ce cas, il écoutait, répondait, animait la discussion, l'égayait par ses saillies ; il était étincelant, affectueux, juste, plein d'aménité. C'était à la fois un homme aimable et tendre qui cherchait à concentrer sur lui toutes nos affections : ses conseils étaient ceux d'un père, ses reproches ceux d'un ami. S'il s'emportait, il était impétueux, terrible, ne souffrait pas de contradiction ; mais avait-il exhalé sa colère,

il était tout soin, toute prévenance, il ne négligeait rien pour consoler ceux qu'il avait maltraités : c'était un ton, un abandon où se peignaient sa bienveillance et ses regrets. Quand les torts étaient graves, il éloignait, tenait à l'écart celui qui les avait eus ; mais, l'interdiction révolue, tout était oublié, l'exilé rentrait en grâce, il n'était plus question de rien.

Tout ce qui se rapportait à ces détails de tenue générale était facile à saisir : je fus bien vite au fait. Mais l'étiquette a ses usages, on ne les devine pas. J'ignorais qu'elle défendait de sortir des appartemens de l'empereur sans être congédié. Ce prince venait de céder au sommeil ; je craignis de troubler son repos et me retirai ; mais je n'étais pas dans mon appartement qu'il était déjà réveillé. Il me chercha des yeux, ne m'aperçut pas, sonna, et me fit demander. Je me rendis à ses ordres : je le trouvai dans l'état où je l'avais laissé. Il se réveilla une seconde fois, poussa un profond soupir, me regarda fixement, et me dit : « Oh ! » oh ! vous êtes encore ici ? — Oui, sire ; mais » je m'en étais allé. — Ah ! » Il se leva, me fixa, me saisit l'oreille. « *Dottoraccio di capo*

» *Corso!* me laisser seul! » Il riait. « Sortir » sans ma permission! Vous êtes novice, je » vous pardonne; mais le grand-maréchal, » ni le général Montholon, n'eussent quitté » mon lit avant que je les eusse congédiés. » Je le suppliai d'excuser mon ignorance. Il se prit à rire, et me répéta que j'étais un novice.

6 *octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain, exercice accoutumé.

Napoléon rentre, tombe sur un volume de Racine, le feuillète, le parcourt long-temps, et s'arrête enfin à la scène où Mithridate développe son plan d'agression contre les Romains. « Vous attendez que je vous déclame » cette tirade, l'admiration des badauds. Il » n'en sera rien, mon *dottoraccio;* ce sont des » fadaises mises en trop beaux vers. Passons » à celle-ci; elle est moins pompeuse, mais » plus vraie, plus raisonnable. » Il se mit à lire avec une délicatesse, des inflexions qu'un homme habitué à la scène n'eût pas désavouées. Il se lassa bientôt cependant, jeta le livre, se renversa dans son fauteuil en murmurant le nom de sa mère, et tomba dans

une espèce d'affaissement. Je cherchais à ranimer ses esprits abattus ; je sentais sa poitrine se soulever, et comme un grand effort qui se faisait dans toute la machine. Il me fixait, ne disait mot ; je ne savais qu'augurer : une crise s'opère tout à coup ; il se trouve mieux. « Je suis mort, docteur ; qu'en pensez-vous ? » Et se levant aussitôt, vient à moi, me toise, me pousse, me saisit par les favoris, les oreilles, m'adosse à la muraille. « Ah ! coquin » de docteur, *capo Corsino*, vous êtes venu à » Sainte-Hélène pour me droguer ; je vous » ferai pendre, moi, à votre maison du cap » Corse. » En même temps, il gesticulait, riait, me disait les choses les plus plaisantes.

*7 octobre.*

10 h. A. M. — Le même état. — Bain ; exercice accoutumé.

L'empereur m'avait autorisé à me rendre à *Plantation-House*. J'y fus. J'allai faire ma première visite au gouverneur qui me reçut en présence de son adjudant major, sir G. Gorrequer : je me plaignis des restrictions qu'on nous imposait, de la triste situation où elles avaient mis la santé de l'empereur, et

j'y joignis un pronostic sur l'issue de la maladie. Tous les symptômes tendent à confirmer que la diagnose d'une hépatite chronique est déjà établie. Je n'hésite pas à déclarer que le climat engendre, nourrit, accroît le mal, que l'issue d'une pareille affection ne peut qu'être dangereuse. « Vous le croyez, » me dit sir Hudson; le général Bonaparte se » porte à merveille, malgré qu'il en ait. C'est » le pays le plus salubre que je connaisse. — » C'est pour cela qu'on l'a choisi? — Sans » doute. — Sans doute! »

8 *octobre.*

11 h. A. M. — L'empereur continue à se bien trouver, il recouvre peu à peu de l'appétit et des forces. — Bain; exercice accoutumé.

L'empereur fait appeler les enfans du grand-maréchal. Il y avait quelques jours qu'ils ne l'avaient vu; ils accourent pleins de joie. Aussitôt les jeux commencent, ils s'amusent, ils folâtrent autour de lui; ils le prennent pour arbitre de leurs discussions. « N'est-ce pas, » sire, que mon bilboquet va mieux? — Non, » c'est le mien. — C'est le mien, répondait un

» troisième ; je m'en rapporte à vous, que vo-
» tre majesté décide. » L'empereur riait, décidait, riait plus fort, et le charivari d'aller. « Vous êtes trop bruyans, je ne vous garde » pas à dîner. — Si! si! nous ne ferons plus » de tapage. » Ils en firent moins en effet. Napoléon les retint, plaça la petite Hortense à côté de lui, et fit servir; mais l'appétit satisfait, la discussion se renouvela ; chacun voulait avoir la palme, prétendait avoir été plus adroit. L'empereur fut encore établi juge du camp, et interpellé à qui mieux mieux. « N'est-il pas vrai, sire ? — Votre majesté l'a » vu, n'est-ce pas ? » Napoléon abasourdi ne savait à qui répondre, et riait d'autant plus. « Taisez-vous, leur dit-il enfin ; vous êtes de » petits bavards.—C'est juste, tais-toi, tu fais » trop de bruit, » et tous de recommencer en s'accusant mutuellement de trop crier jusqu'à ce qu'enfin on desservit et qu'il les renvoyât. « Vous nous ferez appeler demain, n'est-ce » pas, sire ? — Vous aimez donc bien à jouer » avec moi ? — Oui, oui, » s'écriaient-ils tous ensemble, et ils se retiraient avec l'espérance de revenir. « Comme ils sont heureux ! » quand je les fais appeler ou que je joue

» avec eux, tous leurs vœux sont satisfaits. » Les passions n'ont pas encore effleuré leur » âme, ils goûtent la plénitude de la vie; » qu'ils en jouissent! A leur âge, je sentais, » je pensais aussi comme eux. Quels orages » depuis! mais cette petite Hortense! comme » elle se développe! Si elle vit, de combien » d'élégans la friponne tourmentera la vie! » Je ne serai plus alors; qu'en dites-vous, » docteur? »

*9 octobre.*

9 $\frac{3}{4}$ A. M. — Même état — Bain; exercice accoutumé.

Il venait de m'arriver une ordonnance. Que contenait la dépêche? quelle restriction lumineuse avait encore imaginée sir Hudson? J'étais curieux de le savoir : je m'éclipsai, j'allai, je pris connaissance de la missive. C'était une réponse à la lettre que j'avais écrite. Je pouvais visiter les hôpitaux de l'île, sous la condition cependant que je n'irais pas seul, que je serais sous la surveillance d'un officier, car enfin on peut encore ameuter des malades, et un homme aussi belliqueux que moi était capable de battre l'Angleterre avec quelques agonisans.

L'empereur se promenait autour de Longwood ; je l'apercevais qui lorgnait, examinait ce qui se passait dans l'intérieur des habitations, et visitait successivement les pièces qu'occupait sa suite. Je m'approchais pour lui communiquer la lettre ; « N'allez pas, » monsieur le docteur ; sa majesté est dans son » incognito.—Comment ! dans son incognito ? » —Sans doute ; vous voyez bien que ce n'est » plus l'habit ordinaire ni le chapeau à trois » cornes, qu'il ne quitte pourtant jamais, si ce » n'est pendant le court espace de temps qu'il » passe à table. Eh bien, toutes les fois que » l'empereur est coiffé comme à cette heure, » qu'il endosse cette longue redingote verte, » qu'il la boutonne jusqu'au col, qu'il prend » ce grand chapeau rond, c'est qu'il ne veut » être abordé par qui que ce soit. M. le grand-» maréchal lui-même s'abstient de l'inter-» rompre. » Je remerciai le valet de chambre, et attendis que Napoléon rentrât. Mais il alla faire visite à madame Bertrand ; il y était depuis deux heures ; le temps me paraissait long. « Ne vous impatientez pas, me » dit Noveraz, je vois du mouvement dans » les postes, on va former le cordon des fac-

» tionnaires. L'empereur ne s'expose pas à » être coudoyé par les habits rouges; il ne va » pas tarder. » Il ne tarda pas en effet. Il rentra, se déshabilla, passa une robe de chambre, et se promena long-temps dans son salon. Il était gai; la conversation tomba sur Paris; il parla beaucoup de la *colonie anglaise*. C'était la place d'armes de toutes les polices; *Fouché*, *William Flint* y tenaient marché, chacun était au plus offrant. « Je m'entretenais un » jour avec le roi de Wurtemberg: nous étions » aux Tuileries, dans l'embrasure d'une croi- » sée, nous avions les salons en vue, je » venais de recevoir un rapport qui dévoilait » les bassesses du jour; je ne fus pas maître » d'un mouvement d'impatience.—Ces frelons » vous importunent? écrasez-les. — Ah! — » Ah! vous avez vaincu le monde pour recu- » ler devant l'espionnage! J'en aurais fini en » quelques heures. — Je lui demandai com- » ment.—La potence! les cachots! marquis et » comtesses tout irait pêle-mêle au gibet; » personne ne bougerait plus, et Flint en se- » rait pour son or. — Sa majesté prenait feu, » je n'eus garde de la contredire. Son moyen

» au reste était bon, mais il n'allait pas à » ma taille; il faut être légitime pour mettre » à la chaîne la moitié de ses sujets. »

Il était tard ; l'empereur passa dans sa chambre à coucher. Il n'y avait personne pour le déshabiller, je sonnai; mais je n'avais pas appelé, que ses habits volaient déjà dans la pièce. Les meubles, le parquet, la muraille en étaient tapissés avant que Marchand arrivât. « Ah! coquin, lui dit-il, tu n'étais pas » là! Et les cousins! Prends garde, tes oreilles » en répondent, s'il en reste dans ma cousinière!» Il riait, se mit au lit, et voulut ajuster un chandelier mobile dont il se servait dans la nuit. La vis de rappel s'était échauffée, il se brûla, secoua long-temps la main en plaisantant le domestique, qu'il accusait de conspirer contre ses doigts. «Je suis en butte au feu » et aux cousins, le sommeil a fui; docteur, » ce sera à vos dépens. » Il se leva, passa sa robe de chambre, son sac de flanelle, et se plaçant dans son fauteuil; « Vous connaissez » les batailles d'Alexandre? — Non sire? — » Celles de César? » Il s'aperçut que ma réponse allait être négative. « Les miennes au » moins? — Non, sire; je n'ai eu affaire jus-

» qu'ici qu'à des cadavres. — Ah! mauvaise » compagnie. Montholon vous donnera un » aperçu de ces campagnes qui ont ébranlé » le monde. Je veux que vous en ayez une » idée. » Je reçus en effet quelques leçons : mais ma tête n'est pas assez belliqueuse, je profitais mal. Je m'en tins à mon scapel; c'est mon bâton de commandement.

L'empereur se mit à discourir sur la situation des affaires et les intrigues qui avaient amené sa chute. « Je les connaissais, j'eusse » pu en punir les chefs, peut-être l'eussé-je » dû; mais les exécutions me répugnaient, » je n'aimais pas à verser le sang. »

10 *octobre*.

10 h. A. M. — L'empereur se plaint de légères douleurs abdominales. Le bain et un lavement les dissipent. « Je suis bien, me dit » ce prince, je n'ai pas besoin de pharmacie » aujourd'hui. Profitez de l'autorisation du » Sicilien, voyez, parcourez les hôpitaux. » J'aperçois un de ses kalmoucks qui s'a- » vance; c'est sans doute celui qui doit veiller » sur vous. » Napoléon disait juste; c'était le docteur Arnolt que son excellence avait chargé

de m'accompagner. Je me mis sous son aile, et j'allai. Nous descendîmes à James-Town. Ce n'était que dyssenteries, hépathites aiguës ou chroniques. Personne n'échappait à l'action du climat. Quelques malades cependant étaient atteints de fièvres inflammatoires; mais ils étaient en petit nombre. Cet établissement ne me présentait rien que je ne trouvasse à Longwood; je me retirai. Je continuai ma course, je poussai jusqu'à Dead-Wood. C'étaient toutes les affections qui affligeaient James-Town, mais si promptes, si terribles, qu'une heure, un instant portait le désordre dans l'économie animale, et suffisait pour rendre sans force les remèdes les plus efficaces. Jamais je ne connus mieux le prix du temps et les fatales conséquences qu'entraînent les retards.

J'avais vu ce que j'avais à observer dans cet hôpital, dont j'admirai la tenue, je regagnai Longwood. Je n'étais plus sous la conduite du docteur Arnolt; j'avais pour m'escorter un brave officier avec lequel je ne tardai pas à lier conversation. La pluie avait détrempé la terre. Je m'impatientais de voir mon cheval se débattre dans cet amas de

boue ; « C'est, me dit-il, l'inconvénient des » terres argileuses, il faut nous y résigner. — » Très-bien, lui répondis-je ; mais quand on est » perché sur les montagnes, on devrait au » moins ne pas être exposé aux désagrémens » des plaines. — Nous sommes sur un banc » d'argile, l'eau ne pénètre pas, elle fait pâte » ou court du sommet à la base ; elle le » rend visqueux, glissant dans toute son éten- » due. » Nous atteignîmes en causant un point de vue d'où l'on découvrait à plein des roches à moitié détachées, des abîmes dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. Mon guide examinait, expliquait tout avec une sollicitude, un soin qu'un géologue seul peut porter à ces convulsions de la nature. Il parlait de volcans, de laves, de niveau, de déchirures. Je voyais assez que Sainte-Hélène est d'origine volcanique, cela me suffisait, je m'intéressais moins à l'intérieur qu'à la surface. Je mesurais ces amas sourcilleux qui se perdent dans les nues, je suivais ces chaînes qui courent de l'est à l'ouest, qui se détachent, se groupent, se bifurquent, s'avancent au midi, s'infléchissent vers le nord, et présentent un amas d'aiguilles, de pré-

cipices, de décombres tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Je contemplais ce désordre, cette confusion, ces montagnes qui semblent se disputer l'espace; « Vous apercevriez bien pis, me dit mon guide, si vous gravissiez le pic de Diane, que votre œil embrassât l'île entière.... — Que pourrais-je apercevoir de plus affreux?... des pics, des » abîmes, point d'arbres, point de végéta- » tion! comme tout est nu, décharné! A-t-on » pu....? — Sans doute....» Nous avancions, la vue s'ouvrit tout à coup. Il s'interrompit pour me faire remarquer le tableau qui se déroulait à nos yeux. C'étaient des lambeaux de verdure, quelques bœufs, des chevaux étiques qui broutaient une herbe rare au bord des précipices. « Je les aperçois, lui ré- » pliquai-je, mais remarquez-vous où ils sont » perchés? Est-ce une consolation, une res- » source?— Une ressource! non, assurément. » Il ne vient rien ici qui ne soit aride ou coria- » ce. Cependant...—Cependant! il n'y neige ni » ne tonne, je le sais; mais les pluies y sont fré- » quentes, les vents impétueux, et la tempé- » rature dans une oscillation continuelle. Ici » est un bas-fond où l'on étouffe, là un couloir

» qui vous glace, plus loin un épais brouillard.
» On est haletant, transi, détrempé; en quelques secondes on passe par tous les degrés de l'échelle thermométrique. A peine sommes-nous dans cette masse d'air que le froid condense, et déjà l'eau ruisselle sur nos habits. — Ce n'est pas aussi par ces brusques alternatives que se recommande Sainte-Hélène. Je conviens que l'atmosphère est tour à tour glacée, chaude, sèche, humide, et que ces variations se répètent vingt fois dans la journée; néanmoins l'hygromètre...
» — Instrument inutile. Mes bottes m'en tiennent lieu; je les quitte le soir propres et lissès, le lendemain elles sont couvertes de moisissures. Pensez-vous que cette indication ne vaille pas un hygromètre? Les Bédouins campés au milieu du désert sont du moins à l'abri des intempéries; mais nous, nous sommes en butte à toute l'inclémence de la saison. Si la pluie est battante, nos toits sont aussitôt percés; si c'est au contraire le soleil qui donne à plein, le goudron dont ils sont enduits se liquéfie, coule et détruit tout. — La situation est fâcheuse, mais un grand sentiment vous sou-

» tient; et puis les chaleurs durent peu
» à Sainte-Hélène. On sait d'ailleurs par
» expérience que le nombre des jours où le
» ciel est couvert de nuages excède du double
» celui où le soleil se montre avec tout son
» éclat. — Mais la pluie? — C'est là la
» véritable plaie. Elle est presque conti-
» nuelle; elle prend, terme moyen, cent
» trente-cinq jours de l'année. Le célèbre
» Banks, curieux de savoir la quantité d'eau
» qu'elle verse sur ces montagnes, envoya de
» Londres des instrumens pour la mesurer
» avec exactitude. C'est 33,38 pouces; 12,13
» de plus qu'en Angleterre. Tout cela est
» bien loin du beau ciel de l'Italie, bien loin
» surtout de l'ascendant qu'il y exerçait. Je
» combattais sous d'autres bannières; nous
» étions nombreux, résolus, décidés à vain-
» cre; mais ses manœuvres étaient si sa-
» vantes, ses mouvemens si prompts, si ra-
» pides, que nous étions toujours battus.
» Nous avions beau exciter, pousser le
» peuple à la guerre, il le désarmait par
» une proclamation, il le calmait avec un
» ordre du jour. Je me rappelle encore
» la belle adresse qu'il fit aux habitans de

» la Carinthie, et l'effet qu'elle produisit :

« L'armée française, leur disait-il, ne vient
» pas dans votre pays pour le conquérir, ni
» pour porter aucun changement à votre re-
» ligion, à vos mœurs, à vos coutumes; elle
» est l'amie de toutes les nations, et particuliè-
» rement des braves peuples de la Germanie.

» Le directoire exécutif de la république
» française n'a rien épargné pour terminer les
» calamités qui désolent le continent. Il s'était
» décidé à faire le premier pas et à envoyer le
» général Clarke à Vienne, comme plénipo-
» tentiaire, pour entamer des négociations de
» paix; mais la cour de Vienne a refusé de
» l'entendre, elle a même déclaré à Vicence,
» par l'organe de M. de Saint-Vincent, qu'elle
» ne reconnaissait pas la république fran-
» çaise. Le général Clarke a demandé un pas-
» se-port pour aller lui-même parler à l'em-
» pereur; mais les ministres de la cour de
» Vienne ont craint avec raison que la modé-
» ration des propositions qu'il était chargé de
» faire, ne décidât l'empereur à la paix. Ces
» ministres, corrompus par l'or de l'Angle-
» terre, trahissent l'Allemagne et leur prince,
» et n'ont plus de volonté que celle de ces

» insulaires perfides, l'horreur de l'Europe
» entière.

» Habitans de la Carinthie, je le sais, vous
» détestez autant que nous, et les Anglais qui
» seuls gagnent à la guerre actuelle, et votre
» ministère qui leur est vendu. Si nous som-
» mes en guerre depuis six ans, c'est contre
» le vœu des braves Hongrois, des citoyens
» éclairés de Vienne, et des simples et bons
» habitans de la Carinthie.

» Eh bien! malgré l'Angleterre et les minis-
» tres de la cour de Vienne, soyons amis. La
» république française a sur vous les droits de
» conquête; qu'ils disparaissent devant un
» contrat qui nous lie réciproquement. Vous
» ne vous mêlerez pas d'une guerre qui n'a
» pas votre aveu; vous fournirez les vivres
» dont nous pourrons avoir besoin. De mon
» côté, je protégerai votre religion, vos
» mœurs, vos propriétés : je ne tirerai de
» vous aucunes contributions. La guerre n'est-
» elle pas par elle-même assez terrible? Ne
» souffrez-vous pas déjà trop, vous innocentes
» victimes des sottises des autres? Toutes les
» impositions que vous aviez coutume de payer
» à l'empereur, serviront à vous indemniser

» des dégâts inséparables de la marche d'une
» armée, et à payer les vivres que vous nous
» aurez fournis. »

11 *octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur a passé une assez bonne nuit. — Bain. — Exercice accoutumé.

« Eh bien, docteur, qu'avez-vous observé ?» Je lui en rendis compte en peu de mots. « Vous êtes un ignorant, Bathurst dirait un
» malhonnête homme, un traître. Des mala-
» dies de foie! elles sont inconnues dans l'île.
» Demandez plutôt au gouverneur, au mi-
» nistre, à toute l'Angleterre; ce climat est
» le plus salubre du globe. Les élèves de Pitt
» l'ont choisi, vous pouvez vous en remettre
» à leur sagacité.

» Vous ignorez qu'on ne tolère pas d'hépa-
» tites à Sainte-Hélène? que sir Hudson n'en
» veut pas, qu'il leur interdit la côte? Toutes
» les maladies ont droit de relâche ici, celles
» du foie exceptées. Madame Montholon s'é-
» tait, dans le temps, avisée de souffrir d'un
» mal qu'elle avait déjà à Paris. Elle s'en
» plaignit, demanda à passer en Europe.

» C'était un conte, une fable; le médecin fut » vivement tancé. Il reconnut sa faute; le » siége de la maladie se trouva tout à coup » déplacé. Ce n'était pas le foie, c'était je ne » sais plus quel organe il fallait lire; lui seul » était attaqué. Son excellence se rendit alors » et accorda passage. Ah! docteur, à quels » hommes nous avons affaire! Transformer » l'air en instrument de meurtre : cette idée » n'était pas venue au plus farouche de nos » proconsuls; elle ne pouvait germer que sur » les bords de la Tamise. Que j'ai eu tort! » Mais les événemens se pressaient d'une » manière si rapide; je n'ai eu le temps d'a» viser, de pourvoir à rien. »

12 *octobre*.

9 h. ½ A. M. — L'empereur va de mieux en mieux. — Bain. — Exercice.

Napoléon sort; je l'accompagne au jardin. Il parle d'abord de la Corse. Ses sites, ses vallées, ses montagnes, il peint, il décrit tout en traits de feu; et, passant tout à coup de sa patrie à ses proches, il me dit : « Vous » avez long-temps habité Florence; vous sa» vez que c'est de là que nous sortons. —

» Oui, sire: votre famille y tenait un des » premiers rangs; elle était patricienne. — » Connaissez-vous la maison qu'elle habitait? » — C'est un monument, une curiosité qui » n'échappe à personne. — Elle est au centre » de la ville, revêtue au frontispice d'un » blason sculpté sur pierre, n'est-ce pas? » — Oui, sire, et tout-à-fait intacte. — A » mon passage à Florence, lorsque je mar- » chai sur Livourne, on m'engagea beaucoup » à la voir; mais j'étais si occupé, si surchargé » d'affaires que je n'y pus aller. Le jour » de mon départ cependant, je fus sur le » soir à Sanminiato. J'y avais un vieux » chanoine de parent; c'était le dernier re- » jeton des Bonaparte de Toscane, je tenais » à le visiter. Nous fûmes accueillis, fêtés; la » chère fut exquise. L'appétit satisfait, ce fut » le tour du bavardage. Nous étions tous » jeunes, gais, bruyans, républicains comme » Brutus; nous laissions parfois échapper » des propos qui sentaient peu l'église. Le » bonhomme ne se déconcerta pas; il écoutait, » répondait, nous jetait de loin en loin des » réflexions dont la justesse était frappante. » Mon état major était charmé de voir un

» prêtre sans bigotisme; les flacons circu-
» laient d'autant mieux; nous portions sa
» santé, il buvait à la prospérité de nos ar-
» mes. C'étaient des bons mots, des saillies où
» nous pûmes remarquer le tact, l'aménité
» de cet excellent chanoine. Mes officiers
» étaient réconciliés avec sa robe; notre irré-
» vérence militaire ne lui déplaisait pas; il
» fit tous ses efforts pour nous retenir le len-
» demain; mais les troupes étaient en mou-
» vement, nous lui dîmes que le départ était
» obligé, que nous le verrions au retour.
» Nous craignions qu'il n'eût pas assez de lits
» pour une suite aussi nombreuse, nous le
» priâmes de ne pas se mettre en peine pour
» nous coucher, qu'il nous suffisait d'une
» botte de paille; nous étions accoutumés à
» vivre en soldats. — Non, nous répondit-il,
» ma maison est sans luxe, mais assez grande
» pour vous loger tous. — Il nous accompagna
» successivement dans les chambres qu'il
» nous avait fait préparer, et nous souhaita
» une bonne nuit. Je me couchai; mais la
» bougie n'était pas éteinte que j'entendis
» frapper à ma porte. Je crus que c'était Ber-
» thier : point du tout, c'était le bon prélat

» qui me demandait un instant d'entretien.
» Il avait commencé à parler de généalogie à
» table, une discussion de cette espèce ne
» pouvait qu'être fâcheuse dans la position
» où je me trouvais. Je lui fis signe de se
» taire, il se tut. Je tremblais qu'il ne voulût revenir sur le sujet que j'avais esquivé. Je n'en laissai rien paraître cependant. Je lui dis de s'asseoir, que je l'écouterais avec plaisir. Il commença à me parler du ciel qui m'avait protégé, qui me protégerait encore si je voulais entreprendre une œuvre sainte, qui d'ailleurs ne pouvait me coûter beaucoup. J'avais essuyé l'histoire des Bonaparte, celles des actions de l'un d'entre eux, je cherchais où il voulait en venir, lorsqu'il me dit avec une espèce de transport qu'il allait me faire voir un document précieux. Je crus pour le coup que c'était l'arbre généalogique, j'étouffais, le rire l'emportait sur la crainte de déplaire au vieillard; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis, non un parchemin, un grotesque diplôme, mais quelque chose de bien plus comique encore, un mémoire en faveur d'un père Bonaventure, béatifié de-

» puis long-temps, mais que les excessives dé-
» penses qu'entraîne la canonisation n'avaient
» pas permis de porter au calendrier. — De-
» mandez au pape qu'il le reconnaisse, me
» disait le bon chanoine, il vous l'accordera;
» peut-être cela ne coûtera rien, ou du
» moins peu de chose. Par égard pour vous,
» sa sainteté ne refusera pas de mettre un saint
» de plus au ciel. Ah! cher parent, vous igno-
» rez ce que c'est d'avoir un bienheureux
» dans sa famille. C'est à lui, c'est à saint
» Bonaventure que vous devez le succès de
» vos armes. Il vous a conduit, il vous a di-
» rigé au milieu des batailles. Croyez que la
» visite que vous me faites n'est pas un effet
» du hasard. Non, mon cher parent, c'est
» encore lui qui vous a inspiré, qui a voulu
» que vous soyez instruit de ses mérites. Il
» vous ménage l'occasion de lui rendre bien
» pour bien, service pour service. Faites
» pour lui auprès du pape ce qu'il fait pour
» vous auprès de Dieu.— J'étais tenté de rire
» de l'onction du vieillard, mais il était
» de si bonne foi, j'eusse fait conscience de
» le blesser. Je le payai de belles paroles,
» j'alléguai l'esprit du siècle, les soins de la

» guerre, et lui promis de m'occuper de l'af-
» faire de saint Bonaventure dès que l'irrévé-
» rence publique serait moins prononcée.
» — Cher parent, vous comblez mes vœux;
» permettez que je vous embrasse. Vous épou-
» sez les intérêts du ciel, vous réussirez dans
» vos entreprises, je vous le prédis. Je suis
» vieux, peut-être ne verrai-je pas l'exécu-
» tion de vos promesses, mais j'y compte, je
» mourrai content. — Il me donna sa béné-
» diction; je lui souhaitai le bon soir, et cher-
» chai à dormir. Je ne le pus. L'aventure
» était si plaisante, je trouvais la fantaisie si
» singulière au temps où nous étions, que
» j'avais à peine clos la paupière lorsque Ber-
» thier se présenta. Les autres généraux sur-
» vinrent; mon état major était réuni, je ra-
» contai l'entretien. Les sollicitations du bon
» vieillard, ses vœux, son ambition, sa ma-
» nière d'expliquer nos victoires mirent tout
» le monde en gaîté. On rit, on s'amusa, on
» se récria sur le chanoine, sur le saint qui
» combattait, s'escrimait pour nous. Si le bon-
» homme nous eût entendus! s'il eût su
» comme j'étais dévot!

» Nous allions nous mettre en route, je dé-

» sirais lui laisser un souvenir, un témoi-
» gnage de satisfaction pour l'accueil qu'il
» nous avait fait : mais quoi? qu'offrir hors
» la légende? Je me creusais inutilement la
» tête, je ne trouvais rien, lorsqu'il me re-
» vint tout à coup que je pouvais disposer
» d'une croix de Saint-Étienne. Je dictai
» quelques mots à Berthier; l'estafette partit;
» nous fûmes embrassés, bénis par le bon
» vieillard, qui reçut quelques jours après la
» décoration. Nous nous acheminâmes sur Li-
» vourne; ce fut une autre scène. La place
» avait pour gouverneur un homme dont j'ai
» pu apprécier le caractère depuis ma chute.
» Je n'avais au fond que peu de chose à en
» craindre alors; mais on ne m'en avait pas
» dit du bien; mes troupes étaient exténuées,
» le temps était précieux. Je ne voulus pas
» m'exposer à de vaines chicanes; je le man-
» dai; je l'accablai de reproches, je m'en dé-
» barrassai. J'allai trop loin, cependant; je
» dépassai le but; je ne me proposais que de
» l'éloigner, je le maltraitai; j'avais tort. Je
» pus m'en assurer depuis. *Spannocchi* était
» plein de noblesse et de loyauté. J'en fis
» l'expérience à l'île d'Elbe.

» L'aventure de Sanminiato fut bientôt effacée par les affaires; j'en avais trop pour m'amuser à la légende. Mais le pape avait du temps de reste; il couronnait le petit-neveu, il n'eût pas été fâché de canoniser l'aïeul. Il m'en parla, me répéta l'homélie du chanoine. Les rangs du ciel m'occupaient moins que ceux de la terre. Je fis la sourde oreille, et laissai au consistoire le soin de ses promotions. »

13 *octobre.*

9 h. A. M. — Même état. — Bain. — Exercice accoutumé.

Sir Hudson ne dormait plus. Ses soldats accouraient, se prosternaient dès qu'ils voyaient nos prêtres. Tout était séduit, acheté, l'Angleterre était perdue. Il avait beau redoubler de vigilance, réprimander, punir; la piété l'emportait sur la crainte, l'eau bénite sur les coups. Ses Irlandais n'avaient pas aperçu la soutane qu'ils tombaient à terre, baisaient les mains, les pieds des missionnaires, et imploraient leurs bénédictions. Le gouverneur, vaincu par l'obstination de la troupe, s'en prit aux abbés, et les surveilla d'autant mieux. L'empereur ne voyait pas l'impor-

tance que pouvait avoir cet échange d'agnus et de génuflexions; il fut blessé de la manière dont on circonvenait les missionnaires. « Je ne souffrirai pas, me dit-» il en riant, que cet hérétique humilie la » thiare. Le pape, le consistoire, ne me par-» donneraient pas si je tolérais ces insultes. » Appelez les apôtres. » Buonavita vint et reçut l'injonction de ne jamais dépasser les limites. « Qu'on dise après cela que je ne veille pas à faire respecter l'église. »

14 *octobre.*

10 h. A. M. — La journée d'hier n'a pas été mauvaise, non plus qu'une partie de la nuit. — Bain. — Exercice.

L'empereur était un peu affaissé; il rentre au bout de quelques tours, se met à table, déjeune, passe dans son appartement et me dit : « Je suis mal à l'aise; je voudrais dormir, » lire, faire je ne sais quoi. Sonnez Marchand, » qu'il me donne des livres, ferme les fe-» nêtres. Je me mets au lit, je verrai tout à » l'heure si je suis mieux. Mais voilà Racine; » docteur, vous êtes sur la scène; allons, » j'écoute. *Andromaque*. C'est la pièce des

» pères malheureux. — Sire, si c'était Mé-
» tastase ! — L'accent, voulez-vous dire ? La
» poésie couvrira vos inflexions italiennes ;
» commencez. »

J'hésitais, il prit l'ouvrage, en lut quelques vers, et le laissa presque aussitôt échapper de ses mains. Il était tombé sur ces vers fameux :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie ;
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il était attendri, ému, il se couvrit la tête. « Docteur, me dit-il, je suis trop affecté, » laissez-moi. » Je me retirai ; il se calma, dormit quelques instans et me fit appeler. Le sommeil avait dissipé le malaise ; il était moins sombre, moins agité ; il se disposait à se faire la barbe ; je savais combien cette cérémonie était curieuse, je restai. Il était en chemise, nue tête, avait deux valets de chambre à côté de lui. L'un tenait la glace, un essuie-main, l'autre le reste du nécessaire. L'empereur se savonna la moitié de la figure, rendit le pinceau, s'essuya les mains,

» fait du bien aux gencives ne nuit point à » l'estomac. Chose singulière! continua-t-il, » je n'ai jamais pu me servir que d'eau froide » pour me rincer la bouche. L'eau tiède me » donne une toux convulsive, l'eau chaude » me fait vomir. Je ne suis pas du reste en » état de me gargariser sans courir le risque » d'étouffer ou d'avaler le gargarisme, fût-il » même vénéneux. » J'observai en effet que par suite d'un mouvement d'ascension que lui imprimait l'épiglotte, une partie du liquide tombait par l'embouchure de la glotte dans le larynx; de là la toux, les efforts, le vomissement.

Pendant que je m'entretenais avec l'empereur, Marchand avait préparé dans la seconde pièce son éponge, son lavabo et ses habits. Il y passa; le visage, la tête furent lavés, essuyés, et la flanelle jetée au loin. « Vous le » voyez, docteur; beau bras, seins arrondis, » peau blanche, douce, pas un poil, excepté » pourtant.... Plus d'une belle dame ferait » trophée de cette poitrine; qu'en dites-vous? » Et ma main! combien d'élégantes en seraient » jalouses! » Il se brossait, détaillait les charmes, les défauts cachés de quelques Euro-

péennes, s'interrompait, excitait son valet de chambre, reprenait, discontinuait, reprenait encore : « Madame ...... était vive, sémil-
» lante.... Ferme, coquin.... et désirait beau-
» coup avoir un enfant *de la race des héros*....
» Allons donc, comme sur un âne.... Elle
» vint un jour.... Mais ce coquin ne brosse
» pas.... Je vous raconterai cela une autre
» fois, docteur. Laissez que je tienne compte
» à ses épaules des ménagemens qu'il a pour
» les miennes. » Il lui secoua légèrement les oreilles, lui donna quelques taloches ; « Voyons
» maintenant ce qu'a produit la correction ;
» l'eau de Cologne ! » Il s'en fit verser sur les mains, s'en lava la moitié du corps, endossa sa flanelle, ses bas de soie et sa culotte de casimir blanc, les souliers à boucles d'or, une cravate noire, un gilet blanc, le grand cordon de la légion-d'honneur qu'il portait constamment lorsqu'il n'était pas en négligé ; un habit de drap vert à collet battant, et le chapeau à trois cornes, complétèrent sa toilette. « Docteur, le reste de la journée est à nous ;
» plus de travail, plus de lecture. Dès que je
» suis en costume, je reçois ou je me pro-
» mène, je ne pense plus à rien. »

*15 octobre.*

9 h. ¼ A. M. — L'empereur a peu dormi. La douleur au foie est devenue plus vive. — Bain.

J'avais vu madame Bertrand la veille; elle souffrait plus qu'à l'ordinaire. Napoléon était inquiet; il craignait que l'affection ne finît par devenir dangereuse. — « Votre malade » va-t-elle mieux? La douleur se calme-t- » elle? — Non, sire; les forces s'usent; ma- » dame la maréchale est en proie à toute la » malignité de la latitude. — Vous craignez » pour ses jours? — Ce n'est pas cela, mais » les organes se fatiguent, et ce funeste cli- » mat ne suspend pas son action. — Sans » doute la situation est affreuse; nous, nous » sommes rompus à la peine, nous la suppor- » tons; mais une femme! Privée tout à coup » de tout ce qui rend la vie aimable, trans- » portée sur un rocher sauvage, combien elle » est plus à plaindre! Qu'il faut de résigna- » tion! Madame Bertrand se lève tard, sa posi- » tion maladive la retient au lit; elle ne peut » assister à la messe, peut-être cependant » qu'elle serait bien aise de l'entendre? Je

» n'ai pas réfléchi qu'elle était souffrante, je » n'ai vu que l'âge du bon abbé quand j'ai » fixé l'heure de la cérémonie. Dites-lui que » je donne ordre à Vignali d'aller officier » chez elle, qu'elle lui fasse désormais con- » naître le moment qui lui convient; ce prê- » tre est à sa disposition. Il peut prendre » exemple sur nous, faire un autel mobile, » se servir du nôtre, et s'établir dans une » pièce de l'habitation du grand-maréchal. » Ira qui voudra à cette messe, si la comtesse » le trouve bon; quant à la mienne, je per- » siste à n'y admettre que ceux que j'y aurai » invités. A propos, les abbés font travailler » les enfans? Le petit Arthur lit-il? com- » mence-t-il à épeler, du moins? — Je l'i- » magine, sire; les prêtres paraissent s'en » occuper beaucoup. »

16 *octobre.*

8 h. $\frac{3}{4}$ A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. La douleur qu'il éprouve au foie est devenue supportable. — Bain.

L'empereur était à son bureau. Il avait autour de lui des règles, des compas, et roulait dans ses mains un crayon, instrument qui lui

servait pour écrire, car il n'employait ordinairement ni encre, ni plume à cet usage. J'apercevais des plans, des tracés, des formules algébriques; mais Napoléon sifflait : cette circonstance annonçait un orage.—Je ne disais mot: nous devinions tous à sa manière d'être au travail les sensations qui l'agitaient. Si l'application était sérieuse, c'est qu'il était souffrant et le sujet ardu; était-elle légère, enjouée, chantante; entendions-nous fredonner quelques couplets, quelque air italien bien gai : les maux, les souvenirs avaient fait halte; il avait oublié, il ne songeait plus, c'était toute l'amabilité de son caractère. S'il faisait, au contraire, résonner l'air dans ses lèvres, c'est qu'il était contrarié, mécontent, de mauvaise humeur, et qu'il n'attendait qu'un mot, une occasion pour éclater. Malheur à qui se présentait alors! il essuyait la bourrasque, et je n'aimais pas qu'elle tombât sur moi. J'allais l'avoir cependant. Mais Napoléon agitait une tabatière oblongue, je saisis la circonstance, je lâchai un mot sur l'inconvénient du tabac. — « Bon!
» de l'importance médicale! Comme si j'en
» usais! Je ne quitte jamais cette tabatière,
» monsieur le docteur, à cause des médaillons

» dont elle est enchâssée (c'étaient ceux d'A-
» lexandre, César, Mithridate, etc.). Quant au
» tabac, je suis des semaines sans en prendre,
» je me borne à en respirer l'odeur. »

Il se jeta sur son sopha, ouvrit au hasard le second volume de sa correspondance inédite, parut frappé, se radoucit, et lut :

« *Au général Kléber.*

» 13 vendémiaire an VII.

» Je crains que nous ne soyons un peu
» brouillés ; vous seriez injuste si vous dou-
» tiez de la peine que j'en éprouverais.

» Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lors-
» qu'il y en a, passent dans six heures ; de
» mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés
» dans trois. L'estime que j'ai pour vous est
» au moins égale à celle que vous m'avez té-
» moignée quelquefois. »

« Qu'en dites-vous, docteur, Kléber devait-
» il oublier quelques discussions que nous
» avions eues au sujet de l'administration
» d'Alexandrie ? — Je le pense, sire. — Il était
» aussi endurant qu'un médecin dont on dis-
» cute les ordonnances. Vous allez voir com-
» ment il avait répondu à mes reproches.

« *Au général Bonaparte.*

» Vous avez oublié, citoyen général, lors-
» que vous avez écrit, que vous teniez en
» main le burin de l'histoire, et que vous
» écriviez à Kleber. Je ne présume pas néan-
» moins que vous ayez eu la moindre arrière-
» pensée, on ne vous croirait pas. »

« On ne vous croirait pas! Voyez-vous la
» noble assurance, la fierté d'un brave! Non
» certes, on ne m'eût pas cru, et j'eusse été
» désespéré qu'on le fit. Je me plaignais de
» défaut d'économie; je n'imputais pas de
» malversations; mais tel était Kléber, ar-
» dent, impétueux, d'impression facile. L'in-
» trigue en a profité. »

*17 octobre.*

9 h. A. M. — Même état. — Bain.

L'empereur est revenu sur son abdication, et s'est fort étendu sur les intrignes, les illusions de cette époque. Je m'étonnais que des hommes vieillis dans les affaires, que Sébastiani, que Lafayette, eussent été les dupes de Fouché, qu'ils eussent confondu les époques, et se fussent imaginé que les alliés accordas-

sent à la défaite ce que cinq ans de victoires avaient peine à en obtenir. « Sans doute, me » dit Napoléon ; la députation était ridicule et » la bonhomie sans égale ; mais, comme le di- » saient les Viennois à l'occasion des prison- » niers d'Olmutz, Lafayette laisse deux filles » qui protégeront sa mémoire, la déclaration » des droits et l'institution de la garde natio- » nale. »

18 *octobre.*

9 h. A. M. — Violente douleur au foie pendant la nuit. Le palais, les gencives, sont attaqués d'une irritation fluxionnaire. Je prescris les remèdes convenables. — Bain.

19 *idem.*

9 h. A. M. — L'empereur se trouve mieux. — Bain. — Napoléon sommeille ou lit.

20 *idem.*

9 h. ¼ A. M. — Même état. — Bain. — Humeur sombre. Application continuelle.

21 *idem.*

9 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain. Napoléon se promène. L'exercice lui rend

des forces, de la gaieté. J'étais debout, il vient à moi, m'adosse au mur, la main levée : — « Grand coquin de *dottoraccio!* vous » me droguez. Que dites-vous de ma poitrine? » Allons, que pensez-vous de mes poumons? » Vous qui connaissez le corps humain, dites, » mourrai-je pulmonique? Que décide Gal» lien? — Qu'avec une voix comme la vôtre » on n'a rien à craindre de la pulmonie. — » Oui, mais ce foie? — » Son ton, son attitude, étaient changés; il tenait la main sur l'hypocondre droite. « C'est là qu'est le mal; » c'est le défaut de la cuirasse, le climat l'a » saisi; n'y pensons plus, l'Angleterre va re» cueillir sa honte. »

*22 octobre.*

9 h. A. M. — Douleur au foie plus vive. Elle s'étend sur tout le côté droit et se prolonge jusqu'à l'épaule. — Bain.

L'empereur se sentait un peu soulagé; il reprit sa correspondance :

« Alexandrie, 17 brumaire an VII.

» Mon cher général. » « Qui? » Il cherchait la souscription; « Marmont! ah! oui... » « Il est » plus que probable que les Anglais ont ra-

» massé les bâtimens qui sont devant Alexan-
» drie, les ont forcés de venir ici, et, à
» l'aide d'une fausse déclaration de guerre,
» les ont complétement trompés. Hassan-Bey
» paraît être tellement leur dupe qu'il serait
» impossible de lui persuader que nous som-
» mes en bonne harmonie avec la Porte....»
« L'incrédule! voyez donc!» « Le citoyen Bru-
» cevich a lu avec la plus grande attention le
» manifeste de la Porte. Il est bien conçu à
» la manière ordinaire et d'un style orien-
» tal; mais il faut être Turc pour se prendre
» à un pareil piége.... » « Quelle sagacité! »

« Ibrahim-Aga a causé avec Hassan-Bey; il
» l'a jugé dupe des Anglais; cependant il pa-
» raît avoir des craintes sur les dispositions
» de la Porte à notre égard. Je ne sais ce qui
» en est; mais tout ce qui se passe ici a le ca-
» ractère de la fourberie et du mensonge....»
« A quoi bon! Manscourt est déplacé. »

« Il me semble que les Anglais ont fait ap-
» procher de force et à l'aide du mensonge la
» corvette turque du port, l'ont fait tirer sur
» nous afin de nous engager à lui répondre,
» et de prouver par-là à ces Turcs que nous
» étions leurs ennemis. S'il en est ainsi, c'est

» un machiavélisme qui a bien l'empreinte » du caractère anglais...» « Et des manœuvres » de Brienne. Ce Marmont ambitionnait » beaucoup le gouvernement d'Alexandrie. » Manscourt fut desservi, noirci, remplacé. » Je ne me doutais pas que j'étais dupe; que » c'était une affaire concertée avec Menou. » Vous étiez à Florence, lorsque cet Osmanlis » y fut envoyé comme gouverneur; l'avez-» vous connu?—Oui, sire.—Quelle opinion » avait-on de lui?— Celle que donnent le » scandale et la mollesse. — Quelle vie me-» nait donc ce vieil original? — Sans cesse » entouré de courtisanes, il en avait installé » une au palais. Elle présidait aux fêtes, aux » soirées du gouverneur qui la conduisait par-» tout; c'était une saturnale qui ne finissait » pas.—Voilà bien le fidèle Abdala! Mais dès » qu'il fut rappelé? — Tout cessa; les courti-» sanes disparurent, la princesse Élisa fit rem-» placer les meubles qu'elles avaient souillés; » il ne fut plus question de Menou que parmi » ses créanciers. — Il en avait un essaim? — » Beaucoup.—Je le reconnais là; voluptueux, » prodigue, de la morale à pleine bouche; » il dépensait toujours le double de ce qu'il

» avait. Combien de fois j'ai payé ses dettes! » Les Florentins savaient-ils qu'il se fût fait » musulman? — On le disait, sire, de lui, » de vous, de toute l'armée. — Ah! Menou » à la bonne heure! mais moi! mon état ma» jor! nous n'avions pas de temps à perdre » aux ablutions. Lorsque j'entrai au Caire, » les Turcs, qui mesuraient ma taille au bruit » de nos victoires, se figuraient que j'avais au » moins six pieds. Je fus bien déchu lorsqu'ils » me virent. J'étais moins haut, moins cor» poré qu'un de leurs mameloucks, je ne pou» vais commander une armée. Les imans » poussaient le peuple à la révolte. Il fallut » opposer les manœuvres aux manœuvres, » je jouai le rôle d'inspiré. »

Il poussait, chassait les feuillets; il rencontra enfin et se mit à lire : « Chérifs, ulémas, » orateurs des mosquées, faites bien connaî» tre au peuple que ceux qui de gaieté de » cœur se déclareraient mes ennemis, n'au» ront de repos dans ce monde ni dans l'autre. » Y aurait-il un homme assez aveugle pour » ne pas voir que le destin lui-même dirige » toutes mes opérations? Y aurait-il quel» qu'un d'assez incrédule pour révoquer en

» doute que tout, dans ce vaste univers, est
» soumis à l'empire du destin !

» Faites connaître au peuple que, depuis
» que le monde est monde, il était écrit qu'a-
» près avoir détruit tous les ennemis de l'is-
» lamisme, fait abattre les croix, je viendrais
» du fond de l'occident remplir la tâche qui
» m'a été imposée. Faites voir au peuple que
» dans le saint livre du Coran, dans plus de
» vingt passages, ce qui arrive est prévu, et
» ce qui arrivera également expliqué....

» Je pourrais demander compte à chacun de
» vous des sentimens les plus secrets du cœur,
» car je sais tout, même ce que vous n'avez
» dit à personne; mais un jour viendra que
» tout le monde verra avec évidence que je
» suis conduit par des ordres supérieurs, et
» que tous les efforts humains ne peuvent
» rien contre moi. »

« L'artillerie du Mokatan, le tonnerre qui
» se fit inopinément entendre, les pierreries
» de Malte que je distribuai aux plus influens,
» mon assurance, mon langage, déconcertè-
» rent l'insurrection. Je fus un ami du pro-
» phète, un inspiré, un envoyé de Dieu ; tous
» les cheicks étaient à moi. Ils m'embarras-

» sèrent néanmoins; ils me proposaient de » proclamer l'islamisme et de prendre le tur- » ban. — Nous verrons. — Vous auriez cent » mille hommes! — J'y penserai. — Toute » l'Arabie se rangerait sous vos drapeaux. — » Mais l'abstinence? Nous sommes de l'Occi- » dent; nous péririons si nous ne buvions pas » de vin. — L'usage peut s'en tolérer. — Et » la circoncision! — N'est pas non plus indis- » pensable? » — J'étais forcé dans tous mes » retranchemens. Je ne savais plus que dire, à » quel obstacle me rattacher, je m'avisai d'une » défaite. — Puisqu'il en est ainsi, nous sommes » tous musulmans, leur dis-je. Mais la cérémo- » nie doit être grande, solennelle, marquée » par des actes de piété. Je donne ordre qu'on » élève une mosquée plus belle que Sainte- » Sophie; elle sera inaugurée pour notre con- » version. — Les imans satisfaits consentirent à » ce qu'ils avaient jusque là refusé avec ob- » stination. Ils adressèrent pour moi des » vœux au prophète; je fus respecté, obéi » du peuple; je fis tout ce que je voulus. Je » tirai parti de la stupidité musulmane, je » m'en amusai; mais je ne fis aucune profes- » sion, et ne parus jamais pour prier dans

» les mosquées. Sans les circonstances impé-
» rieuses qui m'appelèrent en France, les af-
» faires d'Égypte eussent pris une autre tour-
» nure. Elles n'eussent pas eu l'issue déplo-
» rable qu'elles ont eue, si Kléber ne fût pas
» tombé sous le poignard d'un assassin. Il
» ne fallait qu'une intelligence médiocre pour
» jeter à la mer les Anglais d'Aboukir, bat-
» tre les Turcs s'ils sortaient du désert, et
» aller recevoir à composition les Cipayes qui
» descendaient la Haute-Égypte. Mais Menou
» était d'une nullité qui ne pouvait se pré-
» voir; il perdit tout. »

23 *octobre.*

8 h. ½ A. M. — L'empereur se trouve mieux. — Bain.

Napoléon fait appeler les enfans du grand-maréchal. Il joue, il folâtre avec eux, et les excite lui-même au tapage. Le petit Arthur se prend de mauvaise humeur, et grumelle entre ses dents. — « Que dis-tu, coquin? » Voyons! Quoi? Qu'as-tu? — » Et l'empereur le faisait sauter, rire malgré lui. — « Ce » petit drôle-là, me dit-il en le quittant, est » aussi entier que je l'étais à son âge; mais

» les emportemens auxquels je m'abandon-
» nais souvent étaient mieux motivés. Je vous
» en fais juge. J'avais cinq à six ans. On m'a-
» vait mis dans une pension de petites demoi-
» selles, dont la maîtresse était de la connais-
» sance de ma famille. J'étais joli, j'étais seul,
» chacune me caressait. Mais j'avais toujours
» mes bas sur mes souliers, et, dans nos pro-
» menades, je ne lâchais pas la main d'une
» charmante enfant qui fut l'occasion de bien
» des rixes. Mes espiègles de camarades, jaloux
» de ma Giacominetta, assemblèrent les deux
» circonstances dont je parle, et les mirent
» en chanson. Je ne paraissais pas dans la rue
» qu'ils ne m'escortassent en fredonnant :
» *Napoleone di mezza calzetta fa l'amore a*
» *Giacominetta*. Je ne pouvais supporter
» d'être le jouet de cette cohue. Bâtons, cail-
» loux, je saisissais tout ce qui se présentait
» sous ma main, et m'élançais en aveugle au
» milieu de la mêlée. Heureusement qu'il se
» trouvait toujours quelqu'un pour mettre
» le holà et me tirer d'affaire; mais le nombre
» ne m'arrêtait pas : je ne comptais jamais. »

Les enfans se retirèrent; la conversation devint sérieuse et tomba peu à peu sur les

événemens qui suivirent le retour d'Égypte. Il entra dans une foule de détails, de particularités au sujet de la bataille de Marengo, et fit une relation de cette journée telle à peu près que je la connaissais déjà.

« L'armée de réserve réunie à Dijon me » donnait les moyens de passer rapidement » en Allemagne ou en Italie selon que le » cas l'exigerait. La saison m'a un peu » favorisé. Les moines du Saint-Bernard » m'ont assuré que la neige a disparu cette » année vingt jours plus tôt que de coutume. » Ils ont très-bien reçu notre armée, un peu » fatiguée par le passage des Alpes. Je les » avais fait prévenir de notre arrivée en leur » envoyant de l'argent; ils nous fournirent » des provisions et de très-bon vin. Les moi» nes du Saint-Bernard sont un ordre infini» ment respectable; c'est une de ces institu» tions que les gouvernemens ne doivent ja» mais détruire, mais qu'ils doivent protéger, » encourager par tous les moyens en leur » pouvoir.

» J'arrivai en Italie; je me trouvai immédia» tement sur les derrières de l'ennemi, et maî» tre de ses magasins et de ses équipages; j'a-

» vais obtenu de grands avantages; une fois » arrivé à Stradella, on pouvait regarder la » campagne comme finie. Si Gênes avait tenu, » je restais ferme dans mon camp retranché » de Stradella, l'une des plus fortes positions » de l'Italie. J'avais sur le Pô cinq ponts qui » rendaient faciles mes communications avec » les divisions Chabran, Lapoype, Turreau et » Moncey. Je pouvais les appeler à mon se- » cours si j'étais attaqué, ou les aider si l'en- » nemi les inquiétait. M. de Mélas était » obligé, pour rétablir ses communications, » de venir m'offrir la bataille sur un terrain » que j'avais choisi moi-même. C'était une » plaine coupée de bois, très-favorable à mon » infanterie, mais où sa cavalerie ne pouvait » rien faire. J'avais toutes mes troupes à ma » disposition.

» La prise de Gênes changea entièrement » la face des choses; dès lors l'ennemi eut » une retraite assurée et des positions très- » avantageuses. Il pouvait se retirer à Gênes » et s'y défendre en tirant ses provisions de » la mer, ou garnir de batteries les hauteurs » de Babbio, et entrer, malgré tous mes ef- » forts, dans Plaisance, reprendre Mantoue

» et Peschiera, se mettre en communication
» avec l'Autriche, et me réduire à faire
» une guerre ordinaire. Tout mon plan de
» campagne était déjoué. Un moyen vint
» s'offrir à mon esprit, je le risquai. Je
» partis de Milan et fis trente-deux lieues en
» sept heures. Je commandai la bataille de
» Montebello; nous la gagnâmes, et cette vic-
» toire fut cause que l'ennemi évacua Gênes.
» Toutefois cette victoire affaiblit mon ar-
» mée. Je fus obligé de prendre dans les di-
» visions qui se tenaient de l'autre côté du Pô,
» pour fermer l'entrée des états de Milan.
» Elles n'étaient pas, à la vérité, à plus de
» trois lieues de moi; mais il leur fallait trois
» jours pour me joindre en ce qu'elles étaient
» obligées de passer par Plaisance ou par Stra-
» della. J'avais encore contre moi une autre
» circonstance : le pays entre Montebello et
» Alexandrie n'est qu'une immense plaine qui
» était très-favorable à la cavalerie alleman-
» de. Je résolus cependant de tenter une escar-
» mouche; j'étais dans une situation extraor-
» dinaire, et je risquais peu pour gagner beau-
» coup. Battu, je me retirais dans mon camp
» retranché à Stradella, je passais le Pô

» sur mes cinq ponts protégés par mes batte-
» ries, sans que l'armée ennemie fût en état
» de s'y opposer; je réunissais ma première
» division aux corps de Moncey, Lecchy et
» Turreau; je laissais franchir le Pô à un des
» corps de Mélas (et c'est tout ce qu'il de-
» mandait); alors, supérieur en nombre, je
» pouvais l'attaquer avec toutes mes forces.
» Vainqueur, j'obtenais les mêmes résultats.
» Son armée, bloquée entre nous et la ri-
» vière, était forcée de mettre bas les armes
» et de rendre tous ses forts. Si j'eusse été
» battu, ce que je crois qui eût été impossi-
» ble, j'engageais une guerre régulière, et
» j'appelais la Suisse à mon secours.

» Déterminé à livrer bataille, je me fis
» rendre compte de l'effectif de mon armée.
» J'avais en tout vingt-six mille hommes;
» M. de Mélas en avait quarante, dont dix-
» huit mille de cavalerie. A deux heures du
» matin, on vint m'annoncer que l'ennemi
» était tombé sur notre avant-garde, et que
» nos troupes cédaient. Le Français n'aime
» pas à être attaqué; nos troupes se repliaient
» un peu en désordre; l'ennemi nous avait
» déjà fait quelques prisonniers, et nous

» avions perdu dans notre retraite une lieue » et demie de terrain.

» Les généraux de l'avant-garde, Lasnes, » Murat et Berthier, m'envoyaient ordon- » nances sur ordonnances; ils me disaient » que leurs troupes étaient en fuite et qu'ils » ne pouvaient les arrêter. Ils me deman- » daient des renforts et me priaient de me » mettre en marche avec ma réserve. Je ré- » pondais à tous : « Tenez tant que vous » pourrez; si vous ne le pouvez pas, battez » en retraite. » Je voyais que les Autrichiens » n'avaient pas employé leur réserve; et, en » pareil cas, le grand point est de tâcher que » l'ennemi emploie toutes ses forces, tout en » ménageant les nôtres, et de l'engager à nous » attaquer sur les flancs tant qu'il ne s'aper- » çoit pas de sa méprise; car la difficulté est » de le forcer à employer sa réserve. L'enne- » mi avait quarante-quatre mille hommes » contre vingt mille au plus; encore ces vingt » mille étaient-ils en déroute. Il ne restait » donc à Mélas qu'à profiter de son avantage. » Je me portai en avant de la première légion » dans un uniforme élégant; j'attaquai moi- » même avec une demi-brigade, je fis plier

» les Autrichiens et rompis leurs rangs; Mé-
» las, me voyant à la tête de mon armée
» et ses légions enfoncées, crut que j'étais
» arrivé avec ma réserve pour contenir
» les troupes en retraite; il s'avança avec
» toute la sienne, qui se composait de six
» mille grenadiers hongrois, l'élite de son
» infanterie; ce corps remplit la trouée que
» j'avais faite, et nous attaqua à son tour. Je
» cédai alors; et pendant une retraite d'une
» demi-lieue, exposé à leur feu, je ralliai
» toute l'armée et la reformai en bataille.
» Aussitôt que j'eus rejoint ma réserve, forte
» de six mille hommes avec quinze pièces de
» canon, sous les ordres de Desaix, qui était
» alors mon ancre de salut, par une manœuvre
» rapide, je déployai toutes mes forces, je
» formai avec mon armée les deux ailes de
» l'armée de Desaix, et j'opposai à l'ennemi
» six mille hommes de troupes fraîches. Une vi-
» goureuse décharge d'artillerie et une charge
» désespérée à la baïonnette enfoncèrent leur
» ligne et coupèrent les deux ailes; j'ordonnai
» alors à Kellermann d'attaquer avec huit
» cents cavaliers, il s'ébranla et sépara avec
» ces huit cents hommes les six mille gre-

» nadiers hongrois du reste de l'armée » sous les yeux même de la cavalerie autri- » chienne; mais celle-ci était à une de- » mi-lieue; il lui fallait un quart d'heure » pour arriver, et *j'ai remarqué que ce sont » toujours ces quarts d'heure qui décident du » sort des batailles.* Les troupes de Kel- » lermann jetèrent les grenadiers hongrois » sur notre infanterie, ils furent aussi- » tôt faits prisonniers. La cavalerie autri- » chienne arriva; mais notre infanterie était » en ligne, son artillerie en tête. Une dé- » charge épouvantable, une barrière de » baïonnettes, la firent rétrograder; elle se » retira un peu en désordre, je la poursuivis » avec trois régimens qui venaient de me » joindre; elle se déploya; je la poussai, elle » se noya en grande partie en cherchant à » passer le pont de la Bormida, qui est très- » étroit. On pourchassa le reste jusqu'à la » nuit.

» J'appris, après la bataille, de la bouche » de quelques officiers généraux prison- » niers, qu'au milieu même de leurs pre- » miers succès, les Autrichiens n'étaient pas » sans inquiétude; ils avaient un secret pres-

» sentiment de leur défaite. Pendant le com-
» bat, ils questionnaient nos prisonniers et
» leur demandaient : Où est le général Bona-
» parte? — A l'arrière-garde; et ceux qui
» s'étaient déjà battus contre moi en Italie,
» et qui connaissaient mon habitude *de me*
» *réserver pour la fin*, s'écriaient : *Notre tâche*
» *n'est pas encore finie.*

» Ils avouèrent aussi qu'en me voyant sur
» la première ligne, ils avaient complétement
» donné dans le piége, et cru que ma réserve
» était engagée. Dans toutes les batailles il ar-
» rive toujours un moment où les soldats les
» plus braves, après avoir fait les plus grands
» efforts, se sentent disposés à la fuite.
» Cette terreur vient d'un manque de con-
» fiance dans leur courage; il ne faut qu'une
» légère occasion, un prétexte pour leur
» rendre cette confiance; le grand art est de
» le faire naître.

» A Arcole, j'ai gagné la bataille avec vingt-
» cinq cavaliers. Je saisis cet instant de lassi-
» tude dans les deux armées; je m'aperçus
» que les Autrichiens, tout vieux soldats qu'ils
» fussent, n'eussent pas demandé mieux que
» de se trouver dans leur camp, et que nos

» Français, quoique braves, auraient voulu
» être sous leurs tentes. Toutes mes forces
» avaient été engagées, plusieurs fois j'avais
» été obligé de les reformer en bataille; il ne
» me restait plus que vingt-cinq guides; je
» les envoyai sur les flancs de l'ennemi avec
» trois trompettes qui sonnèrent la charge.
» Un cri général se fit entendre dans les rangs
» autrichiens: « *Voilà la cavalerie française!* »
» Et ils se mirent en fuite. Il est vrai qu'il
» faut saisir le moment. Un instant plus tôt
» ou plus tard cette tentative eût été inutile;
» si j'avais envoyé deux mille chevaux, l'in-
» fanterie aurait fait un quart de *conversion;*
» couverte par ses pièces, elle eût fait une
» bonne décharge, et la cavalerie n'aurait pas
» même attaqué. »

« Vous le voyez, deux armées sont deux
» corps qui se rencontrent et s'effraient;
» il y a un moment de terreur panique; il
» faut savoir le saisir. Tout cela n'est que
» l'effet d'un principe mécanique et moral :
» cela n'exige que de l'habitude; quand on a
» assisté à plusieurs affaires, on distingue ce
» moment sans peine : c'est une chose aussi
» facile qu'une addition.

» En entrant pour la première fois en Italie, » j'y avais trouvé un gouvernement, un peu » despotique à la vérité, mais qui administrait » avec douceur. Cette fois tout était changé. Ce » pays était en butte à une réaction furieuse : » on avait emprisonné, condamné, mis à l'a- » mende tous ceux qui avaient joué quelque » rôle parmi nous. J'avais nommé à diffé- » rens emplois de la république cisalpine » des partisans de l'Autriche, parce que » mon système est de paralyser la grande » masse, afin que le pays où je porte la guerre » ne devienne pas un champ clos. Eh bien! » tous ces individus placés par moi ont été » regardés d'un mauvais œil, à cause de la » haine qu'on portait aux révolutionnaires.

» Ajoutez à cela que les Anglais, les Russes » et les Turcs, en méprisant la religion du » pays en proportion du scrupule avec lequel » ils observaient la leur, avaient tout-à-fait » indisposé les Italiens, qui tiennent au culte » extérieur beaucoup plus que nous ne le fai- » sons en France. Les bons allemands per- » daient soixante pour cent, et on était obligé » de les recevoir comme espèce; c'est ce qui » acheva d'aliéner à l'Autriche l'affection des

» Italiens. Ceux-ci étaient enchantés de voir » que nous payions tout en argent comptant. » Voilà les louis français revenus, disaient- » ils : *Ecco i luigi di Francia tornati!* »

» L'église de Notre-Dame de Lorette servait » de caserne à un corps turc; je n'eus pas » beaucoup de peine à ranger les Italiens » de mon côté. Je leur dis : Les Autrichiens » se disent les défenseurs de votre religion, » et ils vous amènent un régiment d'Anglais, » de ces gens qui brûlent le pape une fois » l'an, des légions de Russes hérétiques et » schismatiques depuis le quinzième siècle, » et, pour couronner l'œuvre, des Turcs, » des mahométans, race d'infidèles; tandis » que moi, je suis catholique; j'ai combattu » contre les Turcs, je suis presque un croisé.

» Je donnai à plusieurs prêtres des emplois » dans le gouvernement de la république cis- » alpine; les prêtres italiens sont tolérans; » ils ne forment pas un corps séparé et puis- » sant, comme autrefois le clergé de France; » d'ailleurs, accoutumés à voir le pays en- » vahi deux fois chaque siècle, ils lèvent » la main aussi souvent qu'on le veut; ils font » tous les sermens que vous exigez d'eux : je

» les trouvai enfin tels qu'il me les fallait.
» En Italie, je me suis servi de quelques » prêtres; en Égypte, j'en avais rempli » l'administration. Nous ne savions pas parler la langue du pays; nous avions besoin d'intermédiaires entre nous et le peuple; leur caractère et leurs richesses leur » donnaient une certaine influence; d'ailleurs » ce sont des poltrons qui ne connaissent pas » l'usage des armes et ne savent pas monter à » cheval. »

*24 octobre.*

8 h. A. M. — Fièvre, légère douleur à la tête; l'empereur ne peut dormir. Le mal continue. — Pédiluves. — Lavemens simples.

*25 octobre.*

8 h. A. M. — La nuit a été meilleure; la fièvre s'est terminée par une sueur abondante. L'empereur se trouve mieux.

Il était sur son texte ordinaire. Il me parlait de la Corse, de ses montagnes, des instans de bonheur qu'il y avait passés. Il en vint à Paoli. « C'était un bien grand homme que » Paoli; il m'aimait, je l'aimais; il nous

» chérissait tous. Nous étions à Corté quand
» il prit la funeste résolution de faire passer
» la Corse sous la domination des Anglais. Il
» m'en fit d'abord un mystère; Gentili ne
» m'en parla pas non plus. Quelques mots
» lâchés par méprise me donnèrent l'éveil; je
» récapitulai ce que j'avais vu, entendu; je ne
» doutai plus de leur dessein. Nous étions loin
» de compte; je m'en expliquai plusieurs fois
» d'une manière indirecte. Je commandais
» un corps de gardes nationales; il fallut bien
» me mettre dans la confidence. Ils ne déses-
» péraient pas d'ailleurs de triompher de mes
» idées, de mon antipathie; ils me proposè-
» rent d'agir de concert avec eux. Je n'avais
» garde; je ne respirais que la France, je ne
» voulais pas débuter par la trahir. Mais il
» fallait échapper, gagner du temps; je de-
» mandai à réfléchir. L'amitié de Paoli m'é-
» tait chère; il m'en coûtait de rompre avec
» lui; mais la patrie! C'était mon étoile po-
» laire. Je m'éloignai; je gagnai Bocognano.
» J'y fus atteint par les montagnards, enfer-
» mé, gardé par quarante hommes. La posi-
» tion était critique, je trouvai cependant
» le moyen d'en sortir. Je liai conversa-

» tion avec un bon homme de capitaine,
» qui me comblait d'égards, s'excusait, re-
» grettait d'être obligé d'obéir. Il m'invita
» à prendre l'air, j'acceptai; j'envoyai mon
» domestique se placer à cinq ou six cents pas
» sur la route, et me trouvai tout à coup
» pressé du besoin d'obéir à la nature. Mon
» geôlier le crut, s'éloigna; j'étais sur mon
» cheval qu'il n'avait pas tourné la tête. Il
» cria, beugla, appela aux armes; mais le
» vent m'emportait; j'étais hors d'atteinte
» avant qu'il eût fait feu; j'arrivai à Ajaccio,
» les montagnards étaient sur mes traces;
» je fus contraint de demander un asile à
» l'amitié. Barberi me reçut, me conduisit
» à la côte d'où j'allai à Calvi rejoindre La-
» combe Saint-Michel. J'avais échappé aux
» partis, aux postes, à la police; on n'avait
» pu m'atteindre; Paoli était désolé. Il écri-
» vait, se plaignait, menaçait : nous trahis-
» sions ses intérêts, ceux de notre patrie; mes
» frères et moi nous ne méritions pas les sen-
» timens qu'il nous portait. Nous pouvions
» revenir cependant, il nous tendait les bras;
» mais si nous étions une dernière fois sourds
» à ses conseils, insensibles à ses offres, il ne

» ménagerait plus rien. L'exécution fut aussi
» prompte que la réponse était fière. Il fit
» main basse sur nos troupeaux, pilla, brûla
» nos propriétés, saccagea tout. Nous laissâ-
» mes faire; nous échauffâmes les patriotes;
» nous accourûmes au secours; mais la cita-
» delle était occupée, le feu était roulant,
» nous ne pûmes débarquer. Nous allâmes
» mouiller en face, au nord du golfe. Les in-
» surgés nous suivirent; j'avais eu le temps
» de mettre quelques pièces à terre; je les
» couvris de mitraille. Ils revenaient cepen-
» dant, m'accablaient de reproches, s'indi-
» gnaient qu'un des leurs combattît pour la
» France. Ils étaient montés sur les hauteurs,
» sur les arbres, partout où ils espéraient se
» faire mieux entendre. Je chargeai un coup
» à boulet, j'ajustai et coupai la branche sur
» laquelle un de ces orateurs était perché. Il
» tomba; sa chute égaya la cohue; elle se dis-
» persa, on ne la vit plus. Nous rentrâmes
» à Calvi; nous essayâmes encore quelques
» coups de main qui ne furent pas tous à
» notre désavantage; mais les Anglais avaient
» pris terre, les montagnards inondaient la
» plaine, nous ne pûmes faire tête à l'orage.

» Ma mère gagna Marseille. Elle croyait
» y trouver du patriotisme, un accueil digne
» des sacrifices qu'elle avait faits ; elle y obtint
» à peine sûreté. Tout avait plié ; ma pré-
» sence n'était bonne à rien, je quittai la Corse
» et me rendis à Paris. Les fédérés venaient de
» livrer Toulon ; l'avenir était gros d'événe-
» mens ; je ne désespérai pas d'en voir éclore
» un qui rétablît nos affaires. Elles en avaient
» besoin ; les montagnards les avaient ruinées
» de fond en comble ; elles étaient à jamais
» perdues sans la révolution. Les maux que
» nous avait faits Paoli n'avaient pu me dé-
» tacher : je l'aimais, je le regrettai toujours.
» Il était grand, d'une attitude noble et fière,
» parlait bien, connaissait les Corses, et exer-
» çait sur eux une influence illimitée. Aussi
» habile à saisir l'importance d'une position
» que celle d'une mesure administrative, il
» combattait, gouvernait avec une sagacité,
» un tact que je n'ai vu qu'à lui. Je l'accom-
» pagnais dans ses courses pendant la guerre
» de la liberté. Il m'expliquait, chemin fai-
» sant, les avantages du terrain que nous par-
» courions, la manière d'en tirer parti, celle
» de remédier aux accidens qu'il présentait. Je

» me rappelle qu'un jour nous nous rendions
» au Port-Neuf à la tête d'un détachement
» nombreux. Je lui soumis quelques observa-
» tions sur les idées qu'il avait émises. Il m'é-
» couta avec beaucoup d'attention, et me re-
» gardant fixement dès que j'eus fini : — Oh !
» Napoléon, me dit-il, tu n'es pas de ce siècle,
» tes sentimens sont ceux des hommes de Plu-
» tarque. Courage, tu prendras ton essor. —
» Je le pris en effet ; mais lui-même fut obligé
» de céder à la fortune. Il se réfugia en An-
» gleterre, où il vivait à l'époque des expédi-
» tions d'Italie et d'Égypte. Chacune de mes
» victoires lui donnait le transport ; il célé-
» brait, exaltait mes succès : on eût dit que
» nous étions encore dans l'intimité où nous
» avions vécu. Lorsque je fus promu au consu-
» lat, que je parvins à l'empire, ce fut pis en-
» core. Les fêtes, les dîners se succédaient l'un
» à l'autre. Ce n'étaient que cris d'allégresse
» et de satisfaction. Cet enthousiasme déplut
» au chef de l'état ; Paoli fut mandé. — Vos
» reproches sont justes, lui dit-il, mais Napo-
» léon est un des miens, je l'ai vu croître, je
» lui ai prédit sa fortune ; voulez-vous que je
» déteste sa gloire, que je déshérite mon pays

» de l'honneur qu'il lui fait? — Je portais à » ce grand homme tous les sentimens qu'il » avait pour moi. Je voulais le rappeler, lui » donner une part au pouvoir; mais les affai- » res m'accablaient, le temps manqua, il » mourut. Je n'eus pas la satisfaction de le » rendre témoin de la splendeur qui m'en- » tourait. »

*26 octobre.*

8 h. A. M. — Le mieux continue.

Des bâtimens étaient mouillés dans la rade; quelques passagers avaient pris terre et cherchaient à voir l'empereur. Je les aperçus qui s'avançaient avec Lowe. « Ils viennent de » l'Inde, me dit-il, je voudrais leur faire » quelques questions; mais ce Calabrois m'in- » spire trop de dégoût, je ne les recevrai pas. » Hudson est le paria de Sainte-Hélène; ce » qu'il voit, ce qu'il touche, il corrompt tout. » C'est un mélange d'imbécillité et d'astuce » contre lequel je ne sais quelle sorte d'in- » stinct me met en garde. Je ne les verrai » pas. » Et il se mit à discourir sur l'Inde. Il l'avait mal attaquée; il la travaillait par la Perse; ce n'était pas par-là qu'il fallait aller;

mais les aventuriers qu'il avait lancés dans ces parages avaient pactisé avec les présidences, livré les nababs, il ne voulait plus d'eux. « J'eus quelque temps dessein de faire » passer deux ou trois milliers de chouans sur » la Jumna. Ils le sollicitaient, demandaient » Bourmont pour chef. J'eusse fait sagement » d'y consentir. Le sang français est toujours » bon en face de l'étranger, j'eusse été débar- » rassé de ces vieux habitués de discordes, je » n'en eusse pas sottement traîné à Waterloo; » un grand désastre n'eût pas eu lieu; mais » on obéit à son étoile, on ne lui commande » pas. J'ai montré à la France ce qu'elle pou- » vait, qu'elle l'exécute. »

*27 octobre.*

8 h. ½ A. M. — L'empereur a passé une mauvaise nuit; l'état général de sa santé n'en a cependant pas souffert.

« Eh bien, docteur, comment me trouvez- » vous? suis-je mieux? » Il lisait, me présentait son bras. — « Votre majesté n'est » du moins pas plus mal. — C'est que les » pilules..... » (La boîte était ouverte, il n'en avait pas pris.) — « Elles ont leur effi-

» cacité. — Sans doute. — Elles dégagent les
» humeurs. — Ah! — Elles tiennent le ven-
» tre libre. — Assurément. Elles ont toutes
» les vertus du monde, me dit-il en jetant
» le livre. Que diable, docteur, vous prêchez
» les pilules avec plus d'onction qu'on ne
» parle aujourd'hui de légitimité; en prenez-
» vous vous-même? » Je riais. — « C'est bien,
» je vous entends; à vous la harangue et la
» drogue au malade, n'est-ce pas? Tenez, lais-
» sons vos remèdes; la vie est une forteresse
» où ni vous ni moi ne voyons rien; n'entra-
» vons pas sa défense, ses moyens valent
» mieux que tout l'attirail de vos pharmacies.
» Corvisart en convenait; vos sales prépara-
» tions ne sont bonnes à rien. La médecine
» est un recueil de prescriptions aveugles qui
» tuent le pauvre, réussissent quelquefois
» au riche, et dont les résultats pris en masse
» sont bien plus funestes qu'utiles à l'huma-
» nité. Ne me parlez plus de ces belles choses;
» je ne suis pas un homme à potion. »

Je cherchais à combattre les théories qu'il s'était faites; j'étais sérieux, affecté, j'envisageais toutes les conséquences qu'elles pouvaient avoir. « Vous êtes soucieux, docteur;

» qu'avez-vous? Ai-je saisi le défaut de la cui-» rasse?—Sire, il y a des médicamens éprou-» vés. — Comme ceux que Corvisart donnait » à l'impératrice : des pilules de mie de pain, » qui opéraient cependant merveille. Ma-» rie-Louise ne manquait pas un jour de m'en » vanter les bons effets. Et voilà comme ils » sont tous. — Non, sire. — Ah! l'obstiné. » J'en étais sûr. — Les faits — sont visibles » et les causes cachées. Eh mais, je suis des » vôtres! j'ai exercé. — Vous, sire? — » Moi-même. — Au moins votre majesté ne » prescrivait pas de remèdes. — Comment » donc! et la dignité! y pensez-vous? J'eusse » passé pour un intrus. — Vous les choisis-» siez? Ils n'étaient pas désagréables à pren-» dre. — Quelquefois. En général, cepen-» dant, je ne puisais pas dans les pharmacies. » L'eau, l'air, la propreté formaient le fond » de mon dispensaire. Je m'écartais peu de » ces moyens. Vous riez de ma méthode; soit, » riez à l'aise. Vos confrères en riaient aussi » en Égypte; mais l'expérience fit voir que ma » flanelle et ma brosse valaient mieux que » leurs pilules. Je vous comprends. Enfin, » digne enfant de l'église, vous vous amusez,

» de mes ablutions. Mais nous étions décimés
» par la peste et l'assassinat. Les Arabes mas-
» sacraient mes soldats, les médecins refu-
» saient de les secourir. Je ne pouvais pas les
» abandonner à leur misère ; je cherchai vai-
» nement à réchauffer le courage des gens de
» l'art, ordinairement si dévoués. Je sévis
» contre celui d'entre eux qui s'était montré
» le plus pusillanime ; il fut dégradé, pro-
» mené dans les rues d'Alexandrie avec cet
» écriteau : *Il n'est pas Français, il a peur*
» *de la mort.* Mais l'ignominie de l'un ne ren-
» dait pas l'énergie à l'autre ; le service se
» faisait avec mollesse, les ravages n'arrê-
» taient pas. Je fis quelques avances aux
» scheiks, j'ordonnai de camper à la troupe.
» Tout cessa, tout se calma ; je me trouvai
» bien du parti que j'avais pris. Au reste,
» approuvez, blâmez, je vous livre l'or-
» donnance. »

« *Au général Marmont.*

» Au Caire, 9 pluviôse an VII.

» J'imagine, citoyen général, que vous au-
» rez changé la manière de faire le service

» d'Alexandrie. Vous aurez placé aux différentes batteries et aux forts de petits postes stables et permanens. Ainsi, par exemple, à la hauteur de l'observatoire, à la batterie des bains, vous aurez placé douze à quinze hommes qui ne devront pas en sortir, et que vous tiendrez là sans communication. Ces douze à quinze hommes fourniront le factionnaire nécessaire pour garder le poste. La position de la mer vous dispense d'avoir aujourd'hui une grande surveillance, vous vous trouvez ainsi avoir besoin de fort peu de monde. Pourquoi avez-vous des grenadiers pour faire le service en ville? Je ne conçois rien à l'obstination du commissaire des guerres Michaux à rester dans sa maison, puisque la peste y est. Pourquoi ne va-t-il se camper sur un monticule du côté de la colonne de Pompée?

» Tous vos bataillons sont l'un de l'autre au moins à une demi-lieue. Ne tenez que très-peu de chose dans la ville; et comme c'est le poste le plus dangereux, n'y tenez point de troupes d'élite..... Mettez le bataillon de la soixante-quinzième sous ces arbres où vous avez été long-temps avec la quatrième

» d'infanterie légère. Qu'il se baraque là, en » s'interdisant toute communication avec la » ville et l'Égypte. Mettez le bataillon de la » quatre-vingt-cinquième du côté du Mara- » bou. Vous pourrez facilement l'approvi- » sionner par mer. Quant à la malheureuse » demi-brigade d'infanterie légère, faites-la » mettre nue comme la main ; faites-lui pren- » dre un bon bain de mer; qu'elle se frotte » de la tête aux pieds ; qu'elle lave bien ses » habits, et que l'on veille à ce qu'elle se » tienne propre. Qu'il n'y ait plus de parade ; » qu'on ne monte plus de garde, que chacun » dans son camp. Faites faire une grande fosse » de chaux vive pour y jeter les morts.

» Dès l'instant que dans une maison fran- » çaise il y a la peste, que les individus se » campent ou se baraquent ; mais qu'ils fuient » cette maison avec précaution, et qu'ils soient » mis en réserve en plein champ. Enfin, or- » donnez qu'on se lave les mains, le visage » tous les jours, et qu'on se tienne propre.

» Si vous ne pouvez pas garantir la totalité » des corps où cette maladie s'est déclarée, » garantissez au moins la majorité de votre » garnison. Il me semble que vous n'avez en-

» core pris aucune mesure proportionnée aux » circonstances. » — Il paperassait avec Me» nou ; il écrivait, plaisantait, perdait le » temps, ne s'occupait que du turban et de la » femme de ce vieil imbécile. — Ces mariages » à colin-maillard sont bien chanceux, disait » l'un. — Il m'a réussi, répondait l'autre. — » Madame est-elle jolie ? — Elle est bien aga» çante. — Userez-vous du privilége ? — Non. » L'appétit turc est trop fort. C'est assez d'une, » je n'y puis suffire ; et cent autres sottises de » même espèce. Mais reprenez. « Si je n'avais » pas à Alexandrie des dépôts dont je ne puis » me passer, je vous aurais déjà dit : Partez » avec votre garnison, et allez camper à trois » lieues dans le désert. Je sens que vous ne » pouvez pas le faire. Approchez-en le plus » près que vous pourrez. Pénétrez-vous de » l'esprit des dispositions contenues dans la » présente lettre ; exécutez-les autant que pos» sible, et j'espère que vous vous en trouve» rez bien. »

BONAPARTE.

28 *octobre*.

9 h. A. M. — La douleur au foie s'est fait

vivement sentir pendant la nuit. Elle est à présent supportable.

Je racontais à l'empereur les discussions que j'avais entendues à Florence sur la noblesse de sa famille, et les causes de son émigration. « Elles sont fort simples. Le dernier » de mes aïeux qui habita la Toscane avait les » principes que je professe. Il les défendit » comme moi ; comme moi il en fut victime. » La faction de l'étranger l'emporta ; le parti » national fut défait, proscrit ; Bonaparte alla » chercher un asile à Sarzane, puis en Corse. » Mais les relations de famille ne furent pas » rompues. Ses descendans continuèrent d'ê- » tre en rapport avec la branche qui était éta- » blie à Sanminiato. Ils correspondaient avec » elle, lui adressaient ceux de leurs enfans » qu'ils envoyaient faire leurs études à Pise. » Elle est éteinte aujourd'hui. Le bon chanoine » dont je vous ai quelquefois parlé en était le » dernier rejeton. Il mourut je ne sais plus » quelle année, et me légua sa fortune, que » j'employai dans l'intérêt des malheureux de » la Toscane. Ma noblesse, à moi, date de Mil- » lésimo, de Rivoli, du 18 brumaire, où je » déjouai les trames ourdies contre la nation.

» Celle de ma famille est plus ancienne ; elle » se perd dans la nuit du moyen âge. Il n'y a » que le généalogiste Joseph qui puisse en » assigner l'origine. Je ne sais de combien de » tyrans obcurs il prétend être issu.

» On essaya bien des fois de mettre en jeu » ma vanité gentilhommière; mais l'amorce » était mal choisie; je ne voulus jamais rien » entendre à cet égard. Après la bataille d'Arcole, lorsque j'étais général en chef de l'armée d'Italie, toute la population de Trévise » accourut au-devant de moi. Mes aïeux » avaient tenu le premier rang dans ses murs. » Elle m'en présentait les actes, les parchemins; elle m'offrait la souveraineté qu'ils » avaient perdue. A Bologne, Marescalchi, » Caprara et Aldini, vinrent me présenter » de la part du sénat le livre d'or où se trouvaient inscrits le nom et les armes de ma » famille. Plus tard je fus obligé de m'avancer » jusqu'à Tolentino. Je répugnais à montrer » mes baïonnettes à des prêtres, à guerroyer » avec un saint; mais soixante-quinze mille » Français avaient déjà été assassinés sous son » règne, c'était trop; je résolus d'en finir. » Mes alentours voulaient à tout prix renver-

» ser l'*idole*; mais on était redevenu catholi-
» que en France, il fallait populariser la ré-
» volution, se servir de l'ascendant des prê-
» tres, je négociai. D'ailleurs nous obtenions
» de riches provinces, le port d'Ancône. Il n'y
» avait de là que vingt-quatre heures pour pas-
» ser en Macédoine, c'était un beau résultat.
» Les envoyés du pape se récriaient sur mes
» victoires, sur la rapidité avec laquelle l'Ita-
» lie avait été conquise et les Autrichiens dé-
» faits. J'étais, me dit l'un d'eux, le seul Fran-
» çais qui eût marché sur Rome depuis le con-
» nétable de Bourbon, et ce qu'il y avait de
» plus singulier, c'est que l'histoire de la pre-
» mière expédition avait été écrite par l'un
» des aïeux de celui qui commandait la se-
» conde. L'expédition d'Égypte, le consulat,
» mirent les généalogistes en verve. Il n'y eut
» pas un parchemin qui ne fût compulsé, in-
» terrogé. J'étais allié à l'ancienne maison
» d'Est, à celle d'Angleterre, je ne sais à qui je
» ne tenais pas. Le duc de Feltre mettait une
» sollicitude particulière à ces recherches.
» Une Bonaparte avait été mariée à un Médicis,
» une autre avait donné le jour à Paul V, une
» troisième à je ne sais quel autre personnage.

» Je touchais au sceptre, à la tiare du » côté des femmes, et aux illustrations litté- » raires du côté des hommes. Ceux-ci s'étaient » distingués dans l'histoire, au théâtre, dans » la jurisprudence et la diplomatie. Avez- » vous lu *la Veuve*, ou du moins en avez- » vous ouï parler pendant que vous habitiez » Florence? Je lui répondis que je ne la con- » naissais pas : c'est une vieille pièce, reprit- » il, qui n'est pas sans intérêt, et dont le ma- » nuscrit se trouve à Paris, à la bibliothèque » nationale. L'auteur était un écrivain distin- » gué; il en est beaucoup question dans les » Hommes de lettres de Mazzucheli. C'est lui » qui a créé à l'université de Pise la classe de » jurisprudence, qui dans la suite se rendit si » célèbre. Je reviens aux tentatives qui avaient » pour objet de me faire noble.

» Nous étions en 1810. J'avais cédé aux ou- » vertures que j'avais repoussées en 1805, je » m'étais allié à l'Autriche. L'empereur Fran- » çois, qui tenait plus à l'illustration des par- » chemins qu'à celle de la victoire, fit compul- » ser toutes les archives de l'Italie et de l'Alle- » magne. Il réussit à avoir enfin les docu- » mens qu'il cherchait, m'en fit part, et me

» demanda de ne pas trouver mauvais qu'il
» les publiât. Je m'excusai du mieux qu'il me
» fut possible et refusai. Il insista, m'écrivit,
» m'en parla encore lorsque nous nous trou-
» vâmes à Dresde. Il ne concevait pas ma ré-
» pugnance; car enfin c'était un honneur de
» descendre d'une famille souveraine, et la
» mienne l'était; il en avait les titres, il pou-
» vait les produire. Ces titres-là, lui dis-je,
» sont trop anciens pour moi, je ne compte
» que de Millesimo. — Vous datez de beau-
» coup plus loin. — Non, je ne remonte que
» jusque-là. — Mais !... Il comprit enfin que
» je tenais plus à être le Rodolphe de ma fa-
» mille que le descendant de quelque odieux
» légitime. — Une famille souveraine!.... Il
» faut dire cela à Marie-Louise. Elle en sen-
» tira le prix. Cela lui fera plaisir. Dites-le à
» Marie-Louise. Je le priai de s'acquitter lui-
» même du message, et ne lui dissimulai pas
» le peu de cas que je faisais des choses de
» cette importance. Il en fut blessé. Il avait
» cru me faire une surprise agréable. Sa peine
» et ses soins étaient perdus, je méprisais les
» titres, je ne fus après mes revers qu'un ja-
» cobin. Si je me fusse prêté à ces momeries,

» qui sait? peut-être nous eussions trouvé
» cent mille hommes de moins dans les plai-
» nes de Leipsick. »

29 *octobre.*

7 h. ½. A. M. — Même état.

L'empereur était occupé à se faire les ongles. Les ciseaux, la brosse se succédaient avec rapidité. Il examinait sa main, ne disait mot; les questions se sont tout à coup pressées dans sa bouche. « Qu'est-ce que les on-
» gles? la barbe? l'épiderme? comment se
» forment-ils? quelles sont leurs fonctions,
» leur structure? Vous ne m'avez pas exposé
» cela d'une manière bien nette; reprenez
» vos idées. — Sire, je vous l'ai dit, l'épi-
» derme se divise en deux couches, l'externe
» et l'interne. L'une est mince, transparen-
» te, inaltérable à l'air; l'autre est opaque. La
» première, serrée et ferme dans son tissu,
» se compose de vaisseaux absorbans, fins,
» déliés, qui prennent naissance aux orifices
» inhalans, dont la surface de cette membra-
» ne est couverte. La seconde, qui est placée
» au-dessous, repose sur les papilles et se tend
» sur les intervalles qui les séparent. Elle est

» formée des mêmes vaisseaux, mais ils sont » plus considérables, plus grands, et portent » des nombreux orifices qui tapissent la sur- » face interne. Ces deux couches sont liées » entre elles par une multitude de petits » troncs, de vaisseaux lymphatiques qui vont » de l'une à l'autre, s'implantent et servent » de soudure. Les absorbans, qui constituent » la couche interne de l'épiderme, sont rem- » plis d'une matière qui est noire chez les » uns, opaque chez les autres. C'est elle qui » constitue la différence du nègre au blanc. » Voilà ce que c'est que l'épiderme ; voici son » usage. La nombreuse série des orifices in- » halans des vaisseaux absorbans, qui amon- » celés occupent toute la surface externe de » cette membrane, sont fins, déliés, capil- » laires, et n'admettent que les substances » qui sont à l'état de gaz. Les orifices inha- » lans de la seconde couche, qui sont, com- » me nous l'avons dit, plus forts, plus con- » sidérables, peuvent recevoir les liquides. » Ainsi l'épiderme a pour objet d'absorber les » substances étrangères, de réparer les pertes » que fait le corps humain.

» Les poils, les plumes, les soies, et par

» conséquent la barbe, remplissent les mêmes » fonctions. Implantés dans le tissu cellulaire » graisseux, ils sont entourés de deux gaînes, » dont la seconde renferme de petites follicu- » les sébacées, d'où filtre un liquide onc- » tueux qui les lubréfie et les conserve. Ils » sont d'un tissu plus dense et formé de vais- » seaux capillaires qui absorbent les molécu- » les répandues dans l'air, et les versent dans » la circulation. Les écailles des poissons, les » plumages des oiseaux ne diffèrent à cet » égard qu'en ce que les unes pompent du li- » quide, et que les autres n'admettent que » des fluides aériformes. Les femmes ont plus » de cheveux, nous avons plus de poils, mais » les uns et les autres n'ont pas d'autre objet » que de verser et puiser dans l'air : aussi les » derniers sont-ils d'autant plus abondans et » plus forts que le lieu où ils se trouvent est » plus sujet à la transpiration. Voyez comme » ils sont adaptés à l'usage auquel la nature » les destine. Deux ordres de vaisseaux les » composent. Les uns vont de l'extrémité des » cheveux vers la racine, et n'ont pour objet » que de pomper les fluides aériformes; les » autres courent de la racine à l'extrémité et

» charrient les substances onctueuses que ren-
» ferme la peau. Ils rétablissent l'équilibre
» qu'une foule de causes altère; ils rassem-
» blent ce que la transpiration dissipe; ils
» compensent les pertes, réparent les désor-
» dres. — Ainsi, docteur, les cheveux sont
» des feuilles. — Oui, sire; la comparaison
» est exacte; c'est le même jeu. — Absorber,
» émettre, former des combinaisons nouvel-
» les, c'est la vie. — Oui, sire; l'épiderme,
» les poils, les cheveux n'ont pas d'autres
» usages. — Et nous les taillons! — C'est un
» abus. — Nous nous faisons la barbe! —
» C'est contrarier la nature. — Quoi donc!
» voulez-vous nous mettre en capucins? Et
» mais, docteur, vous m'expliquez comment
» les cheveux sont employés dans les hygro-
» mètres. — Oui, sire; cette propriété est une
» conséquence de la structure. — Les ongles?
» — Sont composés des mêmes vaisseaux que
» l'épiderme, mais ils sont d'un tissu plus
» dense, plus serré que la cuticule dont ils
» forment le prolongement. »

30 *octobre*.

8 h. A. M. — Je savais que l'empereur

allait mieux. Les cousins m'obsédaient, je montai à cheval et m'éloignai.

« Déjà ! me dit Napoléon à mon retour. — » — Oui, sire. Je cherche à me soustraire aux » piqûres. — Et moi aux ravages. Tenez, » voyez comme ces malheureux rats courent » dans ma chambre ; mes cloisons sont dé- » truites, tout est à jour dans ces tristes ca- » banes. Mais vous ne m'avez point dit ce qui » vous avait le plus frappé dans vos courses. » Qu'avez-vous observé ? — Quelques plantes, » des arbustes.—Des escarpemens, des abîmes, » c'est la nature en convulsion. — Ah ! sire, » quand on a doublé le Munder.—Eh bien ?— » La vue s'ouvre, on aperçoit James-Town.— » Le beau point de repos ! quelques cahuttes » que les rochers surplombent. Les monta- » gnes les serrent, elles vont les écraser.—Le » coup d'œil en est plus pittoresque. — Pitto- » resque en effet. Une centaine de caba- » nes de pierre et de boue qui courent dans » le fond d'un ravin, des corps de garde, un » hôpital, une église à l'avenant ; le tableau » est romantique. — Mais Plantation-House ? » — C'est l'Oasis du désert. Elle est ados- » sée à une chaîne de montagnes. Les vents

» du sud-est ne la dessèchent pas. Les plantes, » les arbustes les plus opposés s'y plaisent. Ils » croissent, se développent, étalent une végétation qu'on n'aperçoit pas ailleurs. Elle » est unique dans son espèce comme le Calabrois qui l'habite. Mais l'un ne préjuge pas » plus en faveur de l'île que l'autre au détriment de l'humanité. — Il y a des lieux plus » tristes encore. — Non, il n'y en a pas comme » celui où nous sommes. Point d'ombre, point » de verdure. Nous n'avons que quelques » arbres à gomme, encore sont-ils mutilés; » le vent les a pliés dans le sens de sa direction. Plus de végétation, plus de vie à cette » hauteur ( 2000 pieds ). La magnanimité » britannique avait des motifs pour m'y jucher. — Mais, sire. — Je le sais, quelques légumes échappent; mais on ne peut » conclure d'eux à nous. Ils sont plus forts, » plus vivaces, soumis à moins de chances; » on ne l'ignorait pas. L'homme finit vite où » les plantes s'étiolent; c'est un calcul qui n'a » pas échappé. Ne sait-on pas le temps qu'on » use à Sainte-Hélène? y connaît-on des vieillards? y trouve-t-on beaucoup d'individus » qui atteignent cinquante ans? et parmi

» ceux qui sont frappés des hépatites, com-
» bien meurent, combien survivent? Les
» anxiétés, les souffrances, une longue nul-
» lité morale, voilà le partage des plus heu-
» reux. Comment se rétabliraient-ils? Ils hu-
» ment l'air. Chaque aspiration est un coup
» d'épingle qui concourt à leur trépas. Et
» voilà ce que la noble Angleterre se propo-
» sait dans son guet-apens, la manière neuve
» dont elle consomme l'assassinat. »

31 *octobre.*

L'empereur était agité, inquiet. Je lui conseillais de faire usage de quelques calmans que je lui indiquais. — « Merci, docteur; j'ai » quelque chose de mieux que votre pharma- » cie. Le moment approche, je sens que la » nature vient au secours. » En même temps il se laisse couler sur un siége, saisit sa cuisse gauche, et la déchire avec une espèce de volupté. Les cicatrices s'ouvrent, le sang jaillit. « — Je suis soulagé; je vous l'ai dit, j'ai mes » crises, mes époques. Dès qu'elles arrivent » je suis sauvé. » — Cette espèce de lymphe, qui sortait d'abord avec abondance, cessa bientôt; la plaie se ferma et s'étancha d'elle-même.

— « Vous le voyez, me dit Napoléon, la na-
» ture en fait tous les frais; dès qu'il y a du
» trop plein elle le rejette, et l'équilibre se
» rétablit. » — Ce phénomène singulier excita ma curiosité; j'en recherchai toutes les circonstances, et j'appris qu'il était régulier, périodique, qu'il datait du siége de Toulon. L'empereur, qui n'était alors que colonel, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, aspire la gale dont le mort était couvert. Il se soumet à un traitement; mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font bientôt abandonner. L'éruption rentre, l'humeur s'échappe et prend son cours à travers la blessure. Cette négligence faillit lui devenir fatale. Le virus se développa pendant les campagnes d'Égypte et d'Italie. La poitrine devint douloureuse, la toux continuelle, la respiration pénible. Le premier consul était maigre, pâle, défait, semblait toucher au terme de sa carrière.
« Mes alentours m'obsédaient, ne cessaient
» de me faire des représentations sur mon
» insouciance; mais elle ne nuisait pas à la

» marche des affaires; je laissais dire. À la
» fin cependant, les sollicitations devinrent
» si pressantes, que je consentis à prendre les
» conseils d'un médecin. On me proposa Des-
» genettes. Tout choix m'était bon, j'acceptai;
» mais le parleur me fit une si longue disser-
» tation, me prescrivit tant de remèdes, que
» je restai convaincu que l'adepte était un
» discoureur, et l'art une imposture; je ne
» fis rien. Les obsessions recommencèrent, je
» cédai; on m'amena Corvisart. Il était brus-
» que, impatient, bourru. Je ne lui avais pas
» rendu compte de ma situation, qu'il me dit:
» —Ce que vous avez n'est rien; c'est une érup-
» tion rentrée qu'il faut rappeler à l'extérieur.
» Quelques jours de vésicatoires suffiront.—Il
» m'en appliqua deux sur la poitrine; la toux
» disparut. Je repris de l'embonpoint, de l'é-
» nergie, et fus à même de supporter les plus
» rudes fatigues; la sagacité de Corvisart me
» charma. Je vis qu'il avait pénétré ma struc-
» ture; que c'était le médecin qui me conve-
» nait. Je me l'attachai, et le comblai de biens.
» Il me fit plus tard un cautère au bras gau-
» che; mais la guerre d'Espagne éclata, je le
» laissai fermer, et ne m'en trouvai pas plus

» mal. L'irritation, la démangeaison conti-
» nuèrent à se faire sentir comme à l'ordi-
» naire. Je me fis de nouvelles blessures ; il se
» forma de nouvelles cicatrices. L'humeur eut
» ses écoulemens, et je jouis d'une santé de
» fer. »

La santé de l'empereur était désormais rétablie; il reposait, se baignait, se promenait : c'était le train ordinaire de la vie. Je l'accompagnais fréquemment au jardin. Il m'entretenait de ses campagnes; je lui parlais de la Corse, je le mettais sur la voie des choses qui lui plaisaient. Un jour qu'il s'était beaucoup étendu sur les agitations de ce malheureux pays, il m'exposa les services qu'avait rendus Cervoni, les fournitures d'Aréna, ses exactions, les intrigues auxquelles Moltedo avait pris part. « Mon retour inopiné d'Égypte
» le déconcerta; les prisons étaient pleines,
» les partis en présence, la patience publique
» à bout. L'autorité municipale accusait le
» département; celui-ci les magistrats. Ce n'é-
» tait qu'exaspération et désaccord. Les vents
» nous poussaient loin des côtes de France;
» nous nous réfugiâmes dans les eaux de la

» Corse ; nous atteignîmes Ajaccio ; nous
» mouillâmes dans la rade. Les corps, la po-
» pulation, accourent aussitôt sur le rivage ;
» Chacun veut me voir, demande que je dé-
» barque ; les acclamations croissaient d'heure
» en heure ; les meneurs étaient sur braise.
» Ils se raidirent cependant ; la santé s'assem-
» bla et décida, après une longue discussion,
» que je ne pouvais descendre. — « Témoignez-
» lui, du moins, combien cette mesure vous
» coûte, lui dit Barberi qui la présidait ; al-
» lons féliciter le général sur ses victoires ;
» l'hommage est bien mérité. » — La proposi-
» tion fut accueillie ; on prit un canot, on se
» dirigea sur la *Muiron*. Les matelots tendi-
» rent des cordes ; Barberi monta, les autres
» suivirent. Je fus invité à mettre pied à terre.
» Je ne me doutais pas que le président abu-
» sait de la circonstance ; je croyais l'invita-
» tion unanime, j'acceptai, je débarquai avec
» ma suite. Je fus reçu comme on l'est quel-
» quefois par des compatriotes : ce ne fut
» qu'acclamations.

» Les troupes étaient sous les armes. Les
» malheureux ! Ils n'avaient ni vêtement ni
» chaussure. Je demandai où en était la caisse ;

» mais elle n'avait rien touché depuis sept » mois. Le payeur était en avance; il s'était » obligé pour 40,000 francs qu'il avait répar- » tis dans les corps afin d'assurer la subsi- » stance et d'apaiser les aubergistes, qui re- » fusaient la table aux officiers. Je fus indigné » de cet abandon. Je réunis ce que j'avais de » disponible, je fis aligner la solde : je ne « voulus pas que l'uniforme excitât la pitié. » Le soir il y eut bal, illumination; le pauvre » le disputait au riche. Braves habitans » d'Ajaccio, jamais je n'oublierai leur ac- » cueil.

» L'excellent Barberi m'avait fait passer » des notes, des journaux, je savais où en » étaient l'île et la France, j'avais un aperçu » de l'état des partis. Une gondole devait suivre » ma frégate, quatorze marins choisis la mon- » taient, je pouvais devancer les marcheurs » expédiés à Toulon, échapper aux croisières » anglaises qui avaient pris l'éveil. Le lende- » main je reçus les félicitations des autorités » civiles et militaires. Je donnai des éloges » aux uns, je traitai sévèrement les autres, » j'intimidai le département. Les prisons fu- » rent ouvertes, quelques démissionaires

» remplacés, on respira, on reprit courage.
» En quatre jours l'ordre, la paix, la confiance
» furent rétablis. Les complices de Cittadella
» lui avaient dépêché un aviso pour lui an-
» noncer mon retour. Mais il ne put mettre à
» la voile. Je partis; j'atteignis Fréjus, Gre-
» noble, Auxerre; je n'arrêtai pas que je ne
» fusse à Paris. Je culbutai le directoire, je fis
» le 18 brumaire, je confondis l'étranger, je
» rappelai l'ordre et la victoire, je commen-
» çai le consulat; mais si les vents eussent été
» propices, si la dépêche de Cittadella m'eût
» devancé, j'échouais peut-être, et la France
» était dès lors la proie de l'émigration. »

Napoléon m'avait beaucoup parlé des intrigues qui avaient traversé son règne et fini par amener sa chute. Il les connaissait toutes, savait les meneurs, les complices, les lieux de réunion. « Je les suivais de l'œil dans les
» Cent-Jours; je les voyais qui me quittaient
» pour courir aux conciliabules. J'eusse pu sé-
» vir, j'avais les pièces de conviction dans les
» mains. Elles m'étaient venues d'une ma-
» nière singulière. Un officier supérieur étran-
» ger, que sa position forçait à prêter l'oreille
» à ces complots, fut indigné de voir les hom-

» mes que j'avais faits, conspirer ma perte. Il
» me demanda une audience, me livra les
» plans, et me protesta que, si jamais sa troupe
» se trouvait en ligne, je pouvais compter sur
» lui. Je fus navré, je voulais rendre ces
» malheureux à la poussière; mais la crise ap-
» prochait, il fallait vaincre; je remis ce
» grand acte de justice nationale au moment
» où l'ennemi serait défait. Il ne le fut pas;
» les mesures étaient trop bien prises, je suc-
» combai. Ah! docteur, que de boue était
» groupée autour de moi! mais si la fortune
» n'eût trahi le courage, si nous eussions
» vaincu à Waterloo, tout eût été réparé,
» vengé; la nation eût eu le secret de nos dé-
» faites; j'eusse offert un sacrifice expiatoire
» aux mânes de mes soldats. Qu'ont-ils fait?
» Ils étaient rassasiés de gloire, ils se sont cou-
» verts d'opprobre. Mais à chaque action suffit
» sa peine; qui voudrait être M......? qui
» voudrait être A.......? etc., etc. » Il en
nomma beaucoup, et s'arrêta à S..... « Le
» lâche! il voulut me trahir avec toute la
» bassesse des gens de son espèce. Son marché
» signé, il accourut à Fontainebleau, me parla
» de sa situation, de sa misère; je partageai

» avec lui ce qui restait dans ma cassette ; je
» lui donnai mille écus. Il me quitta avec toute
» l'émotion de la reconnaissance. Quelques
» heures après il était passé aux Autrichiens. »

L'empereur passa des trames de ces derniers temps à celles de son début, et s'étendit beaucoup sur les menées qui avaient entravé ses opérations pendant les campagnes d'Italie. Il raconta comment il les avait déjouées, comment il en avait saisi le nœud, et les lumières que les papiers saisis à Padoue, à Vérone, lui avaient données sur les mouvemens de l'intérieur. Sa correspondance m'avait mis sur la voie ; j'avais une idée générale de toutes ces intrigues, mais je n'en saisissais pas les nuances, plusieurs pièces m'échappaient, les principales. — « Il y en a de vous, d'Au-
» gereau, de Bernadotte. Je vois bien que vous
» aviez pénétré Willot, que vous ne vouliez
» pas « des hommes qui n'aiment la liberté que
» pour arriver aux révolutions ; » que vous
» donniez des ordres pour qu'on « n'accoutu-
» mât pas quelques individus à s'intituler le
» peuple, et à commettre des crimes en son
» nom. » Vous dites dans une de vos dépê-
» ches : « On hait ici, et l'on est prêt à com-

» battre les révolutionnaires quel que soit » leur but. Plus de révolution; c'est l'espoir » le plus cher du soldat : il ne demande pas » la paix qu'il désire intérieurement, parce » qu'il sait que c'est le seul moyen de ne la » pas obtenir, et que ceux qui la craignent » l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive » pas. Le soldat se prépare à de nouvelles ba- » tailles, et s'il jette quelquefois un coup d'œil » sur l'esprit qui anime plusieurs villes de » l'intérieur, son regret est de voir les déser- » teurs accueillis, protégés, et les lois sans » force au moment où il s'agit de décider du » sort du peuple français. » Vous demandez » ailleurs des « officiers qui aient l'habitude du » feu, » vous ne voulez point « de généraux à » retraites savantes. » Vous vous écriez « qu'il » n'y a que la disproportion du nombre qui » puisse vous abattre; que peut-être l'heure du » brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de » Berthier, de... est prête à sonner. » J'en- » tends; j'aperçois la malveillance, l'ineptie, » les mauvais choix, l'abandon. Vous avez » l'œil à tout, vous vous faites comprendre, on » se gardera de se compromettre. Les émigrés » encombrent les charrois, font aller l'es-

» pionnage, mais l'armée est dévouée ; elle
» ne respire que la France et la victoire. Que
» signifie la proclamation d'Augereau? — La-
» quelle? lisez-la moi. »

« Soldats! qu'ai-je appris? quoi! ces armes
» qui dans vos mains ont fait trembler l'Eu-
» rope et triompher la république ; ces armes
» victorieuses que vous aviez consacrées à la
» défense de la cause la plus sainte ; ces ar-
» mes, naguère si redoutables aux ennemis de
» la patrie, vous pourriez aujourd'hui les
» tourner contre son sein ; tremper vos mains
» dans le sang français, et souiller par un fra-
» tricide les lauriers dont vous êtes couron-
» nés! Quel génie malfaisant a pu souffler au
» milieu de vous la discorde? qui l'a fomen-
» tée? qui en a disséminé le poison?

» J'ai vu mon pays menacé au dehors, tra-
» hi au dedans, déchiré par la guerre civile,
» tourmenté par les factions, envahi dans
» les frontières, livré à toutes les horreurs de
» l'anarchie ; j'ai vu tous mes concitoyens
» poussés en sens contraire par des partis di-
» vers, en arborer tour à tour les bannières,
» assassiner un jour au nom de la justice,

» égorger le lendemain au nom de l'humanité; j'ai vu tous les crimes de l'intolérance, » du fanatisme et de l'ambition, j'en ai frémi: » mais, au milieu de tant de fureurs, mes regards se tournaient sur l'armée, j'y apercevais l'union, la concorde et la fraternité; » j'y voyais toutes les haines, toutes les passions s'évanouir devant le feu sacré du patriotisme et de l'honneur ligués pour la défense commune; j'y admirais le zèle, la » constance et le dévouement les plus sublimes, et je me disais: « La vertu, la liberté, » l'héroïsme peuvent être bannis du reste de » l'univers: c'est là, c'est parmi l'armée républicaine qu'ils ont un asile assuré. » » Cette idée consolante m'a toujours soutenu » dans les crises les plus violentes; je m'enorgueillissais d'être dans vos rangs. Ah! » mes camarades, voudriez-vous m'obliger à » changer d'opinion? Non. Vous savez que je » suis votre ami; ma voix vous a guidés souvent aux combats, soyez aussi dociles à l'impulsion qu'elle vous communique aujourd'hui. Raisonnons: un mot vous divise, » quel ridicule! vous croyez être en opposition réelle, et vous vous trompez, vous pen-

» sez tous de même. Quand des Pyrénées au » Danube, et de l'Océan aux bords du Tibre, » vous avez tout rempli de vos victoires, que » vouliez-vous? être libres; vous l'êtes. » Vous avez des lois, une patrie, et des droits; » vous êtes citoyens. Ce titre vous a coûté cher, » et n'en doit être que mieux apprécié : ce- » pendant, soit légèreté soit inconséquence, » un nom insignifiant, barbare, inharmo- » nieux et sans étymologie, après avoir été » proscrit par le bon sens, a été ressuscité par » la sottise; la mode a pris à tâche de le re- » mettre en vogue. La mode a passé les Alpes, » et nos oreilles ont été choquées par le siffle- » ment de *monsieur*. Je suis loin de supposer » de mauvaises intentions à ceux qui ont fait » usage de ce mot, je l'attribue à l'inconsé- » quence. Je connais les hommes de ma na- » tion. D'abord on a dit *monsieur*, sans y met- » tre de l'importance; ceux à qui cette ex- » pression a déplu, ont peut-être exigé trop » impérieusement qu'elle fût bannie du com- » merce. Alors on a cru qu'on pouvait soup- » çonner que la peur la faisait interdire; en » voilà assez pour s'opiniâtrer. En était-ce » assez pour se haïr et se détruire?

» J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le » titre précieux de citoyen, et il n'est pas de » sacrifice que je ne sois disposé à faire pour » le conserver. Qui de vous pense différem- » ment? Aucun, j'aime à le croire. S'il en est, » qu'ils aillent porter ailleurs leurs maximes » et leur bassesse. Leur éloignement marquera » le retour de l'harmonie et de l'union parmi » les dignes défenseurs de la patrie.

» Vous touchez au moment de jouir du » fruit de vos travaux, la paix va fournir au » gouvernement le moyen de vous dédomma- » ger de vos peines. Pour moi, sans cesse té- » moin de vos privations et de vos efforts; moi » qui connais vos besoins, et qui désire les sou- » lager, je prépare déjà à Vérone les moyens d'y » subvenir à votre arrivée. Habillement, équi- » pement, armement, subsistances, hôpi- » taux, solde, tous ces articles sont l'objet de » ma vive sollicitude, et vous vous aperce- » vrez de ses effets; mais j'attends de vous » l'oubli de ces dissensions qui m'affligent, et » qui font sourire nos ennemis. Que l'amour » de la patrie et l'honneur de l'armée vous » réconcilient; que lorsque je me retrouverai » à votre tête, je n'aperçoive plus de traces

» de ce qui s'est passé. Je compte que ces mo-» tifs sont assez puissans pour vous ramener » à des sentimens plus dignes de vous, et qu'a-» près avoir employé la voie de la persuasion, » vous ne me contraindrez pas à user de celle » de la force. »

*Ordre.*

« Le général Augereau, considérant que la » malveillance, toujours prompte à saisir les » occasions de nuire, a tiré parti de l'expres-» sion de *monsieur*, employée dans la conver-» sation ou ailleurs, pour semer la discorde » et le trouble, et que déjà un sang précieux » pour la patrie a coulé dans les rixes qui en » ont été les suites; considérant que, d'après » ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient » à faire usage de ce mot n'auraient pour but » que la ruine entière de l'armée; déclare que » dorénavant tout individu de la division qui » se servira verbalement, ou par écrit, du » mot *monsieur*, sous quelque prétexte que ce » soit, sera destitué de son grade, et déclaré » incapable de servir dans les armées de la » république. »

» Le présent sera mis à l'ordre du jour, et
» lu à la tête de chaque compagnie.

» AUGEREAU. »

« Quoi! pour un mot dégrader un homme? »
— « Si le mot fait couler le sang; et il le fai-
» sait. »

Bernadotte était passé de l'armée du Rhin à celle d'Italie. Ses troupes avaient paru froides, compassées, peu ardentes, et étaient devenues l'objet des railleries du corps que commandait Masséna. On se fâcha, on se traita de *messieurs*, de sans-culottes. On ne se rencontrait pas qu'il n'y eût du sang versé.

« Voilà le désordre que voulait réprimer Augereau. Sa proclamation retrace, d'ailleurs, assez bien les circonstances où nous étions. On s'efforce aujourd'hui de falsifier l'histoire. Des hommes incapables d'apprécier nos travaux cherchent à donner le change à l'opinion; mais les faits parlent, il faudra bien qu'on finisse par les entendre. Ce n'est pas à l'armée d'Italie que l'étranger vint chercher des traîtres. Dès que Napoléon la commanda, l'émigration n'y trouva personne à séduire, chacun ne connut plus que la religion du dra-

peau. Nous marchâmes; tout s'éclipsa. L'Italie fut conquise, et l'Autriche aux abois. Nous frappions l'aristocratie à coups de massue, il y allait de son existence; elle épiait, saisissait tout; la victoire ne faisait qu'appeler de nouvelles batailles. Wurmser accourut venger Beaulieu; Alvinzi, Wurmser; l'armée du Rhin, qui devait marcher sans cesse, ne bougeait jamais.

« La question était d'eux à nous. » Elle fut bientôt résolue. Le succès couronna la valeur, nous triomphâmes de tous les côtés. Le général en chef s'avança par le Tyrol, perça par la Carinthie; il refoula tout devant lui. Il se tenait à même d'appuyer le mouvement, d'empêcher l'ennemi de nous couper, chaque chance était prévue. Clagenfurth atteint et l'offensive décidée, il porta ses troupes à sa droite, et refusa sa gauche qu'assuraient divers ouvrages. « Je me proposais d'occuper Salzbourg, Inspruck, de traverser les gorges de l'Inn, de mettre à contribution les faubourgs de la capitale et de marcher en Bavière. L'armée du Rhin resta encore dans l'inaction; le plan fut manqué. Si Moreau eût voulu, nous eussions fait la campagne

» la plus étonnante qui fût jamais, nous eus-
» sions bouleversé l'Europe; mais il courut à
» Paris, ne fit rien, ne tenta rien, et me laissa
» encore une fois aux prises avec toutes les
» forces de la monarchie autrichienne.

» Je m'étais jeté en Allemagne sans aucune
» espèce de considération, j'avais fait quatre-
» vingt mille prisonniers, obligé l'empereur
» d'évacuer Vienne, mais on se levait en
» masse de tous côtés; la Hongrie courait aux
» armes, le Tyrol était en feu, ma position
» critique, je négociai. »

La guerre, la marine, l'administration vivaient du produit de ses victoires; il était obligé de pourvoir aux besoins des autres armées, d'assurer la solde, les remontes, de fournir à tout. Il avait, dans l'espace de quelques mois, versé en France cinquante-deux millions. D'une autre part, le Directoire avait couvert nos derrières d'une nuée de fripons qui dévoraient tout. Nos soldats étaient sans souliers, sans prêt, sans habits, les hôpitaux manquaient des choses les plus indispensables; nous éprouvions la disette au sein de l'abondance. Il avait beau crier, menacer, assembler des commissions militaires, tirer

des traites, on séduisait les unes, on refusait les autres : il était seul en face de la corruption; c'était un torrent à refouler vers sa source. « Il n'y avait qu'un moyen » d'en finir, c'était un syndicat qui eût droit » de vie et de mort sur ces forbans. La me-» sure était analogue à l'expérience, à l'his-» toire, à la nature du gouvernement; mais » les déprédateurs n'avaient garde d'accueillir » le glaive qui devait les frapper, on n'en » voulut pas. » Tout était épuisé, il ne savait plus où prendre, et connaissait d'ailleurs sa position politique; il signa les préliminaires de Léoben. Il s'agissait de passer du provisoire au définitif, de poser les bases d'une paix durable; mais les démocrates n'en voulaient pas, et l'aristocratie encore moins. Il tardait aux uns de municipaliser l'Europe, l'autre voulait voir le résultat des trames qu'elle avait ourdies. L'empereur ne signera pas, écrivait confidentiellement l'électeur de Hesse; les transactions déplaisent à Clichy, et Clichy a la haute main sur Paris et ses conseils; on attend. « Cette attente n'allait ni à mes idées ni » à mes vues. J'avais saisi la chancellerie du » parti à Vérone, je venais de m'emparer de

» celle qu'il avait à Venise ; je connaissais ses
» projets, ses moyens, ses intelligences ; je sa-
» vais que tout était corrompu, séduit, prêt à
» fausser son mandat. Aux grands maux les
» grands remèdes ; j'en appelai au patriotisme
» des troupes ; nous fîmes une adresse, Augé-
» reau la porta, le club fut déconcerté. Berna-
» dotte contribua beaucoup aussi à déjouer
» le complot. Je l'avais dépêché au Directoire,
» il courut au Manége, harangua, pérora,
» mit toute l'émigration en effroi : mais le
» recueil doit renfermer quelques-unes de ses
» lettres, voyez dans la suite de Venise. J'ou-
» vris le volume et je lus : — « Je ris de l'extra-
» vagance des partisans de la royauté. Il faut
» qu'ils connaissent bien peu ceux qui con-
» duisent les armées et les armées elles-mê-
» mes pour espérer les museler avec tant de
» facilité ; pour croire qu'un orateur plus ou
» moins savant, plus ou moins acheté, puisse
» altérer notre repos. Les députés qui parlent
» avec tant d'impertinence sont loin d'ima-
» giner que nous asservirions l'Europe, si
» vous vouliez seulement en former le pro-
» jet. »

« Asservir l'Europe ! Le voilà bien ! esclave

» au salon, frondeur dans l'antichambre; il » intriguait, parlait, parlait; c'est l'homme » le moins droit que je connaisse. Mais remontez plus haut, il doit y avoir une autre » lettre. — « Votre fermeté et votre courage » sont seuls capables de tirer la république » du précipice affreux que lui ont creusé l'hypocrisie, la perfidie et l'habitude du crime » des agens de l'autel et du trône. » — Ébauchait-il déjà la conspiration du concordat? » Je reconnais le style de ses brochures. — » Une conspiration? — Les généraux qui » défilent aujourd'hui devant les missionnaires, les bedeaux, les porte-croix, s'indignaient que je rouvrisse les églises. Ma » mort devait expier l'outrage que je faisais à la raison. Les temps sont bien changés; mais nous y reviendrons. Poursuivez: » Je veux entendre sa lettre.— Je l'ai aperçue » tout à l'heure. Celle où son honneur périclite? — C'est cela. L'honneur était chez » lui ce qu'est la pudeur chez les femmes. » Une mouche, un rien le mettait en alarmes. » Il n'avait de sécurité qu'au Manége. Je » vous écoute :

« *Au général en chef.*

» J'ai vu en passant à Chambéry, mon
» général, le général Kellermann; je lui ai
» donné connaissance de vos notes : il m'a
» répondu 1°. que le dépôt de la vingt-unième
» demi-brigade était parti pour l'Italie, et
» qu'il devait être rendu à Milan; 2°. que
» votre chef d'état major n'avait qu'à donner
» l'ordre au bataillon de la soixante-dix-neu-
» vième demi-brigade de partir, qu'il n'y
» voyait aucune difficulté; il m'a dit ne pou-
» voir se défaire du peu de cavalerie qu'il
» avait à Lyon; il a dû vous écrire à ce sujet;
» il vous enverra des sabres, mais il lui faut
» de l'argent.

» J'ai trouvé l'esprit républicain fortement
» attiédi. Depuis ma traversée dans l'inté-
» rieur, la contre-révolution se fait dans les
» esprits; les lois sont sans vigueur; les émi-
» grés rentrent, les tribunaux en acquittent
» une partie, et ne recherchent point les
» autres. Il y a, d'après le dire de plusieurs
» députés, un parti bien décidé dans les cinq-
» cents, de rétablir la royauté. Un second
» parti médite un mouvement pour déjouer

» cette faction ; mais, s'il a lieu, la commotion
» sera terrible, et il ne sera plus possible à
» ceux qui l'auront imprimée de la maîtriser.
» A travers ce frottement est une classe
» d'hommes qui craint autant l'anarchie que
» le royalisme. Celle-là ne dit pas grand'chose,
» elle se montre fort peu, mais elle attend l'in-
» stant nécessaire pour anéantir les deux par-
» tis l'un par l'autre. Ces hommes appliquent
» toujours des calmans aux événemens qui
» se préparent, et ils gagnent du temps, de
» manière qu'en éloignant l'explosion d'un
» jour à l'autre, le gouvernement s'affermira
» pour peu qu'il mette de règle dans sa con-
» duite.

» Les cinq-cents craignent le directoire,
» cela suffit pour que ce dernier ait le dessus;
» mais il faut pour cela qu'il tire parti des
» circonstances, qu'il ait l'adresse d'en faire
» naître, et qu'il effraie au moins par les
» apparences les membres qui marchent au
» rétablissement du trône d'une manière
» épouvantable. Pichegru paraît être le point
» de mire de ces messieurs; il est flagorné,
» cajolé, pomponné; on a l'air de se jouer de
» lui; mais, dans le fait, le parti qui le lance

» sait fort bien qu'il est un homme fort ordi-
» naire. Pichegru a la bassesse d'abandonner
» la cause des républicains ; il met les hommes à la place des choses ; on a tenté vainement de le convertir. Pressé de s'expliquer, il a répondu bêtement, sans logique, et avec le ton d'un homme gonflé d'orgueil, qui s'imagine déjà que son nom seul vaut une armée. Le pauvre homme ! hélas, il n'est pas fort.

» La glace est rompue. Il est connu maintenant, ses anciens amis l'abandonnent, il perd tous les jours de sa réputation colossale. Je l'ai vu chez Kléber avec plusieurs généraux du Nord ; nous nous sommes à peine parlé. Il a été sans doute instruit de la manière dont je m'expliquais sur son compte. Il s'est tenu dans une extrême réserve, et moi aussi.

» Trois généraux sont sur les rangs pour commander la garde du conseil des cinq-cents ; le premier est Kléber, le second Desaix, le troisième Serrurier. Tout le monde a senti qu'un semblable commandement ne flatterait aucun de ces trois généraux. Chacun a dit son mot, et le dernier raisonne-

» ment est celui-ci : Ces trois personnages ont
» de la réputation. Dans un mouvement ils
» seraient utiles pour rallier autour du corps
» législatif beaucoup de soldats et d'officiers
» des armées où ils ont servi. Kléber n'ac-
» ceptera pas. Républicain par philosophie,
» il rit de l'embarras des uns, et de la mal-
» adresse des autres. Mais si jamais la com-
» motion a lieu, Kléber mettra la tête à sa fe-
» nêtre pour regarder les deux partis, et il
» ira se ranger où il apercevra les cocardes
» tricolores. Il désire voir vos champs de
» gloire. Je l'emmènerai avec moi, il sera
» enchanté de voir l'homme dont il a si sou-
» vent admiré les hauts faits, dans les dra-
» peaux pris, et les prisonniers faits, mais
» plus encore dans la direction des rênes du
» gouvernement.

» Paris est un séjour horrible pour l'homme
» d'honneur. Je m'y ennuie déjà à mourir.
» J'en partirai sous peu. Je travaillerai à vous
» envoyer de la cavalerie, et, s'il est possible,
» la division Richepanse. Carnot est convaincu
» que si les opérations guerrières recommen-
» cent, il vous faut un renfort dans les deux
» armes. J'en parlerai demain à Barras et à

» Rewbell. Je vous salue, et je vous aime
» autant que je vous estime. »

« Cet homme a toujours été d'un défaut de
» sens dont je ne me rends pas compte. Il ne
» respire que renommée, que bruit; il a eu
» les plus belles occasions d'en faire, et les a
» toujours manquées. A Iéna il pouvait se
» couvrir de gloire. Il n'avait qu'à marcher ;
» il se plaçait sur les derrières de l'armée
» prussienne, tout était pris. En Saxe, en
» Belgique..... Le rang eût été unique dans
» l'histoire; mais il fallait avoir de l'âme. »
L'empereur s'étendit beaucoup sur les torts de ce général, non envers lui, il se comptait pour rien; mais envers la France qui l'avait vu naître, envers l'armée à laquelle il devait tout. Il s'était laissé enfoncer à Austerlitz; il avait sommeillé sur l'Elbe, lâché pied à Wagram; il avait vingt fois exposé nos aigles à la défaite, jusqu'à ce qu'enfin il eût guidé sur elles les sauvages du Don et de la Dalécarlie. Napoléon était animé, véhément. Je cherchai à briser la conversation. Je croyais la carrière diplomatique de Bernadotte irréprochable; je lui en par-

lai. — « Quoi! ses talens! — Mais son ambas-
» sade? — Est un tissu de sottises. Desaix était
» furieux, Moreau haussait les épaules. Ses
» amis même le condamnaient. — Il arbora
» nos couleurs. — Pouvait-il moins faire? Elles
» n'avaient rien de commun avec l'émeute.
» — Le peuple de Vienne..... — Avait appris à
» les respecter sur cinquante champs de ba-
» taille; il n'avait garde de les insulter. Mais
» j'avais épargné l'émigration en Italie; je
» n'avais pas poussé à toute outrance de mal-
» heureux Français qu'accablait la misère.
» J'avais encouru le blâme du Manége; il fal-
» lait faire preuve de civisme, mériter des élo-
» ges. L'ambassadeur voulut soumettre à sa ju-
» ridiction tout ce qui était d'outre-Rhin. Des
» hommes rejetés par la France ne devaient
» rien à ses agens. Ils s'indignèrent d'une per-
» sécution sans but, suscitèrent quelques mal-
» heureux. Une tracasserie de brouillon fail-
» lit rouvrir l'arène. Est-ce là ce que vous
» admirez? — J'avais ouï assigner d'autres cau-
» ses à l'insurrection. — Où? dans ses mé-
» moires? — Je tenais ces détails d'un de mes
» amis qui se trouvait à Vienne. — Et lui-
» même? — D'un Polonais qui avait la con-

» fiance de Bernadotte. — Ja...? — Oui, » sire. — La providence de l'ambassade, le » guide que la police autrichienne avait eu » l'adresse de lui donner! aussi quels bons » renseignemens le citoyen ambassadeur trans- » mettait à Brune! Si le vainqueur du Helder » n'eût pas eu l'instinct de cette espèce de guer- » re, les vêpres italiques étaient consommées. » Vous avez long-temps habité Florence, vous » avez ouï parler des mouvemens que se donna » à cette époque Manfredini ?—Non, sire ; je » sais seulement que dans une de ces courses » clandestines qu'il faisait à Vienne, il fut » singulièrement mystifié par un de vos sol- » dats. — Comment cela ? — La troupe enne- » mie insultait nos postes, et les provoquait » de gestes et de propos. Avance avec ton ca- » poral, criait à un chef de ronde un vieux » sergent autrichien. Si tu avais, lui répon- » dit le Français, un caporal comme lui et une » escouade comme la sienne, tu aborderais » plus franchement la question. Manfredini, » qui passait, prit le mot pour lui. Il se crut » pénétré, devint plus réservé, plus circon- » spect. Rome éclata trop tôt ; Bristol se laissa » surprendre, et le coup fut manqué. — Eh!

» mais, docteur, vous m'avez dit, je crois, » que vous n'aviez jusqu'ici hanté que les ca- » davres. Savez-vous que ces cadavres-là n'é- » taient pas mal au courant des affaires? Tout » n'est pas vrai dans la version qu'ils vous ont » faite, mais tout non plus n'est pas faux. Au » reste il n'est pas impossible qu'un mot lâ- » ché au hasard ait eu le résultat que vous lui » attribuez; les plus hautes déterminations » ne tiennent quelquefois pas à de plus gra- » ves circonstances. Et puis Manfredini était » en droit de croire au tact de nos soldats. » Je cherchai à quel trait il faisait allusion, et j'appris qu'en effet la reddition de Mantoue n'avait pas été moins due à leur sagacité qu'à leur courage. Alvinzi accourait au secours avec une armée nombreuse, et s'était fait précéder par un homme sûr qu'il avait chargé de ses dépêches. Les sorties devaient coïncider avec les attaques, il fallait les coordonner, peu s'en fallut qu'il n'y parvînt. Nos lignes étaient déjà franchies, l'émissaire pénétrait dans la place lorsqu'il fut enlevé par une patrouille. On le questionna; on le fouilla, on ne trouva rien sur lui; on allait le confondre avec la masse des prisonniers, lorsqu'un

voltigeur présent à l'interrogatoire le prit à partie « Où sont tes ordres? — Je n'en ai pas. — Tu en as. — Mais.... — Oui, là, dans ton ventre; avoue, ou mon sabre les met à l'air. » L'Autrichien perdit contenance, fit des façons, convint du fait, et fut déposé en chambre close jusqu'à ce qu'il eût rendu la dépêche. C'était un petit cylindre revêtu d'une couche de cire, qu'on trempait dans une espèce d'élixir pour faciliter le passage. Les impériaux se servaient fréquemment de ce moyen. La perspicacité du voltigeur les en dégoûta.

Ceci me rappelle une anecdote de la guerre de Corse, que l'empereur m'a souvent racontée. Paoli dominait dans l'île, ses montagnards couvraient la plaine, il n'y avait pas moyen de correspondre avec les patriotes répandus dans les terres. Il le fallait pourtant, il fallait l'inquiéter sur ses derrières, sous peine de l'avoir bientôt sur nous. « Je connaissais les amis de la France, je savais ceux » qui étaient sûrs, dévoués; j'engageai Lacombe Saint-Michel à leur délivrer des commissions. L'embarras était de les faire parvenir. Les passages étaient gardés, les routes chargées d'espions, le succès n'était pas

» probable. J'essayai néanmoins. Je fis choix
» d'un paysan rusé, alerte; je l'affublai des
» plus mauvais haillons que je pus trouver, et
» le lançai à travers les montagnards. Arrêté
» de poste en poste il les joua long-temps. Il
» posait sa gourde à terre, il excitait, facili-
» tait la recherche; il n'avait d'autre but que
» d'obtenir quelques secours pour soutenir sa
» vie. Il avait des parens aisés à Ajaccio, il ne
» voulait qu'implorer leur pitié. Allait-il, dans
» la misère qui l'accablait, se charger d'autres
» soins, servir les Français qui avaient dé-
» truit sa hutte? Il arriva ainsi jusqu'à Corte,
» dont la gendarmerie, moins confiante, dé-
» peça ses habits, sa coiffure, et jusqu'à la
» semelle de ses souliers. On ne trouva rien;
» on allait le relâcher lorsqu'on s'avisa qu'il
» fallait rendre compte à Paoli.—Un misérable
» qui court les champs pour demander l'au-
» mône, dans les circonstances où nous som-
» mes! C'est un émissaire; allez, cherchez, il
» a quelque message.—Impossible; nous avons
» tenu ses vêtemens fil à fil, nous avons tout
» désassemblé.—Sa mission est donc verbale,
» car il en a une; cherchez, questionnez enco-
» re.—Nous avons tout épuisé.—Qu'a-t-il sur

» lui? — Une petite gourde. — Cassez-la. On » le fit. On trouva les commissions. Paoli n'é» tait pas un homme facile à suprendre. »

La santé de l'empereur ne se soutint pas long-temps. Ses forces étaient aux deux tiers épuisées, la latitude conservait toute son énergie, il fallait qu'il succombât. Aussi ne tarda-t-il pas à se trouver de nouveau dans une situation fâcheuse. Je l'avais laissé le 10 dans un état passable, le lendemain il était bien changé.

*11 novembre.*

4 h. A. M. — Napoléon se plaint de douleurs de colique. Insomnie, agitation, malaise, les symptômes deviennent graves. Le bain, les lavemens parviennent néanmoins à les dissiper.

*12 novembre.*

7 h. ½ A. M. — La nuit a été plus tranquille. L'empereur se plaint néanmoins d'une espèce d'hémicranie. Pédiluve.

*13 novembre.*

9 h. A. M.—La nuit a été bonne. L'hémicranie s'est dissipée. Bain; promenade.

J'accompagne l'empereur au jardin. Il était faible, il s'assit, promena ses yeux à gauche, à droite, et me dit avec une expression pénible. « Ah! docteur, où est la France? où est » son riant climat? Si je pouvais la contem» pler encore! Si je pouvais respirer au moins » un peu d'air qui eût touché cet heureux » pays! Quel spécifique que le sol qui nous a » vu naître! Anthée réparait ses forces en » touchant la terre, ce prodige se renouvelle» rait pour moi; je le sens, je serais revivifié » si j'apercevais nos côtes. Nos côtes! J'ou» bliais que la lâcheté a fait une surprise à la » victoire; on n'appèle pas de ses décisions. » Savez-vous, docteur, que vous êtes un » fâcheux personnage? Vous troublez toutes » les notions que j'avais acquises; vous ren» versez les idées que je m'étais faites, je ne » me reconnais plus dans votre ouvrage. L'é» piderme est une masse organique, les vei» nes ne sont que le prolongement des artères; » c'est un filet, un réseau qui revient sur

» lui-même, dont les points de départ se mê-
» lent, se confondent avec ceux d'arrivée.
» Vous faites main basse sur tout ce qu'on
» trouve dans les livres. Votre Prodrome est
» une révolution. — Je le crois, sire; il rec-
» tifie beaucoup de résultats mal étudiés. —
» Et ne contient point de vues trop légère-
» ment émises? — Je ne le pense pas. — Que
» vont dire les anatomistes en voyant s'éva-
» nouir des théories consacrées? — Ce qu'on
» dit quand on s'aperçoit d'une méprise. —
» Mais vos doctrines diffèrent tout-à-fait de
» celles de nos écoles. Est-ce qu'on n'est pas
» habile à Paris? — Oui, sire, et beaucoup.
» — Eh bien! comment n'êtes-vous pas d'ac-
» cord? — Vous cultivez les sciences, vous
» le diriez mieux que moi. — Ah! vous vou-
» lez me charger de la réponse. Vous craignez
» que la Faculté ne nous écoute? — Non,
» sire; mais les points de vue varient suivant
» les hommes. L'un poursuit une chose, l'au-
» tre une autre; souvent celui qui n'obtient
» aucun résultat déploie plus de sagacité que
» celui qui arrive à bien. — Vous craignez
» que je ne vous accuse de présomption; point
» du tout; mais vous êtes du Cap, ne seriez-

» vous pas marqué du cachet de votre pays?
» — Lequel? — Oh! je vous connais, mes
» *Capocorsini;* vous êtes des mécontens, vous
» ne trouvez de bien que ce que vous avez
» fait. — Nous, sire? — Vous-mêmes. Je suis
» venu au monde dans les bras de la vieille
» *Mammuccia Caterina.* Jugez si je suis au
» fait. Elle était têtue, pointilleuse, en guerre
» continuelle avec tous ceux qui l'entou-
» raient. Elle se querellait surtout avec ma
» grand'mère, qu'elle aimait pourtant beau-
» coup et qui le lui rendait. Elles contes-
» taient, disputaient sans cesse; c'étaient des
» débats interminables qui nous amusaient
» beaucoup. Vous devenez sérieux, docteur;
» le portrait vous blesse : consolez-vous; si
» votre compatriote était criarde, elle était
» bonne, affectueuse; elle nous promenait,
» nous soignait, nous faisait rire : c'était une
» sollicitude dont le souvenir n'est pas éteint.
» Je me rappelle encore ses larmes lorsque
» je quittai la Corse. Il y a de cela passé qua-
» rante ans. Vous n'étiez pas né; j'étais jeune,
» je ne prévoyais pas la gloire qui m'atten-
» dait, encore moins que nous dussions nous
» trouver ici; mais la destinée est immuable:

» il faut obéir à son étoile. La mienne était
» de parcourir les extrêmes de la vie : je par-
» tis pour accomplir la tâche qui m'était im-
» posée. Mon père se rendait à Versailles, où
» l'avait député la noblesse du pays ; je l'ac-
» compagnai ; nous traversâmes la Toscane, je
» vis Florence, le grand-duc ; nous arrivâmes
» à Paris. Nous étions recommandés à la reine.
» Mon père fut accueilli, fêté. J'entrai à Brien-
» ne ; j'étais heureux. Ma tête commençait
» à fermenter ; j'avais besoin d'apprendre, de
» savoir, de parvenir ; je dévorais les livres.
» Bientôt il ne fut bruit que de moi dans l'é-
» cole. J'étais admiré, envié ; j'avais la con-
» science de mes forces ; je jouissais de ma su-
» prématie. Ce n'est pas que je manquasse dès
» lors d'âmes charitables qui cherchaient à
» troubler ma satisfaction. J'avais en arrivant
» été reçu dans une salle où se trouvait le por-
» trait du duc de Choiseul. La vue de cet
» homme odieux qui avait trafiqué de mon
» pays, m'avait arraché une expression flé-
» trissante ; c'était un blasphème, un crime
» qui devait effacer mes succès. Je lais-
» sai la malveillance se donner ses larges ; je
» devins plus appliqué, plus studieux. J'aper-

» çus ce que sont les hommes, et me le tins
» pour dit. »

14 *novembre*.

8 h. ½. A. M. — Napoléon est un peu mieux. — Bain. — Exercice.

J'accompagne l'empereur au jardin. « Al-
» liez-vous souvent en Corse pendant que
» vous habitiez l'Italie? — Rarement, sire.
» — Vous en connaissez du moins l'histoire;
» vous savez que je l'avais écrite? — Oui,
» sire, je l'ai ouï dire. — J'étais tout feu alors,
» j'avais dix-huit ans, la lutte était encore
» ouverte. Je brûlais de patriotisme, de li-
» berté; le républicanisme s'exhalait par tous
» mes pores. Je soumis mon travail à Raynal
» qui le trouva bien; il me donna des éloges,
» je les écoutai; le conseil d'imprimer, je ne
» le suivis pas. J'eus raison, car à l'âge où
» j'étais, j'avais dû me traîner dans l'or-
» nière, tordre, supposer des intentions,
» me perdre en faux aperçus. J'étais neuf,
» encore étranger à la guerre, à l'adminis-
» tration, je n'avais pas le secret des affaires;
» je jugeais sans doute ceux qui les avaient
» maniées avec la même impertinence qu'on

» me juge aujourd'hui. Avez-vous lu?... mais » vous ne lisez que de la physiologie; vous ne » connaissez pas les rapsodies que chaque » jour voit éclore. »

L'empereur passa en revue quelques ouvrages, et revint à la Corse, aux amis de son enfance. « Vous connaissez Barberi? — Le fils » du président de la santé qui conduisait les » amis de Moltedo et Citadella à la *Muiron*? » — Justement. Je lui jouai un tour dont son » appétit murmura beaucoup. Nous étions en » 1793. J'avais obtenu un semestre et j'étais » venu passer à Ajaccio. Je n'étais encore que » capitaine, je prévoyais que la guerre serait » longue, vive, je m'y préparais. J'avais établi mon cabinet d'étude dans la pièce la plus » tranquille de la maison, je m'étais placé » dans les mansardes, je ne recevais per» sonne, je sortais peu, je travaillais. Un di» manche matin que je traversais la place du » môle, je rencontrai Barberi qui me fit des » reproches sur ce qu'on ne me voyait point, » et me proposa un tour de promenade. J'ac» ceptai à condition que ce serait sur l'eau. Il » fit signe aux matelots d'un bâtiment dont il » était actionnaire; ils vinrent, et nous par-

» times. Je me proposais de mesurer l'étendue du golfe, je fis diriger sur le *Recanto*. Je me plaçai à la poupe, je débitai mon paquet de ficelle, je trouvai le résultat que je voulais avoir. Arrivés à la *Costa*, nous la gravîmes; la position était magnifique, c'est celle que les Anglais couronnèrent plus tard d'une redoute; elle commandait Ajaccio, je me proposais de l'étudier. Barberi, que ce genre de recherches intéressait peu, me pressait d'en finir. Je voulais le distraire, gagner du temps, mais l'appétit lui bouchait les oreilles. Si je lui parlais de l'étendue du golfe, il me répondait qu'il était à jeun; du clocher, de telle ou telle maison que j'atteindrais avec mes bombes; bien, me disait-il, mais je suis en haleine, et un bon déjeuner m'attend, partons! partons. Nous partîmes; mais on s'était lassé d'attendre, il ne trouva plus ni banquet ni convives. Il se promit bien d'être plus circonspect à l'avenir, et de prendre garde à l'heure où il irait en reconnaissance. »

15 *novembre.*

**9 h. A. M. Même état. — Bain. — Exercice.**

16 *novembre.*

9 h. A. M. — L'empereur était soucieux, inquiet; il me questionnait sur ses sensations, son malaise; je voyais qu'il avait quelque chose qui lui pesait à dire, je crus le deviner. Je me mis à discourir sur les maladies héréditaires. « Vous n'y croyez pas? — Non, sire. » — La mauvaise organisation du père n'influe pas sur la constitution des enfans? — » S'il en était ainsi, le bossu ne produirait » que des bossus, le rachitique des rachitiques, et pourtant on voit chaque jour » sortir de ces souches si maltraitées de la » nature les hommes les mieux conformés. » — C'est pourtant une doctrine reçue dans » les écoles. — Non, sire, il n'en est pas une » qui ne la désavoue aujourd'hui. — Celles » d'Angleterre aussi? — Aussi; Hunter, un » des grands médecins dont elles s'honorent, » fut le premier à combattre cette théorie. » Toutes ont adopté ses idées. — Les hommes » de l'art qui sont ici s'attachent cependant » à accréditer l'opinion contraire. Iraient-ils » puiser leurs inspirations médicales au chevet d'Hudson? — Je l'ignore, sire, mais il

» est impossible qu'ils croient à la transmis-
» sion des maladies; ils peuvent tout au plus
» admettre celle d'une certaine aptitude à les
» contracter. — Ah! mais ni moi, ni l'An-
» gleterre, n'avons affaire à leur complicité; »
et il se mit à raconter les détails de la maladie à laquelle son père avait succombé.

« Il était parti malade, le déplacement ne
» l'avait pas soulagé. Il souffrait, maigris-
» sait, ne digérait pas; il n'éprouvait aucune
» amélioration qui compensât l'absence, il
» voulut revoir les siens. Il se remit en route,
» gagna Montpellier, mais tout à coup le mal
» s'aggrave, le vomissement se détermine,
» rien ne passe, rien ne reste dans l'estomac. Il
» consulte les médecins, se gorge de drogues,
» de remèdes, et n'en est pas mieux. On lui
» prescrit un régime; on lui conseille l'usage
» des poires fondantes: il revient à Paris où
» elles sont plus communes et de meilleure
» qualité. Il en mange, s'en rassasie, court,
» va, vient, se donne du mouvement, et se
» rétablit. Il était frais, dispos, avait un
» teint à braver deux siècles. Malheureuse-
» ment le mal n'était pas extirpé, ce n'était
» qu'une halte, un sursis. Il reprit bientôt

» avec une nouvelle force. Mon père avait à
» peine séjourné quelques mois en Corse qu'il
» retomba dans un état pire que celui où il
» était d'abord. La faculté lui avait rendu
» une première fois la vie, il crut qu'elle
» pouvait la lui rendre encore ; il emmena
» Joseph, et partit pour Montpellier ; mais
» son heure était sonnée, les remèdes furent
» inutiles ; il succomba. C'était mourir bien
» jeune, il n'avait que trente-huit ans. Sa
» maladie avait paru singulière, on l'ouvrit.
» Il avait un *squirre* au *pylore* ; vous ne pensez
» pas que ce genre d'affection se transmette
» avec la vie ? — Non, sire, les affections
» ne passent pas plus du père au fils que les
» goûts, les talens, dont personne ne conteste
» la différence. — Il est vrai qu'à bien des
» égards, nous nous ressemblons peu. Il ai-
» mait les spiritueux, je ne les puis souffrir ;
» la bonne chère, mon estomac se refuse au
» plus léger excès. Un peu de pain, une
» goutte d'eau au-dessus de la quantité ordi-
» naire, est immédiatement rejeté, et voyez
» la sagacité de la nature, elle s'arrête dès
» qu'elle a repoussé le superflu. Du reste,
» mon père était plein de courage et de péné-

» tration. Il cultivait la poésie, avait de l'élo-
» quence, il eût marqué s'il eût vécu.

» J'ignorais sa situation, ses souffrances; » je m'occupais paisiblement d'études tandis » qu'il se débattait au milieu des angoisses » d'une pénible agonie. Il me demandait, il » m'appelait; il invoquait les secours de ma » grande épée dans son délire : mais la dis- » tance était trop considérable. Il mourut » sans que j'eusse la consolation de lui fermer » les yeux. Ce triste soin était réservé à Jo- » seph qui s'en acquitta avec toute la piété dont » un fils est capable. Une circonstance de ce » fatal événement me frappa beaucoup. Mon » père, si peu dévot, qui avait même fait » quelques poésies anti-religieuses, ne vit pas » plus tôt le cercueil entr'ouvert, qu'il se » prit de passion pour les prêtres. Il les re- » cherchait, les appelait, il n'y en avait pas » assez à Montpellier pour lui. Un change- » ment si subit, qu'éprouvent néanmoins tous » ceux qu'attaque une maladie grave, ne peut » s'expliquer que par le désordre que le mal » porte dans la machine humaine. Les orga- » nes s'émoussent, ils ne réagissent plus, le » moral s'ébranle, la tête se perd; de là le

» besoin de confession, d'oremus et toutes les » belles choses sans lesquelles il semble qu'on » ne peut mourir. Mais voyez l'homme avec » toute sa force, voyez ces colonnes prêtes à » s'élancer sur le champ de bataille, la charge » bat, elles s'ébranlent, tombent sous la mi- » traille. Il n'est question ni de prêtres, ni » de confession. »

*17 novembre.*

8 h. ½ A. M. Même état, même prescription.

L'empereur était préoccupé, rêveur, je cherchais quel pouvait être l'objet de sa sollicitude lorsque j'aperçus le Prodrome entr'ouvert. Cette circonstance était péremptoire. J'avais deviné juste; Napoléon craignait d'être atteint de l'affection qui avait conduit son père au tombeau. Il n'osait avouer ses anxiétés, et demandait aux livres les lumières qu'il ne voulait pas tenir des hommes. J'eusse donné tout au monde pour voir dissiper d'aussi vaines inquiétudes; mais j'avais appris à ne pas provoquer les confidences. Je n'eus garde d'entamer une discussion qui l'eût blessé. Il était silencieux; j'avais arrêté une excursion botanique, je me retirais : « Non, me dit-il,

» vos assertions me reviennent, restez, j'ai » quelques questions à vous faire. Vous me » parlez sans cesse d'air, de foie : quelle est » l'action que ces deux corps exercent l'un sur » l'autre? Comment cette action, mortelle » sur ce rocher, est-elle bienfaisante ailleurs? » — On l'ignore, sire. — On ne sait pas ce » qui, dans un fluide aériforme, blesse tel ou » tel organe? — Pas plus qu'on ne sait ce qui » constitue la peste, ce qui fait la différence » d'un air pur d'un air contagieux. — On n'a » pas cherché à isoler ce principe si funeste? » — On l'a vainement tenté, il est trop sub» til, il échappe à tous les moyens dont la » science dispose. — L'atmosphère d'un pestifé» ré ne peut pas cependant présenter la même » composition que celle d'un homme sain. — » Je ne le pense pas, mais je ne crois pas » non plus qu'il y ait beaucoup de chimistes » qui soient tentés d'en faire l'analyse. — » Pourquoi pas? Le laboratoire a ses braves » comme le champ de bataille; et puis quelle » différence dans les résultats? Pensez-vous » que la gloire de mettre fin à un fléau cruel, » celle même de l'avoir tenté, ne balance pas » les périls de l'entreprise? Mais revenons.

» Quelles sont les fonctions du foie ? — Je les
» lui expliquai. — Son jeu, sa structure ? —
» Je les lui exposai encore. — C'est bien, me
» dit-il, lorsque j'eus fini ; votre manière
» me paraît neuve, juste, vous simplifiez la
» machine humaine qui, en vérité, est bien
» assez complexe pour se passer des superfé-
» tations des physiologistes. Mais d'où vient
» que vos doctrines ressemblent si peu à ce
» qu'on trouve dans les ouvrages ? Est-ce que
» la France est en arrière ? Paris moins avancé
» que Florence ? — Mascagni a imprimé à la
» science une telle impulsion ! Il a laissé loin
» de lui tous ceux qui la cultivent. Il n'y a
» que quelques hommes en France, en Alle-
» magne... — En Allemagne ! Lesquels, s'il
» vous plaît ? Le docteur Frank ? » — Je partageais l'opinion générale sur le mérite de ce praticien célèbre. Je me hâtai de répondre que c'était un homme fort habile. — « Habile, assurément ! je l'éprouvai la der-
» nière fois que je fus à Vienne. Il m'était
» survenu une petite éruption à la partie
» postérieure du cou ; c'était peu de chose,
» mais ma suite s'en inquiétait, me pressait
» de recevoir un médecin dont on disait mer-

» veilles. J'y consentis; Frank fut appelé. Il » me trouva un vice dartreux, une maladie » grave; j'avais besoin de traitemens prépara- » toires, de médicamens, de drogues; c'était » à n'en pas finir. Je mandai Corvisart. Il n'en » fallut pas davantage pour ranimer des espé- » rances éteintes. J'étais malade, alité; j'avais » perdu la tête. Chacun faisait son plan, sa » version. Tout s'agitait déjà. Le médecin, dont » ce mouvement doublait les inquiétudes, ac- » courut d'autant plus vite, et n'arrêta pas qu'il » ne fut à Schœnbrunn. Il croyait me trouver à » la mort. Je passais une revue; sa surprise fut » extrême. Je rentrai; on m'annonça son arri- » vée. Je me mis à rire de l'étonnement qu'il » avait montré. « Eh bien, Corvisart, quelles » nouvelles? que dit-on à Paris? Savez-vous » qu'on me soutient ici que je suis grave- » ment malade? J'ai une petite éruption, une » légère douleur de tête; le docteur Frank » prétend que je suis attaqué d'un vice dar- » treux qui exige un traitement long, sévère; » qu'en pensez-vous? » J'avais défait ma cra- » vate; il examina. « Ah, sire! de si loin! pour » un vésicatoire que le dernier médecin eût » appliqué aussi bien que moi. Frank extra-

» vague; vous allez à merveille. Ce petit acci-
» dent tient à une vieille éruption mal soi-
» gnée et ne résistera pas à quatre jours de vé-
» sicatoire. » Il ne résista pas en effet, et ne
» se reproduisit plus. « Vous le voyez, me
» dit-il, en levant le dernier appareil, voilà
» à quoi se réduisent les terribles maladies
» dont cet Allemand vous avait gratifié. » Il
» alla lui rendre visite, le remercia d'une
» manière peu gracieuse du rapide voyage
» qu'il lui avait fait faire, et repartit pour
» Paris. Son retour calma les têtes, on sentit
» que je n'étais pas à bout; chaque chose a son
» temps. » Il se reprit à ce mot, et se mit à
discourir sur les intrigues qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Il parla de Schill, de Dornberg, de la reine de Prusse: le plan était vaste, bien conçu; mais on hésita, on se pressa, on ne s'entendit pas. Wagram eut lieu; il fallut remettre la partie. C'était la première fois que j'entendais parler de ces trames. Je n'en saisissais ni les ressorts ni l'ensemble; je cherchai à briser la conversation: je laissai tomber le nom de Muller. Napoléon le releva avec complaisance et s'étendit beaucoup sur les talens de cet homme célèbre. Il

était petit, maigre, chaffoin, cachait sous une figure détestable l'esprit le plus étendu qui fût jamais. Il lui fut présenté après la bataille d'Iéna. Il passait pour l'auteur du manifeste, l'empereur le plaisanta sur sa production. — « Moi, sire? contre vous! Votre » majesté me croit donc bien bête? » Je » passai quelques heures à m'entretenir avec » lui. Ses aperçus étaient profonds; ses idées » vastes, élevées : je lui donnai les relations » extérieures de Westphalie; mais Jérôme » avait mis ailleurs sa confiance, il le rem- » plaça, l'appela à des fonctions auxquelles » il n'allait pas. » Napoléon passa à Goëthe, à Wieland, dont il fit le plus brillant éloge. Je lui rappelai la conversation qu'il avait eue avec le dernier de ces écrivains. — « Vous la connaissez? — Oui; sire, elle court l'Alle- » magne; j'en ai pris copie à Francfort. » Il fut curieux de la voir. Je la lui remis.

« J'étais à peine depuis quelques minutes » dans la salle, que Napoléon la traversa pour » venir à nous. La duchesse de Weimar me » présenta avec le cérémonial accoutumé : il » m'adressa quelques éloges d'un ton affable, » et en me regardant fixement. Bien peu

» d'hommes m'ont paru posséder comme lui » le don de lire, au premier coup d'œil, dans » la pensée d'un autre homme. Il devina à » l'instant que, malgré ma célébrité, j'étais » simple dans mes manières et sans préten- » tions; et, comme il paraissait vouloir faire » sur moi une impression favorable, il avait » pris le ton le plus propre à atteindre son » but. Je n'ai jamais vu d'homme plus calme, » plus simple, plus doux, et moins préten- » tieux en apparence; rien en lui n'indiquait » le sentiment de la puissance d'un grand » monarque; il me parla comme une an- » cienne connaissance parlerait à son égal; et, » ce qui est plus extraordinaire de sa part, il » causa exclusivement avec moi pendant une » heure et demie, à la grande surprise de toute » l'assemblée. Enfin, vers minuit, je com- » mençai à sentir qu'il était inconvenant de le » tenir aussi long-temps, et pris la liberté de » demander à sa majesté la permission de me » retirer: « Allez donc, me dit-il d'un ton » amical, bonsoir. »

« Voici les traits les plus remarquables de » notre conversation: La tragédie qu'on ve- » nait de représenter, nous ayant amenés à

» parler de Jules César, Napoléon dit que c'é-
» tait un des plus grands hommes de l'his-
» toire ; « et il en eût été le plus grand sans
» la sottise qu'il commit. » J'allais lui deman-
» der de quelle faute il voulait parler, lorsque
» paraissant lire ma question dans mes yeux, il
» continua : « César connaissait les hommes qui
» voulaient se débarrasser de lui, il aurait dû
» se débarrasser d'eux d'abord. » Si Napoléon
» eût pu voir ce qui se passait alors dans mon
» âme, il y aurait lu qu'on ne l'accuserait ja-
» mais d'une semblable sottise.

L'empereur s'arrêta un instant, prononça quelques mots, et continua. « De César la con-
» versation tourna sur les Romains; il loua
» avec chaleur leur système politique et mili-
» taire. Les Grecs, au contraire, ne parais-
» saient pas jouir de son estime. « Les éternels
» démêlés de leurs petites républiques, dit-il,
» n'étaient propres à donner naissance à rien
» de grand; au lieu que les Romains se sont
» toujours attachés à de grandes choses, et
» c'est ainsi qu'ils ont créé ce colosse qui tra-
» versa le monde. » Je plaidai en faveur des
» arts et de la littérature des Grecs; il les trai-
» ta avec mépris, et dit qu'ils ne servaient chez

» eux qu'à alimenter les dissensions. Il préfé-
» rait Ossian à Homère. Il n'aimait que la poésie
» sublime, les écrivains pathétiques et vigou-
» reux, et par-dessus tout les poëtes tragiques.
» Il parlait de l'Arioste dans les mêmes termes
» que le cardinal Hippolyte d'Este; ignorant
» sans doute que c'était me donner un souf-
» flet. Il semblait n'avoir aucun goût pour tout
» ce qui est gai, et, malgré l'aménité flatteuse
» de ses manières, une observation me frappa
» souvent, il paraissait de bronze.

» Cependant Napoléon m'avait mis telle-
» ment à l'aise, que je lui demandai comment
» il se faisait que le culte public qu'il avait
» restauré en France, ne fût pas devenu plus
» philosophique et plus en harmonie avec
» l'esprit du temps. « Mon cher Wieland, me
» répondit-il, la religion n'est pas faite pour
» les philosophes; ils ne croient ni en moi, ni
» en mes prêtres; quant à ceux qui croient,
» on ne saurait leur donner ou leur laisser
» trop de merveilles. Si je devais faire une
» religion pour les philosophes, elle serait
» tout opposée à celle des gens crédules. »

—« Les voilà bien, me dit-il, en me rendant
» la pièce, blâmant, dissertant, tranchant

» avec cette risible assurance qui caractérise » les gens de cabinet. Les prêtres! je les ac- » cueillis parce qu'il fallait populariser la ré- » volution, consacrer la république, et faire » prêcher les dogmes sur lesquels ils avaient » alarmé les consciences. On les avait sotte- » ment mis en dehors de la nation, forcés de » s'élever contre des doctrines qu'ils avaient » d'abord adoptées. Je les réconciliai avec elles ; » ils ne demandaient pas mieux. Je savais, » d'ailleurs, par expérience, combien est re- » doutable le levier qu'ils ont dans les mains. » J'avais beau vaincre, disperser les armées » qui m'étaient opposées en Italie, le moindre » nuage remettait en problème ce que le sort » des armes avait décidé. Les Autrichiens ac- » couraient, le pape se joignait à eux; les uns » fournissaient des soldats, l'autre du fana- » tisme. C'étaient des troupes, des prédica- » tions, des miracles; nos partisans eux- » mêmes étaient ébranlés. Je fus frappé de » l'impression que fit sur les Bolonnais le re- » fus de quelques bénédictions qu'on prodi- » guait aux habitans de Lugo, et traitai avec » le saint père. La négociation ne fut pas du » goût du directoire. On voulait abattre *l'i-*

» *dole*, attaquer Naples, Gênes, Venise, mu-
» nicipaliser l'Europe. Je refusai de me prêter
» à ces extravagantes combinaisons, et n'en
» fis pas mystère. Le prestige de nos forces se
» dissipa; on nous compte, mandai-je au
» président. Il est indispensable que vous pre-
» niez en considération la situation de l'armée,
» que vous adoptiez un système qui puisse
» vous donner des amis, tant du côté des
» princes que de celui des peuples. Diminuez
» vos ennemis : l'influence de Rome est in-
» calculable. On a mal fait de rompre avec
» cette puissance : la rupture lui profite; si
» j'eusse été consulté, j'eusse retardé la né-
» gociation, comme j'ai retardé celle de Ge-
» nève et de Venise. Chaque chose a son tour.
» Au surplus, des troupes, des troupes, si
» vous voulez, je ne dis pas culbuter les
» trônes, mais conserver l'Italie. Tout cela,
» du reste, était si mal conduit que c'était
» pitié. Puisqu'on ne voulait pas conclure avec
» Rome, il fallait du moins attendre qu'elle
» eût rempli les conditions de l'armistice;
» on aurait eu les cinq millions que le pape
» payait à l'acquit des contributions que je
» lui avais imposées, et dont une partie était

» déjà à Rimini. Au lieu de l'obliger à se prononcer sur chaque article, de laisser arriver à Bologne un corps de troupes dont la renommée eût grossi la force, on lui montra tout le traité à la fois, et cela pendant que l'armée était engagée dans les gorges du Tyrol. Cette maladresse faillit nous coûter dix millions de denrées et les chefs-d'œuvre d'Italie, qu'un retard de quelques jours nous donnait. Mais je réparai ces sottises; je renvoyai les Autrichiens; Maury calma les prédicans qu'il avait déchaînés, et nous échappâmes aux séditions qu'on nous avait ourdies. » Il s'étendit beaucoup sur le système de fusion qu'il avait dès lors adopté, les répugnances, les obstacles que lui opposaient ses amis, ses proches, et jusqu'à ses aides de camp. La lettre suivante donnera une idée de l'aversion qui régnait autour de lui, et des prévisions, des craintes dont il eut à triompher.

« Ta lettre, mon cher Lannes, m'a fait faire une once de bon sang, et jamais, je te l'avoue, je n'eus aussi besoin de consolation. Je ne puis envisager sans effroi cette foule d'émigrés altérés de vengeances qui circon-

viennent le gouvernement, et s'emparent du patrimoine des républicains. Que Bonaparte ne s'y trompe pas, ces hommes qui ont d'abord regardé leur rentrée comme un bienfait, la considéreront bientôt comme un acte de nécessité : leurs prétentions hausseront, à mesure qu'ils deviendront influens, et ils finiront par renouer leurs trames si toutefois elles ont jamais été rompues. Alors quelle alternative effrayante! ou le gouvernement emploira des mesures violentes qui le rendront odieux, ou il sera renversé. Le seul moyen d'échapper à cette destinée, de sauver la France, et de s'immortaliser à jamais, est comme, je l'ai répété cent fois à Bonaparte, de s'entourer d'hommes sincèrement attachés au bonheur de leur pays. Que peut-il attendre de ces caméléons politiques, qui, à chaque circonstance nouvelle, ont pris un masque nouveau, que la mobilité de leurs opinions rend aussi méprisables que la bassesse de leur caractère, qui ont été tour à tour les adulateurs de tout ce qui fut puissant, qui ont participé à tous les crimes, fomenté tous les excès, aggravé tous les malheurs de la révolution. Les républicains sont les seuls qu'il

puisse s'attacher invariablement. La chose est facile à voir : les royalistes regretteront éternellement leurs distinctions, leurs priviléges, leurs richesses ; les places, le crédit, ne les consoleront jamais de l'absence de leur idole ; ils ne les acceptent que pour mieux redresser ses autels ; les républicains, au contraire, ne se croient plus en droit d'être exigeans, ils seront reconnaissans du bien qu'on leur fera et même du mal qu'on ne leur fera pas. Qu'on ne redoute point les anciens rêves démagogiques, ils sont effacés. Qu'on exige, je le veux bien, des lumières, de la probité, de la fortune même chez les fonctionnaires, mais qu'il n'y ait rien d'exclusif ; malgré tous les beaux raisonnemens de nos métaphysiciens, le premier mérite d'un homme envers un gouvernement est de lui être dévoué.

» Le sort de notre patrie, mon cher Lannes, dépend maintenant de la stabilité de l'ordre établi ; mais cette vérité, qui a pour nous le caractère de l'évidence, n'est pas encore généralement sentie. Toutes les lettres que je reçois de l'intérieur m'annoncent des germes de mécontentement, beaucoup de défiance et d'anxiété. L'armée ne voit pas certains

choix d'un œil tranquille. Le nom seul de Bonaparte soutient encore la confiance; mais qu'il réponde lui-même; si le premier consul n'était pas là pour contenir le débordement des passions, que deviendrait l'état? et qui peut nous garantir la durée de son existence? Il faut donc former une digue qui en soit indépendante, et assez puissante pour s'opposer à des déchiremens dont l'idée seule fait frémir; or cette digue existera quand des patriotes fermes occuperont les places. Ne te lasse point, mon cher ami, de répéter ces vérités, et puisque son oreille est encore accessible aux accens de la franchise, sers-toi de l'ascendant que ton intégrité, ton amitié pour lui te donnent, pour l'engager à se défier de ces hommes pervers qui ne le flattent que pour le tuer. Bonaparte est l'homme de la patrie, nos destinées sont étroitement liées à la sienne; il faut le détromper, le plaindre et le sauver.

Je t'embrasse. O.

18 *novembre.*

10 h. A. M. — Même état, même prescription.

L'empereur était désormais rétabli. Il était gai, dispos, se félicitait d'avoir échappé aux remèdes. La patience valait au moins les pilules; je devais être convaincu de son efficacité. Je voulais lui répondre, mais il n'avait pas achevé qu'il était déjà dans la pièce voisine. Je le suivis, nous descendîmes au jardin, il ne fut plus question que de la Corse, de ses premières années, de ses proches. Sa naissance avait été brusque, inopinée comme l'élévation, les malheurs qui avaient signalé sa vie. Sa mère touchait à son terme, mais elle avait partagé les fatigues de la guerre de la liberté; on célébrait l'Assomption; elle se crut assez de forces pour assister à la solennité du jour. Elle se trompa; elle ne fut pas à l'église qu'elle sentit les atteintes de la douleur. « Elle » rebroussa à la hâte, gagna son salon, et me » déposa sur un vieux tapis à grands dessins. « On m'appela Napoléon; c'était depuis des » siècles le nom que portaient les seconds en- » fans de la famille qui avait voulu consacrer » les relations qu'elle avait eues avec un Na- » poléon des Ursins, célèbre dans les fastes de » l'Italie. » En revenant sur les derniers mois qui avaient précédé sa naissance, il admirait

le courage, la force d'âme qu'avait alors déployés sa mère. « Les pertes, les privations, » les fatigues, elle supportait tout, bravait » tout, c'était une tête d'homme sur un corps » de femme. Il n'en était pas ainsi de l'archi- » diacre, il regrettait ses chèvres, les Génois, » tout ce qu'il n'avait plus. C'était du reste le » meilleur des hommes. Bon, généreux, éclai- » ré, il lui servit plus tard de père, et réta- » blit les affaires de la maison. Sain de tête, » mais obligé de garder le lit, il ne laissait » échapper aucun abus. Il connaissait la force, » le nombre des pièces de bétail, faisait abat- » tre l'une, vendre, conserver l'autre; cha- » que berger avait son lot, ses instructions. » Les moulins, la cave, les vignobles étaient » soumis à la même surveillance. L'ordre, » l'abondance régnaient partout : notre situa- » tion n'avait jamais été plus prospère. Le bon » homme était riche, mais n'aimait pas à » se dessaisir. Il tenait surtout à nous persua- » der qu'il ne faisait pas d'économies. Lui de- » mandais-je de l'argent? « Tu sais bien, me » disait-il, que je n'en ai pas, que les expédi- » tions de ton père ne m'ont rien laissé. » En » même temps il m'autorisait à vendre une

» tête de bétail, une pièce de vin, c'était tout
» comme : mais nous avions aperçu un sac,
» nous étions piqués de l'entendre prêcher
» misère avec des pièces d'or dans ses draps.
» Nous résolûmes de le mystifier. Pauline était
» toute jeune, nous lui fîmes la leçon ; elle
» tira le sac, les doublons roulèrent, couvri-
» rent tout. Nous riions aux éclats ; le bon
» homme étouffait de colère et de confusion.
» Maman accourut, gronda, ramassa les es-
» pèces, et l'archidiacre de protester que c'était
» de l'argent qui n'était pas à lui. Nous savions
» à quoi nous en tenir à cet égard, nous n'eû-
» mes garde de le contredire. Il tomba malade
» quelque temps après, et fut bientôt à toute
» extrémité. Nous étions rangés autour de son
» lit. Nous déplorions la perte que nous al-
» lions faire, lorsque Fesch se prit d'un saint
» zèle et voulut lui débiter les homélies d'u-
» sage. L'agonisant l'interrompit, Fesch n'en
» tint compte, le vieillard s'impatienta : « Eh
» laissez donc! je n'ai plus que quelques mo-
» mens à vivre, je veux les consacrer à ma
» famille. » Il nous fit approcher, nous donna
» des avis, des conseils. « Tu es l'aîné de la
» famille, dit-il à Joseph, mais Napoléon en

» est le chef; aie soin de t'en souvenir; » et
» il expira au milieu des sanglots, des larmes
» que ce triste spectacle nous arrachait.

» Restée sans guide, sans appui, ma mère
» fut obligée de prendre la direction des af-
» faires. Mais le fardeau n'était pas au-dessus
» de ses forces; elle conduisit tout, adminis-
» tra tout avec une sagesse, une sagacité qu'on
» n'attendait ni de son sexe, ni de son âge.
» Ah, docteur, quelle femme? où trouver son
» égale. »

J'écoutais, j'applaudissais, j'attendais qu'il fît un retour sur lui-même, et me parlât de sa santé. Il ne tarda pas, il y avait si long-temps qu'il ne prenait d'exercice. Il était à bout, et s'étonnait de sa lassitude; elle était la conséquence du genre de vie qu'il avait adopté. « Que faire? — Du mouvement. —
» Où? — Au jardin, dans la campagne, en
» plein air. — Au milieu des habits rouges?
» — Jamais. — Comment donc? — Bêcher,
» remuer la terre, échapper à l'insulte et à
» l'inaction. — Bêcher la terre! oui, docteur,
» vous avez raison, je bêcherai la terre. »
Nous rentrâmes. Il fit ses dispositions; et dès le lendemain il était à l'œuvre. Noveraz avait

l'habitude des travaux rustiques, il le fit jardinier en chef, et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups furent heureux; il voulut me rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher. J'arrivai; « Eh bien, docteur, » êtes-vous content du malade? Est-ce assez » de docilité? » Il tenait sa bêche en l'air, riait, me regardait, secouait la tête, montrait de l'œil ce qu'il avait fait. « Voilà qui » vaut mieux que vos pilules, *dottoraccio;* » vous ne me droguerez plus. » Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instans: « Le métier est trop rude; je n'en puis plus. » Mes mains sont d'accord avec mes forces; » elles me font mal. A la prochaine fois. » Et il jeta la bêche. « Vous riez, me dit-il; je » vois ce qui vous égaie, mes belles mains, » n'est-ce pas? Laissez; j'ai toujours fait de » mon corps ce que j'ai voulu; je le plierai » encore à cet exercice. » En effet, il s'y habitua, et y prit goût. Il charriait, faisait transporter la terre, mettait tout Longwood à contribution. Il n'y eut que les dames qui échappèrent à la corvée; encore avait-il peine à s'empêcher de les mettre à l'œuvre. Il les plaisantait, les pressait, les sollicitait; il n'y avait sorte

de séductions qu'il n'employât, auprès de madame Bertrand surtout. Il l'assurait que cet exercice valait mieux pour la santé que les remèdes que je ne cessais de prescrire ; que d'ailleurs il entrait dans mes formules, que c'était moi qui l'avais commandé.

Il nous poussait, nous excitait; tout eut bientôt changé de face. Là était une excavation ; ici un bassin, une chaussée. Nous fîmes des allées, des grottes, des cascades ; le terrain prit de la vie, du mouvement. Ce ne fut que saules, chênes, pêchers; nous ménageâmes de l'ombre autour de l'habitation. Nous avions achevé l'agréable ; nous travaillâmes à l'utile. Nous divisâmes la terre ; nous la fumâmes, l'ensemençâmes; nous la couvrîmes de haricots, de pois, de toutes les plantes potagères qui se cultivent dans l'île. Le gouverneur entendit parler de nos plantations. Elles lui parurent suspectes. Ce grand mouvement devait cacher une conspiration, un complot; il accourut. Je faisais ma promenade accoutumée. Il m'aperçut, pressa le pas et me joignit. « C'est vous qui avez conseillé ce violent » exercice au général Bonaparte. » J'en convins. Il leva les épaules, et m'assura qu'il n'y

concevait rien.—« S'exterminer, transplanter » des arbres dans une terre sans humidité, » sous un ciel brûlant; c'est peine perdue, ils » mourront : vous n'en élèverez pas un.—» Je remerciai son excellence de sa touchante sollicitude, et l'assurai qu'il présumait trop mal du pays qu'il commandait; que nos élèves venaient à merveille, que plusieurs bourgeonnaient déjà. Il secoua la tête, et s'éloigna. Je rendis compte à l'empereur de la rencontre que j'avais faite. « Ce misérable m'envie les » instans qu'il ne m'empoisonne pas. Il veut, » il appelle ma mort; elle tarde au gré de son » impatience. Qu'il se rassure; ce ciel horri» ble est chargé du forfait. Il le consommera » plus tôt qu'il ne pense. »

Au train dont nous allions, nous eussions bientôt exploité l'île entière et nous n'en avions qu'une fraction. Napoléon s'en aperçut, ralentit les travaux, nous restâmes seuls pour achever les semis. J'ouvrais le sillon, il répandait la semence, la couvrait, raisonnait, contait une anecdote et n'arrêtait que pour me faire une plaisanterie. Un jour qu'il disposait une touffe de haricots, il aperçut des radicules et se mit à discourir sur les

phénomènes de la végétation. Il les analysait, les discutait avec sa sagacité ordinaire, et en concluait l'existence d'un être supérieur qui présidait aux merveilles de la nature.—« Vous » n'en croyez rien, docteur; vous autres mé» decins, vous êtes au-dessus de ces faibles» ses. Dites-moi, vous qui connaissez si bien » le corps humain, qui en avez fouillé tous les » détours, avez-vous jamais rencontré l'âme » sous votre scalpel? Où réside-t-elle? dans » quel organe? » Je tardais à répondre. « Al» lons, franchement, il n'y a pas un médecin » qui croie en Dieu, n'est-ce pas? — Non, » sire, l'exemple les séduit, ils prennent le » mot des mathématiciens. — Eh mais! ceux» ci sont ordinairement religieux...... Votre » récrimination cependant me rappelle un » mot curieux. Je m'entretenais avec L...... je » le félicitais d'un ouvrage qu'il venait de pu» blier et lui demandais comment le nom de » Dieu, qui se reproduisait sans cesse sous la » plume de Lagrange, ne s'était pas pré» senté une seule fois sous la sienne. C'est, » me répondit-il, que je n'ai pas eu besoin de » cette hypothèse. » Je m'emparai de l'anecdote, je lui citai Lalande et quelques autres,

il n'en persistait pas moins dans son opinion. Nous n'étions la plupart que des athées. Du reste aussi poltrons que peu crédules, nous n'y étions plus dès que le canon tonnait ; les plus habiles se déconcertaient à la vue du champ de bataille, ce n'était qu'à force de temps, d'habitude qu'ils acquéraient l'assurance nécessaire aux opérations. Il avait souvent réfléchi à ce trouble funeste. Il eût voulu qu'il ne fût permis de courir la clientèle qu'après avoir fait une campagne ou deux. « C'est un début auquel je n'eusse pas échappé moi-même s'il m'eût connu. » Cette prise à partie le ramena sur quelques-unes de ses expéditions. Il rendit hommage aux services de la chirurgie militaire, loua son zèle, son activité, et vanta beaucoup la constance qu'elle avait déployée dans plusieurs circonstances difficiles. Il l'avait au reste constamment surveillée, encouragée. Quelquefois même il s'était chargé de faire exécuter ses prescriptions. La fièvre exerçait ses ravages parmi les troupes qui assiégeaient Mantoue. Le soldat épuisé, succombant au mal, se refusait au secours de l'art. Le général accourut, jeta du quinquina dans les futailles, et dis-

tribua lui-même l'infusion aux corps à mesure qu'ils défilaient. Sa sollicitude ranima les courages, on se soumit au médicament, on se trouva mieux; mais ce ne fut que lorsque cette espèce de contagion fut tout-à-fait détruite, qu'il cessa de veiller en personne à la santé des troupes. Il avait fait plus en Égypte : il avait recherché, assuré, réglé tout ce qui pouvait prévenir les maladies ou en abréger la durée. Le bain, la propreté, les mesures hygiéniques étaient le texte ordinaire des ordres du jour. Il n'y avait pas jusqu'aux postes de Boulac, aux limites que ne devaient pas franchir les convalescens, qu'il n'eût déterminés. « Les jardins sont assez spa-
» cieux, qu'ils s'y promènent et ne sortent
» pas, de crainte qu'une émeute, un revers
» ne les livre aux poignards des Turcs. » En Syrie, les blessés, les malades ne cessèrent d'être l'objet de sa sollicitude. Il fit ouvrir des hôpitaux à Jaffa, à Ramleh, à Scheffamer, et rien n'égala sa douleur quand il apprit qu'un misérable avait fait servir à une spéculation particulière les chameaux destinés au transport des médicamens. Il voulait le faire juger, fusiller; il n'y avait pas de peine

assez sévère pour une action aussi infâme; mais le corps eût été déshonoré sans que les braves que le fer avait atteints fussent soulagés; il fit grâce de la vie au malheureux et le chassa des rangs. Saint-Jean d'Acre reçut des renforts; nous essuyâmes des pertes, il fallut lever le siége, mais avant tout évacuer les blessés. C'est ici que se montre dans tout son jour la sollicitude du général; mais je ne raconte pas, je cite : ce n'est pas moi qui m'abaisserai à discuter une ignoble calomnie.

« *Au contre-amiral Perrée.*

» Au camp devant Acre, le 22 floréal an VII (11 mai 1799).

» Le contre-amiral Gantheaume vous fait connaître, citoyen amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq cents blessés que je fais transporter à Tentoura, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie et à Damiette : vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourriez rencontrer; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant; jamais croisière n'aura été plus utile que la

vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la république. »

« *Au général Dugua.*

» Au camp devant Saint-Jean d'Acre, le 27 floréal an VII (15 juin 1799).

» Vous devez avoir reçu, citoyen général, le bataillon de la quatrième légère, que j'ai fait partir il y a quinze jours, et qui à cette heure doit être arrivé au Caire.

» Sous trois jours je partirai avec toute l'armée pour me rendre au Caire : ce qui me retarde, c'est l'évacuation des blessés, j'en ai six à sept cents.

» Je me suis emparé des principaux points de l'enceinte d'Acre ; nous n'avons pas jugé à propos de nous obstiner à assiéger la deuxième enceinte, il eût fallu perdre trop de temps et trop de monde.

» Djezzar a reçu il y a deux jours une flotte de trente gros bâtimens grecs, et cinq à six cents hommes de renfort. Cette expédition était destinée pour Alexandrie.

» Perrée a pris deux de ces bâtimens, dans lesquels étaient les canonniers, les bombardiers et mineurs, ainsi que plusieurs pièces de canon.

» Prenez des mesures pour que la navigation de Damiette soit sûre et que les blessés puissent filer rapidement dans les hôpitaux du Caire. »

« *A l'adjudant général Almeyras.*

» Au camp devant Acre, le 27 floréal an VII (15 juin 1799).

» On va évacuer le plus de blessés possible sur Damiette; si les communications sont libres, faites-les filer sur-le-champ au Caire, où ils trouveront plus de commodités. Il y en aura quatre à cinq cents.

» Il sera nécessaire d'avoir à Oum-Faredge une certaine quantité de barques prêtes pour les malades ou blessés que nous pourrions avoir avec nous. »

« *A l'adjudant général Boyer.*

» Au camp devant Acre, le 27 floréal an VII (15 juin 179).

» Faites filer les blessés sur Jaffa ou sur les frégates. L'adjudant général Leturcq qui est à Caïffa, vous en enverra demain un grand convoi.

» Faites en sorte que le 13 au matin il n'y ait à Tentoura ni malades ni blessés. Deux

cents malades vont être évacués demain à Tentoura, venant de Mont-Carmel, faites-les évacuer de suite sur Jaffa.

» Faites embarquer, autant qu'il vous sera possible, l'artillerie qui vous a été envoyée à Jaffa, sans cependant faire tort aux malades.

» Faites en sorte que demain au soir j'aie un état exact des blessés évacués et de ce qui reste.

» Faites connaître aux blessés que l'ennemi a voulu faire une sortie, qu'il a perdu quatre cents hommes, et qu'on a pris neuf drapeaux. »

« *A l'adjudant général Leturcq.*

» Au camp devant Acre, 27 floréal an VII (15 juin 1799).

» Faites filer, citoyen, demain matin quatre cents blessés sur Tentoura. L'adjudant général Boyer me mande qu'il en a fait partir aujourd'hui quatre cents par terre et cent cinquante par mer; vous me mandez que vous n'en avez fait partir aujourd'hui que cent: ainsi il serait possible que les frégates se présentassent et qu'il n'y eût pas de blessés, ce qui serait un contre-temps fâcheux: ne perdez donc pas un moment.

» Faites en sorte que demain à midi j'aie un état des blessés à Caïffa, et au Mont-Carmel. Les malades devront être aussi évacués, mais séparément.

» Il est nécessaire que le 29 au soir il ne reste pas un seul malade ni blessé à Caïffa. »

« *Au général Berthier, chef de l'état major.*

» Vous voudrez bien donner des ordres sur-le-champ pour qu'il soit établi deux hôpitaux au village de Scheffamer, l'un pour les blessés et l'autre pour les fiévreux.

» Ces deux hôpitaux seront établis dans le château. Demain à midi tous les fiévreux et blessés qui se trouvent dans ce moment-ci à l'ambulance et à l'hôpital du camp, et tous les malades qui seront au camp seront évacués sur ledit hôpital.

» Il sera établi une pharmacie; un commissaire des guerres, les médecin et chirurgien en chef, et le directeur des hôpitaux se rendront sur-le-champ au village de Scheffamer pour organiser lesdits hôpitaux.

» Le capitaine des dromadaires qui est au quartier général sera nommé commandant de ce village.

» Le troisième bataillon de la dix-huitième, hormis la compagnie des grenadiers, y tiendra garnison. »

« *A l'ordonnateur en chef Daure.*

» Je viens de faire la visite de l'hôpital. On y manque de marmites et de vases pour laver les plaies.

» Il ne faut pour les blessés que de l'orge et du miel pour faire la tisane, et il n'y en a point. Ces malheureux qui ont tant de droits à notre intérêt souffrent, et cependant l'on vend journellement dans le camp de l'orge et du miel.

» Je vous requiers de faire acheter le plus promptement possible de l'orge, du miel, et des vases, qu'il est aisé de se procurer dans la montagne.

» Le linge et la charpie sont sur le point de manquer; ordonnez également qu'on prenne des précautions sur cet objet. »

Je citerai encore une pièce : sa date, le lieu, les circonstances où elle fut écrite la rendent précieuse; on ne chérit pas à cette distance

des souvenirs fâcheux, on les rappelle encore moins. Je veux parler des instructions données au duc de Trévise, lorsque Napoléon évacua Moscou. Je les tire des Mémoires d'un de ses aides de camp, qui avait fait la campagne d'Égypte, et devait savoir à quoi s'en tenir au sujet de l'anecdote à laquelle ce prince faisait allusion.

« Nous avions quitté Moscou, et l'empereur, qui attendait des nouvelles de Mortier, se promenait dans un champ avec Daru : celui-ci le quitta ; je fus appelé. « Eh bien, Rapp, nous » allons nous retirer sur les frontières de la » Pologne, par la route de Kaluga ; je pren- » drai de bons quartiers d'hiver : j'espère » qu'Alexandre fera la paix. — Vous avez at- » tendu bien long-temps, sire ; les habitans » prédisent un hiver rigoureux. — Bah ! bah ! » avec vos habitans ! Nous avons aujourd'hui » le 19 octobre, voyez comme il fait beau ! » est-ce que vous ne reconnaissez pas mon » étoile ? Je ne pouvais d'ailleurs partir avant » d'avoir mis en route tout ce qu'il y avait de » malades et de blessés ; je ne devais pas les » abandonner à la fureur des Russes. — Je » crois, sire, que vous eussiez mieux fait de

» les laisser à Moscou, les Russes ne leur au-» raient pas fait de mal ; tandis qu'ils sont » exposés, faute de secours, à mourir sur les » grandes routes. » Napoléon n'en convenait pas ; mais ce qu'il me disait de rassurant ne le séduisait pas lui-même ; sa figure portait l'empreinte de l'inquiétude.

» Nous nous remîmes en route. Le soir nous arrivâmes à Kramo-Pachra. La physionomie du pays ne souriait pas à Napoléon ; l'aspect hideux, l'air sauvage de ces esclaves révoltait des yeux accoutumés à d'autres climats. « Je » voudrais ne pas y laisser un homme ; je don-» nerais tous les trésors de la Russie pour ne » pas abandonner un blessé. Il faut prendre » les chevaux, les fourgons, les voitures, tout » pour les transporter. Faites-moi venir un » secrétaire. » Le secrétaire vint. C'était pour écrire à Mortier ce qu'il venait de me dire. Il n'est pas inutile de citer la dépêche : ces instructions ne sont pas indignes d'être connues ; ceux qui ont tant déclamé contre son indifférence pourront les méditer.

« *Au major général,*

» Faites connaître au duc de Trévise qu'aus-

» sitôt que son opération de Moscou sera finie,
» c'est-à-dire le 23, à trois heures du matin,
» il se mettra en marche, et arrivera le 24 à
» Kubinskoé; que de ce point, au lieu de
» se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur
» Véréia, où il arrivera le 25; il servira ainsi
» d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le
» duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'ar-
» mée. Il sera convenable qu'il envoie des of-
» ficiers sur Fominskoé, pour nous instruire
» de sa marche; il mènera avec lui l'adjudant-
» commandant Bourmont, les Bavarois et les
» Espagnols qui sont à la maison Gallitzin.
» Tous les Westphaliens de la première poste
» et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera
» de Westphaliens, il les réunira, et les diri-
» gera sur Mojaïsk; s'ils n'étaient pas en nom-
» bre suffisant, il ferait protéger leur passage
» par de la cavalerie. Le duc de Trévise in-
» struira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera
» relatif à l'évacuation de Moscou. Il est né-
» cessaire qu'il nous écrive demain 22, non
» plus par la route de Dessna, mais par celle
» de Karapowo et Fominskoé; le 23 il nous
» écrira par la route de Mojaïsk; son officier

» quittera la route à Kubínskoé, pour venir
» sur Fominskoé, le quartier général devant
» être probablement le 23 à Borowsk ou à Fo-
» minskoé. Soit que le duc de Trévise fasse
» son opération demain 22, à trois heures du
» matin, soit qu'il la fasse le 23, à la même
» heure, comme je le lui ai fait dire depuis,
» il doit prendre ces mêmes dispositions; par
» ce moyen le duc de Trévise pourra être con-
» sidéré comme arrière-garde de l'armée.
» Je ne saurais trop lui recommander de
» charger sur les voitures de la jeune garde,
» sur celles de la cavalerie à pied, et sur tou-
» tes celles qu'on trouvera, les hommes qui
» restent encore aux hôpitaux. Les Romains
» donnaient des couronnes civiques à ceux
» qui sauvaient des citoyens; le duc en méri-
» tera autant qu'il sauvera de soldats. Il faut
» qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur
» ceux de tout son monde. C'est ainsi que l'em-
» pereur a fait au siége de Saint-Jean d'Acre.
» Il doit d'autant plus prendre cette mesure,
» qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée on
» lui donnera les chevaux et les voitures que la
» consommation aura rendus inutiles. L'em-
» pereur espère qu'il aura sa satisfaction à té-

» moigner au duc de Trévise pour lui avoir » sauvé cinq cents hommes. Il doit, comme de » raison, commencer par les officiers, ensuite » les sous-officiers, et préférer les Français. » Il faut qu'il assemble tous les généraux et » officiers sous ses ordres, pour leur faire » sentir l'importance de cette mesure, et » combien ils mériteront de l'empereur en lui » sauvant cinq cents hommes. »

Nous jardinions, nous causions, nous nous entretenions d'histoire naturelle, de médecine, de guerre, de politique, de tout ce qui s'offrait aux observations ou aux souvenirs de l'empereur. Mais la conversation amenait-elle quelque trait, quelque circonstance qui lui rappelât l'impératrice ou son fils, il s'interrompait aussitôt et ne s'occupait plus que des qualités de l'une et de la destinée de l'autre. « Quel abandon! quels malheurs! » Mais il avait son nom, il aurait son courage, il ne s'en laisserait pas déshériter; et passant brusquement à Marie-Louise, comme s'il eût craint de mesurer l'avenir de cet enfant, il se répandait en éloges sur sa bonté, sa douceur, l'inaltérable tendresse qu'elle avait pour lui;

il la payait de retour, et cette affection peut-être avait causé sa perte. S'il l'avait moins aimée, il n'aurait pas écrit la lettre fatale qui tomba dans les mains des alliés. Il eût probablement été suivi, vainqueur, et la France eût été sauvée. Le sort en décida autrement, il abdiqua, l'impératrice dut se retirer à Vienne. Tant de secousses produisirent leur effet. La santé de cette princesse se dérangea; les médecins lui conseillèrent les eaux d'Aix, elle s'y rendit. F........ qui les prenait eut aussitôt la fièvre. Marie-Louise était accompagnée de madame de Brignolles, de Corvisart, d'Isabey; Talma avait apparu, la conspiration était patente, le trône en danger; il fallait tout mettre en œuvre pour déjouer la trame. Il écrivait, priait, dénonçait; autorité civile et militaire, il stimulait tout. Il demandait à l'une ses espions, à l'autre ses gendarmes; l'impératrice ne faisait pas un pas qui ne fût pour lui un sujet d'angoisses. Elle vivait cependant de la manière la plus simple; elle se promenait, courait, se mêlait à la foule, et ne s'occupait que de sites, de points de vue qu'elle gravissait avec la légèreté qui lui est naturelle; mais elle écoutait des vers qui rap-

pelaient ce que nous avions fait; elle chérissait le nom de son époux, elle adorait son fils. F......., le duc de C......... n'en dormaient pas. Une circonstance ajoutait à leurs alarmes; elle avait accueilli quelques-uns de nos soldats, rassemblé douze à quinze cents hommes; elle allait conquérir la France. Lacronier accourut au-devant de cet affreux malheur. Il avait des troupes, une ordonnance; il voulait fermer Saint-Jeoire aux courriers autrichiens. Mais Neiperg se fâcha, menaça; le gendarme n'osa passer outre, et F....... resta en proie à ses anxiétés. Elles étaient véritablement risibles. Les hommes, les choses, tout lui portait ombrage; il se désolait de voir que Marie-Louise « continuait à se lier de cœur aux intérêts de Napoléon. » Pour surcroît d'angoisses, le départ de l'impératrice, qui était fixé au 1er. septembre, n'eut pas lieu. Ce retard inattendu faillit brouiller sa cervelle; il ne rêva plus que désastres, que fuites, qu'insurrections. Le délai partait de l'île d'Elbe; la chose était claire, on n'en pouvait douter. Le pauvre A......., travaillé de tous côtés par la peur, finit par céder à un sentiment qu'il n'avait

jamais connu. Il est vrai qu'il avait ses motifs et qu'il était vieilli, mais la circonstance lui avait rendu l'activité de sa jeunesse; espions, dépêches, il avait du temps pour tout. Il faisait reconnaître l'Italie, cherchait à rallier la nation à son souverain, et qui plus est à son souverain légitime. « Savez-vous le » moyen qu'il imaginait pour parvenir à ce » grand résultat? le sacre. Le même jour, à » la même heure, toute la France, troupes, » population, fonctionnaires devaient être » entraînés dans les temples pour y proclamer, » quoi? leur reconnaissance. Elle devait être » vive assurément, et puis était-ce au héros » de....... à se faire le capucin du parti? On » n'est pas ainsi infidèle à sa gloire. Ce n'est » pas lorsqu'on touche au terme de la vie » qu'il convient de la flétrir; mais le temps » use tout jusqu'à la dignité personnelle. » Comme il parlait, il aperçut Reade. « Quant » à celui-là, dit-il, il est à l'épreuve des an» nées. C'est l'acier qui émousse la lime. Je » mets l'âge au défi, il ne le rendra pas plus » vil. — C'était l'opinion de Mac Sheedy. — » Comment, de Mac Sheedy? Est-ce que ce » misérable a passé sous nos aigles? — Oui,

» sire; il était au camp de Brest; ses chefs le
» regardaient comme le plus stupide et le plus
» honteux des Irlandais-Unis; il fut expulsé
» du corps par décision ministérielle du
» 25 pluviose an XIII. — Lui? — Thomas
» Reade, un des agens de votre police mi-
» litaire. — Impossible; il n'eût pas obtenu
» la confiance de Bathurst. Tout ici plie de-
» vant lui; il taille, tranche, décide; il com-
» prime les habitans, surveille Hudson; il a
» donné d'autres gages: vous vous trompez.
» — Tout ce qu'il vous plaira: je n'avance
» rien dont je ne puisse administrer la preuve.
» — Écrite? — De la main même qui mena-
» çait Mac Sheedy de faire place à O'Conor. »
Je courus la chercher, et je lus:

« A Landernau, le 12 ventôse an XIII.

« *Thomas Read, lieutenant à la légion irlandaise, au général en chef.*

» Mon général,

» Mon dévouement pour la liberté de ma patrie, et les efforts que j'ai faits, en concert avec mes confrères les Irlandais-Unis, pour soulager mes misérables compatriotes, m'ont attiré la haine et la persécution du gouverne-

ment anglais. J'étais par conséquent obligé de fuir et de me réfugier en France, que j'adoptai pour ma seconde patrie. J'étais obligé d'abandonner tout ce qui m'est cher, et un revenu de 10,000 livres par an. Depuis que je suis en France, il est bien reconnu que j'ai dépensé des sommes considérables pour contrarier les vues de l'ennemi commun. C'était par ces moyens, et les voyages que j'ai faits à mes frais, que j'ai donné avis au ministre des relations extérieures de l'expédition du duc d'York contre la Hollande, trois semaines avant la débarcation. Son Excellence le maréchal Berthier, étant instruit de mes démarches, m'a fait témoigner sa satisfaction par les généraux Harty et Dalton, et m'a nommé lieutenant à la légion irlandaise, sans quoi j'aurais encore suivi les mêmes démarches pour nuire aux Anglais.

» Pour récompense de tout ce que j'ai fait et souffert, et pour ma bonne conduite dans la légion, je me vois dans ce moment-ci renvoyé et disgracié. Ma réputation et mon honneur sont attaqués d'une main traître et invisible, et je ne puis sans votre assistance parer le coup mortel. Ci-jointe est l'attestation

des officiers de la légion, et celle de M. Murphy, capitaine de frégate, pour appuyer ce que j'ai l'honneur de vous avancer; et pour vous incliner à faire faire justice à un Irlandais-Uni qui ne mérite pas sûrement d'être maltraité, particulièrement en France. Je demande à être entendu, je demande la justice, et certainement le héros qui est destiné à donner l'indépendance à l'Irlande ne permettra pas à des intrigans, qui n'appartiennent à aucun pays, d'écraser un de ses enfans sans le droit de se faire entendre.

» J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de
» Votre Excellence

» Le très-humble et dévoué serviteur,

» Thomas Read. »

« La pièce est péremptoire; il n'y a rien à » dire. Bathurst a du tact; ses choix honorent » sa sagacité. Mais quelle bonne action valut » à Reade cette honorable distinction? Al» lons, docteur, compulsez vos cartons. — Sire, mes cartons sont dans ma mémoire. J'ai tant eu les oreilles rebattues des intrigues de ces réfugiés, que je pourrais dire jour par

jour ce qu'ils ont fait ou projeté. Mac Sheedy était plein de la petite expédition de Suez. Il avait jeté les Anglais à la mer, obtenu un sabre d'honneur, et les éloges de Kléber. Celui-ci, qui détestait Hoche, et avait une sorte d'aversion pour l'ancien aide de camp de ce général, avait cependant fini par rendre justice à son courage. Mac Sheedy prit rang dans l'armée, et fut chargé d'organiser les Irlandais-Unis. Il avait remarqué que l'expédition d'Humbert avait surtout échoué faute de moyens pour utiliser les ressources que l'insurrection présentait. Il voulait faire de sa troupe une école d'instruction, une pépinière d'officiers de toutes armes qui pussent tirer parti de la bonne volonté de la nation, et suppléer au défaut d'arrivages. Ce plan exigeait de l'aptitude, du travail, de l'application. Ce n'était pas là que brillaient ses recrues. Il sévit; on se récria. Les intrigues, les menaces étaient ouvertes; c'était chaque jour les scènes les plus honteuses. Vous exigeâtes le serment des troupes. Cette circonstance devint une nouvelle source de désordres. On se dénonçait, on s'accusait, chacun voulait faire preuve de zèle et rendre son voisin suspect.

Reade vous jura allégeance avec des démonstrations qui peignaient son dévouement : mais il était signalé pour sa mauvaise conduite ; les procès verbaux de la mairie de Carhaix contenaient divers faits à sa charge : son renvoi fut prononcé. — « Ces antécédens lui donnaient » droit à la bienveillance de Bathurst ; il était » digne d'être appareillé avec le Calabrois. — » Vous le flattez, sire ; ses placards étaient » médiocres, et les quatrains de sir Hudson » sont charmans. — Comment, ce barbet ! — Oui, sire ; il tourne aussi bien un vers en latin qu'en français. C'est le Tyrtée du Col de Tende, vous en allez juger. Vous aviez mis en défaut la sagacité britannique, enlevé Malte, Alexandrie, vous menaciez les comptoirs de la mer Rouge ; l'Angleterre tremblait pour son commerce. Elle armait à Bombay, à Gibraltar, à Calcutta, et l'amiral Blancket avait fait voile pour insurger les Arabes. Tous ces préparatifs néanmoins ne calmaient pas ses alarmes, elle sentait qu'elle avait besoin d'embraser le monde pour arrêter vos efforts. Elle mendiait la guerre en Europe ; mais votre nom glaçait tous les courages, elle imagina que vous étiez mort. Lowe mit la nouvelle en vers,

et la fit placarder en Italie. Elle était ainsi conçue :

Bonaparte a été pris à Alexandrie;
Il a perdu sa funeste vie.
Français, tremblez!
Vous serez guillotinés.

» — Assassinés : que chacun parle son lan-
» gage. Est-ce tout? — Non, sire, et voici qui
» vaut mieux.

» *Anglorum rursùs virtutem sentit; fur, cave!*
» *Jam enim furum dux Bonapars cecidit.*

— « C'est bien pour sa poésie; mais ses ex-
» ploits, qu'en savez-vous? — Peu de chose. Ces sortes d'affaires sortent du cercle de celles dont je m'occupais, je n'y prêtais pas une oreille bien attentive. Cependant comme j'étais fort répandu à Florence, que ma profession me donnait accès dans toutes les familles, je recueillais forcément une foule de détails précieux. L'un me parlait du dessein qu'avait eu le roi sarde de pousser à bout les Français afin d'obtenir la palme du martyre, l'autre m'exposait les projets de son ministère, et les espérances qu'il fondait sur les *chasseurs francs*. L'armée que commandait Brune avait

été sur le point d'être anéantie. Chaque prince devait simuler des insurrections dans ses états, feindre des craintes, réclamer des secours. Nos forces une fois éparpillées, l'Autriche marchait, le peuple courait aux armes; on faisait main basse sur le dernier de nos soldats; on s'était procuré des armes, des munitions, des hommes, tout allait au mieux; mais une dame de la cour eut des scrupules, elle les confia à son confesseur. Celui-ci trahit le ministère, donna l'éveil à Brune, et le coup fut manqué. J'appris de la même manière les manœuvres qui avaient si long-temps troublé la Ligurie, agité la Cisalpine et mis Bologne en combustion. Beccalozi voulait se faire acheter par l'aristocratie, Lahoz avait ses vues, Feneroli sa chimère. Chacun intriguait, conspirait, se livrait aux espérances les plus coupables. Sommariva entretenait des intelligences à Lucques; Porro excitait les mécontens de Gênes; Zorti ceux d'Oneille; personne ne pouvait répondre de son existence que déjà on était occupé de guerre, de conquêtes. La présence de nos troupes ne permettait pas à l'ambition de prendre son essor. Elle disposa ses mesures en conséquence; elle entrava le ser-

vice, ameuta le peuple, encouragea tous les excès. Ce ne fut qu'insurrections, qu'assassinats, que désastres; nous fûmes rejetés sur le col de Tende. Nous avions éprouvé des revers, il s'agissait d'appeler le midi au meurtre, à la révolte, l'Angleterre dépêcha Lowe. Il se glissa comme un malfaiteur dans les montagnes qu'occupaient nos troupes, y organisa quelques attentats obscurs et s'échappa à la hâte, dès qu'il apprit vos succès.

17 *décembre.*

1 h. ¼ A. M. — La santé de l'empereur se soutenait depuis plus d'un mois. Les forces étaient revenues; les fonctions digestives avaient repris, tout semblait au mieux lorsque le mal se réveille avec plus d'intensité. De violentes tranchées de colique se font sentir, la douleur au foie devient insupportable, ce sont tous les symptômes d'une entérite. — Bains.—Lavemens simples et adoucissans. — Fomentations émollientes au bas-ventre. Je conseille l'huile de ricin.

18 *décembre.*

6 h. A. M. — Les tranchées perdent un peu

de leur violence ; mais sans cesser entièrement ni laisser un instant de repos au malade. Une toux sèche, fatigante se manifeste à la pointe du jour, l'emploi des anodins en diminue l'intensité. — Bain.

19 *décembre.*

10 h. A. M. — La fin de la journée d'hier a été assez tranquille. Les tranchées se sont renouvelées dans la nuit avec moins d'intensité et de fréquence. La douleur au foie a presque entièrement disparu.

20 *décembre.*

2 h. P. M. — L'empereur est un peu mieux, il repose quelques instans et prend un bain à l'entrée de la nuit.

21 *décembre.*

9 h. A. M. L'empereur se trouve beaucoup mieux qu'hier, il fait quelques tours de promenade, rentre et prend un bain.

J'avais été faire une course comme à mon ordinaire, je m'étais égaré quelques instans dans le parc et rentrais comme Napoléon sortait du bain. « Je croyais, me dit ce » prince, que vous traitiez les médecins » anglais. Est-ce qu'ils n'ont pas été exacts

» au rendez-vous? — Non, sire, ils ont paru » isolément sensibles à l'invitation ; ils l'ont » acceptée avec reconnaissance, mais ils se » sont ravisés tout à coup et se sont dégagés. » J'ignore si la main qui les a retenus n'est » pas celle qui vient de me faire arrêter. — » arrêter! — Oui, sire. Je gagnais paisible- » ment ma hutte, le factionnaire m'a refusé » le passage, j'ai été conduit au corps de gar- » de : c'est ce qui m'a mis en retard. » L'empereur laissa tomber la conversation ; je n'insistai pas et me retirai. Mais les vexations devenaient personnelles ; je fus encore arrêté, insulté les jours suivans; Napoléon ne voulut pas que je l'endurasse. « Écrivez à ce » Calabrois : dites-lui tout le mépris que sa » basse méchanceté vous inspire, que vous » vous retirerez s'il persiste. Je ne veux pas » qu'on vous refuse de l'air, qu'on vous fasse » périr sous mes yeux. » J'étais outré, ma lettre fut bientôt faite.

« Longwood, 22 décembre 1819.

« Excellence,

» Pardonnez à mon importunité si j'interromps vos occupations pour vous entrete-

nir de circonstances qui me sont personnelles. Hier au soir sur les sept heures, revenant de ma promenade dans le parc, je fus arrêté par la sentinelle placée près de la grille du jardin; pendant plus d'une demi-heure je me vis empêché de rentrer dans mon habitation, qui n'est éloignée de là que d'environ vingt-cinq toises, encore ne recouvrai-je ma liberté qu'à la requête du sergent du corps-de-garde de Longwood, que je fis demander, à défaut du capitaine d'ordonnance alors absent. Déjà, dans la soirée de dimanche, 19 du courant, au moment où je revenais de ma promenade accoutumée, j'avais été également arrêté par une sentinelle placée au même endroit; mais celle-ci, beaucoup moins sévère que celle d'hier au soir, me permit après quelques instans de rentrer librement chez moi. Ainsi dans le court espace de trois mois, durée de mon séjour dans cette île, je me suis vu arrêté trois fois. Il me semble que de tels procédés sont diamétralement opposés aux témoignages de bienveillance et aux assurances réitérées que V. Exc. a bien voulu me donner; ils le sont sans doute à la conduite tracée pour le gouvernement de Sainte-Hélène, conduite qui

m'a été officiellement communiquée avant mon départ d'Europe, et à laquelle je n'ai point hésité d'ajouter foi, puisque ce n'était pas des criminels que l'on tenait renfermés ici. Cependant je me trouve confiné dans mon habitation comme dans un cloître; et à moins d'être accompagné par un de vos subordonnés, je ne puis ni voir ni traiter personne hors des limites que vous-même vous avez tracées. D'une autre part, je me vois en particulier parfaitement bien accueilli par mes confrères, et en public évité, repoussé même par eux (je veux croire que cette espèce d'éloignement ne provient que de la terreur profonde qu'on a jetée dans l'esprit des habitans de cette île); mais la situation où je me trouve est on ne peut plus pénible, on ne peut plus difficile à supporter; aussi, sans le motif qui m'a fait venir ici, sans le traitement que j'ai déjà employé avec succès contre l'endémie-hépatique chronique, qui, sous ce climat variable et dangereux, attaque depuis long-temps la santé de l'empereur Napoléon, je ne vous cache point que j'aurais déjà pris le parti de solliciter de votre Exc. la liberté de retourner dans ma patrie.

» Du moins pourrai-je vous demander de prendre en considération le véritable état des choses, la chaleur de la saison, la force du soleil qui darde ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes, et dont les effets aussi prompts que funestes ne sont sans doute pas inconnus à V. Exc. J'oserai vous prier de vouloir bien songer au climat insalubre que nous habitons, et enfin de m'épargner le déplaisir d'être arrêté pendant les heures, qui, dans cette saison, sont les seules auxquelles on puisse se promener au moins dans le parc, et respirer un air pur, ou pour mieux dire moins malfaisant, puisque déjà, à deux reprises différentes, je me suis vu atteint de violentes coliques qui m'ont retenu plusieurs jours au lit, et n'ont pas été sans danger pour moi.

» J'ose encore supplier V. Exc. de vouloir bien nous accorder la liberté commune à tous les hommes de bien, à tous les hommes qui n'ont pas même l'ombre d'un délit à se reprocher, si toutefois il y a quelque liberté possible dans cette île.

» Veuillez m'excuser, monsieur le gouverneur, de vous avoir interrompu pendant si

long-temps, pour vous informer de l'état fâcheux où je me trouve par rapport à l'exercice de ma profession.

» J'ai l'honneur d'être,

» De votre excellence,

» Monsieur le gouverneur,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur,

» F. ANTOMMARCHI. »

— « C'est bien, me dit l'empereur; adres-
» sez-vous aussi à Hamilton. Ce ministre a
» donné des éloges à vos travaux; il vous porte
» de l'intérêt, il n'est pas possible qu'il souffre
» que le bourreau vous refuse jusqu'à la fa-
» culté d'aller respirer un peu d'air sous un
» arbre sans feuillage. »

Je suivis le conseil et j'écrivis :

« Longwood, 23 décembre 1819.

» Monsieur,

» Trois mois se sont déjà écoulés depuis que je suis arrivé dans cette île, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans une autre lettre. Permettez-moi de profiter des témoi-

gnages de bienveillance que vous avez bien voulu me donner, pour vous informer de ma situation dans un lieu où je suis venu de ma propre volonté.

» Je commence par vous avouer avec franchise que je ne conçois pas pourquoi l'on veut me contraindre à considérer ma condition comme celle d'un moine, d'un anachorète ou d'un esclave, lorsque des habitudes dès longtemps acquises, me rendent on ne peut moins propre à remplir les devoirs que de semblables états pourraient m'imposer.

» Je me trouve au milieu de l'Océan, placé dans une île presque inhabitable, et privé de toute espèce de liberté. Que puis-je craindre de plus?.... Telle est pourtant ma situation; c'est peu de consacrer tout mon temps à l'étude et au soulagement de l'humanité souffrante, dans cette île que la nature semble avoir marquée d'une empreinte profonde de tristesse et de réprobation; je vois encore ses habitans éviter le voisinage de Longwood avec autant de crainte que dans l'éternité ils pourraient fuir l'approche de l'enfer. Cette terreur paraît s'être emparée de leur esprit de manière à y éteindre tout autre sentiment. Mes con-

frères partagent l'épouvante générale, et l'on dirait qu'ils tremblent à mon aspect, de sorte qu'au lieu des politesses dont j'ai coutume d'user à leur égard, je ne reçois d'eux que des duretés et des refus; encore ne m'est-il guère permis de les blâmer, puisqu'ils ne pourraient s'approcher de moi ni me dire un seul mot, sans que les autorités locales en fussent aussitôt informées. Des lunettes d'approche braquées contre nos habitations pénètrent jusque dans nos appartemens, et des télégraphes, organisés avec beaucoup de soin, rapportent sur-le-champ tout ce qui s'y passe. Pour peu que je veuille porter mes pas hors des étroites limites qu'on nous a fixées, je suis forcé d'accepter la compagnie d'un agent du gouverneur, chargé de rendre un compte fidèle de tout ce que je puis dire ou faire en sa présence, de sorte que, pour me soustraire au danger de ses révélations, je me vois contraint de renoncer à toute espèce de relations et de rapports sociaux. Ce n'est pas tout; passé six heures et demie du soir, il ne m'est plus permis de me promener, même dans le parc voisin de mon habitation, et, ce qu'il y a de pire, c'est que les habitans de Longwood qui

se trouvent dehors après cette époque, ne peuvent plus rentrer chez eux, comme cela m'est déjà arrivé trois fois. A-t-on jamais entendu parler d'une mesure à la fois plus absurde et plus tyrannique, surtout dans le climat brûlant où nous nous trouvons ?

»Dès six heures et demie du soir, l'enceinte de Longwood, renfermée dans un cercle d'environ trente toises de rayon, est entourée d'un grand nombre de sentinelles qui ont la consigne expresse de ne laisser entrer ni sortir personne, et d'arrêter tous ceux qui se présentent. A neuf heures, les mêmes sentinelles resserrent leur cordon, et se trouvent placées si près des habitations qu'il m'est impossible de sortir de mon appartement pour me rendre à ma pharmacie, chez le comte Bertrand, ou même jusqu'aux écuries, sans être exposé à quelques coups de baïonnette, faute de pouvoir répondre convenablement aux *qui vive!* que l'on me crie dans une langue que je ne connais point encore. Le soir ou pendant la nuit, lorsque mes devoirs m'appellent auprès de l'empereur, comme les dispositions locales de Longwood ne me permettent point de traverser ses appartemens, je suis forcé de passer

entre les mains de je ne sais combien de sentinelles qui m'épient, me guettent et ne me quittent pas des yeux que je ne sois rendu à ma destination.

» Tel est l'exposé fidèle de la situation affreuse où je me trouve, et si votre bienveillante médiation auprès de lord Bathurst ne parvient pas à m'obtenir assez de liberté pour que je puisse du moins acquérir quelques notions scientifiques relativement à ce triste rocher, je ne sais si ma résignation pourra supporter plus long-temps l'excès de violence auquel elle est en butte; mais je suis plein de confiance en votre puissante protection, et j'ose espérer que vos soins généreux parviendront à me rendre ce séjour moins triste et moins pénible.

» Veuillez agréer l'assurance sincère du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» De votre excellence,

» Le très-humble et très-dévoué serviteur,

» F. ANTOMMARCHI. »

Je me plaignais, je n'avais rien de mieux à

faire. Son excellence s'en souciait peu; mais le ministre m'avait témoigné de l'intérêt; je recourais à lui, le cas devenait plus grave; les limites furent éloignées; je pus respirer, circuler à l'aise; je n'eus plus à craindre de me voir déposé dans un corps-de-garde ou percé d'un coup de baïonnette. Ce ne fut pas tout : Hudson joignit des conseils à la liberté, et m'adressa une homélie qu'en vérité je méritais bien : j'avais sans cesse à la bouche un nom qu'il ne devait pas entendre; je ne parlais que de l'empereur; je voulais l'obliger à refuser mes lettres, le priver du plaisir de correspondre avec moi. La sollicitude était touchante, mais s'adressait mal.

Nous avions fait nos dispositions pour creuser un bassin; l'empereur était en large pantalon, en veste, avec un énorme chapeau de paille de Bengale sur la tête, et des espèces de sandales aux pieds. Je laissai ce galimatias sans réponse, et le suivis vers une troupe de Chinois qu'il avait appelés pour donner le dernier coup de main à nos travaux. Nous les apercevions qui nous examinaient, riaient, devenaient moins bruyans à mesure que nous nous avancions. — « Qu'ont-ils donc?

» qu'est-ce qui les égaie? serait-ce mon cos-
» tume? — Probablement, lui dis-je, ils s'é-
» tonnent de vous voir vêtu en ouvrier com-
» me eux. » — Nous les avions joints; ils se mirent à l'ouvrage, et se continrent quelque temps; mais la gaieté l'emporta bientôt, et devint si générale, qu'elle le gagna lui-même. — « Qu'ont-ils? que disent-ils? » — Aucun de nous ne comprenait le Chinois; nous ne pûmes lui répondre. — « C'est mon costume!
» il est en effet assez plaisant. Mais il ne faut
» pas qu'en riant ils soient brûlés par la cha-
» leur; je veux que chacun d'eux ait aussi son
» chapeau de paille, c'est un petit cadeau
» que je leur fais. » — Il s'éloigna, se dirigea vers une touffe d'arbres. Nous croyions qu'il était allé chercher le frais lorsque nous l'aperçûmes qui était à cheval, suivi de son piqueur. Il fit quelques tours, partit au galop, et gagna Dead-Wood. Parvenu au sommet de la position, il s'arrêta, déploya sa lunette, la promena tout autour de lui, et revint avec la même vitesse qu'il était allé. Cette excursion si simple devint aussitôt une affaire d'état. On avait aperçu un cavalier équipé à la chinoise. Comment était-il apparu? d'où ve-

naît-il? que voulait-il? le gouverneur ne le pouvait comprendre. L'empereur, qui s'amusait de ses terreurs, imagina de les accroître encore. Il costuma Vignali comme il l'était lui-même; lui donna son cheval, son piqueur, sa lunette d'approche, lui ordonna de marcher vite, et de faire mine d'observer. Le missionnaire alla, fut aperçu, signalé, mit en rumeur l'île entière. Hudson, Gorrequer, Reade, tout fut aussitôt sur pied, accourut à Longwood. C'était une conspiration, un enlèvement; c'était.... Vignali déguisé. Le gouverneur se retira confus. Je me trouvais sur son passage : il vint à moi, déclama, exhala sa colère, et finit par déclarer qu'après tout celui qui le mystifiait n'était qu'un usurpateur. — « Sans doute. » — Mon ton de bonhomie le trompa. Il me flattait de l'œil, s'emportait, jurait; et, terminant par le coup de massue, il conclut encore que c'était un usurpateur, que je ne pouvais le nier.—« Non, assurément, lui répondis-je; c'est un fait dont » je suis trop honteux pour le contester. »—S. Exc. étonnée se dérida tout-à-fait, et m'invita à la confiance. J'y répondis sur l'heure.— « L'empereur, car en l'appelant général, vous

lui faites grâce d'une usurpation, et je veux les compter toutes, est tout noir du crime que vous lui reprochez. A Toulon, il usurpa la victoire, et fit méchamment tomber les torches des mains de votre Érostrate; il l'usurpa encore à Montenotte, à Castiglione, à Lodi, sur le Tagliamento; il usurpa notre admiration par la rapidité de ses triomphes; il l'usurpa par la vengeance qu'il tira sous les murs de Pavie de l'affront fait à François Ier.; il l'usurpa par cette retraite fameuse où, sacrifiant ses espérances et ses parcs, il leva le siége de Mantoue, courut vaincre, et apprit à l'ennemi qu'une surprise, un succès, ne sont souvent que le prélude d'une grande défaite. Il l'usurpa encore lorsque, abandonné à lui-même, privé de flottes, de transports, il faisait la guerre au milieu des déserts, ouvrait des canaux, fouillait des sables, et cultivait, en combattant, tous les arts de la paix. »

J'allais continuer l'histoire des usurpations : mais je rappelai maladroitement la manière dont les émigrés avaient été mitraillés à Quiberon, les Russes au Helder; son excellence n'en voulut plus.

Je rejoignis nos Chinois que l'empereur excitait au travail. « Eh bien, que vous a dit Hudson; » ne craint-il pas qu'il me vienne quelque jour » des ailes et que je n'échappe au cercueil? » — Je l'ignore; je lui racontais comment » vous aviez usurpé la victoire, l'admiration » publique : l'esquisse lui a déplu, il s'est » éloigné. » — Napoléon s'amusa beaucoup de cette nouvelle mésaventure. Il riait, plaignait Hudson, et trouvait que c'était trop pour un jour. Il passa peu à peu aux événemens dont j'avais voulu entretenir Lowe, rappela quelques anecdotes, donna des éloges à l'un, cita un trait honorable à l'autre. — « Augereau » avait de l'habileté, du courage; il était » aimé des soldats et heureux dans ses opé- » rations. Joubert avait le génie de la guerre, » Masséna une audace, un coup d'œil que » je n'ai vu qu'à lui; mais il était avide » de gloire, et ne souffrait pas qu'on le frus- » trât des éloges qu'il croyait avoir mérités. » Les rapports étaient rédigés à la hâte, des- » tinés à satisfaire la curiosité des oisifs et ne » faisaient quelquefois pas à chacun sa vérita- » ble part. Il ne trouva pas que les services qu'il » avait rendus devant Mantoue fussent suffi-

» samment appréciés; il réclama » « J'ai lu,
» m'écrivit-il, votre relation de la bataille de
» Saint-Georges et de l'affaire de Cerea. C'est
» avec la dernière surprise que j'ai vu que
» vous faisiez l'éloge de quelques généraux
» qui, bien loin d'avoir contribué au succès
» de cette heureuse journée, ont failli faire
» écraser une colonne de ma division destinée
» à l'attaque de la Favorite, et vous ne dites
» pas un seul mot de moi ni de Rampon ! j'ai
» aussi à me plaindre de vos rapports de Lo-
» nado et de Roveredo, dans lesquels vous ne
» me rendez pas la justice que je mérite. Cet
» oubli me déchire le cœur et jette du décou-
» ragement dans mon âme. Je rappellerai,
» puisqu'on m'y contraint, que le gain de la
» bataille de Saint-Georges est dû à mes dis-
» positions militaires, à mon activité, à mon
» sang-froid et à ma prévoyance.

» Par la faute du général Sahuguet qui n'a-
» vait pas attaqué la Favorite comme vos or-
» dres le prescrivaient, les masses de l'en-
» nemi s'étaient jetées entre Saint-Georges et
» la Favorite ; et sans l'ordre que je donnai
» à l'intrépide général Rampon de se porter
» sur ma droite, d'y attaquer l'ennemi, ma

» division était tournée : c'en était fait de la » bataille. La brave trente-deuxième eut à sou- » tenir un combat des plus opiniâtres pendant » quatre heures, et vous ne dites pas un mot de » moi ni de Rampon, qui avons joué les prin- » cipaux rôles dans cette mémorable journée.

» Personne autre que Chabran n'a marché » à la tête des grenadiers ; il s'y est tenu con- » stamment : Marmont et Leclerc ne sont ar- » rivés qu'au fort de l'action. Je n'ai assuré- » ment qu'à me louer de la manière dont ils » se sont conduits ; mais cela ne doit pas faire » oublier ce que l'on doit à Chabran, sujet » aussi brave qu'intelligent, pour lequel je » vous demande en vain depuis long-temps le » grade de général de brigade.

» Ma lettre est dictée avec ma loyauté et » ma franchise ordinaires, et c'est en vous » ouvrant mon âme que je me flatte que vous » me rendrez justice ainsi qu'à plusieurs offi- » ciers de mon état major. »

« Laharpe était dans le même genre ; sé- » vère, indépendant, prodigue de sa vie sur » le champ de bataille ; mais jaloux de la part » qu'il avait prise à la victoire. Il périt par » un de ces accidens si communs à la guerre.

» Il revenait d'une reconnaissance; la nuit » était obscure, orageuse, il ne répondit pas » au *qui vive* du factionnaire et fut victime » de sa sollicitude. Il était du canton de Ber- » ne; chaud partisan des idées nouvelles, il » avait été obligé de fuir et avait eu ses biens » confisqués. J'eus la satisfaction de les faire » rendre à son fils. Les Suisses manquaient de » grains, demandaient à en acheter en Italie; » je le permis, mais à condition que la saisie » serait révoquée; et je chargeai Barthélemy, » qui était ambassadeur à Bâle, d'y tenir la » main. J'eus plus de peine au sujet d'un de » mes aides de camp, tué à Arcole, le brave » colonel Muiron. Il avait servi, depuis les » premiers jours de la révolution, dans le » corps de l'artillerie. Il s'était spécialement » distingué au siége de Toulon, où il avait été » blessé en entrant par une embrasure dans » la célèbre redoute anglaise.

» Son père était arrêté comme fermier gé- » néral : il vint se présenter à la convention » nationale, au comité révolutionnaire de sa » section, couvert du sang qu'il venait de ré- » pandre pour la patrie, il réussit : son père » fut mis en liberté.

» Au 13 vendemiaire il commandait une
» des divisions d'artillerie qui défendaient la
» convention ; il fut sourd aux séductions d'un
» grand nombre de ses connaissances et des
» personnes de sa société. Je lui demandai si
» le gouvernement pouvait compter sur lui :
« Oui, me dit-il, j'ai fait serment de soutenir
» la république, je fais partie de la force ar-
» mée, j'obéirai en obéissant à mes chefs ; je
» suis d'ailleurs, par ma manière de voir, en-
» nemi de tous les révolutionnaires, et tout
» autant de ceux qui n'en adoptent les maxi-
» mes et la marche que pour rétablir un trô-
» ne, que de ceux qui voudraient rétablir ce
» régime cruel où mon père et mes parens
» ont si long-temps souffert. Il se comporta
» effectivement en brave homme, et fut très-
» utile dans cette action qui sauva la liberté.

» Je l'avais pris pour aide de camp au com-
» mencement de la campagne d'Italie : il ren-
» dit dans presque toutes les affaires des ser-
» vices essentiels ; enfin il mourut glorieuse-
» ment sur le champ de bataille, à Arcole,
» laissant une jeune veuve enceinte de huit
» mois.

» Je demandai, en considération des ser-

» vices qu'il avait rendus dans les différentes » campagnes de cette guerre, que sa belle-» mère fût rayée de la liste des émigrés sur la-» quelle elle avait été inscrite, quoiqu'elle ne » fût jamais sortie de France. Je réclamai la » même justice pour son beau-frère, jeune » homme qui avait quatorze ans lorsqu'il fut » inscrit sur la liste fatale : il était en pays » étranger pour son éducation. »

Des hommes qui avait concouru à ses victoires l'empereur passa aux mouvemens, aux combinaisons qui les avaient décidées. C'était une suite de conceptions, de manœuvres, d'audace, telles que n'en présente pas l'histoire. Il avait conquis en trois ans toute la partie septentrionale de l'Italie, soutenu avec trente à quarante mille hommes les plus grands efforts de l'Autriche, et fait dans ces trois années six campagnes.

*Première campagne.*

Bonaparte attire sous Gênes le général Beaulieu, l'attaque sur ses flancs, déborde sa droite, le bat à Montenotte; se porte alternativement sur Dégo et sur Mondovi; pousse Beaulieu sur Milan, Colli sur Turin, soumet

le roi de Sardaigne, passe le pont de Lodi, se rend maître de la Lombardie, traverse le Mincio, investit Mantoue; et, en moins de deux mois, des montagnes de Gênes il plante ses drapeaux sur celles du Tyrol, franchit l'Illyrie, et se trouve sur les confins de l'Allemagne.

On se rappelle encore de quelle surprise de si brillans succès frappèrent toute l'Europe. Les partis en France, nos ennemis au dehors, peignaient ce général de vingt-six ans comme un jeune téméraire qui ne tarderait pas à trouver dans son audace même sa perte et sa confusion. La suite fit voir quel cas on devait faire de leurs prédictions.

*Seconde campagne.*

Le premier effet de ces succès éclatans fut d'obliger Wurmser à évacuer l'Alsace, à repasser le Rhin pour courir avec quarante mille hommes au secours du Tyrol. Ce général se présente sur l'Adige avec quatre-vingt mille combattans, occupe le Montebaldo, pénètre par le val de Sabia, et arrive en même temps à Vérone et à Brescia.

A ce nouvel et redoutable ennemi nous ne

pouvions pas opposer plus de trente mille hommes : nous avions nos conquêtes à conserver, nous assiégions Mantoue, qui était sur le point de se rendre, et qui renfermait une garnison de plus de huit mille hommes. C'est dans cette seconde campagne que Bonaparte se montre supérieur à Frédéric, qui s'était trouvé dans une position semblable. Il ne s'obstine pas au siége de Mantoue, comme le roi de Prusse au siége de Prague ; mais ses résolutions, ses opérations se suivent avec la même rapidité. L'ennemi, déconcerté par cette promptitude de mouvemens, ne trouvait jamais au point du jour l'armée française où il l'avait laissée au commencement de la nuit. Suppléant par les marches au nombre, Bonaparte se montrait toujours, et presque partout, supérieur à ses colonnes. Les batailles de Lonato et de Castiglione couronnèrent ces belles et hardies conceptions. Wurmser, vaincu malgré sa nombreuse cavalerie, rentra dans les gorges du Tyrol, laissant entre les mains des Français une grande partie de son armée.

Dans tous ces mouvemens, qui offriront d'utiles méditations à ceux qui suivent la carrière des armes, Bonaparte fit connaître que

le meilleur moyen de se défendre est souvent celui d'attaquer, et que le génie de la grande guerre est surtout l'art de reprendre l'initiative, quand on l'a perdue par les premiers succès de l'ennemi.

Sa réputation fut alors établie dans toute l'Europe; les généraux français de toutes les armées le proclamèrent leur maître, et les vieux compagnons de Frédéric annoncèrent dès ce moment le héros qui devait reprendre le sceptre de la guerre, vacant depuis sa mort.

*Troisième campagne.*

Bonaparte avait vaincu, mais après avoir été mis aux plus rudes épreuves; il en conservait un vif ressentiment. Il se souvenait que Wurmser avait plus d'une fois occupé son quartier-général, et ne crut pas avoir assez pris sa revanche en faisant échouer ses projets, et en détruisant une partie de son armée. Il apprend que ce général a reçu des renforts, et qu'il a fait un mouvement du Tyrol sur la Brenta. Aussitôt il remonte l'Adige, se porte sur Roveredo, bat la moitié de l'armée autrichienne, s'avance vers Lavis, fait

mine de marcher sur Inspruck, et se dirige tout à coup le long de la Brenta. Les dispositions des Autrichiens sont vaines, il triomphe de tous les obstacles.

Bonaparte combat l'ennemi, le défait, le poursuit l'épée dans les reins, et le pousse sur l'Adige, qu'il passe avant lui. Wurmser était près de mettre bas les armes; mais un de ces hasards qui trompent toutes combinaisons lui ménage une retraite; il la suit, et court s'enfermer dans Mantoue avec dix mille hommes de cavalerie, plusieurs régimens de cuirassiers, son état-major et ses bagages.

L'exécution de tous ces mouvemens fut si prompte, et la défaite si entière, que la cour de Vienne ignorait encore ses désastres lorsqu'elle apprit par la voix publique qu'elle n'avait plus d'armée en Italie, que ses frontières étaient dégarnies, et son général confiné dans la seule place qui lui restât.

Il est facile de remarquer que dans ses opérations hardies Bonaparte n'avait rien donné au hasard; et, quoique ses marches étonnent au premier coup d'œil, on s'aperçoit aisément que la retraite est toujours prévue, les dispositions, en cas de revers, arrêtées. Les militai-

res saisiront avec un vif intérêt les rapports nombreux et fréquens de cette campagne avec celle de l'armée de réserve; ils verront dans l'une et l'autre Bonaparte manœuvrer sur la ligne d'opération de l'ennemi, se placer entre ses troupes et ses magasins, lui intercepter sa retraite, et décider d'un seul coup du sort de toute une armée.

*Quatrième campagne.*

On conçoit facilement combien ces revers multipliés durent irriter la cour de Vienne; elle n'ignorait pas que Bonaparte n'avait qu'une poignée de monde, et elle résolut de tout tenter pour débloquer son feld-maréchal et pour sauver Mantoue. Alvinzi accourut à la tête d'une armée formidable. Cinquante mille hommes traversaient le Frioul; vingt mille arrivaient par le Tyrol; nous ne pouvions faire face à des troupes aussi nombreuses. Dans l'impossibilité de résister au choc et de garder un terrain trop étendu, le général français ne chercha d'abord qu'à arrêter les mouvemens de l'ennemi par différens corps d'observation qu'il jeta sur la Brenta. Alvinzi les force, passe la Piave; Bo-

naparte est contraint d'évacuer le pays qui s'étend entre la Brenta et l'Adige. A Caldero il essaie de reprendre l'offensive; mais ses efforts ne sont pas heureux, et il apprend encore que les divisions ennemies occupent la rive droite du fleuve et sont arrivées à Rivoli. L'Italie paraissait perdue sans ressource; on regardait la levée du blocus de Mantoue comme inévitable. On fit l'appel à Vérone; il ne donna que quinze mille combattans. L'armée défila à l'entrée de la nuit. Chacun pensait qu'on continuait la retraite : cette attente est trompée. Les troupes reçoivent ordre de suivre l'Adige; elles le passent à deux heures du matin, et Bonaparte donne la célèbre bataille d'Arcole. Quoique le principal but qu'il se proposait fût manqué dès le commencement de la journée, cette habile manœuvre lui procura l'avantage de forcer l'ennemi à évacuer la belle position de Caldero, à s'engager dans les marais, à combattre sur des digues, où la supériorité du nombre était peu avantageuse. Ses divisions, successivement battues, découragées, vidèrent le champ de bataille, et se jetèrent en désordre derrière la Brenta.

Bonaparte ayant constamment ramené la victoire sous nos drapeaux, le public qui ne juge souvent que par le résultat, a pensé que tout lui avait constamment réussi. Il n'en est pas ainsi : les projets les mieux combinés ont souvent tourné contre lui; mais personne n'a été plus prompt, plus habile à en substituer d'autres à ceux qui échouaient, et à contraindre la fortune à redevenir favorable.

### *Cinquième campagne.*

C'est dans cette cinquième campagne que se donnèrent la bataille de Rivoli et de la Favorite, qui amenèrent la prise de Mantoue. La première fut plus glorieuse pour l'armée que celle de Marengo, puisque avec dix-huit mille hommes elle en défit quarante mille, dont vingt mille furent faits prisonniers. Aussi inférieur à l'ennemi, et dans un champ de bataille de cinq lieues carrées, c'est là surtout que le chef de l'armée développa le grand art de se montrer supérieur sur tous les points d'attaque. Ce n'est pas à une distance de sept à huit lieues, ni dans un intervalle de trente-six à quarante-huit heures qu'il devance les colonnes autrichiennes, mais il les bat les

unes après les autres, quoiqu'elles n'aient entre elles que quelques centaines de toises. Ces journées si brillantes de Rivoli et de la Favorite sont le résultat d'une connaissance parfaite du champ de bataille, d'une rare sagacité à pénétrer les projets de l'ennemi, et d'une promptitude sans égale à improviser des moyens capables de les déjouer.

A Rivoli, la division ennemie chargée de tourner l'armée française arrive en effet sur la position qu'elle doit prendre; mais elle n'y arrive que lorsque les autres sont défaites; elle se trouve elle-même enveloppée et forcée de mettre bas les armes.

*Sixième campagne.*

Maître de Mantoue, Bonaparte marche sur Rome, ne prend avec lui que cinq mille hommes, et signe le traité de Tolentino que l'Europe le croit encore au delà de l'Apennin. Il ne se laisse pas séduire par la vaine gloire d'entrer en triomphe au Capitole; il ne perd pas un moment; il rejoint son armée sur la Piave, et commence sa sixième campagne. C'est là qu'en moins de deux mois, après avoir battu le prince Charles sur le Tagliamento, sur l'I-

sonzo et à Tarvis; après avoir passé les Alpes juliennes, la Drave, la Save et la Muehr, il oblige la maison d'Autriche à conclure la paix. Il était maître de Trieste, de l'Istrie, de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie, et d'une grande partie de l'Autriche; il était en mesure de faire écouter la voix de l'humanité.

Nos troupes avaient pénétré jusqu'aux portes de Vienne; Bellegarde et Merfeldt accourent implorer une suspension d'armes; il l'accorde; on discute les limites des corps des généraux Bernadotte et Joubert.—Où croyez-» vous, messieurs, que soit Bernadotte? — » Peut-être à Fiume? — Non; dans mon sa-» lon, et sa division à une demi-lieue d'ici. » Joubert, où pensez-vous qu'il soit?— Peut-» être à Inspruck, si toutefois il a pu faire » tête à la colonne de grenadiers qui arrive » de l'armée du Rhin. — Eh bien! il est aussi » dans mon salon, et ses troupes le suivent.»

Ces deux réponses étonnèrent d'autant plus les Autrichiens, qu'en ce moment même leur général venait d'envoyer des détachemens considérables pour soutenir les provinces de la Carniole et du Tyrol où il croyait que devaient pénétrer les généraux Bernadotte et Joubert.

C'était pendant que les ennemis se disséminaient ainsi, que Bonaparte avait réuni dans un espace d'environ six lieues carrées toutes ses forces, qui montaient à peu près à quarante-six mille hommes.

*Campagne d'Égypte et de Syrie.*

Peu de temps après la paix, Bonaparte fait voile pour l'Égypte. Il se présente devant Malte ; la puissance de son nom, la confiance de son intervention et la vigueur de ses attaques déconcertent l'ennemi, qui rend la place ; elle n'avait jamais été prise.

Débarqué en Égypte, il saisit aussitôt le genre de guerre qu'exige le pays ; apprécie l'espèce de troupes qui le défendent, et apprête la tactique qu'il faut adopter.

La bataille des Pyramides, aux portes du Caire, celle du Mont-Thabor dans le cœur de la Syrie, celle d'Aboukir, sont toutes trois d'une conception différente ; il manœuvre avec une habileté sans égale, et sait appliquer à des circonstances aussi neuves que variées toutes les ressources de l'art de la guerre.

Mais pendant ce temps nous étions battus à

Stockach et sur l'Adige. Nous avions vaincu à Zurich; mais l'Italie était perdue, et nos armées découragées, sans ensemble dans leur direction comme dans leurs mouvemens, avaient cessé d'être l'épouvante des ennemis du nom français. La guerre civile embrasait l'ouest et le midi; les factions se déchiraient, et un gouvernement inepte cherchait vainement sa sûreté dans les divisions.

*Campagne de l'armée de réserve.*

Bonaparte arrive d'Égypte : l'espérance renaît : le 18 brumaire la justifie, tout se rallie, tout cède au génie qui conçoit, à la puissance qui ordonne, à la modération qui rassure; mais ce n'est pas assez de ramener l'ordre par les lois, il faut encore conquérir la paix par la victoire.

Lorsque Bonaparte fut nommé premier consul, la dernière place d'Italie (Coni) venait d'être prise; nos postes étaient repliés sur le sommet des Alpes; nous ne possédions pas un pouce de terrain, ni une seule place en Italie; toute l'Allemagne était évacuée; nous nous tenions sur la défensive, nous occupions les places de la rive gauche du Rhin. Les départemens de l'Ouest étaient en armes,

partout l'ennemi était formidable, prêt à envahir nos frontières et à changer la face de l'état. Mais Bonaparte prit la direction des affaires, nous repassâmes le Rhin, nous franchîmes les Alpes, et la coalition humiliée, battue, fut contrainte à recevoir la paix.

Nos travaux avançaient ; nous avions creusé, revêtu le bassin, et disposé une partie de nos tuyaux. Nous prenions l'eau à trois mille pieds de distance, il nous en restait encore beaucoup à placer ; mais le temps était à la pluie, Napoléon content de ses Chinois ; il ne voulait pas qu'ils l'essuyassent. — « Il est » inutile que ces gens se mouillent ; rien ne » presse, qu'ils se reposent, nous y revien- » drons plus tard. J'ai d'ailleurs quelques ob- » servations à faire ; venez, suivez-moi, vous » les trouverez curieuses. » — J'allai ; c'était des fourmis, dont il s'était mis à étudier les mœurs. Ces insectes, qui se répandaient en plus grand nombre dans sa chambre à coucher depuis qu'il l'habitait moins, avaient escaladé sa table où se trouvait habituellement du sucre. L'appât les avait alléchées, la chaîne avait aussitôt été établie et le sucrier envahi.

Napoléon n'avait garde de les troubler. Il laissait faire, déplaçait le sucrier, suivait leurs manœuvres, admirait l'activité, l'industrie qu'elles déployaient jusqu'à ce qu'elles en eussent retrouvé la trace. — « Ce n'est pas » là de l'instinct, c'est bien plus, c'est de la » sagacité, de l'intelligence, l'idéal de l'asso- » ciation civile. Mais ces petits animaux n'ont » pas nos passions, notre convoitise ; ils s'ai- » dent, et ne se déchirent pas. Croyez-vous » que j'ai essayé vainement de les mettre en » défaut. J'ai déplacé le vase, je l'ai transpor- » té à toutes les extrémités de la pièce. Ils » ont employé un, deux, quelquefois trois » jours en recherches, mais ils ont toujours » fini par le trouver. Si je le fixais au milieu » d'une couche d'eau ! Faites-en apporter, » docteur, peut-être elle les arrêtera. » Elle ne les arrêta pas. Le sucre fut encore pillé, butiné ; mais il remplaça l'eau par du vinaigre, les fourmis ne s'y hasardèrent plus. — « Vous » le voyez, ce n'est pas le seul instinct qui les » fait agir ; elles ont encore un je ne sais quoi » qui les guide. Au surplus, quel que soit le » principe qui les anime, elles offrent à » l'homme un exemple digne d'être médité.

» Ce n'est qu'à force de constance qu'on ar-
» rive, de ténacité qu'on touche au but. Si
» nous avions eu cette unanimité de vues!...
» Mais les nations ont aussi leurs momens
» d'oubli, de lassitude; il faut faire la part de
» l'humanité; et puis tout n'avait pas plié
» sous l'orage. Si le héros de Castiglione était
» éteint, Gérard, Clausel, Belliard, Lamar-
» que, une foule d'autres conservaient l'éner-
» gie du début. L'Europe était battue, et les
» souverains, si fiers aujourd'hui de n'avoir
» plus pour égal un homme populaire, s'é-
» clipsaient devant moi. — » Il se mit alors
à discourir sur les dogmes nouveaux qu'ils
cherchent à défendre, et les droits mystiques
dont ils s'appuient. — « Quelles prétentions
» bizarres! quelles contradictions! Cette lé-
» gitimité est-elle en harmonie avec les écri-
» tures, les lois, les maximes de la religion?
» Les peuples sont-ils assez simples pour se
» croire la propriété d'une famille? David,
» qui détrôna Saül, était-il légitime? Avait-
» il d'autres titres que l'aveu de sa nation?
» En France, diverses familles se sont suc-
» cédé au trône, et ont formé plusieurs dy-
» nasties, soit par la volonté ou le consente-

» ment du peuple, représenté par les assem-
» blées du Champ-de-Mars ou du Champ-de-
» Mai, soit par les suffrages des parlemens
» composés de barons, d'évêques, qui, à cette
» époque, représentaient la nation. Combien
» de maisons se sont successivement rempla-
» cées en Angleterre! Celle d'Hanovre, qui
» succéda au prince qu'elle avait détrôné,
» règne aujourd'hui, parce que les aïeux de
» ces hommes si susceptibles le voulurent
» ainsi, et parce qu'il était indispensable
» qu'elle gouvernât pour sauver leurs inté-
» rêts, leurs opinions politiques et religieuses.
» Nos vieillards ont vu les efforts tentés par
» la dernière branche de la famille des Stuarts
» pour effectuer une descente en Écosse, où
» elle fut secondée par ceux dont les idées et
» les sentimens étaient conformes aux siens.
» Elle fut rejetée, chassée par l'immense ma-
» jorité du peuple, dont les nouveaux intérêts
» et les opinions nouvelles étaient en opposi-
» sition avec ceux de cette famille dégé-
» nérée. »

Il récapitula toutes les circonstances de son élévation, insista sur les suffrages, l'assentiment du peuple, et ajouta en

riant : «—Le conseil aulique s'obstina aussi à » regarder comme non avenue la république, » qui pourtant l'avait assez rudement frappé. » Ses plénipotentiaires m'offraient plus tard, » lors des négociations de Campo-Formio, de » la reconnaître.—Non, leur dis-je, effacez; » cela est clair comme l'existence du soleil : » il n'y a que les aveugles qui ne voient pas; » les temps sont changés, je ne dois pas donner » les mains à une sottise.—Mais sortons, fai- » sons un tour. » Nous sortîmes. Les Chinois achevaient leurs dispositions; nous assistâmes à la prise d'eau. » C'est bien : mais la volière? » Où la placer? — Ici. — Non, plus loin, » derrière vous; elle sera mieux, la vue est » plus ouverte. Vous règlerez cela, docteur, » si toutefois il ne vous arrive pas d'occupa- » tions plus sérieuses. » — Il m'en arriva en effet. L'empereur dont je croyais l'affection sinon dissipée, du moins fort affaiblie, retomba tout-à-coup dans la situation où il était d'abord. Je recourus aux bains, aux adoucissans, à toutes les prescriptions qu'il ne repoussait pas : mais le coup était porté. Je ne suspendais un instant le mal que pour le voir se reproduire avec plus de force. Cette cruelle al-

ternative m'effrayait ; je crus devoir en donner avis à sa famille, je lui demandai la permission d'écrire à Rome. Il y consentit. J'adressai ma lettre au chevalier Colonna.

« Sainte-Hélène, Longwood, 18 juillet 1820.

» Mon cher ami,

» Vous ne m'avez pas donné de vos nouvelles depuis mon départ d'Europe. Ce silence m'inquiète, je voudrais savoir comment vous vous portez; vous serez bien aise aussi de savoir quel est l'état de l'empereur Napoléon, dont la santé est confiée à mes soins.

» Il y a déjà dix mois que je suis arrivé dans cette île, et je puis vous assurer que je n'ai pas passé un jour, une nuit sans prodiguer à l'illustre malade, tous les secours que mon zèle et mes connaissances médicales pouvaient me suggérer. Je l'ai trouvé atteint d'une *hépatite chronique* du caractère le plus grave. Les soins que je lui ai donnés semblaient couronnés du succès; l'empereur se rétablissait, prenait de l'exercice; je lui avais conseillé de diriger ou plutôt de conduire la formation d'un jardin de quelques toises d'étendue autour de

son appartement : mais, tandis que je me berçais des idées les plus flatteuses, j'ai eu la douleur de voir mes espérances détruites et le fruit de plusieurs mois de soins s'évanouir. Ce n'a été qu'une alternative continuelle de bien et de mal, et, je dois vous l'avouer, je désespère aujourd'hui du succès. L'influence du climat, cause prochaine de l'*hépatite chronique*, est trop opposée à la constitution de l'illustre malade, et trop contraire à l'action de mes remèdes.

» L'empereur a eu dernièrement une rechute des plus graves, fièvre ardente, douleur vive et profonde au foie : douleur pulsative aiguë dans l'articulation de la jambe avec le pied droit. Inflammation érysipélateuse qui s'étendait sur le dos du pied et le tiers inférieur de la jambe. Ces accidens, je n'hésite pas à le dire, sont dûs au désordre des voies digestives et à l'altération des fonctions de l'organe biliaire. Toutefois l'état du malade ne présente pas un danger imminent; mais bannit toute espèrance de guérison dans un climat placé sous le tropique. Peu à peu les effets morbifiques s'étendent, s'aggravent, et je crains que mes soins et mes vœux ne soient

bientôt aussi cruellement trompés que vos espérances.

» J'avais d'abord cru devoir mettre sous les yeux de S. Em. le cardinal Fesch, un rapport détaillé sur l'état de la santé de l'empereur Napoléon; mais la crainte d'augmenter par un si triste tableau les chagrins de madame Mère, m'a déterminé à vous l'adresser; vous ferez de ma lettre l'usage qui vous paraîtra le plus convenable auprès de la famille de sa majesté.

» Agréez, je vous prie, les témoignages du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Votre affectionné ami,

» F. ANTOMMARCHI. »

19 *juillet.*

8 h. P. M. — L'empereur éprouve des frissons; fièvre, toux sèche et fréquente, douleurs de tête, nausées, vomissement de matières bilieuses extrêmement amères; *la douleur au foie* se fait sentir avec violence et s'étend jusqu'à l'épaule. La respiration est difficile, douloureuse; la partie inférieure de la jambe, le pied droit, offrent une tuméfaction accom-

pagnée d'une assez forte douleur vers l'articulation, et une inflammation érysipélateuse, surtout au-dessus de la malléole externe. Ces symptômes, qui se sont manifestés depuis le 7, sont au dernier point d'intensité.

Repos, boissons rafraîchissantes, fomentations locales, linimens savonneux et lavemens.

20 *juillet.*

10 h. A. M. — L'empereur a dormi environ trois heures. Au point du jour une légère sueur s'est manifestée à diverses reprises : le pouls devient apyrétique. Les symptômes morbifiques perdent de leur intensité ; la douleur dans l'articulation se fait cependant toujours sentir ; le malade se refuse aux purgatifs. Je continue l'emploi des fomentations locales, des linimens, des lavemens, etc.

21 *juillet.*

9 h. ¼ A. M. — L'empereur est mieux. — Lavemens. — Linimens.

22 *juillet.*

10 h. A. M. — Même état. — Bain.

9 h. ½ P. M. — La douleur de l'articulation s'affaiblit. La tuméfaction augmente. — Lavement. — Liniment.

*23 juillet.*

10 h. ½ A. M. — Nuit fort agitée, toux sèche, douleur au foie, qui s'étend sur toute la région latérale droite.

4 h. P. M. — Le bain a produit du soulagement.

10 h. P. M. — La tuméfaction de l'articulation augmente encore ; la douleur et l'inflammation érysipélateuse restent dans le même état. Je continue l'usage des linimens, et je conseille celui du petit lait clarifié. — Bain.

*24 juillet*

10 h. A. M. L'empereur est mieux. — Petit lait. — Liniment. — Bain.

*25 juillet.*

9 h. ½ A. M. — Même état. Napoléon ne veut plus de petit lait. — Liniment. — Bain.

*26 juillet.*

11 h. A. M. — Même état. Je substitue l'eau de riz au petit lait. — Linimens. — Bain.

L'empereur était mieux; je lui avais parlé de Rome, tous ses souvenirs s'étaient reportés vers sa mère. Il rappelait son affection, sa tendresse, les soins qu'elle lui avait prodigués, et s'arrêtant tout à coup: « —Vous m'ê-
» tes bien attaché, docteur; les contrariétés,
» les peines, la fatigue, rien ne vous coûte
» dès qu'il s'agit de me soulager : tout cela
» cependant n'est pas la sollicitude mater-
» nelle. Ah! maman Letizia! — » Et il se couvrit la tête. J'essayai de lui présenter des images moins tristes; je lui parlai de l'Italie, de la Corse, de ceux qu'il avait aimés. Il m'écouta d'abord avec indifférence; mais la conversation ayant amené le nom de sa nourrice, il s'étendit sur les soins qu'elle avait eus de son enfance, et l'espèce de culte qu'elle lui portait. « Elle voulut assister au couronne-
» ment, vint à Paris. Elle m'amusa beaucoup
» par ses histoires, la manière vive, animée,
» et les gesticulations à la génoise avec la-
» quelle elle les contait. Elle plut à Joséphine,
» à la famille, au pape qui en fut enchanté;
» il lui donna force bénédictions, et ne me
» cacha pas la surprise que le bon sens, les
» saillies de la dévote lui avaient causée. Je

» lui donnai quelque chose de plus réel que » ces agnus auxquels, pourtant elle tenait » beaucoup; je lui passai pour cent vingt » mille francs de biens fonds, des vignes, et » la maison paternelle. Ma mère, conseillée » par le cardinal, prit sur elle de ne pas la » délivrer. Elle la fit occuper par Ramolino, » qui donna une partie de la sienne en » échange. La nourrice réclama : on ne l'é- » couta point; elle envoya sa fille me porter » plainte à Paris. Toutes les avenues étaient » fermées; elle fut plus de six mois avant de » pouvoir me faire parvenir sa réclamation. » Cette opposition m'étonna, je l'en vengeai. » Je fis écrire à Ramolino, que, puisqu'il » voulait garder notre maison, il eût à re- » mettre entièrement la sienne avec un re- » tour de 20,000 fr. Il le fit : chacun fut con- » tent, et ma nourrice eut cet argent de plus. »

*27 juillet.*

9 h. ½ A. M. La nuit a été mauvaise, la douleur au foie devient plus vive, s'étend sur toute la région costale droite, et se prolonge jusqu'à l'épaule. Des douleurs aiguës se font sentir dans les intestins; toux sèche, nausées

fréquentes, vomissemens bilieux, céphalalgie, oppression, enfin peau pâle, jaunâtre. Le malade refuse de prendre l'eau de riz. Je crois devoir prescrire un purgatif cholagogue, des boissons anodines, des lavemens simples, des fomentations et des linimens. — Bains.

1 h. P. M. — Le purgatif a produit peu d'effet.

10 h. P. M. — L'empereur se trouve un peu mieux.

*28 juillet.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur est mieux. La douleur de l'articulation est tout-à-fait dissipée ; mais le pied est encore un peu enflé. — Liniment. — Bain.

*29 juillet.*

10 h. ½ A. M. Même état. — Liniment. — Bain.

*30 juillet.*

9 h. ½ A. M. — Même état : même prescription. Je conseille pour la deuxième fois les eaux thermales.

31 *juillet.*

10 h. A. M. — Même état. L'empereur est rétabli; il sort.

L'empereur avait repris des forces. On avait apporté des poissons pour garnir les viviers que nous avions ouverts, il voulut les mettre à l'eau et descendit au jardin. Les enfans du grand-maréchal l'aperçoivent et sont bientôt autour de lui. Il ne les avait pas vus depuis quelques jours; il se proposait de les faire appeler, et ne fut pas fâché d'être prévenu. — « Cherchez le docteur, dit-il au général Mon» tholon, j'ai besoin de son ministère, je veux » qu'il me perce ces jolies oreilles. » — Il montrait celles de la petite Hortense, et dépliait des boucles de corail enveloppées dans un papier qu'il tenait à la main. Je me disposai à faire cette petite opération; mais la vue de l'instrument produisit son effet. L'enfant pleurait, la mère pouvait n'être pas contente, l'empereur hésitait. Sa présence, le bijou eurent bientôt tari les larmes. Nous nous retirâmes à l'ombre d'un chêne, le général Montholon soutenait la patiente, Napoléon regardait, et le petit Arthur tapageait, criait, ne vou-

lait pas qu'on fît du mal à sa sœur. Sa colère, ses menaces, ses phrases anglaises amusaient Napoléon, et le petit bon homme de gromeler da utant plus.—«Que dis-tu? lui demanda » l'empereur. Coquin! Si tu ne cesses pas, je te » fais percer les oreilles. Voyons! seras-tu sa- » ge? » Les boucles étaient attachées, l'opération finie, Napoléon embrassa l'aimable enfant qui l'avait soufferte, la félicita sur son courage et la renvoya. «Va montrer tes oreilles à ta ma- » man. Si elle n'est pas contente, qu'elle les » trouve mal, dis-lui que ce n'est pas moi, que » c'est le *Dottoraccio* qui les a percées.—Oui, » sire. »—Elle ne fit qu'un saut et disparut.

Je restai seul avec Napoléon. La ténacité du petit Arthur l'avait frappé, il se promenait, me faisait remarquer la fermeté de cet enfant. — « Le drôle! j'étais entêté comme lui quand » j'avais son âge; rien ne m'imposait, rien ne » me déconcertait. J'étais querelleur, lutin : » je ne craignais personne. Je battais l'un, » j'égratignais l'autre, je me rendais redou- » table à tous. Mon frère Joseph était celui à » qui j'avais le plus souvent affaire. Il était » battu, mordu, grondé; j'avais déjà porté » plainte qu'il ne s'était pas encore remis.

» Bien m'en prenait d'être alerte : maman
» Letizia eût réprimé mon humeur belli-
» queuse; elle n'eût pas souffert mes algara-
» des. Sa tendresse était sévère; elle punis-
» sait, récompensait indistinctement; le bien,
» le mal, elle nous comptait tout. Mon père,
» homme éclairé, mais trop ami des plaisirs
» pour s'occuper de notre enfance, cherchait
» quelquefois à excuser nos fautes. — « Lais-
» sez, lui disait-elle, ce n'est pas votre af-
» faire, c'est moi qui dois veiller sur eux.— »
» Elle y veillait, en effet, avec une sollici-
» tude qui n'a pas d'exemple. Les sentimens
» bas, les affections peu généreuses étaient
» écartés, flétris; elle ne laissait arriver à nos
» jeunes âmes que ce qui était grand, élevé.
» Elle abhorrait le mensonge, sévissait contre
» la désobéissance; elle ne nous passait rien.
» Je me rappelle une mésaventure qui m'ar-
» riva à cet égard, et la peine qui me fut
» infligée. Nous avions des figuiers dans une
» vigne, nous les escaladions; nous pouvions
» faire une chute, éprouver des accidens, elle
» nous défendit d'en approcher à son insu.
» Cette défense me contrariait beaucoup,
» mais elle était faite, je la respectais. Un

» jour cependant que j'étais désœuvré, en-
» nuyé, je m'avisai de convoiter des figues.
» Elles étaient mûres, personne ne m'obser-
» vait, n'en devait rien savoir; je m'éclip-
» sai, je courus à l'arbre, je récoltai tout.
» Mon appétit satisfait, je pourvus à la
» route et remplissais mes poches lorsqu'un
» malheureux garde parut. J'étais mort, je
» restai collé sur la branche où il m'avait sur-
» pris. Il voulait m'enchaîner, me conduire
» à ma mère, la crainte me rendit éloquent.
» Je lui dépeignis mes ennuis, je m'engageai
» à respecter les figues, je lui prodiguai les
» promesses, je l'apaisai. Je me félicitai de l'a-
» voir échappé si belle; je me flattais que ma
» mésaventure ne transpirerait pas, mais le
» traître avait tout conté. Le lendemain la
» signora Letizia voulut aller cueillir les
» figues. Je n'en avais pas laissé, on n'en
» trouva plus, le garde survint : grands repro-
» ches, révélation ; le coupable expia sa faute.»

L'empereur avait repris ses habitudes matinales, et allait souvent respirer le frais avant le lever du soleil. Un jour qu'il avait les gencives douloureuses, il entra dans la pièce que j'habitais, et m'adressant la parole

avant que je l'eusse aperçu : « Je souffre, doc-
» teur; j'ai mal aux dents; que faut-il faire?
» Voyons, que dit le Prodrome ? » J'avais mes planches anatomiques déroulées devant moi; il ne me laissa pas le temps de répondre, et se mit à discuter sur ce grand travail. Il regrettait qu'il n'eût pas été exécuté plus tôt; il se serait livré à l'anatomie, il la saurait, il aurait cette satisfaction de plus. Il avait essayé de l'étudier bien des fois. Mais le dégoût l'avait emporté sur l'envie d'apprendre; il n'avait jamais pu vaincre l'espèce d'horreur que lui inspiraient les cadavres. Avec les planches, les dissections devenaient pour ainsi dire inutiles; on pouvait saisir d'un coup d'œil le jeu, la structure des organes; on voyait leurs rapports, on suivait leurs ramifications; le corps humain était mis à jour; il était fâché que l'exécution de ce travail eût tant tardé. — « Doc-
» teur, c'est un magnifique ouvrage, que vos
» planches! Je veux qu'elles me soient dé-
» diées, qu'elles paraissent sous mes auspices;
» je suis jaloux de rendre ce dernier service
» à la science. Je ferai les fonds nécessaires,
» vous passerez en Europe; vous les publie-
» rez; c'est un monument auquel j'ai l'ambi-

» tion de concourir. » Il revint souvent sur le même sujet, et me parlait chaque fois avec une nouvelle satisfaction de cette entreprise. « Mais pourquoi n'avoir pas tracé une ligne » de démarcation ? n'avoir pas indiqué ce » qui est de vous, ce qui est de Mascagni? On » aime à faire hommage à chacun du fruit de » ses recherches. Vous avez rédigé le pro- » drome, vous avez écrit le texte de l'anato- » mie des peintres; vous donnez ce travail » sous le nom du professeur : c'est trop de dé- » vouement, de modestie; chacun le sien. — » Sans doute; mais ma part est toute faite: » Mascagni a gravé trente planches, il a con- » staté ses découvertes; le surplus m'appar- » tient; on comparera, je ne réclame que la » différence. »

Cependant la maladie n'arrêtait pas : sa marche était lente, mais continuelle, et ses progrès sensibles. C'était surtout au moral que l'effet en était marqué; Napoléon ne parlait plus que des objets qui avaient frappé son enfance, de ses amis et de ses proches. Les nouvelles qu'on avait débitées au sujet de son fils l'avaient accablé; il se plaignait, déplorait le sort de cet enfant, dont le berceau

avait été entouré de tant d'espérances; il apprit enfin qu'il était nommé caporal. — « Ah! je respire! » Et, comme s'il eût craint de laisser voir son émotion, il se mit à discourir sur la Corse, et les souvenirs qu'il en avait gardés. « A mon avénement à la couronne d'Italie, lorsque je visitai Gênes, je me crus tout à » coup transporté sur nos montagnes. C'étaient » les formes, les mœurs, les costumes de notre pays; il n'y avait pas jusqu'à la monture » des boutiques qui ne fût la même. Cette » identité me frappa. Joséphine jouissait de » ma surprise, et cherchait à la prolonger. — » Comment, ce sont mêmes traits, mêmes habitudes! — C'est qu'apparemment les Corses » sont les bâtards des Gênois. — Cette idée la » fit rire; elle s'en amusa beaucoup. Je montai à cheval, je parcourus les hauteurs, je » visitai les positions qui défendent Gênes, et » arrêtai les travaux qui devaient la protéger. Je pris plaisir à contempler cette » bizarrerie de la nature, qui semble avoir » taillé ces deux pays sur le même modèle. » Je courais depuis trois heures dans ces lieux » escarpés; il en était onze, j'étais accablé; je » rentrai, je me mis au travail avec le bon

» Gaudin, qui me présentait l'organisation
» financière de la Ligurie : je succombais à
» la fatigue ; il n'avait pas commencé à lire
» que j'étais endormi. Je le priai de surseoir,
» je voulais sommeiller un instant : mais
» je trouvai sur mon passage des généraux
» qui attendaient mes ordres ; je les expé-
» diai. Je passai encore trente-six heures
» au travail, et ce ne fut qu'au moment de
» mon départ que je pus signer celui du mi-
» nistre. C'est un homme bien dévoué, bien
» intègre, que le duc de Gaëte ! que de servi-
» ces il a rendus ! » Il récapitula rapidement la
part qu'il avait eue à nos succès par ses
opérations financières, et ajouta : « Quel-
» que temps après la bataille d'Austerlitz, il
» vint me demander des canons de bronze.
» Comment ! lui dis-je, vous voulez me faire
» la guerre ? — Non, sire ; je ne veux que
» faire des balanciers. — Mes canons pour un
» tel objet ! servez-vous d'autre chose. — Mais
» je voudrais qu'ils portassent tous écrit au
» collet, *balanciers d'Austerlitz*, et fussent
» coulés avec des pièces russes ou autrichien-
» nes. — Vous me prenez par la vanité, mi-
» nistre. Eh bien ! soit, je vous les donne. »

Nous arrivâmes ainsi à la fin de la première quinzaine de septembre. La douleur au foie se réveilla, devint plus vive; l'empereur éprouva de l'inappétence, des nausées, des vomissemens de matières bilieuses, un sentiment de chaleur brûlante dans l'hypocondre droit et la région épigastrique. La promenade en plein air, qu'il fût chaud ou froid, tranquille ou agité, lui devint insupportable. Il était affaissé, obligé de chercher du repos.

18 *septembre.*

10 h. A. M. — Yeux abattus, cernés; conjonctive jaunâtre; lèvres, gencives décolorées; langue recouverte d'un enduit blanchâtre; peau jaunâtre et d'une excessive pâleur; teint verdâtre du visage; douleur de tête, surtout dans les régions frontale et sourcillère; cauchemar (*incubus*); sensation incommode de chaleur dans le thorax, respiration pénible, profonds soupirs; froid glacial aux pieds et aux jambes, il se dissipe par l'application de linges chauds; peau sèche, brûlante; pouls petit et fréquent (80); région épigastrique douloureuse à la pression; Na-

poléon éprouve un sentiment de pesanteur dans l'abdomen, de l'inappétence, et une somnolence presque invincible. Je cherchai à le tirer de cet état de léthargie, je lui parlai des soins qu'exigeait sa santé : « Ah! docteur, » laissez, on est heureux quand on dort; les » besoins disparaissent avec les veilles, on n'é- » prouve plus de privations, plus de sollici- » tude »; et il se rejetait sur son traversin; mais il sentait un violent mal de tête. Je réussis à force de prières à lui faire prendre un purgatif cholagogue qui fit merveille et le soulagea.

19 *septembre.*

9 h. ¼ A. M.—L'empereur a mieux passé la nuit. Cependant les symptômes morbifiques n'ont presque rien perdu de leur intensité. La douleur de tête est à la vérité diminuée, la teinte verdâtre du visage et la couleur jaunatre de la conjonctive se sont un peu adoucies. Le sentiment de pesanteur dans l'abdomen est dissipé; mais il est survenu à la place une sensation insupportable, et le malade éprouve au foie des douleurs beaucoup plus vives qu'au-

paravant. — Bain. — Le pouls est plus régulier, la peau moins sèche et moins brûlante.

*20 septembre.*

9 h. ½ A. M. — Même état; promenade en calèche; l'empereur rentre au bout de quelques instans, il est accablé de fatigue.

*21 septembre.*

8 h. ½ P. M. — Même état; je conseille les toniques à l'intérieur, les vésicatoires au bras et à la nuque; j'insiste surtout pour qu'on ouvre un cautère au bras gauche; mais Napoléon repousse toutes les prescriptions. Je fais part de l'état où il se trouve au grand-maréchal et au général Montholon.

*22 septembre.*

9 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain. — Napoléon veut prendre l'air; il essaie de marcher; il monte à cheval, en calèche; la fatigue, le malaise, se font bientôt sentir. Il rentre et se met au lit.

*23 septembre.*

Même état. L'empereur persiste dans le

dessein de prendre l'air. Il monte à cheval, en calèche, et se voit, au bout de quelques pas obligé de rebrousser. Il se met au lit. Il continue encore quelques jours cet exercice; il se persuade que le mouvement est le premier des remèdes; mais le soleil, la toux, le froid qui court par tous ses membres, l'obligent de suspendre ses courses. Il les reprend dès le surlendemain, et arrive, avec des alternatives de bien et de mal, jusqu'au 3 octobre, qu'il est saisi d'un engourdissement général qui ne se dissipe que par l'approche du feu. Les extrémités inférieures sont long-temps à se réchauffer. Elles le sont à peine que des contractions convulsives le saisissent : la tête est extrêmement pesante.

*4 octobre.*

2 h. P. M. — L'empereur rentre extrêmement fatigué; il se met au lit, et demande qu'on le laisse en repos. Il a fait, partie à cheval, partie en calèche, une course de deux lieues et demie; s'est reposé à *Sandy-Bay-Raidge;* il est descendu chez M. Deveton, où il a déjeuné, et bu, m'a-t-il dit, trois verres de vin de Champagne. Il éprouve un violent

mal de tête, une anxiété générale; toux sèche, nerveuse; visage excessivement pâle; yeux abattus; pouls petit et nerveux.

5 *octobre*.

3 h. A. M.—L'empereur continue à se plaindre du mal de tête, qui est cependant moins violent qu'hier; la *douleur au foie* est beaucoup augmentée et s'étend jusqu'à l'épaule droite; une pesanteur incommode et une douleur profonde se font encore sentir dans l'hypocondre gauche. Quant aux autres symptômes, ils n'offrent pas de changement sensible.—L'empereur fait un peu d'exercice au jardin.

6, 7, 8, 9 *octobre*.

9 h. ½ A. M. — Le mauvais temps empêche l'empereur de sortir en calèche. Il se promène au jardin : persiste à rester deux heures dans un bain chauffé à une température élevée. J'essaie de combattre cet usage; il me répond qu'il est suivi en Égypte, qu'il en a retiré les meilleurs effets. « Vos confrères ne m'épargnaient » pas non plus les remontrances. J'allais gagner la..... Que sais-je les maladies que je » devais avoir! Eh bien! je n'en eus point, je

» me portai à merveille. Mon instinct me ser-
» vit mieux que la science d'Hippocrate. Ma
» brosse et ma flanelle se trouvèrent plus en-
» tendues que tous ses suppôts. Ceci n'est pas
» pour vous, docteur ; je suis plein de con-
» fiance en vos lumières; mais j'ai mon expé-
» rience par devers moi : je tiens aussi à mes
» idées. »

*10 octobre.*

11 h. A. M. — L'empereur est resté une heure dans le bain. Il a été obligé d'en sortir pour se mettre au lit ; il était si faible qu'il a éprouvé une espèce d'évanouissement. Il ne reprend pas ses forces dans le lit ; il a le visage pâle, tirant au jaune ; il éprouve un sentiment de froid glacial par tout le corps. Les sens, l'ouïe surtout, semblent émoussés. Le pouls est petit, irrégulier.

*11, 12, 13 octobre.*

8 h. A. M. — La santé de l'empereur ne s'améliore pas, les forces, au contraire, semblent aller en décroissant. Napoléon s'est éveillé vers le milieu de la nuit avec une violente douleur de tête, une forte consti-

pation qui résiste aux lavemens, et un froid glacial aux extrémités; tremblemens, palpitations de cœur, anxiété. Il éprouvait une vive agitation dans le bas-ventre, une douleur à la région sternale; il avait la respiration difficile, une toux sèche nerveuse; les forces étaient anéanties. Le plus léger mouvement suffisait pour produire des vertiges. A deux heures du matin la constipation a cessé, l'évacuation a été copieuse et l'affaiblissement qui l'a suivie, extrême. De trois à cinq heures, ces divers symptômes ont diminué d'intensité; mais une douleur nouvelle se fait sentir le long de la colonne vertébrale, depuis la nuque, les épaules, jusqu'au milieu du dos.

14 *octobre*.

10 h. A. M. — L'empereur a reposé depuis six heures jusqu'à neuf. Il s'est réveillé avec une douleur profonde dans le côté gauche de la tête. Celle qui se faisait sentir au sternum dure encore. Lavemens, bain de demi-heure, pouls petit et régulier. Je conseille quelques émolliens, et j'insiste sur l'application des vésicatoires.—«Docteur! pas de drogues; je vous l'ai » dit bien des fois, nous sommes une machine

» à vivre, nous sommes organisés pour cela;
» c'est notre nature. N'entravez-pas la vie,
» laissez-la à son aise, qu'elle puisse se défen-
» dre; elle fera mieux que vos médicamens.
» Notre corps est une montre qui doit aller
» un certain temps, l'horloger n'a pas la fa-
» culté de l'ouvrir; il ne peut la manier qu'à
» tâtons et les yeux bandés. Pour une fois qu'il
» l'aide et la soulage, à force de la tourmen-
» ter avec ses instrumens tortus, il l'endom-
» mage dix, et finit par la détruire.» Il pensa sans doute que cette comparaison dont il était singulièrement frappé, ne m'avait pas convaincu; il se mit à discourir sur l'incertitude de la médecine, le danger des médicamens qu'elle distribue en aveugle, et ajouta : —
« Vous le savez, mon cher docteur, l'art de
» guérir n'est autre que celui d'endormir,
» de calmer l'imagination. Voilà pourquoi les
» anciens s'étaient affublés de robes, de vê-
» temens qui frappent et qui imposent. Vous
» avez abandonné le costume; c'est à tort :
» vous avez mis à découvert l'imposture de
» Gallien, vous n'agissez plus avec la même
» force sur les malades. Qui sait? si vous
» même m'apparaissiez tout à coup avec une

» perruque énorme, une toque, une queue » traînante, peut-être vous prendrais-je pour » le dieu de la santé, et pourtant vous n'êtes » que celui des remèdes. » L'empereur craignait que je ne revinsse à la charge; il éludait, plaisantait : mais la gaieté soulage aussi les maux, je l'entretins le plus qu'il me fut possible.

*15 octobre.*

8 h. A. M. — L'empereur a passé tranquillement la nuit dernière. La douleur de tête dure encore. Celle du sternum se fait maintenant sentir au tour de la mamelle droite; la toux sèche continue; renvois fréquens, insipides. Le malade a mangé avec assez d'appétit; le pouls est faible, mais régulier; du reste la pâleur de la face, des lèvres, de tous les membres, est parvenue au plus haut point. J'obtiens enfin de mettre des vésicatoires. J'en applique deux au bras. Je les pose vers une heure, ils ne commencent à agir qu'à cinq. L'agitation s'est soutenue toute la journée.

16 *octobre.*

1 h. ½ A. M. — On enlève les vésicatoires, les vessies ne contiennent presque point de sérosité, et la peau qui est au-dessous conserve toujours sa couleur pâle. Le vésicatoire de gauche semble avoir produit plus d'effet que celui de droite; mais l'un et l'autre n'ont agi que faiblement. L'agitation continue, la douleur de tête et de poitrine a disparu, mais la toux n'a fait qu'augmenter. La peau présente une chaleur sèche et brûlante; le pouls est petit et nerveux. A quatre heures du matin, il y a eu une évacuation abondante, accompagnée de violentes tranchées. A onze heures, la toux dure encore, la douleur de tête a reparu, le pouls est petit, mais régulier. Promenade de deux heures dans le jardin. Vers le soir l'état des forces s'améliore et la douleur de tête se dissipe.

17 *octobre.*

9 h. A. M. — L'empereur a passé une mauvaise nuit, il a eu de légères douleurs de coliques qui étaient accompagnées de fréquentes évacuations; maintenant il se trouve un

peu mieux ; le pouls est petit, mais régulier; les forces reviennent. La promenade dans le jardin est suivie d'un heureux résultat. Au coucher du soleil, le malade éprouve un sentiment de langueur générale, qui est dissipée par un peu de nourriture.

18 *octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. Il est descendu, s'est promené au jardin quelques instans, et s'est remis au lit sur les huit heures. Le froid des pieds s'étend peu à peu sur les jambes et gagne jusqu'aux tiers des cuisses, mais l'application continuelle de serviettes chaudes parvient à rétablir la chaleur naturelle. Le pouls est régulier et petit.

19 *octobre.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur va un peu mieux ; néanmoins le froid des extrémités inférieures se renouvelle au coucher du soleil. Les vésicatoires sont desséchés, le pouls est comme à l'ordinaire.

20 *octobre.*

8 h. A. M. — L'empereur est un peu mieux,

il sort en calèche, se promène deux heures, et rentre accablé de fatigue. A peine est-il dans son lit, que le froid des extrémités se manifeste avec une force nouvelle; mais il se dissipe peu à peu, et fait place à une chaleur brûlante qui se répand partout le corps, et qui est suivie d'un calme général; pouls faible et nerveux.

*21 octobre.*

9 h. A. M. — L'empereur se trouve assez bien. Il veut prendre un bain dans lequel il reste environ trois quarts d'heure. Il sort à midi, descend au jardin, se promène en discourant sur les facilités, les obstacles qu'il avait rencontrés à l'époque du consulat. Les armées étaient découragées, battues, rejetées sur la ligne du Var : l'ennemi touchait à la frontière, nous étions menacés d'une invasion ; mais la population courut aux armes, tout s'ébranla, nous marchâmes, et la France fut sauvée. Napoléon entrait dans les plus petits détails ; il parlait de Vallongues, de ses rapports, de l'esprit dont le midi était animé. Le tableau s'accordait peu avec les révélations qu'un noble émigré avait faites à

la tribune, et la levée de bouclier que déconcerta l'*inconcevable journée de Marengo*. Le marquis s'était sûrement mépris sur les nombres; quand on a vingt-cinq mille hommes et du courage, on ne se cache pas, on n'attend pas pour sonner la charge que l'ennemi ait vidé le champ de bataille. Au reste, je n'insiste pas, je me borne à recommander au général occulte la pièce qui suit, elle est bonne à comparer avec ses cadres :

« Antibes, ce 20 floréal an VIII de la république (10 mai 1800).

» *Le Préfet du département du Var, au Ministre de la guerre.*

» Citoyen Ministre,

» Par un concours de circonstances malheureuses, réunies à des fautes graves, le département du Var est devenu en huit jours une frontière ouverte, sérieusement menacée par un ennemi supérieur. Demain, cette nuit même, il peut être le théâtre d'une invasion, suivie de dévastation et d'incendie.

» Des lignes formidables par leur position ont été abandonnées; la ville de Nice est éva-

cuée de ce matin. Dix-huit mille Autrichiens bordent la rive gauche du Var; il ne reste plus entre eux et nous qu'un torrent, que défendent quatre à cinq mille hommes de troupes rebutées, et conduites par des généraux qui ne s'entendent point.

» A la première connaissance de ce mouvement rétrograde, je me suis porté sur la ligne du Var. J'y ai vainement cherché une armée; je n'ai vu à sa place que des soldats débandés, des blessés abandonnés sur les routes, et soupirant après des hôpitaux qui n'existent pas. Les évacuations de tous les genres se portent vers l'intérieur et poussent jusqu'à Marseille; une tourbe d'employés de toute espèce fuit avec des chariots couverts, dont la charge excessivement lourde accuse ceux pour le compte desquels ils voyagent.

» Au milieu de cette débandade impossible à se représenter, je n'ai pas perdu courage, j'ai essayé de créer moi-même une armée; j'ai fait diriger sur le Var toutes les colonnes mobiles du département, avec des vivres pour cinq jours. A ma voix, on a quitté les champs, dételé les charrues, et douze cents chevaux ou mulets pourvoient aux transports militaires.

» Cette mesure en imposera à l'ennemi pendant quelques jours ; mais il a des intelligences dans l'intérieur, il ne tardera pas à avoir le secret de notre faiblesse. Il est donc instant de pourvoir à la défense de cette frontière, de recourir à des moyens réguliers et suffisans.

» J'ai vu à Antibes le général Oudinot. J'ai cru pouvoir, devoir même, demander à cet officier quels étaient ses moyens de défense, quelle ligne il pensait occuper, sur quels points il désirait qu'on dirigeât la levée des citoyens, quels étaient enfin le genre, la quotité de secours dont il avait besoin ; je lui ai offert de me mettre moi-même à la tête de mes administrés sur les points les plus menacés : j'attends encore sa réponse.

» Forcé par son retard de faire avec vous le métier de ce général, je crois devoir vous instruire que les colonnes mobiles sont en mouvement, qu'elles accourent de tous les points pour se rendre au quartier général à Antibes, et que le succès a couronné cette première mesure ; mais en même temps, vous ne trouverez pas mauvais que je vous présente les considérations suivantes :

» Je pense, 1°. qu'il ne faut pas faire fond sur la place d'Antibes, à cause de sa situation défavorable dans un pays couvert et dominé; attaquée avec du canon, elle ne tiendra pas huit jours; simplement bloquée, elle se rendra de même, puisqu'elle est sans approvisionnemens.

» 2°. Qu'il ne faut pas non plus compter long-temps sur les colonnes mobiles. Le moment des moissons approche; elles rappellent dans leurs champs les cultivateurs, qui font la majeure partie de ces colonnes, il ne sera pas possible d'arrêter la désertion.

3°. Qu'il faut par conséquent profiter sans retard de l'effet que fera sur l'ennemi l'appareil de cette levée pour rassembler des troupes de ligne, et leur donner surtout un chef intelligent dont la réputation fasse cesser les rivalités particulières.

» 4°. Qu'avec un renfort de six mille hommes de bonnes troupes et l'appel des colonnes mobiles des Bouches-du-Rhône, on peut réussir à couvrir le département, en fortifiant la ligne des bords de l'Erteron et le poste de *Gillette*. L'ennemi n'osera pas se hasarder dans l'intérieur, s'il n'occupe ce point; le pays est trop

coupé par des montagnes et trop gardé sur la côte par des défilés pour que les Autrichiens s'y engagent sans être maîtres du haut département; c'est par-là seul qu'ils pourraient effectuer une retraite.

» 5°. Qu'on doit être rassuré sur les moyens de subsistances; mais qu'il est instant de pourvoir à ceux de transport : le département du Var ne pourrait pas y suffire.

» Je sens que j'entre peut-être trop dans des détails qui devraient m'être étrangers; mais ceci est confidentiel : ces renseignemens sont vrais et impartiaux, et il est essentiel que des rapports légers ou intéressés ne vous trompent pas.

» Veillez sur Toulon : cette place importante est aussi dépourvue d'approvisionnemens et faible en armes. La méthodique lenteur des Autrichiens peut encore nous sauver; mais le moindre retard causerait de grands maux et des pertes considérables à la république.

» Salut et respect.

» FAUCHET. »

*22 octobre.*

11 h. P. M. — L'empereur se trouve beaucoup mieux. Il a repris de l'appétit, des forces, et s'est livré pendant quatre heures à un travail sérieux. Il avait retenu le grand-maréchal et sa famille à dîner; il était heureux, satisfait. La douleur avait sommeillé une journée entière, elle pouvait ne pas se réveiller; il était plein d'espérances. « Une fois » rétabli, je vous rends à vos études; vous » passerez en Europe, vous publierez vos » travaux; je ne veux pas que vous vous » consumiez sur cet affreux rocher. Vous m'a- » vez dit, je crois, que vous ne connaissiez » pas la France; vous la verrez alors, vous » verrez ces canaux, ces monumens dont je » la couvris au temps de mon pouvoir.... Il » n'a eu que la durée d'un éclair; mais n'im- » porte, il est plein, il regorge d'institutions » utiles. — Immortelles, sire! Cherbourg, » Turin, Anvers!...—J'ai mieux que cela.— » Qu'était-ce donc? quel prodige? » J'attendais. « Oui, docteur, j'ai fait mieux; j'ai con- » sacré la révolution, je l'ai infusée dans » nos lois. Mon code est l'ancre de salut qui

» sauvera la France, mon titre aux bénédic-
» tions de la postérité; et puis, comme vous
» le disiez, les établissemens, les fondations,
» Flessingues, Corfou, Ostende!...—Les Alpes
» aplanies!—Ah! c'est là une entreprise dont
» le projet remonte à mon début. Je venais
» d'entrer en Italie, les communications avec
» Paris étaient longues, difficiles; je cherchai
» à les rendre plus promptes; je résolus de
» les ouvrir par la vallée du Rhône. Je voulais
» aussi rendre ce fleuve navigable, briser la
» roche sous laquelle il s'engouffre. J'avais en-
» voyé des ingénieurs sur les lieux; la dé-
» pense était modique; je soumis le projet au
» Directoire; mais les événemens nous em-
» portaient : je passai en Égypte, personne
» n'y pensa plus. Je le repris à mon retour;
» j'avais renvoyé les avocats, je n'avais plus
» d'entraves : nous attachâmes nos marteaux
» sur les Alpes, nous exécutâmes ce que les
» Romains n'avaient osé tenter, nous assîmes
» au milieu des granits une route solide, spa-
» cieuse, à l'épreuve du temps. — Mais non
» de l'industrie piémontaise. — Comment!
» est-ce qu'ils la dégradent? — Je l'ai ouï
» dire. — Ah! ce n'est pas bien! La maison

» de Savoie! Elle me devait plus d'égards. » Il entra alors dans de longs détails sur l'armistice de Cherasque, sur la ferveur démocratique du Directoire et sa répugnance pour la paix. Insistait-il sur la ratification du traité? — Avec un despote! — Ses ressources sont encore immenses. — Nous lui susciterons des émeutes, nous pousserons les vallées à l'insurrection. — Ses troupes! — Il faut les débaucher. Il n'y avait sortes de ruses, de moyens, de chicanes auxquels Talleyrand n'eût recours pour ne pas signer. On peut en juger.

« *Au général Bonaparte.*

» 30 fructidor an V.

» J'ajoute à ma dépêche de ce jour quelques éclaircissemens sur des objets qui ne m'ont pas paru devoir faire partie des pièces officielles, et dont néanmoins il est bon que vous soyez instruit.

» Le Directoire ne veut pas ratifier le traité avec le roi de Sardaigne. Il y aurait de la contradiction à ce qu'il se liât par des traités solennels avec une monarchie dont la prochaine destruction pourrait être l'effet de tout

ce qu'il a opéré en Italie; on l'accuserait du machiavélisme avec lequel le roi de Prusse s'est conduit en Pologne. D'ailleurs l'article du traité auquel le roi de Sardaigne tient le plus est celui par lequel la sûreté de son royaume est garantie; or nous ne pouvons donner aux rois une garantie contre les peuples. Un tel engagement nous conduirait à faire la guerre aux mêmes principes pour lesquels nous avons combattu jusqu'à présent, et auxquels est due une grande partie de nos victoires. Le Piémont deviendra ce qu'il pourra entre la France et l'Italie, l'une et l'autre libres. Tout ce que nous pouvons faire dans ce pays, c'est de laisser les choses suivre leur cours naturel.

» D'après cela, vous ne pouvez avoir les dix mille Piémontais qu'on avait promis; mais rien n'empêche que vous n'ayez ce que vous voudrez de soldats de ce pays, il n'y manque pas d'hommes qui voudront combattre pour la liberté et sous vos ordres. Tout ce qu'il y aura de révolutionnaires s'empressera d'accourir; il suffira que vous engagiez la Cisalpine à les enrôler, les solder et les équiper. De cette manière vous aurez la petite armée que le roi de

Sardaigne devait fournir, et nous n'aurons aucune obligation à un prince de la maison de Bourbon. Il est très-croyable que la cour de Turin ne s'opposera nullement à ces enrôlemens; elle sera peut-être même fort aise qu'on la délivre de gens qui l'inquiètent, et cette mesure utile à nous retardera l'explosion chez elle : toute la difficulté consiste à les payer. Je comprends que la Cisalpine paie déjà beaucoup; mais ce n'est que de l'argent, et la France a payé sa liberté bien plus cher qu'elle. Il y va d'ailleurs fortement de son intérêt, et si la campagne se rouvre, ce sera pour elle plus que pour nous.

» Quant à M. de Thugut qui est le souverain de Vienne, et qui prêche la continuation de la guerre, malgré l'empereur, malgré le vœu des peuples; c'est un homme que nous aurions dû perdre plus tôt. Il s'est toujours fait donner de l'argent pour entraîner ses maîtres dans des affaires détestables. Vous trouverez dans les instructions données à Clarke des renseignemens sur une ancienne trahison dont il a déjà été fait communication au grand-duc de Toscane. Vous pourriez en faire placer dans les gazettes d'Italie qu'on lit le plus à

Vienne quelques mots qui lui fissent craindre qu'on en dît davantage, et, s'il faut commencer la guerre, démasquer à plein le traître, publier les pièces officielles; et qu'on sache à Vienne et par toute l'Europe, qu'il a anciennement reçu de l'argent, qu'il en reçoit encore, et qu'il est le seul auteur d'une guerre qu'il ne prolonge que pour favoriser l'Angleterre, et grossir le trésor qu'elle lui a fait passer.

» Si l'on s'étonne de quelque chose, ce sera de ce que nous avons tardé si long-temps à publier de tels faits, et à la fin il faudra bien qu'ils parviennent aux oreilles de l'empereur.

» De notre côté nous travaillerons à tourner en notre faveur l'opinion de l'Europe; qui est déjà pour nous en grande partie : c'est un moyen ou plutôt une arme qu'il ne faut pas négliger. Nous comptons répandre des écrits où il paraîtra clairement que les cours de Vienne et de Londres étaient tout-à-fait d'accord avec la faction qui vient d'être abattue chez nous; on verra à quel point les négociations de ces deux cours et les mouvemens de l'intérieur allaient ensemble. Les membres de Clichy et le cabinet de l'empereur avaient pour objet commun et manifeste le

rétablissement d'un roi en France et une paix honteuse, par laquelle l'Italie devait être rendue à ses anciens maîtres.

» Que si l'on vous parlait d'équilibre et de balance de l'Europe, que ne pourrez-vous pas dire sur la Pologne qui a apporté un si grand accroissement à la puissance autrichienne, et sur laquelle le Directoire a bien voulu s'abstenir de se prononcer pendant le cours de la négociation, malgré qu'il y fût perpétuellement sollicité par l'intérêt que lui inspirait le sort des Polonais et de leur patrie?

» Si vous trouvez que la négociation ne puisse être menée à bien, alors vous poursuivrez le plan d'expulser la maison d'Autriche, et vous sentez que la neutralité de la Toscane ne doit pas être écoutée.

» Ch. M. Talleyrand. »

*24 octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur a continué de se bien porter le reste de la journée d'hier; il a passé une grande partie de la nuit à lire des journaux et s'en occupe encore à mon arrivée.

2 h. ½ P. M. — L'empereur prend un bain de demi-heure. Ses forces vont en augmentant; la constipation diminue, cependant il se plaint d'une vive douleur qui se fait sentir dans l'hypocondre droit et s'étend jusqu'à la mamelle du même côté.

*25 octobre.*

2 h. ½ P. M. — L'empereur, après avoir éprouvé une grande douleur à la région frontale, se trouve dans un état voisin de l'assoupissement; un pédiluve sinapisé le soulage. Il se plaint du fâcheux état de sa santé. « Est-il rien de plus déplorable que mon exi-
» stence actuelle ? Ce n'est pas vivre, c'est
» végéter... Ma santé ne se rétablira jamais...
» l'état même où je me trouve ne saurait être
» que précaire, et peut-être la mort vien-
» dra bientôt mettre un terme à ce que je
» souffre. » Il me recommandait de faire l'autopsie de son cadavre. — « Nous n'en sommes
» pas là, lui ai-je répondu; que votre ma-
» jesté daigne seulement se soumettre au
» traitement que je lui ai conseillé; elle ne
» touche pas au terme de sa carrière. — Je
» désirerais le croire; mais les vésicatoires se

» sèchent bien vite. — Ils auront bientôt re» pris de l'énergie si votre majesté le veut. » — Des remèdes! Vous êtes médecin, doc» teur; vous promettriez la vie à un cadavre » s'il pouvait prendre des pilules. Je suis à » bout, je le sens, et ne me fais pas illusion. » Toutes les forces des fonctions vitales se » concentrent sur le point que les mouches » ont saisi; vous les entretiendrez encore huit » ou dix jours; vous aurez alors obtenu tout » l'effet qu'il est possible d'en attendre. — » Mais, sire, dans ce cas, nous pourrions en» core essayer un cautère. — Laissez. Corvisart » m'en avait fait un; c'est trop fatigant, in» commode; je n'en veux pas. »

*26 octobre.*

6 h $\frac{1}{4}$ A. M. — L'empereur est encore moins bien qu'hier; l'atonie est générale; le froid glacial des extrémités se renouvelle sans cesse, en dépit de tous les moyens que je prends pour le dissiper. Le corps est d'une pâleur excessive. Napoléon passe à trois heures chez le grand-maréchal, où il reste jusqu'à six. Pendant cet intervalle il est saisi d'une horripilation générale qui est accompagnée

d'une soif ardente. Il boit de la limonade et se fait allumer un grand feu, devant lequel il cherche à se réchauffer. Ses forces sont tout-à-fait abattues; « Quel état est le mien, doc-» teur! Tout me pèse, tout me fatigue; j'ai » peine à me soutenir. Vous n'avez donc dans » les ressources de l'art aucun moyen de ra-» nimer le jeu de la machine? » Il indiquait du geste l'ensemble de ses organes. Je lui dis que la médecine en avait plusieurs. — « Prompts, efficaces?—Mais, sire, le temps.... » — Ah! oui, le temps. Vous amusez la dou-» leur et la mort la termine. »

27, 28 *octobre*.

10 h. A. M. — Même état. Le pouls faible et vibratile. Point d'amélioration.

29 *octobre*.

9 h. ½ A. M. — Les forces continuent de s'affaiblir.—Profonde douleur dans l'hypocondre droit. — Évacuations abondantes de matières assez bien colorées, mais qui semblent n'avoir éprouvé qu'une digestion imparfaite. Elles duraient depuis quelques jours. Je cherche à prévenir les graves inconvéniens auxquels elles

pourraient donner lieu. J'insiste sur la nécessité d'un traitement médical. Je laissai échapper quelques mots sur l'altération que me paraissaient avoir subie les fonctions de l'estomac, ainsi que celles du foie; l'empereur les relève vivement. «Que parlez-vous d'estomac? » sachez que le mien est sain; que jamais dans » aucun lieu, dans aucune circonstance, je » n'en ai éprouvé le moindre mal; qu'il n'en » soit plus question, entendez-vous?»

30 *octobre.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur est très-pâle et se plaint de l'extrême faiblesse où il se trouve; il ressent un violent mal de tête, éprouve une douleur assez incommode le long du tiers inférieur de la jambe droite, dans l'hypocondre droit et jusqu'à la région épigastrique; il a eu pendant la nuit deux évacuations de matières mêlées de beaucoup de bile, mais mieux élaborées que les précédentes. Il ne veut faire usage d'aucun remède.

31 *octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur est encore plus mal qu'hier; il a passé une nuit fort agitée et

a eu successivement huit évacuations de matières liquides infectes, et dans lesquelles se remarquent encore des fragmens de substances qui n'ont point été digérées. La douleur de tête et celle de l'hypocondre droit se font sentir avec la même violence; le pouls est petit et vibratile. Trois évacuations semblables à celles de la nuit ont lieu le reste de la journée; le malade est couché sur un sopha, couvert de plusieurs doubles, quoique le thermomètre de Fahrenheit marque soixante-cinq à soixante-six degrés. Les extrémités inférieures sont restées presque constamment froides. Le malade se refuse toujours aux remèdes; je prescris une diète sévère, l'eau de riz et quelques lavemens. Vers le soir, le pouls devient plus régulier, mais faible. Cependant Napoléon se sent généralement un peu mieux. Il se plaint que la peau sur laquelle ont été appliqués les vésicatoires est encore rouge, et lui fait éprouver un sentiment prodigieux d'irritation.

1er. *novembre.*

10 h. A.M.—L'empereur a passé une assez bonne nuit; ce matin, il n'a eu qu'une seule

évacuation, dont les matières étaient moins liquides, quoique de même nature que les précédentes. Le pouls est irrégulier et nerveux, la douleur de tête assez violente, et la digestion très-pénible, quoique le malade n'ait pris que peu d'alimens. L'estomac éprouve une distension un peu douloureuse par l'effet des gaz qui donnent lieu à de fréquens renvois insipides. *La douleur au foie est augmentée;* une toux sèche et presque continuelle, causée par l'état de l'estomac, produit des vomissemens de matières aqueuses. Le froid glacial se fait constamment sentir aux extrémités et cause une contraction spasmodique des muscles trijumeaux. Sur le soir, presque tous les symptômes dont nous venons de parler se dissipent, et le malade éprouve un mieux sensible.

*2 novembre.*

4 h., A. M. — Après un court sommeil, l'empereur a été réveillé par une toux sèche, nerveuse, accompagnée de renvois insipides et d'un vomissement de matières aqueuses. Les potions anodines ont produit un peu de calme vers le point du jour.

9 h. A. M. — L'empereur est calme, faible; il prend quelques alimens légers.

3 h. P. M. — Nouveaux accès de toux, accompagnés de renvois insipides et fréquens, de vomissemens de matière aqueuse et d'une distension douloureuse de l'estomac. — *Douleur de tête et de foie.* — Froid glacial des extrémités inférieures. — Application de linges chauds sur les jambes. — Liniment ammoniacal opiacé en friction sur le bas-ventre. — Potion calmante. — Sur le soir, tous les symptômes alarmans se sont adoucis; il n'y a eu dans toute la journée qu'une évacuation, qui du reste était de meilleure nature que les précédentes.

3 *novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur a passé une nuit assez tranquille; l'évacuation s'est présentée sous un aspect presque naturel; en somme, il y a sensiblement du mieux dans l'état du malade. Cependant la prostration des forces continue. A midi, Napoléon éprouve une vive douleur à la tête, un froid glacial et des contractions spasmodiques aux extrémités inférieures; il recouvre quelque appé-

tit. Je propose des bains tièdes d'eau de mer. Le froid des extrémités continue; linges chauds.

*4 novembre.*

9 h. . A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux; l'appétit revient : pouls petit et régulier. Bain tiède, composé de deux tiers d'eau de mer et d'un tiers d'eau douce. Napoléon y reste trente-cinq minutes.

*5 novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur continue d'aller mieux, et prend encore un bain d'eau salée qu'il prolonge environ trois quarts d'heure.

La douleur avait fait halte, il causait, il discourait, rappelait les travaux qu'il avait exécutés, les hommes qu'il avait protégés en Italie. Il avait ouvert des routes de Pavie à Padoue, de Padoue à Fusine, à Ponte-Longo, de Sarravalle à Bellune, à Cadore, et de Vicence à Novare. Il avait creusé le port de Malomocco, desséché les vallées qui débouchent à Vérone, jeté des ponts sur l'Adige, contenu les inondations du Bacchiglione, éle-

vé des digues, reconstruit des canaux, des aquéducs, et pourtant il n'était encore qu'au début de ce qu'il projetait pour l'Italie ; puis passant tout à coup des choses qu'il avait faites aux hommes qu'il avait connus, il parla beaucoup de Cesarotti dont il aimait la pompe et l'harmonie. Il l'avait aidé, secouru, comblé de biens ; mais la haine suivit l'abus de la victoire, nous devînmes odieux ; nous fûmes battus ; le poëte céda à l'exaspération commune et applaudit à nos revers. Cette faute ne lui fit pas perdre la bienveillance de Napoléon. Un des premiers soins de ce prince après l'incorporation de Venise fut de le recommander à Eugène.

« Mon fils, lui écrivit-il, lorsque je commandais comme général en chef dans les » états vénitiens, avant le traité de Campo-» Fermio, on me présenta à Padoue l'abbé » Cesarotti, homme de mérite et pauvre. Je » l'accueillis avec distinction et je lui fis une » pension sur les fonds de la ville, qui fut » payée tant que le pays resta sous ma dépen-» dance. Les Autrichiens qui m'ont succédé » ne la lui auront sûrement pas conservée. » Sachez ce qu'il est devenu ; et si vous le

» trouvez, faites-lui payer la pension et les
» arrérages. »

6 *novembre*.

9 h. ½ A. M. — La santé de l'empereur continue à s'améliorer. — Troisième bain d'eau salée. Napoléon y reste près d'une heure, et passe au jardin. Il était faible, avait peine à se soutenir; il s'assied au bord du vivier. C'était depuis quelques jours le terme de ses promenades; il s'y établissait, y restait des heures entières, et s'amusait à suivre les mouvemens des poissons. Il leur jetait du pain, étudiait leurs mœurs, s'intéressait à leurs amours, à leurs querelles, et cherchait avec une véritable sollicitude les rapports qu'il y a entre eux et nous. Il nous les faisait remarquer, nous les détaillait lui-même, et souvent il nous mandait pour nous communiquer ses observations. Malheureusement ces petits animaux furent attaqués de vertiges; ils se débattaient, flottaient sur l'eau, et périssaient l'un après l'autre. Napoléon en fut cruellement affecté. « Vous voyez bien, me
» dit-il, qu'il y a une fatalité sur moi.
» Tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache,

» est aussitôt frappé : le ciel et les hom-
» mes se réunissent pour me poursuivre. »
Dès lors, le temps ni la maladie ne purent le retenir, il alla chaque jour les visiter lui-même ; il me chargea de voir s'il n'y avait pas moyen de les secourir. Je ne savais d'où pouvait provenir cette mortalité singulière : j'examinai si elle ne tenait pas à l'eau ; mais l'examen tardait à l'empereur, il m'appelait plusieurs fois le jour, et m'envoyait vérifier si d'autres avaient péri. J'allais, et j'avoue que j'éprouvais une satisfaction bien vive quand je pouvais lui annoncer que tous étaient vivans. Je vis enfin à quoi tenait l'accident qui affligeait Napoléon. Nous avions revêtu le bassin avec un mastic à base de cuivre ; il avait corrompu l'eau, et les poissons avaient succombé. Nous retirâmes ceux qui avaient survécu, nous les mîmes dans une cuve.

*7 novembre.*

10 h. A. M. — Même état qu'hier. — Quatrième bain d'eau salée. — L'empereur se promène en calèche dans le parc.

8 *novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur se porte toujours assez bien. — Cinquième bain d'eau salée. — Napoléon se promène en calèche dans le parc.

9, 10 *novembre.*

8 h. ¾ A. M. — L'empereur se trouvait assez bien hier, mais il a passé une partie de la nuit à lire des papiers publics. Il est plongé dans un abattement extrême. — Bain de demi-heure dans l'eau salée.

11, 12 *novembre.*

9 h. A. M. — La journée d'hier a été mauvaise. Celle d'aujourd'hui l'est encore davantage. L'empereur est triste, abattu, il éprouve une grande prostration de forces, de l'inappétence, un sentiment de pesanteur et des flatuosités incommodes dans le bas-ventre. *La douleur au foie* se fait sentir avec une nouvelle violence, et s'étend vers la région épigastrique. A ces symptômes se joignent une douleur assez vive le long de l'épine dorsale et de l'épaule gauche, une constipation opi-

niâtre, un pouls petit et nerveux. — Bain d'eau salée pendant trois quarts d'heure. — Lavement. — Frictions de liniment ammoniacal opiacé sur l'épine du dos et l'épaule gauche, suivies d'un excellent résultat. Évacuations assez abondantes, et mêlées de matières imparfaitement digérées.

13 *novembre.*

10 $\frac{1}{2}$ A. M. — L'état des forces n'est guère meilleur qu'hier. L'empereur est plongé dans une somnolence invincible, cependant le pouls est assez régulier. — Il prend un peu d'alimens.

2 h. P. M. — Bain accoutumé dans l'eau de mer. Les frictions sont renouvelées sur l'épine du dos et l'épaule gauche.

14 *novembre.*

2 h. P. M. — Après avoir pris son bain d'eau salée, l'empereur s'est trouvé plus fort et plus dispos; il a mangé avec assez d'appétit. — Frictions avec le liniment ordinaire.

Napoléon est encore revenu sur l'Italie et s'est beaucoup étendu sur Oriani. « C'est le » plus grand géomètre qu'il y ait eu. » Il l'a-

vait accueilli, protégé, recommandé à Brune lorsqu'il partit pour l'expédition d'Égypte. Il s'était plu à rendre hommage à son savoir. Il lui avait écrit dès qu'il était entré à Milan, il avait voulu honorer dans sa personne tous ceux qui cultivaient les sciences en Italie.

« Au quartier général de Milan, le 5 prairial an IV, (le 24 mai 1796.)

» *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen Oriani, astronome.*

» Les sciences qui honorent l'esprit humain, les arts qui embellissent la vie, et » transmettent les grandes actions à la posté» rité, doivent être spécialement honorés dans » les républiques. Tous les hommes de génie, » tous ceux qui ont obtenu un rang distingué » dans la république des lettres, sont français » quel que soit le pays qui les a vus naître.

» Les savans, dans Milan, n'y jouissaient » pas de la considération qu'ils doivent avoir. » Retirés dans le fond de leurs laboratoires, » ils s'estimaient heureux que les rois et les » prêtres voulussent bien ne pas leur faire du » mal. Il n'en est pas de même aujourd'hui;

» la pensée est devenue libre en Italie..... Il » n'y a plus ni inquisition, ni intolérance, » ni despotes; j'invite les savans à se réunir, » et à m'exposer leurs vues sur les moyens » qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils » auraient pour donner aux sciences et aux » beaux-arts une nouvelle vie et une nouvelle » existence. Tous ceux qui voudront aller en » France seront accueillis avec distinction » par le gouvernement. Le peuple français » ajoute plus de prix à l'acquisition d'un sa- » vant mathématicien, d'un peintre de répu- » tation, d'un homme distingué, quel que » soit l'état qu'il professe, que de la ville la » plus riche et la plus abondante. Soyez donc, » citoyen, l'organe de ses sentimens, auprès » des savans distingués qui se trouvent dans » le Milanais. »

Napoléon avait conservé un souvénir tout particulier de ce savant célèbre; il en parlait souvent, et se plaisait à revenir sur les détails de la première audience qu'il lui avait donnée. Il le voyait encore ému, troublé, ébloui par l'appareil de l'état major. Il avait eu beaucoup de peine à le calmer. «Vous êtes » au milieu de vos amis; nous honorons le

» savoir, nous ne voulons que lui rendre » hommage. — Ah! général, pardonnez; » tant de pompe me confond; je n'y suis pas » accoutumé. » — Il se remit cependant, et eut avec Napoléon une longue conversation qui le jeta dans un étonnement dont il fut bien plus long-temps à revenir. Il ne concevait pas comment à vingt-six ans on pouvait avoir acquis tant de gloire et de science. Le général était pour lui un phénomène inexplicable.

En louant l'astronome, l'empereur laissa échapper le nom de M...... «—Quant à celui-» là, sire, toute l'indulgence de votre ma-» jesté..... — Je le sais; il n'était fidèle qu'a-» près la victoire; Berthier me l'avait signalé » bien des fois; mais aussi qui n'eût été fac-» tieux avec un homme aussi faible! Quand je » lui demandais s'il voulait être le jouet de » quelques brouillons, s'il n'était pas général » en chef? Eh! non, me répondait-il; vous » savez bien que, même ici (à Gênes), je n'ai » pas cessé d'être votre chef d'état major. »

15 *novembre.*

2 h. ½ P. M. — L'empereur a pris son bain

accoutumé. L'emploi de trois lavemens a été suivi d'une abondante évacuation ; cependant le malade se plaint d'un sentiment de pesanteur dans le bas-ventre, et la *douleur du foie* s'étend jusqu'aux deux épaules.

16 *novembre*.

11 h. A. M. — L'empereur descend au jardin; il est faible, hors d'état de marcher; je le soutiens; il gagne un siége, et semble se remettre d'un long effort. « Eh bien, docteur, » me voilà donc à bout? Plus d'énergie, plus » de force, je plie sous le faix. » J'allais lui répondre, il me prévint. — « Je dois guérir, » n'est-ce pas? Un médecin mourrait plutôt » que de ne pas soutenir à un agonisant qu'il » n'est pas malade. — Non, sire; mais quand » la vie est encore intacte.... — Elle ne l'est » plus, je m'éteins; je le sens, mon heure est » sonnée. — Votre majesté n'est pas au terme; » qu'elle daigne seulement..... — Quoi! des » pilules? Une décoction de quinquina comme » à Mantoue? — Non, sire, beaucoup moins, » comme à Venise. — Comment! Venise! Vos ca- » davres étaient donc constamment aux aguets? » Sans doute ils vous ont dit aussi le nombre

» des malades auxquels j'ai fait violence? —
» Non, sire; je n'ai ouï parler que de charpie, de vinaigre, d'eau-de-vie camphrée,
» que les municipalités vénitiennes devaient
» fournir, et les généraux de division faire
» administrer. — Il fallait approvisionner les
» ambulances.... — Guérir les fiévreux, les
» blessés. — L'obstiné! toujours ses remèdes!
» Nous y penserons, docteur. » Il se leva, je le soutins encore, et le reconduisis.

Il se met au bain où il reste une heure. L'atonie devient générale, la douleur au foie se fait sentir avec violence; elle s'étend sur la région épigastrique. L'estomac est distendu par des flatuosités qui produisent des renvois fréquens et insipides. Pouls petit et nerveux.

17 *novembre.*

1 h. P. M. — Même état à peu près. L'empereur a pris son bain à dix heures.

18 *novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur est plongé dans un profond abattement. Il éprouve continuellement des renvois insipides, et se plaint d'une vive douleur à la région épigastrique.

On applique un cautère au bras gauche, dont l'incision ne produit pas une goutte de sang. Les bains d'eau salée sont suspendus.

*19 novembre.*

11 h. A. M. — L'empereur visite ses poissons, fait un tour dans le jardin, monte en calèche, et n'a pas gagné le parc, qu'il rentre déjà. L'appareil du cautère s'est dérangé; je le replace..... Le malade a mangé avec assez d'appétit. Les fonctions de l'estomac paraissent moins altérées.

L'empereur n'avait plus ni force ni énergie. Le besoin de sommeil le dominait; il éprouvait une lassitude qu'il ne pouvait vaincre. « Docteur, quelle douce chose que le re-» pos! Le lit est devenu pour moi un lieu de » délices, je ne l'échangerais pas pour tous » les trônes du monde. Quel changement! » Combien je suis déchu! moi, dont l'activité » était sans bornes, dont la tête ne sommeil-» lait jamais! Je suis plongé dans une stupeur » léthargique, il faut que je fasse un effort » lorsque je veux soulever mes paupières. Je » dictais quelquefois, sur des sujets différens, » à quatre, cinq secrétaires, qui allaient aussi

» vite que la parole ; mais alors j'étais Napo-
» léon ; aujourd'hui je ne suis plus rien ; mes
» forces, mes facultés m'abandonnent ; je vé-
» gète, je ne vis plus. »

*20 novembre.*

10 h. A. M. L'empereur est plongé dans une tristesse profonde ; il ne prononce pas une parole.

*21, 22 novembre.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur paraît toujours livré à la même mélancolie ; il mange peu, consent à reprendre les bains d'eau salée.

*23 novembre.*

11 h. A. M. — Même état que le jour précédent. — Bain d'eau salée.

*24, 25, 26 novembre.*

10 h. A. M. — Même état. — Bain accoutumé.

*27 novembre.*

2 h. A. M.—L'empereur est d'une humeur sombre. J'examine le cautère ; il est dans un

état de corruption, je le lave avec du vin mêlé d'eau tiède. — Bain accoutumé.

*28 novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur est extrêmement abattu ; il se plaint d'un violent mal de tête, d'*une douleur gravative au foie*, c'est son expression; il prend de la nourriture, se trouve un peu mieux.

3 h. P. M. — Il a mangé avec plus d'appétit qu'à l'ordinaire : à quatre heures environ, il est sorti en calèche ; mais après avoir fait avec beaucoup de lenteur un tour de promenade dans le parc, il a été atteint de violentes nausées, et bientôt après il a rendu tous les alimens qu'il avait pris. — Constipation opiniâtre. — Bain accoutumé. — Le malade a pris deux pilules toniques.

*29 novembre.*

10 h. $\frac{3}{4}$ A. M. — L'empereur a pris trois pilules toniques à sept heures du matin : à 3 h. P. M. il est atteint, immédiatement après son repas, d'une toux sèche extrêmement fatigante. Il attribue cet accident à l'usage des pilules, et profite de cette occasion pour les proscrire

entièrement : la somnolence continue. Le malade reste long-temps au lit : il se lève et sort une heure en calèche. — Bain accoutumé.

*30 novembre.*

10 h. A. M. — L'empereur se trouve dans le même état qu'hier, à cela près que la toux s'est dissipée. Il refuse de faire usage d'aucun remède, il renonce au bain. J'essaie de combattre cette résolution. « Que voulez-vous » que j'en espère ? quel bon effet puis-je en » attendre ? docteur, rien d'inutile. »

1[er]. *décembre.*

9 h. A. M. — L'empereur est un peu mieux, et fait de l'exercice en calèche. Je cherche à réveiller ses souvenirs, je lui parle de l'effet que produisit son retour d'Égypte. « Il est » vrai, me dit-il, qu'il fut incalculable ; il » rendit la confiance aux troupes, et l'espé- » rance aux généraux qui jugés, destitués, » battus, n'aspiraient qu'à venger leurs dé- » faites, et à échapper au joug ignominieux » d'une poignée d'avocats qui perdaient la » France. Je leur apparaissais comme le » Messie ; chacun bénit mon arrivée ; mais

» celui de tous à qui elle fut plus agréable,
» parce que c'était celui qu'affectaient le plus
» les malheurs de la patrie, fut Championnet.
» Il écrivit sur-le-champ au directoire, et lui
» offrit sa démission. » Je cherchai la lettre
et je lus :

« Quartier-général de Coni, 4 octobre 1799.

» *Championnet, général en chef, au directoire exécutif.*

» Je viens d'apprendre d'une manière certaine, citoyens directeurs, l'heureuse arrivée en France du général Bonaparte; je me suis empressé de la faire connaître par la voie de l'ordre à l'armée d'Italie. Cette agréable nouvelle a rempli tous les cœurs de joie et d'espérance, et je suis convaincu que l'armée va marcher de victoire en victoire, si elle est de nouveau guidée par ce héros. Son nom porte la terreur dans les rangs ennemis, et double le courage de nos soldats. Il lui appartient de relever l'arbre de la liberté dans les lieux où il le planta lui-même, et de faire trembler une seconde fois le tyran de l'Autriche sur son trône chancelant. En vous invitant, ci-

toyens directeurs, au nom de la patrie, de l'armée et de la liberté de l'Italie, de confier le commandement de l'armée au général Bonaparte, je vous prie d'accepter ma démission. Ce fardeau est trop pesant pour moi, et je serai complétement récompensé de tous les efforts que j'ai faits jusqu'à ce jour pour le triomphe de la république et la liberté de mes concitoyens, si je puis contribuer de nouveau à rendre heureuse et libre notre chère patrie.

» CHAMPIONNET. »

2 h. P. M. — La plaie du cautère est plus vive que jamais.

*2 décembre.*

6 h. A. M. — L'empereur est plongé dans une langueur profonde, et se plaint beaucoup de la douleur du cautère, qui cependant offre un aspect assez satisfaisant.

*3 décembre.*

6 h. A. M. — L'empereur est sensiblement mieux.

*4 décembre.*

6 h. A. M. — Même état.

*5, 6 décembre.*

6 h. A. M. — L'empereur va de mieux en mieux.

*7 décembre.*

6 h. A. M. — L'empereur est bien. Il s'est occupé pendant deux heures d'un travail sérieux, sans en ressentir la moindre incommodité. A neuf heures, comme le temps était beau, il a voulu faire un tour dans le parc en calèche découverte; mais il a été frappé par le soleil, il est rentré extrêmement fatigué et avec une forte douleur de tête: je lui ai conseillé un pédiluve. Il m'a appris alors que depuis trois jours il avait une espèce de strangurie; et, en effet, j'ai reconnu au tact que la vessie avait souffert une distension assez violente. — Bain tiède de demi-heure. — Sur le soir, le malade éprouve une vive douleur de tête; il est plongé dans une profonde tristesse et dans une somnolence presque continuelle; le

pouls est petit et nerveux, le malaise général.

8 *décembre*.

10 h. A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux; néanmoins, il est d'une humeur sombre, inquiète. Je cherche à le distraire, je lui rappelle les hommes que je sais lui être chers. Je prononce le nom de Desaix. «Desaix! » il était dévoué, généreux, tourmenté par » la passion de la gloire : sa mort fut une de » mes calamités. » Il s'arrêta; je ne savais comment relever la conversation. Je hasardai un mot sur les victoires que ce général avait remportées dans la haute Égypte. « Il en eût » remporté partout. Il était habile, vigilant, » plein d'audace; il comptait la fatigue pour » rien, la mort pour moins encore : il fût » allé vaincre au bout du monde. Je lui avais » d'ailleurs choisi des lieutenans qui allaient à » sa taille. Belliard était aussi propre à l'admi- » nistration qu'à la guerre; il dirigeait les ir- » rigations, encourageait les cultures, disper- » sait les beys; il était agronome, gouverneur, » capitaine, aussi redouté des Mamelucks » qu'agréable aux cheicks. Il commandait l'a-

» vant-garde d'Alexandrie au Caire; il eut » l'initiative de toutes les privations : mais » la nature l'avait doué d'un courage à toute » épreuve; le désert ne l'étonna point. Il con- » tint la troupe qu'une foule d'autres cher- » chaient à soulever, et fut toujours dévoué : » je savais quelles étaient sa capacité, sa con- » stance. Je voulais l'emmener en Syrie, mais » Desaix s'en défendit; il tenait à le conserver, » je le lui laissai. Ce brave Desaix! il fut cruel- » lement affecté des sottises du directoire et » de sa levée de boucliers. — Les revers ne » m'ont pas surpris, me manda-t-il lorsque » je lui annonçai que la guerre s'était rallu- » mée en Europe, mais m'ont vivement affli- » gé. On voit bien que vous n'êtes plus dans » cette Italie où vous avez eu tant de succès; » vous y retournerez, vous illustrerez la na- » tion; et nous, nous végéterons au milieu » des Arabes. Qui connaîtra la grandeur de » vos idées? qui appréciera vos généreux des- » seins? Cette guerre d'Allemagne est une » horrible chose; j'enrage de n'y être pas. » Pensez du moins à nous, à notre situation, » à notre passion pour la gloire; mais, avant » tout, sauvez la France. — Je ne fus pas fâ-

» ché d'avoir son suffrage : je partis ; vous en » savez le résultat. »

*15 décembre.*

8 h. ½ A. M. — L'empereur est sorti en calèche ; mais il est rentré extrêmement fatigué, en proie à des agitations nerveuses. Il ne peut reposer un moment ; il prend une potion calmante, et se trouve mieux le reste de la journée.

*16 décembre.*

9 h. ¾ A. M. — L'empereur a passé une nuit fort agitée ; il est toujours plongé dans la tristesse. Il prend sur les trois heures un bain tiède qu'il prolonge jusqu'à quatre : il était faible, abattu. Il voulut faire un tour dans le salon, les jambes fléchissaient sous lui ; il fut obligé de s'asseoir. « Elles sont à bout, me dit- » il d'un ton peiné ; voyez-vous (il les palpait), » il n'y a plus rien : c'est un squelette. » Je m'efforçais de lui persuader que cet état de maigreur était une conséquence de la maladie, qui ne préjugeait rien sur le résultat final. « Non, docteur, tout doit avoir un » terme, j'y touche ; et, en vérité, je ne le

» regrette pas, je ne suis pas payé pour ché-
» rir la vie. »

17 *décembre.*

8 h. ¼ A. M. L'empereur a encore éprouvé de violentes agitations pendant la nuit dernière; douleur à la tête et au bas-ventre, humeur sombre et chagrine. L'état de langueur est moins prononcé que les jours précédens.

18 *décembre.*

11 h. ¼ A. M.—Les alternatives de bien et de mal sont continuelles et se prolongent jusqu'au 28.

25 *décembre.*

10 h. A. M.—La prostration des forces est extrême; l'empereur a passé une nuit mauvaise, agitée; il se plaint d'une douleur assez vive qui s'étend de l'hypocondre droit jusqu'à la région épigastrique. Le ventre est dur, tuméfié, la tête pesante et douloureuse, le pouls petit et nerveux.

Je sollicitais depuis long-temps Napoléon de se laisser nettoyer les dents; il y consent enfin. Elles étaient tellement chargées de tar-

tre ; ce corps s'était si bien insinué entre elles, les gencives et les alvéoles, que les premières se trouvaient presque entièrement détachées. Les quatre incisives de la mâchoire inférieure étaient tout-à-fait isolées et ne tenaient plus.

26 *décembre.*

9 h. ½. A. M. — L'empereur a passé une meilleure nuit, mais il a voulu rester deux heures dans le bain, il s'en trouve un peu incommodé. Il lit avec une avidité extrême les journaux arrivés d'Europe; il apprend la mort de sa sœur, la princesse Élisa; cette nouvelle le plonge dans une sorte de stupeur. Il était dans son fauteuil, la tête penchée, immobile, en proie au plus profond chagrin. De longs soupirs lui échappaient par intervalle ; il élevait les yeux, les baissait, me regardait de temps en temps, me fixait sans proférer un mot. A la fin il me tendit son bras. Le pouls était faible, irrégulier ; je lui conseillai de prendre un peu d'eau de fleur d'orange. Il ne parut pas m'avoir entendu. Je le pressai de sortir, d'aller respirer l'air au jardin. « Croyez-vous, me dit-il d'une voix » basse et altérée, qu'il puisse me retirer de

» l'état d'oppression où je suis ? — Je le pen-
» se, sire ; mais je supplie votre majesté de
» faire en même temps usage de la boisson
» que je lui propose. » Il y consent. Aussitôt un torrent de gaz s'échappe par sa bouche ; les soupirs deviennent moins fréquens et moins profonds. Il éprouve un peu de hoquet ; je lui présente le verre, il boit une seconde fois, et se trouve soulagé. « Vous voulez donc que j'aille au jardin ? Eh bien, soit. » Il se leva avec effort et s'appuya sur mon bras. « Je suis
» bien faible, mes jambes chancelantes ont
» peine à me porter. »

La journée était magnifique, nous gagnâmes le berceau, il essaya de faire quelques pas ; mais les forces manquaient, il fut obligé de se placer sur un siége qui se trouvait auprès de nous. « Ah, docteur ! me dit-il, com-
» me je suis fatigué !...... Je dois convenir,
» toutefois, que mon oppression est bien di-
» minuée. L'eau de fleur d'orange que vous
» m'avez fait prendre a dégagé cette abon-
» dance de gaz qui me fatiguaient. Je sens que
» l'air pur que je respire me fait du bien. Je
» n'avais éprouvé jusqu'aujourd'hui aucune
» douleur à l'estomac ou dans les intestins ;

» j'ignorais que l'air pût s'y loger en quantité » si considérable. Il est vrai que n'ayant ja- » mais été malade, et n'ayant jamais pris de » remèdes, je ne puis guère me connaître en » semblables matières ; l'état où je me trouve » aujourd'hui me paraît même si extraor- » dinaire, que j'ai peine à le concevoir. » Il se tut quelques instans, et reprit : « Les » journaux annoncent que la princesse Élisa » est morte d'une fièvre nerveuse, et qu'elle » a fait Jérôme tuteur de ses enfans. Qu'est- » ce que les médecins entendent par fièvre » nerveuse ? » — Je le lui indiquai. — « Avez-vous connu la princesse Élisa, lors- » qu'elle était grande-duchesse de Toscane ? » — Oui, sire. — Elle était devenue extrê- » mement délicate. Elle m'assurait qu'elle » eût été obligée de garder constamment » le lit, si elle eût voulu s'écouter, qu'il » n'y avait que sa grande activité qui pût » la faire vivre. Quant à moi, je suis de son » avis, je pense qu'une vie active est tou- » jours favorable à la santé, chez les hom- » mes comme chez les animaux. J'en ai fait » l'expérience sur moi-même, et vous pou- » vez observer aujourd'hui les conséquences

» du régime contraire. Dès son enfance, » Élisa fut fière, indépendante; elle tenait » tête à chacun de nous. Elle avait de l'es- » prit, une activité prodigieuse, et connais- » sait les affaires de son cabinet, de ses états, » aussi bien qu'eût pu le faire le plus habile » diplomate. C'était elle qui s'occupait des rela- » tions extérieures, et quoiqu'elle se vît avec » peine obligée de s'adresser à mes ministres, » elle correspondait directement avec eux, » leur résistait souvent, et quelquefois même » me forçait de me mêler des discussions. » Au reste, vive, sensible, elle était facile- » ment émue. La moindre contrariété suffisait » pour la mettre en colère, mais cette colère » s'évanouissait presque aussitôt, car Élisa » avait un cœur excellent, généreux, élevé. » Elle aimait le luxe, elle cultivait les sciences » et les arts, et avait l'ambition d'exercer une » espèce de suprématie sur ses sœurs. Elle » voulait être au-dessus d'elles par l'autorité, » comme elle l'était par l'âge. Je ne sais jus- » qu'à quel point on doit ajouter foi à la nou- » velle de sa mort telle qu'elle est rapportée » dans les journaux; mais ce qui me paraît dé- » nué de fondement, c'est qu'elle ait chargé

» Jérôme de la tutelle de ses enfans. Il faudrait supposer, pour que cela fût admissible, » que Baciocchi n'existe plus, ou qu'il est » absent, car dans le cas contraire il est » de droit leur tuteur naturel et légal. Avez-» vous connu le prince Baciocchi? — Je l'ai » vu quelquefois; mais je ne lui ai jamais » parlé. — Quelle opinion avait-on de lui » à Florence? — On le regardait comme un » brave homme qui s'occupait peu des af-» faires, et ne songeait qu'à jouir des avan-» tages de sa situation. — On ne se trom-» pait pas. Il a toujours beaucoup chéri la vie » privée, et n'a jamais aimé à s'occuper que de » lui-même. Son caractère pacifique contras-» tait singulièrement avec l'esprit remuant de » la princesse Élisa. Savez-vous combien d'en-» fans elle a laissés? — Elle eut une jolie pe-» tite fille en Toscane, un garçon dans les États » Vénitiens. J'ignore si elle en a eu depuis. »

L'empereur se leva, s'appuya sur mon bras et me regardant fixement : « Eh bien! doc-» teur, vous le voyez, Élisa vient de nous » montrer le chemin; la mort, qui semblait » avoir oublié ma famille, commence à la » frapper; mon tour ne peut tarder long-

» temps : qu'en pensez-vous? — Votre ma-
» jesté ne touche pas au terme; elle est encore
» destinée à quelque entreprise glorieuse. —
» Ah! docteur, vous êtes jeune, plein de san-
» té; mais moi! Je n'ai plus ni forces,
» ni activité, ni énergie, je ne suis plus Napo-
» léon. Vous cherchez en vain à me rendre
» l'espérance, à rappeler la vie prête à s'é-
» teindre. Vos soins ne peuvent rien contre
» la destinée; elle est immuable, on n'appelle
» pas de ses décisions. La première personne
» de notre famille qui doit suivre Élisa dans
» la tombe est ce grand Napoléon, qui vé-
» gète, qui plie sous le faix, et qui pourtant
» tient encore l'Europe en alarmes. Voilà,
» mon cher docteur, comment j'envisage ma
» situation actuelle. Jeune comme vous êtes,
» vous avez une longue carrière à parcourir.
» Quant à moi, tout est fini; je vous le ré-
» pète, mes jours se termineront bientôt sur
» ce malheureux rocher! »

Nous rentrâmes; Napoléon se mit au lit. « Faites fermer mes fenêtres, docteur; lais-
» sez-moi seul, je vous manderai plus tard. »
Il me manda en effet; mais il était abattu, défait, parlait de son fils, de Marie-Louise :

la conversation était pénible ; je cherchai à la rompre, à lui rappeler des souvenirs qui n'alarmaient pas sa tendresse. « Je vous comprends, docteur; eh bien ! soit, oublions, » si toutefois le cœur d'un père peut oublier.»

27 *décembre.*

10 h. A. M. — L'empereur est plongé dans le plus grand abattement.

28 *décembre.*

9 h. ½ A. M. — Même état que la veille. — Douleur de tête. — Renvois fréquens et insipides. — Nausées. — Toux sèche et nerveuse. — Je prescris une potion calmante.

29 *décembre.*

10 h. A. M. — L'empereur est toujours à peu près dans le même état; la toux s'est pourtant un peu calmée, le pouls est faible et irrégulier.

30 *décembre.*

8 h. ½ A. M. — L'empereur est beaucoup plus mal ; il éprouve un tremblement général, de la chaleur et du froid tour à tour; le pouls

est nerveux et faible, la déglutition difficile, la douleur de tête insupportable, les renvois toujours fréquens et insipides. « Eh bien ! doc-» teur, comment me trouvez-vous? Que pen-» sez-vous de l'état où je suis? — Qu'il n'est » pas inquiétant, qu'il s'améliore et serait » bon si votre majesté consentait à faire usage » d'un médicament d'ailleurs fort simple. — » Duquel? — Du sirop d'éther. — Qu'est-ce » que du sirop d'éther? » — Je le lui expliquai. — « Quel est son effet? » — Je le lui dis. — « Vous en êtes sûr? — Oui, sire. — » Eh bien! voyons, vite, donnez donc. » Je lui en donnai une cuillerée; il la prit, fut soulagé; mais elle lui laissa un arrière-goût dans la bouche : c'en fut assez, il n'en voulut plus.

31 *décembre*.

9 h. A. M. — L'empereur allait un peu mieux; mais il reste deux heures dans un bain tiède, il s'en trouve incommodé le reste de la journée : tous les symptômes morbifiques d'hier reparaissent. Je presse Napoléon de prendre une nouvelle dose de sirop d'éther, il s'y refuse; j'insiste, il s'impatiente et

me dit que c'est peine perdue.—« Mais, sire, » les effets en sont si sensibles. — Sensibles, » assurément : je n'ai pas clos la paupière, ja» mais je ne passai de si mauvaise nuit. — » Son action est si bénigne. — Pour les esto» macs faits à la pharmacie, je le crois; mais » le mien est vierge, étranger aux remèdes. » Les émanations de vos drogues suffisent » pour le contracter. Appliquez-moi à l'exté» rieur tous les médicamens qu'il vous plaira, » j'y consens; mais introduire dans mon » corps un amas de préparations, d'ingré» diens capables de détruire la constitution » la plus robuste, jamais. Je ne veux pas » avoir deux maladies, celle de la nature et » celle du médecin. »

1er. *janvier* 1821.

7 h. A. M.—La santé de l'empereur ne présente aucune amélioration sensible.

2 *janvier.*

8 h. ½ A. M. — Napoléon se trouve un peu mieux. Il était dans son lit; je voulais donner de l'air à la pièce. J'ouvre la croisée, elle m'échappe; je cherche à la retenir, je me

blesse, le sang jaillit. L'empereur s'en aperçoit, saute à terre : « Vous avez la main déchirée ! Un médecin ! qu'on cherche un » des chirurgiens anglais ! Les blessures sont » dangereuses ici, vous le savez ; le moindre » retard devient mortel ; allons ! qu'on coure » au camp ! » La plaie était en effet assez grave ; j'avais les tendons extenseurs des trois derniers doigts presque entièrement coupés ; mais j'étais si touché, si confus de l'anxiété que montrait Napoléon, que je pensais bien plus à le calmer qu'à me panser moi-même. Je le fis cependant ; j'endurai la fièvre, un malaise général insupportable, et me trouvai au bout de trois ou quatre jours en état de redonner mes soins à l'empereur, qui ne cessait de me prodiguer des témoignages touchans de sollicitude.

5 *janvier*.

10 h. A. M. — L'empereur est resté ces trois derniers jours dans la même situation. Il n'est ni mieux, ni plus mal ; il prend deux pilules toniques, composées chacune de trois grains d'extrait aqueux de quinquina et u quart d'opium de Beaumé.

*6 janvier.*

11 h. $\frac{1}{4}$ A. M. — Le pouls se relève. L'empereur se trouve mieux et mange avec appétit. Forte constipation ; elle résiste à trois lavemens simples.

*7 janvier.*

10 h. A. M. — La nuit a été bonne; l'empereur prend au point du jour un lavement qui le soulage. L'évacuation se renouvelle deux fois, et n'amène que des matières corrompues, mêlées de bile et infectes. Pouls déprimé et nerveux. Développemens de gaz intestinal. Pesanteur dans le ventre. Agitation générale. Je prescris quatre pilules toniques ; deux le matin et autant le soir.

*8 janvier.*

10 $\frac{1}{2}$ h. A. M. — L'empereur prend ses pilules toniques. — Sa santé n'éprouve cependant aucune espèce d'amélioration ; au contraire, les évacuations alvines deviennent plus fréquentes et sont toujours de même nature.

*9 janvier.*

10 h. A. M. — L'empereur est dans le même état qu'hier ; il n'a pris que deux pilules toniques.

*10 janvier.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur a eu des évacuations alvines plus copieuses encore que les précédentes. Je lui présente ses pilules, il les repousse et n'en veut plus. « L'effet en est » si sensible, que ce n'est pas la peine : ser- » rez-les, je regorge de santé depuis que j'en » prends. Si je dois mourir, je veux du moins » que ce soit de maladie. » J'ouvrais la bouche pour lui répondre, il me prévint. « Le béné- » fice du temps, je le sais ; on ne risque d'ail- » leurs jamais rien à l'invoquer. Et puis, » Hippocrate, Gallien, connaissaient-ils les » pilules toniques ? en avaient-ils éprouvé les » merveilleux effets ? Ah ! docteur, la vie est » un mystère que vous cherchez vainement à » pénétrer ; vous n'y voyez pas plus qu'eux, » ils n'y ont pas vu plus que vous. Ne jouons » plus à l'aveugle, confions-nous à la nature, » cela vaut mieux. »

*14 janvier.*

9 h. ½ A. M. — Le cours de ventre est enfin dissipé : l'empereur se trouve un peu mieux. Il mange avec appétit, et se promène en calèche dans le parc.

*22 janvier.*

10 h. A. M. — La santé de l'empereur a fait des progrès sensibles depuis le 14; ses forces sont revenues en même temps que l'appétit, et il continue de faire de l'exercice dans le jardin et dans le parc. Plusieurs fois, j'ai essayé de le décider à prendre quelques médicamens pour achever sa guérison; jamais je n'ai pu y parvenir. « Au diable votre médecine ! » m'a-t-il répondu ; je vous ai déjà dit cent » fois qu'elle ne me valait rien : je connais » mieux que vous, et tous les médecins de l'u- » nivers, ma maladie et mon tempérament. » Je suis guéri si je sue, et si les cicatrices » qui sont sur ma cuisse viennent à s'ouvrir. » Oui, docteur, donnez-moi la force de faire » trois ou quatre lieues à cheval sans m'arrê- » ter, et de continuer le même exercice pen- » dant quinze ou vingt jours, et vous verrez

» comment je me porterai. Supposez qu'au
» lieu d'être Napoléon je fusse un des pau-
» vres diables de cette île, et qu'à force de
» coups de bâton et de fouet sur les jambes
» on me fît courir et travailler comme eux,
» ne guérirais-je pas bien vite ? ne sucrais-je
» pas beaucoup ? ne reprendrais-je pas mon
» équilibre ? ne recouvrerais-je pas la santé ? »
Plus il parlait, plus il s'échauffait sur cette idée de la puissance extraordinaire de la volonté humaine. « Vous avez l'air de ne me pas
» croire, docteur ; mais voyons. Si j'avais là,
» devant moi, un lion, un tigre, un ours, et
» que je n'eusse pas d'autre moyen d'échap-
» per que la fuite, pensez-vous que mes for-
» ces ne se ranimeraient pas tout d'un coup ?
» mes jambes n'obéiraient-elles pas à l'impul-
» sion de ma volonté ? mes nerfs ne senti-
» raient-ils pas l'appel de la nature pour me
» tirer de ce danger ? Eh bien, au moment
» où je vous parle, je vous dirai qu'il y a en
» moi quelque chose qui m'électrise, et qui
» me fait croire que ma machine suivrait en-
» core l'empire de mes sensations et de mes
» volontés. N'est-ce pas là un stimulant qui
» vaudrait bien la crainte des coups de fouet ?

» Eh bien, qu'en pensez-vous à présent, *dot-
» toraccio di capo Corso*? continua-t-il en me
» tirant les oreilles. Allons, n'ai-je pas rai-
» son? » Je lui répondis que ses remèdes pouvaient être excellens, mais qu'il y avait aussi de quoi tuer les hommes les plus forts; que d'ailleurs ils ne faisaient pas partie du formulaire, que je ne pouvais les lui recommander. L'empereur se mit à rire, et puis recommença à raisonner sur sa maladie et le traitement qui y convenait. « Je suis sûr,
» dit-il, qu'une bonne partie de débauche
» remettrait l'équilibre de ma machine. Mon
» secret, pour me guérir, n'a jamais été d'a-
» valer des drogues, mais de rester à la diète
» un ou deux jours, ou de faire quelque ex-
» cès en opposition avec mes habitudes. Ain-
» si, par exemple, si j'étais en repos depuis
» trop long-temps, je me mettais à faire une
» grande course à cheval, à chasser un jour
» entier sans m'arrêter. Si je m'étais trop fa-
» tigué, je me tenais en repos pendant vingt-
» quatre heures ou davantage; eh bien, je
» vous réponds que jamais mon système ne
» m'a manqué. La secousse que je me don-
» nais produisait toujours un bon résultat.

» J'avais aussi un tempérament comme on » en voit peu. Quand il me prenait envie de » dormir, je dormais, quelle que fût l'heure » et le lieu; quand il m'arrivait de boire ou » de manger trop, mon estomac rejetait le » superflu: enfin, ma nature n'était pas celle » de tous les hommes. Tout cela est perdu » maintenant, je le sens bien, mais pas en- » core sans ressource. » Après quoi, il repre- prenait : « Ne direz-vous pas à la fin que j'ai » raison, *dottoraccio maledetto?* Ma médecine » ne vaut-elle pas mieux que la vôtre? » Je lui répondis qu'assurément son système était bon, puisqu'il avait pour lui une expérience constamment heureuse; mais que dans la situation présente, il pourrait bien n'en être pas de même. Sa majesté se trouvait dans un état réel de maladie, qui voulait être traité par des remèdes internes propres à rétablir la santé. Sa vie devait être tranquille, son exercice modéré et proportionné à ses forces, tout excès enfin ne pouvait que lui devenir extrêmement funeste. « Nous y voilà! reprit- » il alors en riant : ces diables de médecins » sont tous de même ; quand ils veulent faire » faire une chose à leur malade, ils le trom-

» pent et lui font peur. N'est-il pas vrai, *dot-*
» *toraccio?* » Et il me frappait légèrement
de la main. » Eh bien donc, nous obéirons à
» la médecine. »

Convaincu néanmoins de l'excellence de son système, et plein de confiance aux heureux effets que produirait un changement brusque et violent dans sa façon de vivre, il s'avisa de mettre la chose à l'essai. Il fit seller son cheval, se mit à galoper dans les vieilles limites de Longwood, et ne fit pas moins de cinq ou six milles : il n'était accompagné que de son chasseur Noverraz et de son piqueur. Mais ce rude exercice ne lui procura pas le résultat qu'il en attendait : ses sueurs ne coulèrent point, et il se trouva même assez indisposé. Il répéta trois ou quatre fois cette tentative, qui eut toujours les mêmes conséquences; sa situation en fut empirée plutôt qu'améliorée. « Je le vois à présent, me dit-il d'un ton affecté, mes forces
» m'abandonnent, la nature ne répond plus
» comme auparavant aux sollicitations de ma
» volonté, les secousses violentes ne convien-
» nent plus à mon corps affaibli; mais j'arri-

» verai au but que je veux atteindre par un
» exercice modéré. »

*23 janvier.*

9 h. ½ P. M. — L'empereur est plongé dans une profonde tristesse ; il est toujours persuadé que l'exercice le sauverait et déplore sa situation qui ne lui permet pas d'en prendre. « Si
» du moins je pouvais supporter la calèche ;
» mais les cahots me donnent des nausées et le
» mouvement du cheval est encore pis. — Si-
» re, la bascule, lui dit le général Montholon,
» si V. M. en essayait ? — Oui ! la bascule ! peut-
» être ; je l'éprouverai ; faites en disposer une. »
On la disposa, mais elle ne produisit aucun résultat avantageux ; il y renonça bientôt.

*24 janvier.*

8 h. A. M. — L'empereur est toujours fort triste ; il parle de sa santé, se plaint de faiblesse, d'irritation nerveuse. Je lui demandai son bras, il me le tendit avec indifférence :
« C'est comme si un général prêtait l'oreille
» pour savoir comment son armée manœu-
» vre. » J'avais fini, il le retira : « Eh bien ! que
» vous indique l'état du pouls ? — Que les for-

» ces reprennent, que V. M. va se trouver » mieux. — Sans doute! tout me répugne, » tout m'inspire du dégoût. Je ne puis souf- » frir la substance solide la plus légère, et » je vais être mieux! Docteur, ne cherchez pas » à me donner le change, je sais mourir. »

*25 janvier.*

7 h. ½ A. M. — L'empereur est plongé dans la mélancolie la plus profonde. Il éprouve des agitations nerveuses. Il est faible, il se sent *malade, mais bien malade.*

*26 janvier.*

7 h. A. M. — L'empereur est beaucoup mieux, aussi son humeur est-elle bien moins chagrine. Il ne se plaint que de quelques coliques qui se dissipent par l'effet d'une évacuation alvine.

Il avait appris, quelques jours auparavant, les détails de la révolution espagnole. Cet événement n'avait pas paru le frapper beaucoup : il le prévoyait, s'était-il borné à nous dire. « Ferdinand est un homme incapable de se gouverner lui-même, et à plus forte raison de gouverner la Péninsule. Quant

à la constitution des cortès, elle est en opposition avec les dogmes de la sainte alliance; elle sape les préjugés et les intérêts des dévots, elle ne peut se soutenir long-temps. Ceux qui l'ont promulguée n'ont ni les moyens ni les forces de la faire aller. » La nouvelle des affaires de Naples produisit plus d'effet et le mit en bonne humeur. « Pour celle-là, » je l'avoue, je ne m'y attendais pas. Qui jamais eût imaginé que des *maccheronaï* voudraient singer les Espagnols ? Afficher leurs » principes, rivaliser de bravoure avec eux! » Puis, quittant la plaisanterie: « Sans doute, » nous dit-il, l'un des Ferdinand ne vaut » pas mieux que l'autre; mais ce n'est pas » d'eux, c'est de leurs nations qu'il s'agit, » et il y a entre elles une telle différence » dans l'énergie, dans l'élévation des sentimens qu'il faut que les Napolitains aient » perdu la tête, ou que leur mouvement » soit le prélude d'une insurrection générale; car, en face, comme ils sont, du dominateur de l'Italie, que peuvent-ils faire » s'ils ne sont soutenus par une grande nation? S'ils le sont, j'applaudis à leur patriotisme; mais, s'il en est autrement,

» que je plains mes bons, mes chers Italiens!
» Ils seront décimés, sans que leur généreux
» sang profite au beau sol qui les a vus naître ;
» je les plains! Les malheureux sont dis-
» tribués par groupes, divisés, séparés par
» une cohue de princes, qui ne servent qu'à
» exciter des aversions, à briser les liens qui
» les unissent, et les empêchent de s'enten-
» dre, de concourir à la liberté commune.
» C'était cet esprit de tribu que je cherchais
» à détruire; c'est dans cette vue que j'avais
» réuni une partie de la Péninsule à la France,
» érigé l'autre en royaume; je voulais déra-
» ciner ces habitudes locales, ces vues par-
» tielles, étroites; modeler les habitans sur
» nos mœurs, les façonner à nos lois, puis les
» réunir, les constituer, les rendre à l'an-
» cienne gloire italienne. Je me proposais de
» faire de ces états agglomérés une puissance
» compacte, indépendante, sur laquelle mon
» second fils eût régné. Rome en fût devenue
» la capitale; je l'eusse restaurée, embellie;
» j'eusse déplacé Murat. De la mer jus-
» qu'aux Alpes, on n'eût connu qu'une seule
» domination. J'avais déjà commencé l'exé-
» cution de ce plan, que j'avais conçu dans

» l'intérêt de la patrie italienne. On travail-
» lait à dégager Rome de ses décombres : on
» desséchait les marais Pontins; mais la guerre,
» les circonstances où je me trouvais, les sa-
» crifices que j'étais obligé de demander aux
» peuples, ne me permirent pas de faire ce
» que je voulais pour elle. Voilà, mon cher
» docteur, les motifs qui m'ont arrêté. C'est
» une faute, une grande faute; je le sentis en
» 1814; mais l'heure des revers avait sonné, le
» mal était irréparable. Si je n'avais pas été
» pris sur le temps, que j'eusse exécuté ce que
» je projetais, je ne serais pas tombé; je
» je n'aurais pas été exilé à l'île d'Elbe, et
» encore moins jeté sur cet écueil. Ah!
» docteur, quels souvenirs! quelles époques
» me rappellent cette belle Italie! Je touche
» encore au moment où je pris le commande-
» ment de l'armée qui la conquit. J'étais
» jeune comme vous; j'avais votre vivacité,
» votre ardeur, la conscience de mes forces;
» je bouillais d'entrer en lice. J'avais donné
» des gages, on ne contestait pas mon apti-
» tude; mais mon âge déplaisait à ces vieilles
» moustaches qui avaient blanchi dans les
» combats. Je m'en aperçus, et sentis la né-

» cessité de racheter ce désavantage par une » austérité de principes que je ne démentis jamais. Il me fallait des actions d'éclat pour me » concilier l'affection et la confiance du soldat ; » je les fis. Nous marchâmes ; tout s'éclipsa à » notre approche. Mon nom était aussi cher aux » peuples qu'aux soldats : ce concert d'hom» mages me toucha ; je devins insensible à tout » ce qui n'était pas la gloire. L'air retentissait » d'acclamations sur mon passage ; tout était » à ma disposition, tout était à mes pieds ; » mais je ne voyais que mes braves, la » France et la postérité ! Les belles Italiennes » eurent beau déployer leurs grâces ; je fus » insensible à leurs séductions : elles s'en dé» dommageaient avec ma suite. Une d'elles, » la comtesse C....., laissa à Louis, lorsque » nous passâmes à Brescia, un gage de ses » faveurs dont il se rappellera long-temps. »

7½ P. M. L'empereur est étendu dans son lit ; il veille, il sommeille, sort, se promène une heure en calèche, rentre assez fatigué et s'endort sur son sopha.

A 7 h. P. M. — Évacuation bilieuse accompagnée de légères coliques. Napoléon n'a pres-

que rien pris dans la journée. Le pouls faible et nerveux.

*27 janvier.*

9 h. ½ A. M. — La nuit a été excessivement mauvaise. L'empereur est dans un état de faiblesse extrême, son pouls est petit, légèrement nerveux. — Toux sèche. — Physionomie sombre. — Je hasarde une prescription, Napoléon s'impatiente, et témoigne la plus vive aversion pour toute espèce de remèdes.

7 h. P. M. — L'empereur est au lit, il dîne à six heures, mais il rend presque aussitôt ce qu'il a pris.

28 *février.*

3 h. P. M. — Prostration de forces extrême; yeux livides, presque éteints.—Toux sèche et nerveuse.—Bouche aride.—Soif incommode. — Sentiment pénible dans l'estomac.

*29 janvier.*

10 h. A. M.—Même état. — Profonde tristesse.

*30 janvier.*

2 h. A. M. — L'empereur était dans une

situation déplorable; mais la maladie ne faisait qu'exalter l'aversion qu'il avait pour les médicamens. J'avais beau combattre, chercher à vaincre sa répugnance, il repoussait, promettait, éludait; je me trouvais n'avoir rien fait au moment où je croyais avoir tout obtenu. J'étais accablé du spectacle de ce grand homme qui se consumait sous mes yeux; la douleur de voir le remède et de ne pouvoir l'appliquer, l'amour, les regrets, tous les sentimens se disputaient mon âme; mes forces étaient à bout. Napoléon s'en aperçut. « Vous n'êtes pas bien, me dit-il; vous » périssez, vous succombez au mal. Devez-» vous aussi être victime de cet affreux cli-» mat? Allons, du courage, je vais faire » venir un médecin d'Europe, il vous aide-» ra. » J'étais si satisfait de cette résolution que je ne me donnai pas le loisir de peser ma réponse. « Ah! sire, lui répliquai-je avec » émotion, hâtez-vous, pendant qu'il en est » temps encore. — Qu'il en est temps! que » voulez-vous dire? Est-ce vous? est-ce moi? » l'un de nous doit-il mourir avant qu'il ar-» rive? Si c'est moi, eh bien! à la bonne » heure; mais dans aucun cas je ne veux ni

» consulter ni voir les médecins anglais qui » sont dans l'île. J'aime mieux souffrir que » de les voir autour de moi. D'ailleurs à quoi » seraient-ils bons? J'ai mis ma confiance en » vous; vous vous intéressez à moi; je juge » de votre attachement par votre zèle; je » vous suis reconnaissant des soins que vous » me prodiguez. Mais, cher docteur, si mon » heure est sonnée, s'il est écrit là haut que » je dois périr, ni vous ni tous les méde- » cins du monde ne changerez l'arrêt. » Il avait les yeux fixés au ciel, le son de sa voix était élevé, sonore, je ne fus pas maître de mon émotion. Je me retirai, j'avais une fièvre ardente, je restai quelques jours sans pouvoir lui donner mes soins. Enfin il désira me voir; je fis un effort, j'allai, je le trouvai dans son lit, qui se plaignait d'une douleur insupportable qu'il éprouvait dans l'hypocondre gauche; elle s'étendait d'un côté à l'épaule correspondante, et de l'autre à la région lombaire. Il avait de la difficulté à respirer, et une forte distension au bas-ventre. — Fomentations. — Lavement. — Potion anodine, suivie de rots fréquens et insipides.

*11 février.*

9 h. A. M. — L'empereur a bien passé la nuit; à six heures du matin il a pris une soupe au riz. Les accidens de la veille se renouvellent, et se dissipent par l'effet des mêmes moyens.

5 h. ½ P. M. — Je prescris une mixture amère.

*12 février.*

7 h. P. M. — L'empereur se trouve un peu mieux ce matin. Cependant il rend à dix heures le peu d'alimens qu'il a pris. Il ne veut plus entendre parler de mixture amère.

*13 février.*

8 h. ½ A. M. — L'empereur prend un peu de crème et de gélatine. Le vomissement a cessé. — Humeur sombre.

*14 février.*

10 h. A. M. — L'empereur se trouve mieux qu'hier, il a mangé avec appétit, l'humeur sombre s'est dissipée.

*15 février.*

9 h. ½ A. M. — L'empereur continue à être

mieux. « Étiez-vous à Milan, docteur, lors-
» que j'allai prendre la couronne de fer?—
» Non, sire. — Et lorsque je fus à Venise?
» — Je n'y étais pas non plus; mais votre
» majesté venait de planter nos aigles sur la
» Vistule; l'Italie était ivre de gloire, toute
» la population se pressait sur ses pas. — Il est
» vrai que je fus vivement accueilli, surtout
» dans les lagunes. — Je le sais. — Venise avait
» mis en mer toutes ses gondoles, c'étaient des
» franges, des plumes, des étoffes; tout ce
» qu'il y avait de beau, d'élégant était accou-
» ru à Fusine. Jamais l'Adriatique n'avait vu
» de cortége si pompeux. — Cette explosion
» de sentimens n'était pas étrange; d'une
» main vous refouliez les Sarmates loin d'une
» terre qu'ils avaient souillée; de l'autre,
» vous semiez les monumens, les routes, les
» constructions, tous les établissemens utiles.
» Eh puis, votre administration était si fer-
» me, si rapide! — Vous avez raison : c'était
» une machine immense dont tous les rouages
» étaient parfaitement adaptés. J'en exposai
» le jeu et la raison au corps législatif. Je fis
» effet : l'Italie goûta les principes que je dé-
» veloppai ». J'étais curieux de connaître les

principes dont parlait l'empereur; je cherchai, je trouvai son discours, et je lus :

« Messieurs du corps législatif, je me suis fait rendre un compte détaillé de toutes les parties de l'administration. J'ai introduit dans ses diverses branches la même simplicité qu'avec le secours de la consulte et de la censure, j'ai portée dans la révision des constitutions de Lyon. Ce qui est bon, ce qui est beau est toujours le résultat d'un système simple et uniforme. J'ai supprimé la double organisation des administrations départementales et des administrations de préfecture, parce que j'ai pensé qu'en faisant reposer uniquement l'administration sur les préfets, on obtiendrait non-seulement une économie d'un million dans les dépenses, mais encore une plus grande rapidité dans la marche des affaires. Si j'ai placé auprès des préfets un conseil pour le contentieux, c'est afin de me conformer à ce principe qui veut que l'administration soit le fait d'un seul, et que la décision des objets litigieux soit le fait de plusieurs.

» Les statuts dont vous venez d'entendre la lecture étendent à mes peuples d'Italie le

bienfait du Code, à la rédaction duquel j'ai moi-même présidé. J'ai ordonné à mon conseil de préparer une organisation de l'ordre judiciaire qui rende aux tribunaux l'éclat et la considération qu'il est dans mon intention de leur donner. Je ne pouvais approuver qu'un préteur seul fût appelé à prononcer sur la fortune des citoyens, et que des juges cachés aux regards du public décidassent en secret, non-seulement de leurs intérêts, mais encore de leur vie. Dans l'organisation qui vous sera présentée, mon conseil s'étudiera à faire jouir mes peuples de tous les avantages qui résultent des tribunaux collectifs, d'une procédure publique et d'une défense contradictoire. C'est pour leur assurer une justice plus évidemment éclairée que j'ai établi que les juges qui prononceront le jugement, soient aussi ceux qui auront présidé aux débats. Je n'ai pas cru que les circonstances dans lesquelles se trouve l'Italie me permissent de penser à l'établissement des jurés. Mais les juges doivent prononcer, comme les jurés, d'après leur propre conviction, et sans se livrer à ce système de semi-preuves qui compromet bien plus souvent l'innocence qu'il

ne sert à découvrir le crime. La règle la plus sûre d'un juge qui a présidé aux débats, c'est la conviction de sa conscience.

» J'ai veillé moi-même à l'établissement des formes régulières et conservatrices dans les finances de l'état; et j'espère que mes peuples se trouveront bien de l'ordre que j'ai ordonné à mes ministres des finances et du trésor public de mettre dans les comptes qui seront publiés. J'ai consenti que la dette publique portât le nom de *Mont-Napoléon*, afin de donner une garantie de plus aux engagemens qui la constituent, et une nouvelle vigueur au crédit.

» L'instruction publique cessera d'être départementale; j'ai fixé des bases pour lui donner l'ensemble, l'uniformité et la direction qui doivent avoir tant d'influence sur les mœurs et les habitudes de la génération naissante.

» J'ai jugé qu'il convenait, dès cette année, de mettre plus d'égalité dans la répartition des dépenses départementales, et de venir au secours de ceux de mes départemens, tels que le Mincio et le Bas-Pô, qui se trouvent

accablés par la nécessité de se défendre contre le ravage des eaux.

» Les finances sont dans l'état le plus prospère, et tous les paiemens sont au courant. Mon peuple d'Italie est, de tous les peuples, le moins chargé d'impositions. Il ne supportera pas de nouvelles charges, et s'il est fait des changemens à quelque contribution, si l'enregistrement est établi dans le projet du budget d'après un tarif modéré, c'est afin de pouvoir diminuer des impositions plus onéreuses. Le cadastre est rempli d'imperfections qui se manifestent tous les jours. Je vaincrai, pour y porter remède, les obstacles qu'oppose à de telles opérations beaucoup moins la nature des choses que l'intérêt particulier. Je n'espère cependant pas arriver à des résultats tels qu'ils fassent éviter l'inconvénient d'élever une imposition jusqu'au terme qu'elle doit atteindre.

» J'ai pris des mesures pour donner au clergé une dotation convenable, dont il était en partie dépourvu depuis dix ans, et si j'ai fait quelques réunions de couvens, mon intention est de protéger ceux qui se vouent à des services d'utilité publique, ou qui, pla-

cés dans les campagnes, se trouvent dans des lieux ou dans des circonstances où ils suppléent au clergé régulier. J'ai en même temps pourvu à ce que les évêques eussent les moyens d'être utiles aux pauvres; et je n'attends, pour m'occuper du sort des curés, que les renseignemens que j'ai ordonné de recueillir promptement sur leur situation véritable. Je sais que beaucoup d'entre eux, surtout dans les montagnes, sont dans une pénurie que j'ai le plus pressant désir de faire cesser.

» Indépendamment de la route du Simplon, qui sera achevée cette année, et à laquelle quatre mille ouvriers, dans la seule partie qui traverse le royaume d'Italie, travaillent en ce moment, j'ai ordonné de commencer le port de Velano, et que des travaux si importans soient entrepris sans retard et poursuivis avec activité.

» Je n'ai négligé aucun des objets sur lesquels mon expérience en administration pouvait être utile à mes peuples. Avant de repasser les monts, je parcourrai une partie des départemens pour connaître de plus près leurs besoins.

» Je laisserai dépositaire de mon autorité ce jeune prince que j'ai élevé dès son enfance et qui sera animé de mon esprit. J'ai d'ailleurs pris des mesures pour diriger moi-même les affaires les plus importantes de l'état.

» Des orateurs de mon conseil vous présenteront un projet de loi pour accorder à mon chancelier garde des sceaux Melzi, pendant quatre ans dépositaire de mon autorité comme vice-président, un domaine qui, restant dans la famille, atteste à ses descendans la satisfaction que j'ai eue de ses services.

» Je crois avoir donné de nouvelles preuves de ma constante résolution de remplir envers mes peuples d'Italie tout ce qu'ils attendent de moi. J'espère qu'à leur tour ils voudront occuper la place que je leur désigne dans ma pensée, et ils n'y parviendront qu'en se persuadant bien que la force des armes est le principal soutien des états.

» Il est temps enfin que cette jeunesse, qui vit dans l'oisiveté des grandes villes, cesse de craindre les fatigues, les dangers de la guerre, et qu'elle se mette en état de faire respecter la patrie, si elle veut que la patrie soit respectable.

» Messieurs du corps législatif, rivalisez de zèle avec mon conseil d'état, et, par ce concours de volontés vers l'unique but de la prospérité publique, donnez à mon représentant l'appui qu'il doit recevoir de vous.

» Le gouvernement britannique ayant accueilli par une réponse évasive les propositions que je lui ai faites, et le roi d'Angleterre les ayant aussitôt rendues publiques, en insultant à mes peuples dans son parlement, j'ai vu s'affaiblir considérablement les espérances que j'avais conçues du rétablissement de la paix. Cependant les escadres françaises ont depuis obtenu des succès auxquels je n'attache de l'importance que parce qu'ils doivent convaincre mes ennemis de l'inutilité d'une guerre qui ne leur donne rien à gagner et tout à perdre. Les divisions de la flottille, les frégates construites aux frais des finances de mon royaume d'Italie, et qui font aujourd'hui partie des armées françaises, ont rendu d'utiles services dans plusieurs circonstances. Je conserve l'espoir que la paix du continent ne sera pas troublée, et toutefois je me trouve en position de ne redouter aucune des chances de la guerre. Je serai au milieu

de vous au moment même où ma présence deviendra nécessaire au salut de mon royaume d'Italie. »

*19 février.*

10 h. A. M. — Depuis le 15, l'empereur a successivement perdu et repris ses forces à divers degrés. Aujourd'hui, il souffre de flatuosités qui se sont développées dans le tube intestinal, et plus particulièrement dans l'estomac. Il ne peut manger de viande; il ne prend que des substances laiteuses et farineuses.

*20 février.*

12 h. A. M. — Pilule tonique. — Malaise. — Irritation nerveuse. — Toux très-sèche et fatigante.

Napoléon est extenué. « C'est donc bientôt? — Non, sire, l'irritation se calme. — » Toujours, docteur! quand vous lasserez-vous » de promettre la santé? — Quand elle sera » venue. — En ce cas, vous promettrez long- » temps. — Moins que votre majesté ne pense; » et, pour peu qu'elle puisse faire usage d'eaux » thermales... — Vous croyez qu'ils l'accordent? » — Refuser, les mettrait trop à découvert; ce

» serait avouer l'assassinat. — Pauvre *capo-*
» *corsino !* vous ne les connaissez pas.—Mais
» enfin, quand votre santé l'exige, que le mé-
» decin le conseille, il y aurait trop de bar-
» barie à vous l'interdire. — Sans doute. » Il
suivait des yeux un nuage qui se dessinait
au loin. « Quel effet les nuages font-ils sur
» nous ? quelle influence exercent-ils sur
» celui qui les respire ? Ils doivent amener à
» chaque instant une rupture d'équilibre,
» déterminer une contraction musculaire,
» une tension qui ne peut qu'être funeste, et
» conduire à la mort ; car enfin nous som-
» mes soumis aux lois qui régissent les autres
» corps ; nous enfermons du fluide ; nous le
» sentons, nous l'éprouvons à ces irritations
» nerveuses qui marquent les temps d'orage.
» Placer un homme dans les nues, le faire vi-
» vre dans la sphère d'activité de ces masses
» qui changent, passent, reviennent à chaque
» instant, c'est le condamner à une série de
» chocs, de décompositions, qui doivent promp-
» tement épuiser la vie, c'est le soumettre à
» l'énergie dévorante de l'armure de Galvani :
» dis-je vrai ?—J'en convins.—C'est que je suis
» à moitié de votre robe. Je sais presque, à ne

» m'y pas méprendre, ce qui doit résulter de » telle ou telle situation. Un homme, par » exemple, que l'on placerait dans un bain » de vapeur, auquel succéderait tout à coup » une chaleur excessive, éprouverait une dés- » organisation analogue à celle d'un corps hu- » mide qu'on expose subitement à l'action du » feu. Il se déjetterait, se tourmenterait, épui- » serait bientôt sa puissance et sa force : ne le » pensez-vous pas? » Je commençais à entrevoir où il en voulait venir; je n'eus garde, quelque fondée qu'elle fût, de me prêter à une conclusion qui favorisait son aversion pour les remèdes, et banissait tout espoir de retour. Je lui dis qu'il n'en était ainsi que pour un climat tout-à-fait mauvais, où la température passe subitement du froid au chaud, où les vents n'arrêtent pas, où la pluie est continuelle, abondante.... Il ne me laissa pas achever. « Vous êtes toujours à l'eau de roses, » docteur. Prenez le cahier que vous apercevez près du secrétaire; il vous mettra sur » la voie du climat que vous cherchez; nous » sommes au 20 février : combien avons- » nous eu de jours supportables?— Ah, Sire! » cette année! — Eh bien! la première ve-

» nue; au hasard, 1817, par exemple : al-
» lons, j'écoute. — Un, deux.... — Non, li-
» sez le tableau d'un bout à l'autre; j'aime
» voir quel climat j'ai supporté. » Je lus.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à Longwood pendant les années 1816 et 1817.

### FÉVRIER 1817.

| DATES. | MATIN. | MIDI. | SOIR. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| | Fahr. | Fahr. | Fahr. | |
| 1 | 68 | 71 | 69 | Grande pluie, beau temps et vent. |
| 2 | 66½ | 70 | 68 | Vent, pluie et brouillard. |
| 3 | » | 69 | 67½ | *id.* *id.* |
| 4 | » | 70 | 68 | *id.* *id.* |
| 5 | 67 | 72 | 69 | Le matin beau temps; le soir, pluie. |
| 6 | »½ | 70 | 67½ | Vent; temps généralement beau |
| 7 | 67 | » | 67 | *id.* *id.* |
| 8 | 66½ | » | 68 | Pluie légère. |
| 9 | 67¾ | 73 | 69 | Vent léger, beau temps. |
| 10 | 68 | » | 69 | *id.* *id.* |
| 11 | 69 | 69 | 68½ | Vent, pluie et brouillard. |
| 12 | 67 | » | » | *id.* *id.* |
| 13 | » | » | 67 | Vent, pluie légère et brouillard. |
| 14 | 67 | » | 67¼ | *id.* *id.* |
| 15 | » | » | 67 | Vent, pluie légère et brouillard; le soir grande pluie. |
| 16 | 66 | » | 67½ | Brouillard et grande pluie. |
| 17 | 67 | 72 | 69 | Vent léger et beau temps. |
| 18 | 66½ | 74 | 68½ | *id.* *id.* |
| 19 | 68 | 71 | 69 | Beaucoup de pluie. |

Suite du mois de FÉVRIER.

| DATES. | MATIN. | MIDI. | SOIR. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| | Fahr. | Fahr. | Fahr. | |
| 20 | 68 | 71 | 68 | Beaucoup de pluie, brouillard et vent. |
| 21 | 67½ | 69 | » | Grande pluie et brouillard. |
| 22 | 68 | 72 | 69 | Vent léger et grande pluie. |
| 23 | » | 69 | » | Vent léger, grande pluie et brouillard. |
| 24 | » | 70 | 68 | Vent léger, pluie et brouillard. |
| 25 | 67¾ | » | 68 | Beau temps. |
| 26 | » | 72 | 68½ | Beau temps, vent léger. |
| 27 | 68 | 71 | 68 | Beau temps, brises fraîches. |
| 28 | 67 | 70 | » | Grand vent, pluie et brouillard. |

» Eh bien, docteur? — Sans doute; mais il
» est impossible que tous les mois aient été si
» mauvais. — Continuez donc : voyez *mars* ;
» c'est un des plus beaux qu'ait Sainte-Hé-
» lène. » Je lus encore.

MARS.

| DATES. | MATIN. | MIDI. | SOIR. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| | Fahr. | Fahr. | Fahr. | |
| 1 | 68 | 69 | 68 | Vent, brouillard et pluie. |
| 2 | 67½ | 70 | » | *id.* *id.* |
| 3 | » | 71 | 69 | Brises fraîches et brouillard. |
| 4 | 67½ | 72 | » | Brises fraîches, brouillard et pluie. |
| 5 | 67 | 71 | 67 | Brises fraîches, nuages et pluie légère. |

Suite du mois de MARS.

| DATES. | MATIN. | MIDI. | SOIR. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| | Fahr. | Fahr. | Farh. | |
| 6 | 66 ½ | 72 | 68 | Vent modéré et beau temps. |
| 7 | 67 | 71 ½ | 69 | Vent, pluie et brouillard. |
| 8 | 67 ½ | 72 | 70 | *id.* *id.* |
| 9 | 69 | 71 | 69 | Vent léger, nuages, pluie. |
| 10 | 68 | 73 ½ | 71 | Vent léger, beau temps. |
| 11 | 69 | 73 | » | Généralement beau, vents légers. |
| 12 | » | » | 70 | Brises fraîches, brouillard et pluie. |
| 13 | 69 ½ | 71 | 69 | Brises fraîches, brouillard et pluie légère. |
| 14 | 68 | 72 | 68 | Beau temps, grand vent. |
| 15 | » | 71 | 69 | Nuages, mais beau temps. |
| 16 | 68 ½ | 73 | 70 ½ | Vent léger; pluie et brouillard. |
| 17 | 69 | » | 70 | *id.* *id.* |
| 18 | » | 74 | 71 | Vent léger et beau temps. |
| 19 | 70 ¾ | 72 | 69 | Vent, brouillard et pluie de temps à autre. |
| 20 | 68 | 69 ½ | 67 ½ | Vent, brouillard et grande pluie. |
| 21 | 67 | 70 | » | *id.* *id.* |
| 22 | 67 ½ | 69 ½ | 68 ½ | Vent léger, pluie. |
| 23 | 68 | 69 | 68 | Vent léger, pluie et brouillard. |
| 24 | 67 ½ | 71 | 68 ½ | Grand vent et beau temps. |
| 25 | 68 ½ | 73 ½ | 71 | Temps pluvieux. |
| 26 | 69 | 71 | 69 | *id.* |
| 27 | » | 72 ½ | 70 | *id.* |
| 28 | » | 71 | 68 | Le matin pluie, le soir beau temps. |
| 29 | 67 | 72 | 70 ½ | Beau temps. |
| 30 | 69 | 70 | 69 | Pluie légère. |
| 31 | » | 71 | 70 | Le matin nuages, le soir pluie. |

« Êtes-vous convaincu ? avez-vous le cli-
» mat que vous cherchez? —Eh! mais Sire...

» — Quoi? — C'est que Votre Majesté est à
» toute épreuve, qu'elle ne doit pas mourir.
» —Bien, docteur, l'espérance; c'est le meil-
» leur spécifique que vous puissiez adminis-
» trer. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

# PLANCHES ANATOMIQUES

## DU CORPS HUMAIN,

### EXÉCUTÉES D'APRÈS LES DIMENSIONS NATURELLES,

ACCOMPAGNÉES D'UN TEXTE EXPLICATIF,

### PAR LE DOCTEUR F. ANTOMMARCHI [1].

---

La première et la plus importante des sciences naturelles, celle qui nous intéresse le plus directement, est sans contredit l'anatomie, qui donne à l'homme la connaissance de sa structure, lui sert à expliquer le jeu de tous ses organes, et lui enseigne la part qu'a chacun d'eux dans l'exécution des actes variés qui entretiennent sa vie. Chaque jour, en étudiant l'homme moral, on regrette d'être tout-à-fait étranger à la connaissance de l'homme physique. Cette étude, faite sur la nature même, offre trop de dégoûts à celui qui ne se livre pas exclusivement à l'art de guérir, pour qu'il puisse les surmonter et satisfaire son esprit en cherchant ainsi à découvrir les ressorts merveilleux de son organisation.

Le praticien, que des occupations multipliées éloignent ou détournent des dissections, cherche, et souvent inutilement, dans sa mémoire le souvenir fidèle des objets qui l'ont occupé pendant un grand nombre d'années.

On sent sans doute l'utilité qu'aurait un ouvrage qui pût offrir la copie exacte de toutes les parties qui composent le corps humain.

[1] A l'imprimerie lithographique de M. le comte de Lasteyrie, rue Saint-Marc Feydeau, n°. 8, petit passage des Panoramas, et chez Barrois l'aîné, libraire, rue de Seine, n°. 10, faubourg Saint-Germain.

Les planches que publie le docteur Antommarchi, ex-prosecteur d'anatomie à l'hôpital de Santa-Maria-Nuova de Florence, attaché à l'université de Pise, et chirurgien de l'empereur Napoléon à l'île Sainte-Hélène, dessinées d'après nature avec autant de vérité que d'exactitude, remplissent cet objet important.

L'auteur, ayant successivement parcouru la France, l'Allemagne et l'Angleterre, a su profiter des recherches ou des découvertes qui pouvaient augmenter ou perfectionner son travail, et le mettre au niveau de la science.

Le plus grand nombre des planches anatomiques publiées jusqu'à ce jonr donnent une idée fort inexacte, et quelquefois même tout-à-fait fausse, de la conformation et de la structure intérieure des organes dont l'assemblage admirable constitue le corps humain. Les artères sont du nombre des parties dont les gravures existantes offrent le plus d'incorrections, sans excepter même celles que *Haller* en a données, et qui, le plus souvent, ne sont que des copies de préparations faites sur de jeunes sujets. Les figures où l'on a cherché à représenter les veines sont au moins aussi défectueuses, sous le rapport de la vérité et de l'exactitude. Quant aux nerfs, il y a une infinité de détails importans dans leurs distributions, dont on ne possède pas les figures. Enfin, ce qu'aucune collection de planches anatomiques ne renferme, c'est la représentation fidèle de toutes les parties dans leur situation et leurs rapports naturels, telles, en un mot, qu'on les observe sur le corps humain. *Hujusmodi rationem, quamdiù anatomici sibi non prescribent, absque fructu errabunt earum rerum studiosi.* Albinus.

Les figures de l'ouvrage que nous annonçons représentant fidèlement la disposition la plus constante de toutes les parties du corps humain, soit qu'on les envisage isolément ou dans leurs nombreux rapports, sont en quelque sorte le complément de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour; et le travail dont *Albinus* avait senti la nécessité s'y trouve complétement exécuté. Ces planches sont recommandables par la grande exactitude du dessin, et l'on peut assurer qu'elles sont supérieures,

par leur perfection, à toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Elles forment une carte topographique complète et fidèle de tout le corps humain, à l'exception des *tégumens* [1].

La grandeur et les proportions des figures sont celles d'un homme de taille ordinaire.

L'ouvrage de M. le docteur Antommarchi sera composé de quarante-cinq à cinquante planches *ombrées*, et de trente à trente-cinq environ représentant des *esquisses* au simple trait. Les vingt-quatre premières qui ont paru, étant réunies trois par trois, forment un corps entier, et donnent ainsi la représentation de huit figures humaines entières, sur lesquelles on pourra étudier la couche superficielle, et successivement les suivantes, jusqu'au squelette; le réseau sous-cutané, formé par les nerfs superficiels, les artères et les veines superficielles; enfin, les différens plans musculaires avec leurs nerfs, leurs vaisseaux sanguins et leurs vaisseaux lymphatiques. Six de ces figures représentent les trois couches de muscles avec leurs vaisseaux, leurs nerfs; et les deux dernières figures, le squelette naturel, recouvert de son périoste, avec ses cartilages, et ses ligamens. Dans tous ces dessins le sujet représenté est vu sur ses faces antérieure et postérieure.

Vingt-une autres planches comprennent un certain nombre de figures particulières, savoir : 1°. les parties que la disposition des grands dessins ne permettait pas de faire voir en détail; 2°. les viscères des trois grandes cavités du corps, leurs nerfs, leurs vaisseaux sanguins, et leurs vaisseaux lymphatiques, etc.

L'excellent dessinateur, M. Vittore Pedretti [2], a carac-

[1] Tout ce qui a rapport aux tégumens, etc., a été démontré dans les planches du *Prodrome de la grande Anatomie* de Mascagni, publié par le docteur Antommarchi en 1819. *Florence* [*].

[2] Ce jeune dessinateur, et même graveur, réunit au génie de son art les qualités nécessaires pour parvenir au rang des artistes les plus distingués dans ce genre.

[*] A Paris, chez Barrois l'aîné, libraire, rue de Seine, n°. 10, faubourg Saint-Germain.

térisé toutes les parties représentées dans les figures de cet ouvrage, par le genre de dessin qui leur est propre, ainsi qu'il est expliqué dans l'introduction.

La désignation précise des muscles, des tendons, des os, des vaisseaux, des nerfs, donne à ces figures, quoique en noir, presque toute la clarté et l'exactitude des planches coloriées.

Pour faciliter la description des dessins, on a joint une esquisse au trait à chacun de ceux que la multiplicité des parties pouvait rendre confus. Outre les indications nombreuses faites, soit à l'aide de lettres ou de chiffres, sur chaque esquisse, on a encore eu soin d'y joindre les dénominations latines les plus usitées.

Le docteur Antommarchi fera paraître chacune des parties de ce grand ouvrage dans l'ordre suivant lequel elles viennent d'être énumérées. Ainsi les planches représentant les différentes couches musculaires du corps humain jusqu'aux os, paraîtront les premières; viendront ensuite les figures de détail; et en dernier lieu celles des viscères des trois grandes cavités du corps, dans l'ordre suivant: 1°. ceux de la *tête*; 2°. ceux du *thorax*; 3°. ceux de l'*abdomen*.

L'ouvrage sera divisé en 15 livraisons, dont les dix premières sont en vente.

Le prix de chaque livraison, composée de cinq à six planches, sur grand-aigle, est,

| | |
|---|---|
| Figures en noir, de. . . . . . . . . | 25 fr. |
| Papier vélin, figures coloriées. . . | 70 |

Le prix de l'ouvrage entier est, pour chaque souscripteur,

| | |
|---|---|
| En noir. . . . . . . . . . . . . | 375 fr. |
| Colorié . . . . . . . . . . . . . | 1050 |

La souscription restera ouverte jusqu'à la publication de la douzième livraison, c'est-à-dire jusqu'au mois de mars 1825; après cette époque, le prix de chaque livraison sera porté :

| | |
|---|---|
| En noir à . . . . . . . . . . . . | 35 fr. |
| Colorié à . . . . . . . . . . . . | 80 |

Ce qui portera l'ouvrage complet,
En noir à. . . . . . . . . . . . . 525 fr.
Colorié à . . . . . . . . . . . . 1200 .

# PREMIER RAPPORT

## A L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

## PAR MM. DUMÉRIL ET MAGENDIE [1].

Il a été fait, dans la séance du 21 avril 1823, à l'Académie des sciences, un rapport verbal, par MM. Duméril et Magendie, sur deux ouvrages très-remarquables, relatifs à l'anatomie, qui se publient en même temps, et qu'on peut regarder comme les plus grandes entreprises de ce genre qui aient été faites jusqu'ici. Nous allons offrir le résumé de ce rapport :

1°. L'un de ces ouvrage doit paraître, à Pise, par les soins de MM. *Vaccà Berlinghieri*, *Barzelotti* et *Rosini*; il est écrit en latin : il n'en a encore paru que le prospectus, format in-f°., avec le titre suivant : *Pauli Mascagni anatomia universa* XLIV *tabulis æneis juxta archetypum hominis adulti accuratissimè repræsentata.* Cet ouvrage, imprimé avec luxe, doit se composer de neuf livraisons, qui seront publiées dans l'espace de neuf années, et qui coûteront en tout 1125 francs en noir, et 2,520 francs en couleur. Une seule planche a été donnée comme échantillon; elle représente la tête et le cou dépouillés de la peau et vus de côté : on y distingue les veines et les artères injectées, les ganglions lymphatiques, les nerfs superficiels; les muscles, leurs tendons, leurs aponévroses; enfin, l'ensemble de l'organisation de ces parties. Le nom de Mascagni, et la célébrité que lui a procurée à si juste titre la publication de son grand ouvrage sur le système des vaisseaux lymphatiques, l'ordre admirable avec lequel il a disposé les planches

[1] *Extrait de la Revue encyclopédique.* (53e. cah. — T. XVIII.) Mai 1823. — Cinquième année.

dont la plupart ont été dessinées et gravées sous ses yeux, doivent faire désirer vivement de voir cette publication s'exécuter, et l'Académie peut en exprimer le vœu.

2°. Le second ouvrage est publié, à Paris, sur de plus grandes proportions, et qu'on peut dire plus magnifiques; il a pour titre: *Planches anatomiques du corps humain, exécutées d'après les dimensions naturelles*, accompagnées d'un texte explicatif, par le docteur Antommarchi; publiées par M. de Lasteyrie, éditeur.

M. le docteur Antommarchi, ancien prosecteur d'anatomie à l'université de Pise, avant de partir pour l'île Sainte-Hélène, était fort connu comme éditeur des deux grands ouvrages posthumes de Mascagni, sur lesquels il a donné des développemens qui ont pleinement satisfait les anatomistes, savoir, l'*Ouvrage à l'usage des peintres et des sculpteurs*, et le *Prodrome de la grande anatomie*, dont on avait fait connaître le prospectus; mais, à son retour en Europe, des difficultés s'étant élevées entre l'auteur du texte et une compagnie qui s'était chargée de la publication, les tribunaux ont prononcé sur cette affaire, et la société a été dissoute.

Les planches lithographiées que M. le docteur Antommarchi offre aujourd'hui à l'Académie ont été admirablement exécutées; les trois premières représentent le corps humain entier chez un adulte. Cette première livraison fait voir l'ensemble des vaisseaux sous-cutanés artériels et veineux, et les nerfs qui recouvrent la première couche musculaire. Les couleurs sont très-exactes, et l'exécution fait honneur à la France. Un genre de dessin particulier a été constamment approprié à chaque nature d'organes. Ainsi les muscles sont représentés par des séries parallèles de lignes et de points; les tendons, par des lignes plus déliées et plus rapprochées; les artères, par des lignes et de petites hachures obliques; les veines, par des lignes longitudinales et transversales, propres à reproduire leurs formes arrondies; les nerfs, par des traits linéaires; les lymphatiques et leurs nodosités, par des lignes sinueuses. Des planches au trait ou

en contre-épreuves, au nombre de 35 environ, correspondent aux 45 planches ombrées. Elles sont marquées de chiffres et de lettres de différentes formes, qui, étant toujours employées de la même manière, servent ainsi très-commodément aux explications.

L'ouvrage entier, qui doit comprendre 15 livraisons de 5 à 6 planches chacune, avec le texte explicatif, coûtera, en noir, la somme de 375 fr., et en couleur, 1050 fr. Le rapporteur a ensuite invité les membres de l'Académie à jeter un coup d'œil sur le beau travail dont MM. Antommarchi et de Lasteyrie lui faisaient hommage, et l'on peut dire qu'il a excité une admiration générale. Z.

## ANALYSE.

### PLANCHES ANATOMIQUES DU CORPS HUMAIN,

**Exécutées d'après les dimensions naturelles, accompagnées d'un texte explicatif, par F. Antommarchi; publiées par M. de Lasteyrie, éditeur [1].**

La magnifique entreprise du grand et utile ouvrage que nous annonçons ne pouvait être facilement exécutée que dans les circonstances actuelles. Les progrès faits depuis très-peu de temps dans l'art de reproduire, d'une manière mécanique, les dessins originaux, en les transportant, dans toute leur pureté, de la pierre qui les a reçus primitivement sur le papier qui les transmet et les répète à l'infini, ont excité les grands artistes à ne plus faire usage d'interprètes. Ils ont pu, par eux-mêmes et par une seule esquisse, centupler dix fois les premières inspirations de leur génie; créer, pour ainsi dire, une filiation de dessins identiques et autographes, en donnant une sorte de vie, de faculté reproductrice, à la représentation plus ou moins exacte des œuvres de la nature. C'est afin de mettre à profit ces

[1] *Extrait de la Revue encyclopédique.* (54ᵉ. Cah. — T. XVIII.) Juin 1823. — Cinquième année.

grands avantages de la lithographie, que cet art vient d'être appelé au secours de la science de l'anatomiste, pour lui rendre le service le plus signalé, en plaçant sous les yeux de l'homme avide d'instruction, tous les détails qu'il n'aurait pu connaître qu'à l'aide de recherches longues, pénibles et rebutantes, et qui avaient besoin, pour être représentés avec toute la netteté qu'ils exigent, d'être adroitement dirigés par une expérience et une habitude qu'il devient souvent impossible d'acquérir.

La connaissance de la structure du corps de l'homme demande, comme on le sait, des dissections infinies; et, si la manière dont on y procède généralement en facilite l'étude, sous certains rapports, il faut avouer aussi que, sous d'autres, et surtout dans ses applications à la physiologie et à la médecine, cette méthode présente de graves inconvéniens. C'est une véritable analyse, qui permet, il est vrai, à la mémoire de retenir tous les faits qui sont successivement soumis à l'observation et au raisonnement. La science se trouve ainsi établie sur des fondemens solides. Elle a été plus facile à transmettre; mais elle ne donne pas l'idée de l'ensemble de la structure du corps, et il faut que l'anatomiste, déjà fort instruit, réalise ses idées, recompose les images qu'il se représente, pour rétablir par la pensée, dans leurs rapports naturels, toutes les parties qu'il s'est accoutumé à étudier d'une manière isolée.

Ainsi, la méthode généralement admise pour l'étude de l'anatomie, commence par faire connaître ce qui est caché le plus profondément à l'intérieur. C'est le squelette qui est la base, la charpente de l'édifice, dont les os ou les diverses pièces, liées les unes aux autres d'une manière admirable, déterminent les formes, les proportions, la solidité, le mouvement de l'ensemble du corps et de chacune de ses parties.

Sur ces os adhèrent les faisceaux des fibres charnues, et les cordes qui en sont le prolongement et qui sont destinées à produire tous les mouvemens que l'animal ou l'homme exécute.

Les cordons nerveux qui transmettent les ordres de la

volonté et qui ramènent à un centre commun les diverses sensations; les canaux que parcourent les diverses humeurs qui constituent le sang; les organes dans lesquels ces liquides pénètrent, soit afin de produire de nouveaux matériaux de la vie, soit pour être repoussés du corps; les viscères que renferment les trois principales cavités; enfin, l'étude de la structure des tégumens: tel est l'ordre suivant lequel sont décrits et figurés, dans presque tous nos ouvrages, les détails de l'anatomie; ordre utile, indispensable pour celui qui veut apprendre à connaître la nature, mais qui ne la représente plus pour l'homme qui observe et qui veut se faire une idée de l'ensemble.

Il y a une autre manière de disposer les faits pour les faire bien connaître : c'est d'offrir les objets à l'observation, dans l'ordre dans lequel ils se présentent naturellement lorsqu'on les examine. Cette méthode, plus difficile à communiquer, est cependant beaucoup plus satisfaisante dans ses applications; car elle conduit plus directement au seul but qui fait surmonter les dégoûts inséparables des recherches anatomiques. Si elle n'a pas été adoptée jusqu'ici, c'est que, pour transmettre la science par cette voie, il fallait trouver dans un même maître un habile préparateur, un savant déjà instruit par une autre méthode, qui, après avoir bien vu, bien observé, fût doué du talent d'exprimer la nature avec le plus grand art, en la faisant parler fidèlement aux yeux. Ce sont toutes ces circonstances réunies qui donnent un grand prix à l'ouvrage que nous allons faire connaître.

M. le docteur Antommarchi, habile anatomiste, dont le nom est maintenant bien connu en Europe, était depuis long-temps associé aux travaux et par cela même à la gloire du célèbre Mascagni, qu'il avait d'abord aidé de son adresse et de sa perspicacité dans ses recherches anatomiques, et par suite dans ses immortelles publications, dont plusieurs n'ont pu être terminées qu'à l'aide de son talent et par ses soins éclairés. Avant son départ pour l'île de Sainte-Hélène, M. Antommarchi s'était chargé de publier une suite de planches gravées sur l'anatomie, qui avaient été dessinées sous la direction de Mascagni. Il

avait été désigné, dans un prospectus, comme chargé de diriger cette grande anatomie, et de donner le texte explicatif de ces planches. Des difficultés survenues à l'époque de son retour en Europe, entre les héritiers de Mascagni et l'autenr de l'ouvrage que nous annonçons, ont décidé ce dernier à faire faire de nouveaux dessins, d'après les recherches anxquelles il s'était livré pour composer le texte du grand ouvrage. Il les a fait lithographier, et il les publie dans le format atlas, de manière que trois de ces planches, placées les unes au-dessus des autres, composent l'ensemble du corps vu de grandeur naturelle et dans les diverses positions que nécessitaient les parties à démontrer.

Vingt-quatre de ces planches, convenablement réunies, représentent hnit figures hnmaines complètes; elles seront doubles dans la plupart des livraisons. — L'nne de ces planches est ombrée et à l'effet; l'autre est une contre-épreuve ou une esquisse an simple trait, sur laquelle se trouvent inscrits les noms des parties principales, ainsi que les lettres et les chiffres de renvoi à la table cxplicative, qui forme le texte de l'ouvrage.

Les deux premières grandes figures, qui entrent dans les deux livraisons qu'on vient de publier, se composent de douze planches, dont six sont ombrées, et qui ont été tirées en couleur et en noir. Elles font voir les nombreux vaisseaux artériels et veineux, ainsi qne les nerfs qui se trouvent immédiatement sous la peau, et qui recouvrent la première couche de muscles.

L'ouvrage entier doit former quinze livraisons, de trois planches chacune, qui représenteront toutes les parties du corps de l'homme, à l'exception des tégumens communs qui ont été publiés par M. Antommarchi, sous le format in-folio, dans le *Prodrome de la grande anatomie* de Mascagni, dont cet ouvrage devient ainsi le complément. L'exécution en est admirable : elle a été confiée à des artistes très-habiles dans ce genre [1]. Les planches

[1] Aujourd'hui ce travail extraordinaire est entièrement suivi, avec le plus grand soin, par le seul dessinateur, M. Pedretti.

sortent des presses lithographiques de M. DE LASTEYRIE, qui en est l'éditeur, et qui a donné tous ses soins à ce beau travail. Le prix en est très-modéré. Les *quinze* livraisons qui se composeront, comme nous l'avons dit, d'environ *quatre-vingt-dix* planches ombrées et au trait, ne coûteront, en noir et en totalité, que la somme de 375 fr.; et les exemplaires coloriés sur vélin, que celle de 1,050 fr.

Ayant eu l'occasion de rendre un compte verbal de la première livraison de ce bel ouvrage à l'Académie royale des sciences, qui m'en avait chargé (Voyez ci-dessus), j'ai dû lui dire que je ne connaissais aucun ouvrage exécuté dans le même but. Les planches anatomiques de Loder, copiées pour la plupart dans les meilleurs auteurs, sont regardées généralement comme le recueil le plus complet de figures; mais elles sont toutes fort réduites, et exécutées d'après la méthode de l'analyse. Celles que nous annonçons présentent, au contraire, l'ensemble des organes, tels qu'ils s'offrent au scalpel habilement dirigé. C'est, comme le dit l'auteur dans son introduction, une sorte de *synthèse* ou de carte topographique. Nous ajoutons que c'est un *panorama* anatomique du corps de l'homme, représenté de grandeur naturelle et avec la plus grande vérité.

C. DUMÉRIL,

*Membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur de physiologie à la Faculté de médecine.*

## SECOND RAPPORT

### A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

### PAR M. DUMÉRIL[1].

Voici le résumé du rapport verbal fait sur cet ouvrage à l'Académie des sciences, dans sa séance du 9 août 1824, par M. Duméril.

[1] *Extrait de la Revue encyclopédique.* (68e. cah. — T. XXIII.) Sixième année. — Seconde série. — Août 1824.

« J'ai eu l'honneur de rendre un compte verbal à l'Académie, il y a plus d'un an, des deux premières livraisons du magnifique ouvrage, très-grand in-fol., intitulé, *Planches anatomiques du corps humain dans ses dimensions naturelles*, par M. le docteur Antommarchi, et dont l'exécution lithographique est dirigée par M. *de Lasteyrie*. Ce grand travail, dont l'auteur a continué de faire hommage à l'Académie, se poursuit avec tant de zèle, qu'il en a déjà paru huit livraisons sur quinze qui doivent le composer.

Nous rappellerons que le plan de l'ouvrage est tel, que chacune des figures représente dans leur grandeur réelle toutes les parties du corps humain sous des aspects différens et par couches successives.

C'est une sorte de vues de l'ensemble, ou de panoramas anatomiques. Dans quelques exemplaires (dont le prix n'est pas le triple de celui des planches en noir, lequel est en totalité de 375 fr., à 25 fr., par livraison), chaque objet est peint d'après sa couleur naturelle; et, dans les figures non coloriées, le genre de dessin est conçu de manière que chaque nature de tissu y est constamment et uniformément rendue, à l'aide de procédés et de traits convenus, différens et toujours affectés à la même sorte d'organes.

Chaque livraison se compose de six planches, dont trois sont ombrées, et à l'effet; les trois autres sont, comme on le dit, au trait, en contre-épreuve, avec les lettres ou les signes indicatifs de renvoi au texte qui les explique.

Ces trois planches, tirées sur un papier très-solide, et de dimension extraordinaire, sont encore destinées à être placées les unes au-dessus des autres pour ne former qu'une seule figure. Dans les dernières livraisons qui représentent le squelette l'auteur a ajouté une quatrième planche pour faire connaître des détails d'organisation particuliers à quelques régions du corps.

La troisième livraison, par exemple, comprend les planches 7, 8 et 9, ou la troisième figure destinée à représenter la deuxième couche des muscles. L'homme est

représenté vu en partie de face, en partie tourné de manière à offrir la région latérale gauche du tronc, du cou et de la tête.

Dans la quatrième livraison, on voit le même individu par la partie postérieure, présentant un peu en devant la région droite du tronc et de la tête.

Les septième et huitième livraisons sont destinées à l'étude du squelette dans son ensemble. Les planches qui s'y trouvent jointes représentent la tête dépouillée pour faire voir les vaisseaux de tous genres, artères, veines lymphatiques, les nerfs, les muscles, les glandes, etc. Toutes ces parties, à l'aide de l'artifice ingénieux employé par l'excellent dessinateur (M. Pedretti), sont d'une netteté admirable, et donnent une idée parfaitement exacte de l'organisation.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la beauté de ce travail, et l'Académie doit savoir gré à l'auteur de l'hommage qu'il lui a fait de cet ouvrage, qui devient une véritable richesse pour sa bibliothèque. Z.

---

# TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

# *ERRATA.*

TOME I.

| | | |
|---|---|---|
| Page 4, | ligne 4, | à la tête de Campbell; *lisez* à la tête de Campbell ! |
| 32, | 9, | la sanguinification *lisez* la sanguification |
| 73, | 11, | le dîner fini *lisez* le dîner était fini |
| 115, | 1, | francs, ma mère les eut payés? *lisez* francs? ma mère les eut payés; vous |
| 172, | 2, | avaient peine à en obtenir *lisez* avaient eu peine à obtenir |
| 197, | 2, | au Port-Neuf *lisez* à Porte-Nuovo |
| 201, | 24, | Je vous comprends. Enfin *lisez* Je vous comprends enfin |
| 270, | 5, | se dissipa *lisez* se dissipe |
| 271, | 20, | prévisions *lisez* préventions |
| 276, | 9, | lui *lisez* nous |
| 281, | 1, | s'exterminer *lisez* s'exténuer |
| 302, | 19, | pas là *lisez* pas par-là |
| 387, | 21 et 22, | un sentiment prodigieux d'irritation, *lisez* un sentiment d'irritation prurigineuse. |
| 421, | 9, | derniers doigts *lisez* derniers doigts de la main droite |

TOME II.

| | | |
|---|---|---|
| 242, | 3, | pour copie conforme, *lisez* pour extrait et copie conforme. |

